

HISTOIRE

DE LA

GUERRE SOUTENUE PAR LES FRANÇAIS

EN ALLEMAGNE

EN 1813.

Autres ouvrages de M. le Général GUILLAUME DE VAUDONCOURT, *qui se trouvent chez le même libraire.*

Mémoires pour servir à l'histoire de la guerre entre la France et la Russie, en 1812, avec un atlas militaire, 2 vol. in-4°.

Les mêmes, 2 vol. pap. vélin, figures coloriées.

Relation impartiale du passage de la Bérezina, in-8°, avec carte.

Histoire des campagnes d'Italie, en 1813 et 1814, avec un atlas militaire, lithographié, 2 vol. in-4°.

Carte générale de la Turquie d'Europe, à la droite du Danube, ou des Beglerbegliks de Roum Ili, Bosna et Morée, dressée d'après les meilleures observations astronomiques, itinéraires, cartes particulières, et reconnaissances existantes jusqu'à ce jour. 1818; en 4 feuilles lithographiées, et un mémoire in-8°.

Histoire des campagnes d'Annibal en Italie, pendant la deuxième guerre Punique, suivie d'un abrégé de la tactique des Romains et des Grecs, et enrichie de plans et de cartes topographiques tirées des matériaux les plus exacts qui existent sur l'Italie, 4 vol. in-4°.

HISTOIRE

DE LA

GUERRE SOUTENUE PAR LES FRANÇAIS

EN ALLEMAGNE

EN 1813;

AVEC UN ATLAS MILITAIRE.

PAR LE GÉNÉRAL GUILLAUME DE VAUDONCOURT.

TOME PREMIER,

CONTENANT LE TEXTE.



DE L'IMPRIMERIE D'ANGE CLO.

A PARIS,

CHEZ BARROIS, L'AINÉ, LIBRAIRE,

RUE DE SEINE, FAUBOURG SAINT-GERMAIN, N° 10.

1819.

HISTOIRE

DE LA

GUERRE SOUTENUE PAR LES FRANÇAIS

EN ALLEMAGNE

EN 1813.

INTRODUCTION.

Avec la campagne de 1812, on avait vu finir le premier acte du grand drame politique, dans l'un des entr'actes duquel nous nous trouvons encore et dont le terme est peut-être aussi difficile à prévoir que le dénouement. Celle qui allait s'ouvrir au 1er janvier 1813, tenait déjà l'Europe dans une attente mêlée d'inquiétude et de désir; des intérêts froissés, des haines violemment comprimées, des ambitions déçues dans toutes leurs espérances, agitaient la plupart des cabinets du continent. Un parti puissant en Allemagne, et qui avait su cacher ses projets sous le manteau du patriotisme, répandait cette agitation dans toutes les classes de la société. Ce parti qui se croyait déjà assez fort, un an auparavant, pour décider une ligue contre l'empire français, avait été réduit momentanément au silence, par l'apparition soudaine des armées françaises sur les bords de l'Oder, et surtout par les victoires qui nous conduisirent à Moskou. Mais les pertes considér-

bles que la France venait de faire, et l'opinion exagérée de la puissance d'un ennemi, qui avait su couvrir son bonheur des prestiges de la victoire, ranimèrent les *Amis de la vertu*, et firent renaître leurs espérances.

Le rôle que la Prusse allait jouer avait été décidé, aussitôt qu'on avait eu connaissance à Berlin de nos premiers désastres. L'Autriche avait, il est vrai, refusé de prendre une part active dès le commencement de la lutte; mais la neutralité dans laquelle elle se tint, en assurant les flancs des armées russes et prussiennes, et en resserrant leur ligne de défense, offrait déjà des chances fort avantageuses. D'ailleurs la politique connue du cabinet de Vienne permettait d'espérer que cette puissance se réunirait à la ligue, aussitôt qu'elle pourrait entrevoir des chances favorables. Les autres Etats de l'Allemagne étaient prêts à suivre l'exemple de l'Autriche.

La situation politique de l'Europe, et la direction que les *Amis de la vertu* donnaient à l'esprit public en Allemagne, n'avaient pas échappé au ministère anglais. Ses agents répandus dans toutes les cours, ne pouvaient ignorer une disposition qu'ils fomentaient et favorisaient par tous leurs moyens. Le ministère anglais ne ménageait pas les promesses, et certes on ne peut pas douter qu'elles ne fussent de bonne foi. L'Angleterre voyait arriver le moment, où elle pouvait espérer de faire du mal, et bien du mal, à une rivale qu'elle voudrait détruire, fût-ce au prix de sa propre ruine. Etait-il possible qu'elle laissât échapper l'occasion favorable qui se présentait?

Dans l'instant même où nos armées traversèrent la Prusse, il était aisé de prévoir la défection de cette puissance, si nous étions malheureux. Ce n'est pas que l'opinion publique fut, dans ce pays, contraire à la France constitutionnelle; car on ne peut raisonnablement appeler *opinion publique* que celle de la masse des citoyens. Mais les deux classes, qui dans tous les gouvernements despotiques ont usurpé le nom de nation, la noblesse et l'armée, avaient voué une haine implacable au nom français. La noblesse ne voyait dans le développement du système constitutionnel, que le présage certain et inévitable de la ruine des institutions gothiques de la féodalité. L'armée dispersée à Jena, souffrait du licenciement, auquel le souverain s'était vu obligé après la paix de Tilsit. Aussi étaient-ce ces deux classes qui,

dès la fin de 1811, avaient, d'accord avec le *Tugend bund* (1) formé dans leur sein et sous leurs auspices, voulu entraîner le gouvernement dans une ligue avec la Russie. Mais le gouvernement vit le danger d'une rupture inopportune, dont le résultat aurait été d'attirer immédiatement la guerre dans son pays, et de succomber avant de pouvoir être secouru. Menacé par des armées nombreuses, il demanda une alliance avec la France (2) et l'obtint. Il devait partager le fruit de nos conquêtes.

La campagne se passa avec une tranquillité apparente, mais la ligue anti-française n'en continua pas moins ses menées secrètes. Elles s'étendirent sur toute l'Allemagne, et l'effet s'en fit sentir même parmi les troupes alliées qui combattaient dans nos rangs. C'est un fait qui est connu de tous les militaires français qui ont été en relation avec elles en 1812. Sur quoi était fondé le mécontentement que ces troupes faisaient éclater assez ouvertement? Telle est la question qui se présente naturellement à l'esprit, et on croirait peut-être en trouver la solution, dans l'aversion qu'elles pouvaient avoir pour une guerre lointaine et qui n'était pas dans les intérêts directs de leur patrie. Mais il n'en était pas ainsi.

Les chefs du parti anti-français n'étaient pas assez peu habiles, pour n'avoir compté que sur les ressources d'une guerre soutenue par les seules troupes de ligne, des puissances qui devaient entrer en lutte. L'expérience avait prouvé, que les troupes régulières de l'Europe échoueraient devant la population belliqueuse de la France. Il fallait donc recourir à des moyens extraordinaires; il fallait préparer les peuples à s'armer en masse. C'est à quoi le *Tugend bund* s'appliqua. Le soin qui l'occupait déjà depuis quelques années, était celui de faire passer dans toutes les classes des citoyens, la haine que la noblesse portait aux Français. Justes ou injustes, tous les motifs furent mis en avant, et tous parurent bons. Nous n'examinerons pas jusqu'à quel point il a pu être impolitique de donner à des Allemands des lois basées sur le caractère national des Français, et de faire occuper un de leurs trônes par

(1) C'est le nom que prenait la société anti-française et que nous avons traduit par *Amis de la vertu*.

(2) Voyez à la fin les pièces justificatives.

un prince français. Ces questions appartiennent à l'histoire politique de l'Europe et sont hors de notre sujet. Mais ces deux motifs ne furent pas oubliés. Le premier irritait trop la noblesse dont les lois françaises détruisaient les priviléges. Le second portait sur un acte qui pouvait choquer la nationalité des Allemands. Aussi le royaume de Westphalie et les départements français de la rive droite du Rhin, étaient-ils les principaux griefs apparents, que les *Amis de la vertu* élevaient contre la France et son gouvernement. On y vit, ou on feignit d'y voir, le développement d'un système national d'invasion contre l'Allemagne. On n'eut pas honte de dire et d'écrire, que la France avait toujours eu des intentions hostiles contre les princes allemands, lorsque l'histoire nous démontre qu'elle a constamment soutenu les membres secondaires de la confédération germanique, contre les usurpations de la maison d'Autriche; lorsqu'en 1805, même, elle a agrandi tant d'états secondaires et a préparé par là les bases d'une confédération, plus avantageuse pour cette nation.

Mais, il existait un motif, qui pour n'être pas hautement énoncé, n'était pas le moins puissant; on ne pouvait pardonner à la France vingt ans de succès et cent victoires éclatantes, remportées par ses armées. On n'osait pas les révoquer en doute, mais on en rejetait l'odieux sur notre nation, en lui attribuant toutes les agressions. Serait-il possible que les auteurs d'une semblable accusation crussent en imposer à la postérité?

Lorsque les Autrichiens et les Prussiens, sont venus, en 1792, porter la dévastation et l'incendie en Champagne et en Lorraine, arborer, sans déclaration de guerre, leurs drapeaux sur les remparts de nos places frontières; lorsqu'ils nous ont attaqués en 1799, en 1805, en 1806, en 1809, ce serait nous qui aurions été les agresseurs? Cependant, quelque contraire à la vérité que fût cette assertion, la classe ignorante et incapable de réflexions l'accueillit, et bientôt la nation française fut transformée à ses yeux en un peuple avide d'invasion, injuste et dévastateur. Les sauvages enfants du Nord, les Cosaques, les Calmouks, descendants des compagnons d'Attila, furent proclamés les vengeurs de l'indépendance des nations, les protecteurs de la *liberté des peuples?* De pareils contre-sens ne sont pas sans exemple dans l'histoire. N'avait-on pas vu en 1799, les bannières chrétiennes aller

en pompe au-devant des Turcs, étonnés de se voir honorés comme les défenseurs de la religion du Christ, dont ils sont les ennemis irréconciliables?

On n'entendait parler partout que des conquêtes et des usurpations de la France. On les faisait remonter à une époque de vingt-ans, sans aucun égard au changement qu'avait éprouvé la balance politique de l'Europe. Lorsque la Pologne, au sein de la plus profonde paix, disparut du nombre des puissances, cet exemple mémorable d'usurpation fut donné par les trois gouvernements, qui, en 1813 reprochaient le plus à la France son agrandissement. Il était dans les principes de la justice; il était dans le droit politique reconnu; il était dans l'intérêt même de l'Europe, que la France reçût une augmentation de force, proportionnée à celle de chacune de ces trois rivales. Les troubles intérieurs qui l'agitaient et la guerre extérieure qu'elle eut à soutenir à cette époque, l'empêchèrent de s'opposer à une violation, inouie jusqu'alors, des droits les plus sacrés des nations, l'indépendance et la liberté. Lorsque plus tard la force imposante de la France et les victoires de ses armées, la mirent en état d'exiger le rang qui lui appartient, et que lui ont conservé quatorze siècles de patriotisme, de talents et de courage, au milieu des revers les plus accablants; lorsqu'elle put, après la brillante campagne de Marengo, forcer ses ennemis vaincus à reprendre les négociations interrompues par eux à Rastadt; alors elle put et elle dut même revendiquer l'augmentation proportionnelle, qui la mettait en équilibre d'accroissement avec ses rivaux. Le gouvernement aurait été coupable s'il avait négligé cette précaution, essentielle à la conservation de l'antique empire français. Pour ne pas prendre sous nos yeux des preuves suffisantes, surabondantes même, de cette dernière proposition, l'exemple de la Pologne suffisait seul pour prouver à la France, que ce n'était qu'en se rendant forte qu'elle pouvait se conserver. Quelles que soient les prétentions contraires qu'on ait voulu élever; malgré tous les sophismes répandus depuis quelques années dans des écrits, dictés par la partialité ou par l'intérêt, la paix de 1801 était basée sur l'intérêt général de l'Europe. Depuis le traité de Westphalie, ce fut le seul acte politique où les intérêts réels de toutes les puissances contractantes aient été pris en considération. Le partage de la Pologne était consommé, et on n'aurait pu revenir sur cet acte in-

juste, qu'au prix d'une nouvelle guerre sanglante et difficile. Il fallut donc faire un nouveau partage du continent européen, diminué par l'invasion de la Russie jusqu'aux bords du Niémen. Si l'extinction de la république de Venise fut encore une injustice, qui doit-on en accuser ? La France, ou les puissances qui, en se partageant la Pologne, ont rendu cette nouvelle usurpation nécessaire.

Mais l'esprit de parti, qui toujours est condamné à envisager les objets sous un faux point de vue, ne tint aucun compte des raisonnements de la justice. Les prosélytes du parti anti-français augmentèrent dans une progression rapide. Bientôt l'esprit de l'Allemagne fut disposé en masse aux opérations projetées contre nous, et il ne manqua plus que le signal. Dès le commencement de 1813, on vit poser les fondements de la ligue, qui éclata plus tard contre la France. Partout la garde nationale mobile fut organisée sous le nom de *Landwehr*; la levée en masse fut préparée; les armées actives reçurent une augmentation considérable. Le motif apparent de cet armement extraordinaire était la *défense de la patrie ;* or, il est évident que ce motif ne devait regarder que la France, car l'invasion des armées russes en Allemagne, ne pouvait certainement pas menacer ce pays d'un danger, assez grand pour nécessiter des mesures aussi imposantes. Au nom sacré de la patrie, si les citoyens de l'Allemagne ne volèrent pas tous sous les drapeaux, au moins n'opposèrent-ils aucune résistance morale aux lois coercitives qui les y appelaient. Un pacte jusqu'alors inconnu dans ce pays, sembla vouloir s'établir entre les souverains et les peuples. Les rois s'appuyèrent des forces des nations pour soutenir une guerre de défense ou d'invasion. Les peuples appelés, au nom de leurs droits, à la défense des trônes, conçurent l'espoir de voir enfin reconnaître ces mêmes droits. Des promesses devenues plus tard solennelles, leur assurèrent des constitutions basées sur l'abolition de tous les priviléges oppressifs et garanties par une représentation nationale. L'issue de la guerre, qu'on qualifia de *sainte*, fut marquée comme le terme de cette concession, vers laquelle depuis vingt ans étaient dirigés tous les vœux. Toutes ces considérations disparurent devant un intérêt exclusif, et le but vers lequel tendait la guerre absorba seul l'attention et en consacra la nécessité. La France était regardée comme l'unique obstacle à l'indépendance et à la liberté civile des peuples de l'Allemagne,

et tout ce qui portait le nom français devint odieux sans distinction. Ce changement rapide s'étendit chez quelques-uns jusqu'aux usages, aux mœurs et à l'habillement ; l'on s'efforça de se rapprocher des anciens Germains. Ce rapprochement pouvait ne pas nuire au courage, mais il tendait à étouffer les vertus sociales sous les mœurs et les usages gothiques du Xe siècle, de celui de la barbarie.

Au reste quelles qu'aient été alors les vues du gouvernement français et de l'empereur Napoléon, il est certain que l'établissement d'une forme constitutionnelle dans les gouvernements de l'Allemagne ne pouvait avoir rien d'offensant pour la France et était bien loin de lui être nuisible. Une similitude d'institutions politiques amène toujours une similitude de mœurs et de caractère national, et ces deux effets ne peuvent tendre qu'à unir les peuples (1). Aussi les Français doivent-ils bien sincèrement souhaiter que les Allemands obtiennent la forme de gouvernement qu'ils désirent ; et on peut justement espérer qu'ils verront accomplir leurs vœux, parce que la parole des souverains doit être sacrée, et que d'ailleurs on ne peut jamais impunément se jouer des droits imprescriptibles et des plus chers intérêts des peuples.

Pendant que l'agitation politique, qui échauffait les têtes allemandes, préparait toutes les voies pour une défection totale des alliés de la France, la retraite de Russie continuait. Les débris des corps qui avaient repassé le Niémen avaient d'abord gagné les bords de la Vistule. Suivis de trop près par le corps du général Wittgenstein, ces débris qui ne se composaient presque que de cadres et d'hommes en partie désarmés, ou mutilés par le froid, ne purent s'arrêter dans une position aussi éloignée de toutes les ressources, dont ils avaient besoin pour se réorganiser. Le roi de Naples qui commandait encore l'armée, quitta la Vistule dans l'intention de repasser l'Oder. En même temps

(1) On objectera peut-être que l'Angleterre a, ainsi que la France, un gouvernement constitutionnel, sans que cette similitude ait pu éteindre la haine réciproque des deux peuples, ni en empêcher l'explosion grossière dans des diatribes telles que vient d'en prononcer un lord Stanhope à la face de la chambre des Pairs. Mais ceux qui connaissent la forme féodale des élections pour la chambre des Communes, la vénalité de ces élections et d'un bon nombre des élus ; ceux qui savent ce que c'est que la réforme parlementaire, désirée par les patriotes anglais, savent aussi que cette réforme seule pourrait peut-être produire un rapprochement.

il dirigea sur Dantzig les deux seuls corps qui offrissent encore une masse de combattants; c'étaient les 9e et le 10e. Cette opération fut une faute militaire, qui entraîna de graves conséquences et changea peut-être la face des affaires. Nous en examinerons plus tard les motifs et les résultats.

Le prince vice-roi d'Italie, qui prit, après le départ du roi de Naples, le commandement de l'armée, s'arrêta, il est vrai, à Posen. Toutes les communications avec Dantzig lui étant coupées, il ne lui fut plus possible de s'appuyer sur la petite armée qui y était renfermée; bien moins encore d'en tirer des troupes dont il avait tant besoin. Heureusement la rigueur de la saison avait également atteint l'armée russe. Quoique ces enfants du Nord eussent été bien moins maltraités que nos soldats, par le froid, qui est, pour ainsi dire, leur élément, ils n'en avaient pas moins besoin de quelque repos, pour se refaire et se réorganiser. Le prince profita du séjour que le gros de l'armée ennemie fit au delà du Niemen, pour organiser lui-même les débris informes, que lui avait laissés le roi de Naples. Une poignée d'hommes à moitié désarmés, dépourvus d'artillerie, de munitions et presque de cavalerie, prit la forme et le nom d'une armée. Bientôt la formation, à peu près simplement nominale, de quatre divisions, remplit le but moral que le prince s'était proposé. Les avant-gardes légères de l'ennemi s'arrêtèrent; le corps du général Wittgenstein n'osa pas s'avancer davantage entre Dantzig et Posen. Dans le court espace de trois semaines, le petit corps de douze mille hommes, qui renaissait, en quelque sorte, des cendres de la grande armée moissonnée par le climat du Nord, se vit en état de combattre. Dans ce même espace de temps, les têtes de colonne des faibles renforts venant d'Italie, unique ressource alors prête, s'approchèrent de l'Oder. La Prusse encore contenue, se vit forcée de retarder l'instant de sa défection, et la guerre ne se trouva pas, sans un bien glorieux intervalle, transportée aux bords du Rhin. Quand, arrivé à l'époque de l'existence, où l'homme ne vit plus que des souvenirs du passé, le prince Eugène se retracera les actions qui ont orné une carrière plus illustre encore qu'elle ne fut brillante; il pourra répéter avec la conscience de la vérité; « les vingt jours que j'ai passés à « Posen sont au nombre des plus beaux de ma vie », car ce sont encore ceux où il a le plus utilement servi la patrie.

Cependant la Prusse, quoique obligée de conserver encore le masque de l'amitié, ne se préparait pas moins à tourner ses armes contre nous. Les négociations avec la Russie eurent bientôt le résultat qu'elles devaient avoir. Le roi quitta sa capitale pour être plus libre dans ses mouvemens. Le général York revenu à Kœnigsberg y reprit son commandement de l'aveu des Russes, qui lui remirent la place de Pillau. Il s'occupa de suite à lever des troupes, et ce sont ces troupes formées au milieu des armées russes, que le gouvernement prussien prétendit alors, dans des actes officiels, devoir servir sous les aigles françaises. Le prince de Schwartzenberg, d'après une convention conclue avec les Russes, se retira sur la Galicie et leur livra Varsovie. La grande armée russe passa le Niémen, pour se joindre aux Prussiens, dont le roi se souvint alors d'avoir toujours été l'ami de l'empereur Alexandre. Le corps de Wittgenstein commença à passer l'Oder, et l'armée de Moldavie s'avança vers Posen.

Alors il ne resta plus de parti à prendre au prince Eugène, que celui d'aller au-devant des troupes que lui amenait le général Grenier, en se rapprochant de Berlin, qu'il ne fallait quitter qu'à la dernière extrémité. Ce mouvement, fait lentement et en bon ordre, fit encore gagner trois semaines de temps. Enfin, le roi de Prusse ayant conclu avec la Russie un traité offensif et défensif, qui ne fut cependant notifié que quinze jours plus tard, le prince Eugène se vit forcé de se replier derrière l'Elbe, ayant, il est vrai, renforcé sa petite armée, mais hors d'état encore de livrer un combat décisif, à un ennemi qui venait de doubler ses forces, par l'union des Prussiens. Il s'appliqua à garder et à défendre cette ligne qui le plaçait tout-à-fait de front à l'ennemi, et dont l'importance ne pouvait pas lui être inconnue. C'était à peu de distance, en arrière de la petite armée active du prince Eugène, que se formaient les nouveaux corps, à la tête desquels l'empereur Napoléon se préparait à rentrer en campagne. Il fallait les couvrir, au moins jusqu'à ce qu'ils fussent en état de se mesurer avec l'ennemi. Il s'agissait de conserver sur les bords de l'Elbe le théâtre de la guerre, qu'un mouvement rétrograde prématuré pouvait porter aux bords du Rhin et sur les frontières de la France. Le 8 mars seulement, le prince Eugène repassa l'Elbe, et sans avoir quitté tout-à-fait ce fleuve, le 2 mai le vit encore combattant dans les champs de Lutzen,

Cependant la grande armée française s'était réunie, et dans les derniers jours du mois d'avril, elle se porta sur la Saale. La bataille de Lutzen fut gagnée, et l'armée russo-prussienne obligée de repasser l'Elbe. Peu après une seconde victoire, remportée sous les murs de Bautzen, rejeta l'ennemi sur l'Oder. Tout l'avantage de la campagne était resté aux armées françaises, et tout concourait à la ruine totale des deux armées ennemies, s'il eût été possible de passer l'Oder. Mais deux causes principales s'y opposaient; l'une était dans la situation même de l'armée; l'autre était dans la neutralité offensive de l'Autriche. L'armée affaiblie par deux grandes batailles et composée de jeunes soldats, non encore accoutumés à l'activité dans laquelle ils avaient été pendant un mois, avait besoin de se reposer et de recevoir des renforts et des munitions. La politique équivoque de l'Autriche ne permettait pas non plus de s'engager au delà de l'Oder, en laissant derrière soi la Prusse ennemie et levée en masse, et de fortes armées en Bohême. L'armement considérable de l'Autriche, que la défense seule n'avait pu nécessiter; la présence d'un agent anglais (M. Walpole) qui depuis assez long-temps résidait à Vienne; les négociations que pouvait au moins faire présumer la présence d'un envoyé autrichien (M. de Lebzeltern) au quartier général de l'empereur de Russie; tout annonçait, d'une manière assez positive, l'approche du moment de la défection de l'Autriche.

L'armistice demandé par les souverains alliés fut donc accepté par l'empereur Napoléon. La détresse où se trouvaient les armées russes et prussiennes, semblait présager que la ligne de démarcation de cet armistice, serait le cours de l'Oder. Mais d'un côté l'empereur de Russie et le roi de Prusse, certains que l'Autriche allait bientôt tenir la promesse, faite déjà, d'unir ses armes aux leurs, insistèrent pour conserver la Prusse dans leur ligne d'opération, et en firent une condition exclusive de la négociation. De l'autre côté l'empereur Napoléon, en continuant les hostilités, et acculant les armées ennemies dans la haute Silésie, ne faisait que hâter la déclaration de guerre de l'Autriche, qui aurait nécessairement alors entraîné de plus grands dangers, qu'à l'époque où l'armée française serait rétablie de ses pertes, et aurait reçu les renforts qu'elle attendait.

Pendant l'armistice, le cabinet de Vienne parut vouloir continuer

le rôle de médiateur, dont il avait déjà couvert ses préparatifs. Mais cette médiation ne pouvait être qu'apparente, car ce cabinet était décidé à ne pas laisser échapper une occasion qui semblait si favorable, pour revenir au système d'agrandissement qu'il suit depuis plusieurs siècles. Une simple médiation ne pouvait être d'aucun avantage à la monarchie autrichienne, tandis qu'une guerre avantageuse contre la France, dont l'Autriche par son accession et celle du reste de l'Allemagne, qu'elle a entraînée à sa suite, avait à peu près assuré les chances, tandis, dis-je, que la guerre contre la France lui présentait, pour l'avenir, l'espoir de conquêtes importantes. Celle de l'Italie surtout, qui lui fut assurée, ne pouvait être consentie que par les ennemis de l'empire français. La Russie, dont l'agrandissement est un poids plutôt qu'une garantie pour la balance politique de l'Europe, s'étendait elle-même à l'occident, en y faisant avancer l'Autriche. La Prusse, Etat purement militaire et qui est encore composé d'élémens hétérogènes, sans figure géographique, et lié par les bayonnettes seules, ne voyait que son rétablissement. Il n'y avait que l'Angleterre, qu'une saine politique aurait peut-être dû porter à s'opposer à l'agrandissement excessif de la Russie et de l'Autriche, autant qu'à celui de la France; mais il s'agissait de démembrer l'empire français et il paraît que depuis la guerre d'Amérique, le ministère anglais n'a agi que dans ce but. Quant à la France, il était impossible que l'Autriche pût en espérer la cession du royaume d'Italie. Les motifs qui ont dès le quinzième siècle conduit ses armées dans ce pays étaient encore les mêmes pour nous. S'il importait, ce qui est incontestable, à l'équilibre politique réel de l'Europe que l'Italie fût indépendante de la France, il importait surtout à la France que l'Autriche n'en fût pas en possession.

Durant l'armistice il fut proposé un congrès à Prague, afin d'entamer des négociations pour une paix continentale. Mais ce congrès ne fut qu'illusoire; la proximité du terme péremptoire, fixé par les alliés pour la clôture des négociations, faisait assez voir que ce n'était qu'une forme diplomatique, bonne tout au plus à fournir la matière d'un manifeste.

Cependant l'armistice expira le 10 août, et malgré toutes les tenta-

tives qui furent faites par l'empereur Napoléon, pour retenir l'Autriche dans l'alliance de la France, cette puissance joignit sa déclaration de guerre à l'annonce de la reprise des hostilités. Cette déclaration, qu'on ne peut pas appeler inattendue, puisque depuis plusieurs mois il n'était plus possible d'en douter, n'en était pas moins un événement dont les conséquences devaient être très-dangereuses pour l'armée française. L'Autriche ne pouvait pas choisir un moment plus favorable, pour porter un coup sensible à la France, et venger les humiliations qu'elle avait reçues dans ses luttes individuelles. Quelques soins qu'ait pu mettre l'empereur Napoléon à compléter et à renforcer son armée, il ne pouvait plus espérer de combattre à armes égales. Les levées que la Prusse avait faites pendant l'armistice; les renforts qui étaient venus aux Russes, et l'arrivée de trente mille Suédois, avaient rendu les armées ennemies d'une force à peu près égale à la nôtre. Mais l'Autriche venait mettre dans la balance cent cinquante mille hommes effectifs, et la possibilité d'en ajouter cent cinquante mille autres; mais en se déclarant contre nous elle donnait le signal aux autres puissances de l'Allemagne. Tel était le danger politique dont la France se trouvait menacée. Il n'était plus possible de faire une paix honorable, si les préliminaires n'en étaient basés sur des victoires éclatantes. Il n'était presque plus possible de les prévoir, lorsqu'à la supériorité numérique d'un ennemi appuyé sur son pays et aidé par des ressources sans cesse renaissantes, Napoléon n'avait à opposer qu'une armée, que la défection du reste de l'Allemagne allait isoler de la France.

Fallait-il se retirer de suite sur les bords du Rhin? Fallait-il essayer de fixer encore une fois la victoire sous nos drapeaux? Telles sont les questions qui ont dû être agitées dès-lors. Le premier parti, que pouvait dicter la pusillanimité n'avait que des avantages apparents. La France, il est vrai, pouvait opposer des ressources formidables à l'invasion de l'ennemi; une population belliqueuse, depuis long-temps accoutumée à fournir à l'Europe des maîtres dans l'art de la guerre, devait être invincible sur ses frontières. Telle est en effet la situation de la France et le patriotisme de ses habitants, que le peuple français réuni sous une seule bannière et uni d'affection à son gouvernement, peut sans crainte braver les efforts de ses ennemis. Mais la nation était-elle alors dans les mêmes dispositions patriotiques, qui dix ans

plus tôt l'avaient fait triompher d'ennemis aussi nombreux, avec moins de moyens militaires? Quelles qu'aient été les causes de la disposition intérieure de l'empire français, il n'en est pas moins vrai que l'opinion publique paraissait se détacher du gouvernement, ou au moins que ce dernier semblait le craindre, puisque les moyens de défense qu'il préparait ne portaient pas encore le caractère d'une guerre nationale. Les manifestes des Souverains Alliés n'étaient hostiles qu'envers l'empereur Napoléon, qu'ils séparaient de la nation française; le temps et l'expérience n'en avaient pas encore donné l'interprétation ; il fallait des époques encore plus malheureuses, pour démontrer aux moins crédules que le but de l'armement européen n'était que l'humiliation et la ruine de la France, quel que fût d'ailleurs son gouvernement. Nous l'avons déjà dit plus haut, ce n'est qu'en se rendant forte que la France peut se sauver, et elle ne sera forte qu'autant que la masse des citoyens et le gouvernement ne feront qu'un seul corps indissoluble.

Si, comme nous venons de le voir, la situation politique de l'Allemagne était loin d'être favorable à l'armée française, la position militaire où cette dernière se trouvait l'était encore bien moins. Devant elle, en Silésie, se trouvait une armée, plus forte que celle qu'elle avait vaincue à Lutzen et à Bautzen. Le prince royal de Suède, placé près de Berlin avec cent mille hommes, menaçait notre aile gauche, tandis que cent cinquante mille Autrichiens, aux frontières de la Bohême, pouvaient déboucher sur Dresde ou sur Leipzig. De nombreux corps de partisans, ayant passé l'Elbe, entre Hambourg et notre aile gauche, menaçaient nos communications et détruisaient nos petits convois. C'est dans cette position critique que l'armée française reçut le signal des combats. Digne d'elle-même et de vingt-cinq ans de gloire, elle soutint, au milieu des revers, une réputation que ses malheurs ont laissée intacte. Il lui a fallu succomber sous le nombre, sans cesse renaissant des légions qu'elle avait à combattre, mais la postérité saura lui conserver les lauriers de la valeur; et le monument même de la bataille de Leipzig, éternisera la mémoire des braves qui en ont noyé les trophées dans le sang ennemi.

Dès la reprise des hostilités, Napoléon fut obligé d'aller au secours de son armée de Silésie, poussée par celle bien supérieure de Blucher. Bientôt l'entrée des Autrichiens en Saxe et les succès du prince royal

de Suède le forcèrent à se rapprocher de Dresde. Il remporta sous les murs de cette ville une victoire signalée, dont le résultat pouvait changer les chances de la guerre. Mais le général Vandamme en perdit le fruit dans la journée de Culm ; quels que soient la bravoure et les talens de ce général, ils ne peuvent justifier la faute qu'il a commise, parce que le courage téméraire ne justifie rien. Après cet échec, les efforts de l'empereur Napoléon, pour se soutenir à Dresde, ne purent avoir aucun succès. Il lui fallut songer à la retraite. Serré de trop près par un ennemi qui l'avait débordé sur la gauche, il fut obligé de s'arrêter avant de passer la Saale, et de hasarder une bataille, pour éloigner un ennemi trop pressant. C'est ainsi que furent amenées les glorieuses et funestes journées de Leipzig. Malgré les pertes que l'armée française essuya pendant ces trois jours, celle incomparablement plus grande que souffrit l'ennemi, le força à ralentir sa marche, et notre armée repassa le Rhin, sans autre combat que la sanglante et inutile bataille de Hanau.

HISTOIRE

DE LA

CAMPAGNE DE MIL HUIT CENT TREIZE.

LA campagne de 1813 en Allemagne, comprend deux époques principales, dont la première finit à l'armistice conclu sous les murs de Breslau, et la seconde au passage du Rhin par l'armée française. Mais la première époque se subdivise naturellement en deux parties distinctes; savoir: les quatre premiers mois de la campagne, pendant lesqnels avec les débris de l'armée de Russie et quelques renforts venus de France ou d'Italie, le prince Eugène eut à lutter contre les têtes des colonnes de l'ennemi, en défendant pied à pied le terrain qu'il cédait; et le mois de mai, lorsque l'empereur Napoléon entra en campagne avec nne nouvelle armée. On peut de même subdiviser la seconde époque. Après la reprise des hostilités, malgré les succès obtenus par l'armée de Blucher, la victoire de Dresde avait maintenu l'offensive en faveur de l'armée française. La bataille de Culm changea la face des affaires; l'ennemi prit à son tour l'offensive, qn'il ne fnt plus possible de lui ôter. Dès lors la retraite devint inévitable et il fallut la commencer dans les premiers jours d'octobre.

Ponr donner au lecteur la facilité de suivre le détail des opérations militaires, sans perdre de vue leur ensemble, nous diviserons cette campagne en quatre époques, ainsi que nous l'avons fait pour celle de 1812. La première époque comprendra les événemens qni se sont passés depuis le premier janvier jusqu'au premier mai, jour où la grande armée française se trouva réunie dans les champs de Lutzen. La seconde comprendra la bataille de Lutzen et les actions qui l'ont suivie jusqu'à l'armistice conclu le 4 juin, ainsi qu'un

aperçu des préparatifs qui ont été faits de part et d'autre pendant cet armistice. La troisième comprendra les événements qui se sont passés depuis la rupture de l'armistice, le 10 août, jusqu'au 1er octobre, époque où l'armée de Blucher passa l'Elbe et l'armée autrichienne entra en Saxe en tournant Dresde. La quatrième enfin comprendra les événements qui se sont passés depuis le premier octobre jusqu'au 10 décembre, époque où les alliés se préparèrent à passer le Rhin, et où l'on peut fixer le commencement de la campagne de 1814.

PREMIÈRE ÉPOQUE,

COMPRENANT LES ÉVÉNEMENS QUI SE SONT PASSÉS,

DU 1er JANVIER AU 1er MAI.

Ainsi que nous l'avons vu, à la fin du mémoire sur la campagne de 1812, les débris des différens corps qui avaient passé la Berezina et le Niémen, avaient été dirigés, chacun sur un point central. C'était le seul moyen de remettre un peu d'ordre dans le chaos d'une retraite aussi désastreuse. La lenteur avec laquelle s'avançait l'armée ennemie, offrait la possibilité de gagner le temps nécessaire pour séparer les hommes tout-à-fait mutilés par le froid, de ceux qui pouvaient encore porter les armes, et pour réunir un noyau qui pût, en arrêtant les troupes légères de l'ennemi, présenter un point de ralliement aux renforts qui étaient en marche.

Un ordre du jour de Kœnigsberg, où le roi de Naples avait son quartier général, en date du 31 décembre 1812, fixait les points de réunion suivans.

La garde impériale et le quartier général à Kœnigsberg, couverte par la division du général Heudelet (du 9e corps) (1) qui était à Labiau.

Le 1er corps à Thorn. Pl. XII.
Le 2e » à Marienburg.
Le 3e » à Elbing.
Le 4e » à Marienwerder.
Le 5e » à Varsovie.
Le 6e » à Plotzk.
Le 9e » à Dantzig.

(1) La division Heudelet était restée dans les environs de Kœnigsberg, et n'avait pas suivi le duc de Bellune en Russie.

Les débris du 8e corps s'étaient retirés en Westphalie.

Le 7e corps était encore à Wengrod, sur la route de Varsovie à Byalistok.

Le 10e corps était à Tilsit, se retirant sur Kœnigsberg. Ce corps, par la désertion du général York, était réduit à la division Grandjean et à quelques bataillons prussiens, sous les ordres du général Bulow.

Le 11e corps, fort d'environ deux mille hommes et commandé par le maréchal duc de Castiglione, était à Berlin.

Le corps auxiliaire autrichien était vers Ostroleuka.

A cette même époque, l'armée russe occupait les positions suivantes :

Le grand quartier général du maréchal Kutusow était à Wilna, où se trouvait aussi l'empereur Alexandre.

Les 2e, 3e, 5e et 7e corps d'infanterie; les 1er, 3e, 4e, et 5e de cavalerie se trouvaient à Wilna. et dans les environs.

Les 4e, 6e et 8e corps d'infanterie, sous les ordres du général Tormasow, étaient en avant entre Wilkomir et Lida.

Le 1er corps d'infanterie et le corps de Finlande du général Steinheil, sous les ordres du général Wittgenstein, étaient devant Tilsit, en présence du duc de Tarente.

L'armée de Moldavie, commandée par l'amiral Tchitchagow, était en avant de Kalvary, couverte dans la direction de Thorn, par les Cosaques de Platow, et à sa gauche, par le 2e corps de cavalerie du général Korff.

L'armée de Wolhynie, sous les ordres du général Sacken était à Drogiezin sur le Bug.

Le 1er janvier, le roi de Naples quitta Kœnigsberg, avec la garde et le 3e corps pour aller prendre position, un instant, derrière la Passarge. La retraite se fit en deux colonnes, l'une se dirigeant par Kreutzburg sur Mehlsak, et l'autre par Brandenburg sur Braunsberg. La division Heudelet resta à Kœnigsberg jusqu'au 3 pour maintenir la communication avec le 10e corps.

Cependant le maréchal duc de Tarente, sans séjourner à Tilsit, où il ne pouvait pas espérer d'arrêter l'ennemi, avait continué, dès

le 1er janvier, sa retraite sur Kœnigsberg. Le corps de Wittgenstein le suivait pas à pas.

Le 3, le 10e corps arriva à Kœnigsberg. Le général Bachelu, qui en commandait l'arrière-garde, eut à Tapiau un engagement avec l'ennemi.

Arrivé au même point de Tapiau, le général Wittgenstein détacha la division Steinheil par Friedland et Eylau sur Mehlsak et Elbing, afin de tourner, s'il le pouvait, le 10e corps. En effet, dès le 4, un détachement ennemi se présenta devant Mehlsak, d'où il fut repoussé. Dans la nuit du 4 au 5, le duc de Tarente évacua Kœnigsberg, n'y laissant qu'une petite arrière-garde prussienne, commandée par le général Bulow; il se dirigeait avec le 10e corps et la division Heudelet sur Dantzig. Le 5, au matin, le général Liewen, du corps de Wittgenstein, entra dans Kœnigsberg, avec deux régiments de Cosaques, un de dragons, un de hussards et deux d'infanterie; l'arrière-garde prussienne évacua la ville à l'approche de l'ennemi. Le général Liewen ne fit, pour ainsi dire, que la traverser et continua à suivre le 10e corps. Le 7, il y eut encore une affaire d'arrière-garde à Braunsberg où l'ennemi fut repoussé; les magasins qui étaient dans cette ville furent brûlés par nos troupes en se retirant.

Le roi de Naples avait quitté Elbing le 7 avec le quartier général pour se rendre à Marienburg. De là ce souverain se dirigea sur Dirschau, d'où il fit passer l'ordre au prince vice-roi, qui se trouvait encore à Marienwerder, avec le 4e corps, de se rendre à Posen. Le premier corps devait rester pour la garnison de Thorn. Le 6e, à Plotzk, reçut l'ordre de prendre la direction de Posen. Les 2e et 3e corps devaient, lorsque le 10e corps les aurait joint, repasser la Vistule à Marienburg. Le 11, après que le 10e corps eut repassé la Passarge, il y eut une affaire d'arrière-garde à Frauenberg avec le corps du général Siewers. Pendant ce temps, le général Steinheil se dirigeait de Mehlsak et Wormdit sur Marienburg. Dans la nuit du 11 au 12, le 3e corps évacua Elbing et le jour suivant il repassa la Vistule à Marienburg, ainsi que le 2e corps. Le 12, un parti de Cosaques se jeta au travers des postes jusque dans la petite ville de Marienwerder; il fut aussitôt chassé. Le même jour, le prince vice-roi repassa la Vistule sur la glace en face de Neuenburg. La Pl. XII.

tête de pont fut abandonnée. Le 4e corps continua sa retraite par Schwetz passant devant Graudentz hors de la portée du canon des remparts; la garnison prussienne sous les armes et ayant des postes avancés sur la route, se présentait déjà dans une attitude hostile. A Schwetz, le prince vice-roi reçut du roi de Naples l'avis du prochain départ de ce souverain. Il continua sa marche par Bromberg et arriva le 17 à Posen où était le quartier général. Là, le roi de Naples voulut remettre au prince vice-roi le commandement de l'armée; mais ce prince qui ne croyait pas qu'un commandement pût être abandonné ou remis, sans l'ordre formel de l'autorité par laquelle il avait été conféré, le refusa. Malgré ce refus, le roi de Naples partit, et alors le prince Eugène prit, en sa qualité de lieutenant de l'empereur, un commandement devenu vacant, et qui lui fut confirmé depuis de la manière la plus honorable.

Cependant le maréchal duc de Tarente avait continué son mouvement d'Elbing sur Dantzig, avec le 10e corps et la division Heudelet; il fut suivi dans sa retraite par l'avant-garde du général Wittgenstein, qui attaqua deux fois, sans succès, le général Bachelu; la première à Stublau sur la Vistule, et la seconde à Rosenberg; une partie de l'avant-garde ennemie tenta aussi de se porter sur Dantzig, par la barre qui sépare la Vistule de la mer, afin de tourner le général Gault qui était posté à Bohnsak; cette tentative fut également repoussée. Le 13, le duc de Tarente arriva à Dantzig, où il remit ses troupes à la disposition du général Rapp, qui en était gouverneur. Au moyen de ce renfort, la garnison de Dantzig se trouva composée ainsi qu'il suit :

SEPTIÈME DIVISION (du 10e corps).

LE GÉNÉRAL GRANDJEAN.

3e, 10e et 11e régimens d'infanterie polonaise.
13e régiment d'infanterie bavaroise.
1er régiment d'infanterie westphalienne.

TRENTIÈME DIVISION (du 9e corps).

1re, 6e, 7e, 8e, 9e et 17e demi-brigades provisoires.
3e, 29e et 113e de ligne, (de chacun un bataillon).
4e, 5e et 6e régimens de la confédération (idem).

TRENTE-TROISIÈME DIVISION (fonds de la garnison).

5e, 6e et 7e régimens d'infanterie napolitaine.

CAVALERIE.

LE GÉNÉRAL DE BRIGADE CAVAIGNAC.

9e régiment de lanciers polonais.
1er et 2e régimens provisoires de dragons.

Ce qui faisait un total d'environ trente mille hommes, dont dix-huit cents de cavalerie.

Après l'occupation de Bromberg, l'ennemi s'arrêta sur la rive droite de la Vistule, et rappela les troupes qui avaient passé cette rivière à la suite de notre arrière-garde et avaient même engagé un petit combat à Nackel près de Bromberg. Le prince Eugène résolut de profiter du repos que prenait l'armée ennemie pour donner une espèce d'organisation aux débris des différens corps que le roi de Naples lui avait laissés dans le plus grand désordre, et sans autre indication que celui du point de ralliement qui leur avait été fixé. La situation où se trouvaient ces malheureux restes d'une armée jadis florissante, était aussi dangereuse que désagréable; et celle du prince vice-roi qui n'avait que cette unique ressource pour faire tête à l'ennemi, ne l'était pas moins. La perte des magasins immenses d'Elbing et de Bromberg, le privait des objets qui étaient le plus indispensables aux troupes. Les bateaux que la glace avait retenus dans ces deux villes, étaient non-seulement chargés de vivres, mais ils portaient des armes, des munitions et même un double habillement. Lorsque le prince eut pu prendre connaissance des forces que le roi de Naples lui avait laissées, il trouva dans les 1er, 2e, 3e, 4e et 6e corps, qui étaient à sa portée, environ dix-sept mille hommes, plus ou moins en état de servir; sur cela il fallait prendre la garnison de Thorn, qui, à raison du développement des ouvrages de cette place, ne pouvait guère être au-dessous de cinq mille hommes. En effet, le prince y laissa presque ce même nombre d'hommes, la plus grande partie Bavarois, sous les ordres du général Poitevin, du corps du génie; encore cette garnison fut-elle composée des soldats le moins en état de résister aux fatigues d'une campagne active. Le restant de

l'armée était en partie désarmé, privé d'artillerie et de munitions, et ne comptait qu'une poignée d'hommes à cheval.

Si le prince Eugène avait pu prendre le commandement de l'armée, avant qu'on eût évacué Elbing, il aurait pu suivre un plan de campagne tout-à-fait différent de celui qu'il fut forcé d'adopter. Il ne lui était pas possible de faire sauter les fortifications de Dantzig et d'abandonner cette place, ce qui, d'après le résultat des événements, peut paraître le meilleur parti qu'il y avait alors à prendre. L'importance des magasins qui se trouvaient dans cette ville, et les ordres précis que l'empereur Napoléon avait donnés pour sa défense, interdisaient l'idée même de l'abandonner. Mais au lieu d'y laisser entrer la totalité des troupes qu'y conduisit le duc de Tarente, l'intention du prince vice-roi aurait été de retirer à lui quinze mille hommes d'infanterie et douze cents chevaux. Cette force, réunie aux débris qu'il réorganisa, lui aurait permis de garder la Vistule au-dessous de Thorn, avec vingt-sept mille hommes d'infanterie et deux mille chevaux. Le général Reynier en avait environ dix mille, qui
Pl. XII. en se repliant sur Modlin et Plotzk, pouvaient s'appuyer sur Varsovie. Il est probable qu'alors le prince de Schwartzenberg, auquel il restait plus de vingt mille hommes, ne se serait pas retiré sur la Galicie. Alors l'armée russe, en avançant vers la Vistule, se serait trouvée en face de soixante mille combattants, qu'allaient bientôt renforcer les vingt mille hommes que conduisait le général Grenier, et dont les têtes de colonnes approchaient de Berlin à cette époque. L'ennemi avait tout au plus cent vingt mille combattants; ainsi la disproportion n'était pas assez grande pour qu'on ne pût pas raisonnablement espérer de l'arrêter sur cette ligne. Nous ne développerons pas au lecteur les conséquences politiques qu'aurait pu produire la présence d'une forte armée française sur la Vistule; elles sont faciles à saisir, et la suite de cette histoire les présentera assez clairement.

Mais la faute avait déjà été commise, soit que l'empereur Napoléon, qui avait quitté l'armée avant les désastreux passages de Wilna et de Kowno, crut qu'elle arriverait à la Vistule plus forte qu'elle ne l'était en effet, soit que ce souverain ait pensé que le roi de Naples modifierait, d'après les circonstances, l'ordre qu'il avait reçu;

il n'y fut fait aucun changement. Le roi de Naples donna aux 9e et 10e corps la direction qui avait été indiquée pour eux, et le duc de Tarente ne fit qu'exécuter les ordres qui lui furent adressés. Le prince Eugène, n'étant arrivé à Posen que le 17, ne pouvait pas penser à suivre le plan qu'il avait conçu et qu'il aurait exécuté plus tôt. La communication entre Posen et Dantzig était interceptée dès le 14; et le 20, cette dernière place fut tout-à-fait bloquée. Certain d'être obligé de continuer sa retraite, dès que l'armée russe passerait la Vistule, il porta ses premiers soins à donner une forme régulière aux troupes qu'il avait à sa disposition. Cette opération demandait la plus grande activité, afin de ne pas être prévenu par l'ennemi. Il fallait des armes, des munitions, de l'artillerie; les bouches à feu qu'il fallait faire venir des derrières de l'armée, manquaient d'attelages pour le service de campagne. Les chevaux manquants furent achetés dans le pays; les harnois furent confectionnés à Posen : le prince suivit et surveilla lui-même ces opérations. A la tête d'une armée de cent mille hommes, ces détails eussent peut-être été déplacés : mais le prince n'en avait que douze mille, et c'était alors presque la dernière ressource de la France, au delà du Rhin. Les places de l'Oder, c'est-à-dire, Stettin, Custrin et Glogau, n'étaient pas assez garnies d'artillerie de campagne pour pouvoir en donner; il fallut la faire venir des forteresses de l'Elbe. Ces dernières même ne purent fournir toutes les munitions nécessaires; une partie vint en poste jusque de Wesel. Une autre opération, non moins importante, attira l'attention du prince vice-roi; c'était l'approvisionnement de ces mêmes places de l'Oder, qui n'avait pas été fait en 1812; le gouvernement prussien n'ayant pas complété les fournitures auxquelles il s'était engagé par la seconde convention du 26 février de l'année précédente, et les premières denrées fournies ayant été expédiées vers la grande armée. Le général Dumas, intendant-général de l'armée, fut chargé de cette opération; cet officier général, d'un mérite déjà connu, s'en acquitta avec une activité telle, que ces places se trouvèrent, lorsqu'il fallut les abandonner, en état de soutenir un siége.

Les 1er, 2e, 3e, 4e et 6e corps furent fondus, ou plutôt, il en fut extrait les hommes en état de servir activement. Ils se mon-

taient à onze mille cinq cents hommes qui furent répartis en trois divisions. Une française, sous les ordres du général Gerard. Une bavaroise, qui était la partie la plus réellement effective de l'armée, commandée par le général de Wrede, qui la quitta bientôt pour raisons de santé, et qui fut remplacé par le général comte de Rechberg. La troisième division était formée de troupes lithuaniennes et polonaises sous les ordres du général Girard. La cavalerie se composait de cinq cents chevaux de la garde; environ trois cents chevaux bavarois et le squelette de deux régimens de lanciers lithuaniens, commandés par le prince de Gedroitze. Les dépôts et les cadres des corps que le prince vice-roi venait de fondre, furent envoyés sur les derrières, excepté ceux du 6ᵉ corps qui furent à Thorn. Le dépôt du 1ᵉʳ fut à Stettin, celui du 2ᵉ à Custrin, celui du 3ᵉ à Spandau et celui du 4ᵉ à Glogau. Les maréchaux qui avaient commandé ces corps rentrèrent en France, excepté le maréchal Saint-Cyr qui, sans avoir de commandement déterminé, ce qui n'était plus possible, resta près du prince Eugène.

Cependant le prince vice-roi, obligé de renoncer à l'idée de se placer en bataille derrière la Vistule, et n'ayant plus de communication avec Dantzig, dont un assez grand espace le séparait, se vit dans la nécessité de prendre une ligne oblique. La droite était encore couverte entre Thorn et Varsovie par le 7ᵉ corps, dont le chef, le général Reynier, avait reçu l'ordre de tâcher d'engager le prince de Schwartzenberg, à couvrir Varsovie le plus long-temps possible, en lui faisant sentir que l'armée russe ne pouvait pas faire, sur lui, un détachement assez fort pour ôter tout espoir de résistance à un corps de trente mille hommes. Dans le cas cependant où les Autrichiens évacueraient Varsovie, le général Reynier devait se retirer par Kalisz sur Glogau. Le corps autrichien était, à la vérité, encore dans les environs de Pultusk; mais quoique l'on ignorât encore la convention secrète par laquelle le prince de Schwartzenberg s'était obligé à se retirer sur la Galicie, ses préparatifs indiquaient assez qu'il allait se séparer de l'armée française. Le prince vice-roi se plaça donc en colonne derrière la Vistule; la division bavaroise à Gnesne, pour maintenir la communication de Thorn, et les deux autres à Posen. La cavalerie, ou plutôt le détachement de cavalerie lithuanienne, fut

placé à Zirke sur la Wartha, pour couvrir la communication de Custrin et de Francfort sur l'Oder. Pl. XII.

La Wartha, rivière peu profonde, et qui coule transversalement de Posen à Custrin, n'était pas une position que le prince vice-roi pût penser à défendre, aussi ne s'en occupa-t-il pas. Son projet était de tenir dans la position de retraite qu'il avait prise, jusqu'à ce que l'armée ennemie vînt à lui, et gagner par-là, s'il le pouvait, assez de temps pour recevoir les renforts qu'il attendait. L'effet moral que devait produire sur l'ennemi, la présence inattendue d'un corps de trois divisions, qui bientôt fut porté à quatre, et la certitude que le nom de divisions serait accompagné de l'idée de la force numérique qu'elles ont en entrant en campagne, assuraient le prince que les Russes manœuvreraient pour l'attaquer. C'était encore du temps de gagné. Ce n'est point un paradoxe que l'assertion, que souvent, et même en bataille rangée, une division de trois mille hommes et une de six mille, un bataillon de cinq cents hommes, et un de huit cents, sont de force égale. L'idée de la valeur numérique attachée à ces noms fait souvent disparaître la différence réelle. Ce préjugé ne fournit pas une des moindres ressources de la stratégie. Le 23, il arriva à Posen un petit train d'artillerie et deux bataillons de la jeune garde, formés à neuf et venant de Stettin. Ces deux bataillons et deux de la vieille garde, qui étaient au quartier général, formèrent une division de réserve, qui se trouva forte de deux mille hommes environ; le général Rognet en prit le commandement.

Cependant le roi de Prusse, décidé à unir ses intérêts à ceux de la Russie, voyait approcher le moment où il pourrait rompre sans obstacle avec la France. L'armée du prince vice-roi allait se trouver seule sur la Wartha, par la retraite du corps autrichien en Galicie, et il était aisé de prévoir, que le prince serait obligé de se replier successivement derrière l'Oder et derrière l'Elbe. Mais il était difficile que ce souverain pût prendre dans sa capitale même les mesures les plus efficaces pour former promptement une armée, et qui devaient nécessairement avoir un aspect hostile envers la France. Berlin était occupé par environ six mille hommes du 11[e] corps, sous les ordres du maréchal duc de Castiglione, et le roi de Prusse craignit en y restant, d'être gêné dans ses opérations et peut-être person-

nellement exposé. Il partit en conséquence le 22 pour se rendre à Breslau, où ses gardes le suivirent.

Après l'occupation de Kœnigsberg par les Russes, le général York y revint le 11 janvier, et reprit ses fonctions de gouverneur général de la Prusse proprement dite. Le 27 janvier, afin de ne laisser aucun doute sur sa conduite, et sans doute sur l'harmonie qui régnait entre lui et les généraux russes, il fit paraître la déclaration suivante :

« D'après un article qui a paru dans quelques exemplaires de la « Gazette de Berlin du 19 de ce mois, le major de Natzmer, aide « de camp du Roi, doit avoir été envoyé près de M. le général « major de Kleist, pour lui porter l'ordre de me retirer le com- « mandement du corps d'armée, et de le prendre à ma place. Ce- « pendant M. de Natzmer ne s'est présenté ni à moi, ni à M. le « général de Kleist; en conséquence, je continuerai à remplir les « fonctions de commandant en chef et autres qui m'ont été confiées, « d'après les dispositions de l'ordre du cabinet du 20 décembre « dernier, avec d'autant plus de raison qu'une gazette n'est point « en Prusse une feuille officielle, et qu'aucun général n'a reçu jus- « qu'à présent des ordres par cette voie. Afin d'éviter toute erreur, « j'ai cru devoir rendre publique la présente déclaration. »

« Kœnigsberg, le 27 janvier 1813. »

Le général York avait raison, parce que dans le fait, une gazette ne suffit pas pour destituer un général; parce que M. de Natzmer avait été envoyé en tout autre lieu qu'à son quartier général; et parce qu'il savait bien que la disgrâce dont la gazette l'avait menacé, n'était dans le fait qu'une menace.

La surveille du départ du roi de Prusse pour Breslau, son aide de camp, M. de Natzmer, revint des bords du Niémen, sans avoir pu trouver le général York. Le même jour, parut, sous la date du 19, un édit qui portait à dix millions d'écus les billets du trésor, créés par les édits du 4 février 1806 et du 4 décembre 1809, dont environ huit millions étaient encore en circulation. Cet édit leur donnait un cours forcé, tant de l'état aux particuliers et *vice versâ*, que dans les transactions civiles.

Peu de jours après l'arrivée du roi de Prusse à Breslau, sous la

date du 3 février, parut un édit qui ordonnait la formation d'un détachement de chasseurs volontaires, à la suite de chaque régiment d'infanterie ou de cavalerie; outre que cet édit ne fixait pas la force à laquelle devait s'élever ces détachements supplémentaires, on y remarquait la disposition suivante : (article 4.) « Aucun jeune homme « qui a atteint sa 17ᵉ année, qui n'a pas passé la 21ᵉ et qui n'est « dans aucun service actif, ne pourra occuper une place, être re« vêtu d'une dignité, ou décoré d'un ordre, s'il n'a servi un an dans « les troupes de ligne ou dans les détachements de chasseurs. »

Un second édit, daté du 9, supprima toutes les exemptions de service militaire pendant la durée de la guerre. Il fut laissé un terme de huit jours aux jeunes gens de 17 à 21 ans, pour choisir le corps où ils voulaient servir; passé ce terme, ils devaient rejoindre le régiment, qui leur serait indiqué par les autorités du gouvernement. Il paraît cependant que l'effet de ces mesures coercitives ne répondit pas tout-à-fait à ce que l'on en attendait, et que plusieurs individus, appartenant même à la classe des propriétaires fonciers, cherchèrent à en éluder les dispositions. L'édit du 9 février, en supprimant toutes les autres exemptions qui avaient jusqu'alors été accordées, en contenait cependant une en faveur des jeunes gens privés de leur père, ou qui étaient appliqués à la culture d'une propriété qui leur appartenait. Il paraît qu'un assez grand nombre de propriétaires firent usage de cette disposition, pour exempter leur fils, auxquels ils firent la cession de leurs propriétés. Il paraît également que beaucoup de jeunes gens éludaient la conscription, soit en prétextant d'être au-dessus ou au-dessous des limites d'âge fixé, ou en alléguant des motifs de santé. C'est la conclusion qu'on peut raisonnablement tirer de l'édit du 22 février, dont la première disposition annule toute cession de propriétés, faite par un père âgé de moins de 50 ans à un fils qui n'en aurait pas 24. La seconde disposition du même édit, porte les peines les plus rigoureuses contre les individus qui se retireraient du service sous prétexte d'âge ou de santé. S'ils sont bourgeois et artisans, ils sont privés du droit de bourgeoisie, et de la patente; s'ils ne sont pas encore bourgeois, ils perdent le droit de le devenir; ils sont exclus de celui de porter la cocarde nationale et ne peuvent devenir propriétaires que sous tutelle et sous

le nom de leurs tuteurs. La troisième disposition frappe des mêmes peines, les pères ou tuteurs, qui chercheront à exempter leurs fils ou pupilles du service.

Un second édit, également sous la date du 22 février, ordonna à tout individu au-dessus de l'âge de 20 ans, né sujet du roi de Prusse ou naturalisé, de porter la cocarde nationale prussienne. (*Pièces justificatives*, N°. I.)

Les levées qui se faisaient dans la partie des états prussiens qu'occupait encore l'armée française, avaient également lieu dans la Prusse proprement dite, au milieu des armées russes. Le 8 et le 9 février, le général York publia un appel à tous les officiers à demi-solde et à tous les soldats invalides ou congédiés qui étaient dans son gouvernement. En même temps il ordonna la levée d'un nouveau régiment de cavalerie, fourni et équipé par la province. Le petit corps du général Bulow, après avoir suivi le duc de Tarente jusque près de Dantzig, avait tout-à-fait quitté l'armée, et s'était retiré sur les frontières de la Poméranie à Neu-Stettin, où il se réorganisait. Dès le 10 février, il était en pleine communication avec l'avant-garde russe, et des partis de Cosaques vinrent se loger tranquillement au milieu de ces troupes, qui montaient la garde avec des *pierres de bois* à leurs fusils.

En même temps que le gouvernement prussien poussait avec la dernière activité les levées extraordinaires qu'il destinait à joindre à l'armée russe, il rappelait à son service, non-seulement tous les militaires qui étaient passés à l'étranger, mais même les individus qui avaient été emprisonnés ou exilés pour cause d'opinions politiques et de la résistance qu'ils avaient opposée au système que le gouvernement avait suivi depuis 1807.

Le lecteur concevra facilement, par les preuves de fait que fournissent les édits que nous venons de citer, que la levée d'armée qui eut lieu en Prusse en 1813, n'était pas autrement volontaire que ne le fut la réquisition frappée par la convention nationale et la conscription qui suivit. Au reste, nous sommes bien loin de blâmer une pareille mesure, mais il importe à la vérité historique que chaque fait soit réduit à sa juste expression. Il existe dans le pays le plus patriotiquement disposé, une assez grande masse d'êtres peu susceptibles

d'enthousiasme, pour qu'une levée purement volontaire ne produise pas toujours l'effet qu'on croirait en attendre. Cette espèce d'inertie se rencontre encore plus fortement, quand les griefs du gouvernement ne sont pas du nombre de ceux qui blessent directement les intérêts de toutes les classes du peuple. C'est alors qu'il faut recourir aux levées forcées pour ne pas succomber, et cette ressource est plus facile dans les Etats despotiques que dans les autres. Mais quand les outrages que reçoit une nation sont de nature à blesser à la fois tous les intérêts nationaux et individuels; quand une nation a acquis la certitude que le but de ses ennemis, sous quelques masques qu'ils se couvrent, n'est que sa ruine et son asservissement, l'élan est bien plus énergique. Alors il est aisé au gouvernement qui veut s'affranchir, de s'entourer de la masse des citoyens, de s'appuyer sur la nation tout entière: l'honneur national, dont il est le défenseur, lui prête une force irrésistible, et le succès couronne toujours ses efforts.

Vers la fin du mois de janvier, la grande armée russe se remit en mouvement pour entrer en Pologne. Le 23, le quartier général du maréchal Kutusow était à Lyk; il avait avec lui le corps de Tormasow; celui de Doktorow était vers Kolno; celui du général Miloradowitch était à Lomza, couvert par l'avant-garde aux ordres du général Wintzingerode qui était à Przasznic. Les trois corps qui avaient suivi l'armée française jusqu'à la Vistule, étaient restés en position, et attendirent que la grande armée russe se fût approchée d'eux pour se porter en avant. Le corps de Wittgenstein bloquait Dantzig. L'armée de Moldavie était en face du prince vice-roi; l'amiral Tchitchagow avait son quartier général à Soldau. Le corps de Korff était en présence du prince de Schwartzenberg. L'armée de Wolhynie se dirigeait dans la partie méridionale du grand duché de Varsovie. Pl. XII.

Dans les premiers jours du mois de février, la grande armée russe s'approcha de la Vistule, et le corps de Wintzingerode qui formait l'avant-garde du maréchal Kutusow, arriva à Plotzk; le général Miloradowitch appuya sa droite vers Varsovie; le prince de Schwartzenberg s'était rapproché de cette ville, et le général Reynier, d'après les ordres qu'il avait reçus du prince vice-roi, s'était dirigé, par Rawa et Petrikau, sur Kalitz où il s'établit militairement avec le 7ᵉ corps. Le 6 février, le prince de Schwartzenberg, quitta Varsovie, se dirigeant par



la route de Cracovie sur Nowomiasto. Le général Siegenthal, qui commandait l'arrière-garde des Autrichiens, conclut le même jour une convention apparente pour la paisible remise de la ville au général Korff, qui avait déjà son quartier général à la barrière extérieure du faubourg. Le 7, les Autrichiens partirent, et le 8, les Russes prirent possession de Varsovie. Le corps Polonais qui se réorganisait sous les ordres du Prince Poniatowsky, avait quitté Varsovie le 6, pour se rendre à Petrikan.

Le 7, la place de Pillau, bloquée jusqu'alors par le général Sievers, gouverneur de Kœnigsberg, fut sommée par ce général, qui avait reçu l'ordre d'en faire le siége. Les Prussiens qui formaient la majeure partie de la garnison, ayant menacé de joindre leurs armes à celles des Russes, le général Castella, gouverneur de Pillau, fut obligé de capituler et de se rendre prisonnier de guerre. Cette forteresse fut remise par les Russes au général York.

A peu près dans le même temps, l'amiral Tchitchagow, se mit en mouvement pour s'approcher de Thorn et de Bromberg. Il n'était plus possible au prince vice-roi de tenir la position qu'il avait prise à Thorn; il ne pouvait y rester plus long-temps, qu'en compromettant, sans utilité, l'existence du petit corps de vétérans qu'il avait réuni. Abandonné par le corps autrichien qui s'était replié sur la Galicie, quand même il aurait pu hasarder de croiser le front de l'armée ennemie pour suivre la même direction que le prince de Schwartzenberg, ce n'était pas celle qu'il pouvait choisir. Il importait surtout au prince Eugène de couvrir Berlin et les communications de la Saxe, afin de retarder la défection de la Prusse, et de ne pas s'éloigner des secours qu'il attendait et dont il avait besoin. C'était derrière l'Oder qu'il pouvait encore essayer de tenir; il résolut de s'y rendre. Il n'y avait pas de temps à perdre; déjà débordé à gauche par le corps de Wittgenstein, auquel les Prussiens avaient ouvert le passage, il allait l'être à droite par la grande armée Russe qui débouchait de Plotzk et de Varsovie; l'armée de Moldavie s'approchait aussi de front; le 10, la division bavaroise fut repliée de
Pl. XII. Gnesne à Pudwitz; le 11, elle fut approchée à deux lieues de Posen.

Dans la nuit du 11 au 12, les deux squelettes de régiments de cavalerie lithuanienne, qui étaient à Zirke sur la Wartha, furent attaqués par le corps de Czerniszeff. Une brigade de Cosaques passa la Wartha,

au-dessus de Zirke, et occupa les routes de Posen, Pinne et Meseritz. Le restant du corps ennemi attaqua le bourg de front. Les Lithuaniens, trop faibles, furent aisément défaits, et le prince Gedroitze, pris avec presque tout son monde.

Le 12, le prince vice-roi quitta Posen, se retirant par la route de Francfort. Le corps qui le suivit était d'un peu plus de neuf mille hommes. Les Bavarois restèrent d'arrière-garde et quittèrent Posen le même jour, prenant la route de Karge (ou Unruhestadt) et Crossen, où ils arrivèrent le 16. Le même jour l'avant-garde de l'armée de Moldavie, commandée par le général Woronzow, entra à Posen. Le 16, le quartier général fut à Meseritz, et le 18 à Francfort sur l'Oder. Tous les jours le petit corps du prince eut affaire aux troupes légères ennemies, qui le suivirent jusque près de Francfort.

Le 13, le général Reynier, qui avait cantonné ses troupes auprès de Kalisz, fut attaqué sur sa gauche par deux divisions d'infanterie russe, et environ six mille chevaux sous les ordres du général Wintzingerode. Ce général avait passé la Wartha à Kolo. L'attaque fut si vive, que les différents régiments du corps d'armée ne purent rejoindre le point de ralliement fixé à Kalisz même, qu'en se faisant jour au travers de l'ennemi. Le général Reynier se soutint à Kalisz jusqu'au soir, et pendant la nuit se retira à Kobylin, où il resta jusqu'au 15. Il se replia ensuite sur Glogau, où il arriva le 19. Le général saxon de Nostitz, ayant été coupé, avec environ quatre cent cinquante hommes et quatre pièces de canon, fut fait prisonnier. Le général Gablentz, avec l'avant-garde, parvint à se retirer à Czentoszau. Le prince Poniatowsky ayant appris l'affaire de Kalisz, se retira avec le corps polonais de Petrikau sur Czentoszau.

Cependant le corps du général Grenier était arrivé à Berlin. Ce corps composé des divisions Fressinet et Charpentier, était fort d'environ dix-huit mille hommes. Il avait aussi environ mille hommes de cavalerie du 4[e] régiment de chasseurs à cheval italien. Outre le corps du général Grenier, qui prit le nom de 11[e], le duc de Castiglione avait à Berlin deux bataillons d'infanterie et un escadron de cavalerie de Wurtzbourg. La division Fressinet resta à Berlin; mais peu après son arrivée, le général Grenier, avec la division Charpentier et sa cavalerie, se rendit à Francfort sur l'Oder, où le prince vice-roi le trouva.

Après l'affaire de Zirke, Czerniszeff s'était porté droit sur l'Oder, et avait passé cette rivière à Leben, entre Custrin et Francfort, tandis que d'autres partis de Cosaques de l'avant-garde du général Wittgenstein le passaient à Garz, au-dessus de Stettin. Le 16, ces derniers étaient à Wrietzen, au-dessous de Custrin. Le 17, ils étaient vers Strausberg. Le duc de Castiglione, prévenu de ce mouvement, envoya au-devant d'eux le général Poinsot, avec deux bataillons et cent chevaux. L'ennemi fut dispersé, mais les Cosaques se rallièrent et se dirigèrent par Fehrbelin sur Potzdam, afin de tourner la ville.

Le 20, Czerniszeff porta son quartier général à Landsberg, près Berlin. Le même jour l'ennemi surprit le poste de la porte d'Oranienburg, et un parti de quatre ou cinq cents Cosaques pénétra dans la ville. La garnison prit les armes, et les Russes furent vivement canonnés et rechassés. Quelques bourgeois, qui s'étaient trop hâtés de se joindre aux Cosaques, furent la victime de leur zèle prématuré.

Le prince vice-roi ayant appris le 19, que les Russes avaient passé l'Oder et l'avaient devancé à Berlin, se vit dans la nécessité de se rapprocher de cette capitale. Il partit de Francfort le 20, et arriva le 21 à Berlin avec 500 chevaux de la garde. Le reste de sa petite armée, ayant laissé à Francfort le général Gerard, avec sa faible division, suivit le prince sous les ordres du maréchal Saint-Cyr. Une division, avec le 4e régiment de chasseurs à cheval italien, prit à droite par la route qui passe à Munchenberg; le reste suivit celle de Furstenwalde. En chemin, le 4e régiment de chasseurs ayant donné dans un piége, que lui tendit le colonel Benkendorf, fut mis en déroute et perdit près de sept cents chevaux. Le 22, le prince porta son quartier général à Coepnik. L'ennemi se tint tranquille autour de Berlin, qu'il se contenta d'observer hors de la portée du canon, sur la rive droite de la Sprée. L'armée française occupait la rive gauche de cette rivière marécageuse, depuis Furstenwalde jusqu'à Brandenburg.

Arrivé à Berlin, le prince vice-roi s'occupa à organiser sa petite armée. Le corps du général Grenier fut fondu avec les troupes venues de Posen, et le tout forma trois divisions, sous les ordres des généraux Charpentier, Fressinet et Gerard. La réserve fut composée de deux bataillons de la vieille et de deux de la jeune garde, et d'un détachement de la garde italienne, faisant environ deux mille quatre cents

hommes, et toujours commandée par le général Rognet. En cavalerie, le prince n'avait que cinq cents chevaux de la garde, trois cents hommes restant du 4ᵉ de chasseurs italiens, et deux cents cavaliers de Wurtzbourg, vieux et braves soldats. Le total de l'armée montait à environ vingt-six mille hommes, y compris les Bavarois qui étaient détachés à Crossen.

Nous avons vu plus haut que les dépôts ou plutôt les cadres des 1ᵉʳ, 2ᵉ et 4ᵉ corps avaient été envoyés à Stettin, Custrin et Glogau. Ces cadres complétés en partie par des bataillons de marche, venus de l'intérieur, formèrent les garnisons des places où ils se trouvaient. Celle de Stettin était de neuf mille hommes, sous les ordres du général Grandeau. Celle de Custrin, de trois mille hommes, commandés par le général Fournier-d'Albe. Celle de Glogau, de six mille hommes, était sous les ordres du général Laplane. En Pologne il était resté, outre la garnison de Thorn, celle de Modlin, de mille Français, mille Saxons et six mille Polonais, commandés par le général Daendels; celle de Zamosz, de quatre mille Polonais; et celle de Czentoszau, de neuf cents Polonais. Les cadres du 5ᵉ corps, complétés au nombre de trois mille hommes, sous les ordres du général Bruny, formèrent la garnison de Spandau.

Peu de jours après l'arrivée de l'armée à Berlin, le général Gerard, Pl. XII.
ayant brûlé le pont de Francfort sur l'Oder, se mit en marche pour joindre l'armée. Un corps de deux mille hommes de cavalerie ennemie, qui l'avait coupé de Berlin, chercha à s'opposer à son passage. Le général Gerard le battit, lui fit quelques prisonniers, et se fit jour : il prit position, à la droite de l'armée, à Mullrose.

Le 19 février, le chef de Cosaques Preudel, passa l'Oder à Steinau, au-dessus de Glogau, et pénétra jusqu'à Goerlitz, où il resta peu de temps, en ayant été chassé par les troupes du général Reynier, qui occupaient Glogau. Le 25, un corps de trois mille hommes de cavalerie russe passa l'Oder à Koeben, au-dessous de Steinau, et le 26, le général Lanskoi passa au même endroit avec l'avant-garde du corps de Wintzingerode. Ce mouvement obligea le général Reynier à se replier sur Bautzen, où il arriva le 2 mars. A peu près dans le même temps, le général Wittgenstein, ayant laissé devant Dantzig un corps d'observation, s'approcha de l'Oder qu'il passa à Zellin, entre Stettin et Cus-

trin. L'armée de Moldavie, dont le général Barclay de Tolly venait de prendre le commandement, s'avançait vers Francfort, et les deux corps de Tormasow et de Doktorow, suivaient la direction de Kalisz et de Glogau. Cette dernière place fut bloquée le 1er mars. Le 24 février, le quartier général russe se trouvait à Kalisz, où l'empereur Alexandre était en personne. Le corps prussien d'York suivait la marche de l'armée russe, et dès le 18 février, il avait son quartier général sur les frontières de la Poméranie.

Pendant que le prince vice-roi, à Berlin, tenait en échec les troupes légères avancées de l'ennemi, les troupes qui arrivaient de France commençaient à s'organiser derrière l'Elbe. Le général Lauriston, qui se trouvait à Magdebourg, y réunissait les cohortes du premier ban et les régimens de nouvelle formation, qui composèrent le 5e corps. Le duc de Bellune était à Wittenberg avec environ deux mille hommes, qui devaient servir de noyau au 2e corps. Le prince d'Eckmühl était à Leipzig avec quelques troupes qui étaient destinées au 1er corps. Le général Montbrun, avec quelque cavalerie, occupait Dessau.

Pl. XII. Les derniers jours de février se passèrent à Berlin, sans autres mouvemens que quelques escarmouches, dont la plus forte eut lieu à Coepnik le 25. Quelques jours après, les troupes légères d'avant-garde du corps de Wittgenstein, commencèrent à s'approcher; le général Czernitzeff, alors poussa une partie de ses Cosaques vers l'Elbe, par la rive droite de la Havel. Ces mouvemens causaient beaucoup d'inquiétude aux habitans de Berlin; le gouvernement provisoire que le roi avait laissé dans sa capitale, et qui n'ignorait pas que le traité d'alliance entre la Prusse et la Russie était, ou conclu, ou à la veille de se conclure, craignait le moment et l'issue d'un combat dans ses murs. Il sollicita vivement, auprès de prince vice-roi, le départ de l'armée, en lui annonçant à chaque instant l'approche de l'ennemi. Il aurait fallu que les Russes eussent des ailes pour arriver aussi vite que les habitans de Berlin les faisaient marcher. L'intention du prince n'était pas d'attendre les Russes de pied ferme, dans une ville déjà devenue ennemie; la disposition où était une partie des habitans de Berlin, de se réunir à l'ennemi, l'aurait obligé à des mesures de rigueur, disons même de cruauté, pour se garantir des attaques intérieures. De semblables moyens répugnent toujours au cœur d'un militaire humain et loyal; il vaut

mieux pour l'honneur français, que les barbaries qui ont été exercées chez nous, n'aient pas même pour prétexte le droit de représailles. Il est assez singulier que des Allemands aient voulu reprocher au prince Eugène de ne s'être pas défendu dans Berlin. Sans doute ils n'ont envisagé la question que sous le point de vue militaire. Mais il n'est pas difficile de justifier le prince, même sous ce point de vue. D'abord il n'est pas très-probable qu'une armée d'environ vingt-cinq mille hommes, pût en même-temps contenir une population de deux cent mille âmes, devenue ennemie, et résister à une armée régulière d'environ trente mille hommes qui allait l'attaquer. En admettant même que l'armée française eût rempli cette double tâche, et eût renversé le corps de Wittgenstein sur l'Oder, pouvait-elle alors échapper aux autres corps russes qui passaient cette rivière, et à l'armée prussienne qui allait l'envelopper? Ce simple exposé suffit pour prouver la nécessité où se trouvait le prince vice-roi de quitter Berlin. Mais il ne voulait le faire qu'à la dernière extrémité, et obliger l'ennemi à un mouvement sur lui. Il devait couvrir la formation des corps qui se réunissaient derrière l'Elbe, et chaque manœuvre qu'il faisait faire aux généraux ennemis était un espace de temps gagné.

Dès le 2 mars cependant, le prince ayant appris que l'avant-garde russe, commandée par le prince Repnin, suivie de près par le corps de Wittgenstein, n'était plus qu'à quelques lieues de Berlin, il se prépara à se replier sur l'Elbe. Le quartier général fut transféré à Schoeneberg, à une demi-lieue en arrière de la ville. Les troupes furent concentrées, et le 3, le gouvernement provisoire fut prévenu de l'évacuation de la capitale. Il fut convenu que la garde bourgeoise occuperait les barrières depuis minuit jusqu'au lendemain matin, et qu'alors on préviendrait le général Czerniszeff, qu'il pouvait prendre possession de la ville. Dans la nuit du 3 au 4, les troupes françaises quittèrent Berlin. Mais à peine les barrières eurent-elles été remises à la garde bourgeoise, qu'une partie des individus de cette milice, probablement sans l'aveu de leurs chefs, coururent joindre les Cosaques et leur ouvrirent les portes. Ceux-ci se hâtèrent d'entrer; l'arrière-garde française n'était pas encore sortie, et il y eut un léger combat en dedans de la porte de Halle. Ainsi la ville se vit, par l'imprudence de ses propres troupes, menacée du danger dont le prince vice-roi voulait la

sauver. Aussi l'empereur Alexandre, sur la plainte du comte de Goltz, président de la régence, fit-il des reproches au général Czerniszeff, d'avoir permis une cosaquerie, qui pouvait avoir des suites funestes pour la capitale de son allié.

Le 4 mars, vers onze heures du matin, l'avant-garde du prince Repnin, composée d'une division d'infanterie, de deux régimens de dragons et trois de hussards entra à Berlin; le prince Repnin prit les fonctions de gouverneur de la ville. Peu de jours après, le roi de Prusse lui adjoignit le général prussien Brauschitsch. Le 11, le général Wittgenstein, qui depuis le 4 mars était à Landsberg, fit une entrée solennelle dans Berlin. Pour donner à cette pompe, un peu orientale, au moins l'apparence d'un triomphe, le prince Henri de Prusse, frère du roi, le général L'Estocq et tout l'état major prussien, allèrent complimenter le général russe aux portes de la ville, et grossirent son cortége dans les rues.

Le 4, le quartier général du prince vice-roi fut à Saarmund; il y eut une petite affaire d'arrière-garde près de Zehlendorf. L'armée française en quittant Berlin, se dirigea sur Wittenberg en deux colonnes; celle de
Pl. XII, droite, par Trebbin et Juterbogk; et celle de gauche, par Belitz et Treuenbritzen. La division bavaroise avait reçu l'ordre de se retirer de Crossen, par Gubben et Luckau, sur Torgau, où se trouvait une division saxonne, sous les ordres du général Thieleman: ce général ayant refusé de recevoir les troupes bavaroises, elles se rendirent à Meissen. Le général Reynier avait également reçu l'ordre de se replier sur Dresde, où il arriva le 7.

Le 5, le quartier général fut à Treuenbritzen, et le 6 à Wittenberg. Le 6, la colonne de gauche eut à soutenir un combat d'arrière-garde à Belitz, contre les Cosaques qui échouèrent, comme il leur arrive toujours contre des troupes réglées. Il paraît cependant par leurs bulletins, qu'ils ont rêvé d'avoir détruit et dissipé cette colonne. Le 7, Czerniszeff fit faire à Seehausen, en arrière de Juterbogk, une tentative aussi inutile, et qui n'aboutit qu'à brûler le village.

Le 9, le quartier général se rendit à Leipzig, et l'armée occupa sur l'Elbe, la position suivante. Le 11e corps, sous les ordres du général Grenier, resta en avant et en arrière de Wittenberg. Le 7e corps, que commandait le général Reynier, occupait Dresde. La division bava-

roise était à Meissen. Le général saxon Thieleman était toujours à Torgau. Le général Montbrun, avec quelques troupes de cavalerie, était à Dessau. Le prince d'Eckmühl, avec environ trois mille hommes, qui devaient appartenir à son corps d'armée, se trouvait à Leipzig, d'où, le 9, il se rendit à Dresde pour prendre le commandement des troupes qui étaient placées depuis cette ville jusqu'à Torgau. Le duc de Bellune occupait Bernbourg avec quelques bataillons destinés à former le 2ᵉ corps. Le 2ᵉ corps de cavalerie, sous les ordres du général Sebastiani, s'organisait près de Brunswick. Le 1ᵉʳ corps de la même arme, commandé par le général Latour-Maubourg, se réunissait autour de Magdebourg. Dans cette place se trouvait le général Lauriston, qui y rassemblait le 5ᵉ corps, qui devait être de quatre divisions. Outre les bataillons qui arrivaient de France, pour ce corps d'armée, le général Lauriston avait retiré à lui toutes les troupes disponibles de la 32ᵉ division militaire. Le général Carra Saint-Cyr, commandant de cette division, était cependant encore couvert par le général Morand, qui tenait avec quelques troupes, Stralsund et la Poméranie suédoise.

Derrière cette première ligne, se réunissait déjà une partie des corps d'armée qui devaient bientôt entrer en campagne. Le 3ᵉ corps, commandé par le prince de la Moskowa, avait eu Wurtzbourg pour point de réunion. Les troupes de Wurtemberg, de Baden et de Hesse, devaient se former autour de la même ville. Francfort avait été indiqué pour la formation du 6ᵉ corps, commandé par le duc de Raguse, et de la garde, sous les ordres du duc d'Istrie. Les Bavarois devaient se réunir à Bamberg. Les premiers bataillons du 1ᵉʳ corps d'armée que commandait le général Vandamme, arrivaient à Wesel. Le 4ᵉ corps, formé en Italie, et commandé par le général Bertrand, traversait alors le Tyrol.

Mais toutes ces troupes étaient bien loin d'être disponibles, et l'armée active du prince vice-roi qui ne se composait, à proprement parler, que des 5ᵉ et 11ᵉ corps, de la division Durutte, appartenant au 7ᵉ, et des Bavarois, ne s'élevait guère au-dessus de quarante mille hommes.

Le prince d'Eckmühl, à son arrivée à Dresde, fit miner les deux piles du milieu du pont de l'Elbe, afin de pouvoir faire sauter l'arche qu'elles supportaient, à l'instant ou l'ennemi s'approcherait en force de la ville. Ces préparatifs causèrent, le 11, un léger mouvement popu-

laire, qui fut cependant bientôt calmé par les magistrats. Le roi de Saxe avait quitté sa capitale, dès le 23 février, pour se rendre à Plauen, d'où, plus tard, il se retira à Ratisbonne. La ville neuve de Dresde, à la droite de l'Elbe, fut mise en état de défense contre une incursion de cavalerie, par des tambours en palissades à chaque barrière. Une partie des troupes saxonnes du 7ᵉ corps y furent placées en garnison. Les troupes légères russes étaient en présence de la ville depuis quelques jours. Dès le 6, le colonel Benkendorf, avait été détaché par le général Czerniszeff, et s'était porté vers Dresde, par la route de Baruth et Dahme. Pendant ce temps le corps de Wintzingerode avançait par la route de Goerlitz et Bautzen; dès le 8 et le 9, les Cosaques du corps de Czerniszeff étaient arrivés devant Magdebourg et avaient occupé Goertzke, Moeckern et Leitzkau.

Après l'occupation de Berlin, le colonel russe Tettenborn, fut détaché avec un parti de Cosaques vers l'Elbe inférieur, et arriva le 11 vers Lenzen et Nenstadt. Le général Morand qui était, ainsi que nous l'avons vu, dans la Poméranie suédoise, avait reçu l'ordre de se replier, avec le peu de troupes qu'il avait, sur la 32ᵉ division militaire. Alors, le général Carra Saint-Cyr, crut devoir quitter Hambourg avec la garnison, forte d'environ mille hommes et les autorités du gouvernement. Le 12, cette ville fut évacuée, et le général Saint-Cyr se retira à Artlenburg, après avoir laissé un bataillon à Bergedorf et à Zolleuspicker, pour assurer le passage de l'Elbe au général Morand. Après le départ des troupes françaises, les cinquante-deux compagnies de gardes nationales de Hambourg prirent les armes et firent le service de la ville. Cependant le général Morand était arrivé à Moellen le 14, en même temps que le colonel Tettenborn à Lauenburg. La présence de ce dernier, qui n'avait avec lui que des Cosaques et environ cinq cents Prussiens, qui devançaient la déclaration de guerre de leur souverain, n'empêcha pas le général Morand de prendre le chemin de Bergedorf, où il arriva le 15 avec un peu plus de mille hommes et quelques canons. Tettenborn le fit attaquer, ou pour mieux dire harceler, par ses Cosaques, qui n'empêchèrent pas le corps français de passer l'Elbe à Zollenspicker, et de joindre le général Saint-Cyr.

Le 18, Le colonel Tettenborn entra à Hambourg, où il rétablit l'ancienne forme de gouvernement. Le port fut ouvert aux Anglais, et

un Cosaque passa à Londres sur le premier paquebot. L'accueil que ce demi-sauvage y reçut, ne peut être expliqué que par la haine que nous portent les Anglais. En écartant ce sentiment qui conduit à tant d'extravagance et de contradiction, il ne reste plus que le ridicule. Quelle autre épithète pourrait convenir à l'audience publique que le lord maire donna le 14 avril à ce Cosaque, et où il lui fit dire, que le *premier Magistrat de Londres se trouvait honoré de pouvoir donner la main à un militaire aussi* DISTINGUÉ.

Pendant que ces événemens se passaient, les négociations que la Prusse avait ouvertes avec la Russie, dès les premiers jours du mois de février, s'étaient terminées par un traité d'alliance offensive et défensive, qui avait été signé le 1er mars. Ce traité, décidé par le changement de fortune qui avait obligé les armées françaises à repasser le Niémen et la Vistule, ne devait cependant pas être publié tout de suite. Le cabinet prussien voulait jouir des avantages que lui donnait l'*incertitude* de sa position envers la France, et achever tous ses préparatifs avant de se déclarer. Mais l'armée française ayant quitté Berlin et repassé l'Elbe, et l'armée russe s'étaut mise en marche vers ce dernier fleuve, l'empereur Alexandre, qui était toujours à Kalisz, voulut faire une visite à son nouvel allié. Ce souverain arriva le 15 à Breslau, et y resta jusqu'au 19. Alors il ne fut plus possible au gouvernement prussien de cacher sa défection. Le 17 mars, l'alliance conclue entre la Prusse et la Russie fut notifiée officiellement au comte de Saint-Marsan, ambassadeur de France : la même notification fut faite à Paris par le baron de Krusemark, ambassadeur de Prusse.

Quoique le manifeste du gouvernement prussien ait déjà été inséré dans les journaux officiels français et allemands, le lecteur ne nous saura peut-être pas mauvais gré de lui remettre en entier cette pièce intéressante sous les yeux. (*Pièces justificatives*, *N°*. II.)

Les principaux griefs que la Prusse exposait dans son manifeste étaient à peu près les suivans : 1°. Que la Prusse ne pouvant rester dans l'état d'incertitude où la laissait la retraite des armées françaises, croyait devoir profiter des offres que lui faisait l'empereur de Russie, arrivant à la tête de ses armées et uni d'amitié au roi de Prusse, la France surtout n'ayant point donné les explications qu'on lui avait de-

mandées. 2°. Que la France avait violé tous les traités faits avec la Prusse ; en la traitant *comme un pays ennemi ;* en y prolongeant le séjour de ses armées; en la forçant à adopter le système continental; et en mettant des garnisons dans les places de l'Oder : ce qui annonçait qu'elle ne voulait garder aucun ménagement avec un pays malheureux et opprimé. 3°. Que malgré la fidélité de la Prusse à remplir ses engagemens, l'attitude hostile de la France, avait forcé le roi à conclure, *contre son désir*, une alliance avec cet empire; et que malgré cette condescendance les troupes françaises étant entrées dans le pays, les agens prussiens s'étaient vu obligés de conclure à Paris des conventions onéreuses pour l'entretien de l'armée. 4°. Que, hors des termes de la convention, on enleva de la Prusse soixante-dix mille chevaux et vingt mille voitures ; qu'on refusa de solder les comptabilités; qu'on laissa à la charge de la Prusse l'approvisionnement de Glogau, et qu'on s'empara par surprise de Pillau et de Spandau. 5°. Que malgré que la Prusse ait, non-seulement acquitté ses contributions, mais fourni pour la valeur de quatre-vingt-quatorze millions au delà, on n'avait eu aucun égard à ses justes et pressantes réclamations. 6°. Enfin qu'au lieu de permettre à la Prusse abandonnée par les armées françaises de renforcer la sienne, un ordre du prince vice-roi d'Italie, avait arrêté la levée et le départ des volontaires, dans les provinces occupées par l'armée française; qu'on avait complété par réquisition forcée l'approvisionnement des places; et qu'on n'avait pas voulu permettre au roi de Prusse de faire reconnaître par l'empereur de Russie, la neutralité de la partie de la Silésie que la France avait reconnue elle-même.

Quoique la réfutation de ces griefs prétendus soit tout entière dans des traités authentiques, et dans des faits connus, au moins de tous les militaires qui ont fait les campagnes de 1806 et de 1812, nous ne croyons pas pouvoir nous dispenser de faire quelques observations; elles éviteront au lecteur la fatigue de recourir aux originaux des pièces que nous citerons. La vérité historique et la justice seront nos seuls guides. Il ne s'agit point de défendre les actes du souverain qui régnait alors sur la France, en les considérant comme des actes qui appartiennent à sa volonté ou à ses intentions personnelles; mais il faut au moins prouver que le chef du gouvernement français n'a, en au-

cune façon, donné lieu aux griefs du gouvernement prussien. La France envers la Prusse; tel est le tableau que nous allons présenter. Ce n'est que sous ce point de vue que la postérité doit envisager l'événement politique dont nous rendons compte, et c'est le seul sous lequel elle puisse considérer ceux qui se sont passés depuis cette époque, à l'égard des autres coalisés. Si quelqu'un pouvait encore douter que la France seule soit et ait été le but direct de la coalition européenne, nous l'invitons à relire le discours de lord Stanhope dont nous avons parlé plus haut; quelle qu'en soit l'extravagance, on y trouvera des vérités utiles. La haine qui y perce porte sur le souverain autant que sur le pays: c'est un avertissement qu'on leur donne de ne pas séparer leurs intérêts. Nous présenterons nos observations dans le même ordre que nous avons classé les inculpations du gouvernement prussien.

1°. L'état d'incertitude, dans lequel ce gouvernement prétendait se trouver, ne pouvait être que relatif aux espérances que la Prusse pouvait concevoir, après l'issue inattendue de la campagne précédente. Si le gouvernement prussien était dans l'intention de maintenir l'alliance conclue un an auparavant, il lui suffisait de compléter de nouveau le contingent, en remplaçant le corps de York par de nouvelles troupes; la promesse en avait été faite le 7 janvier à l'ambassadeur de France. Il n'est personne qui puisse douter que cette détermination de la Prusse, et un renfort de vingt mille hommes qu'aurait reçu le prince Eugène, n'eussent retenu l'armée russe derrière la Vistule, assez longtemps pour donner le temps à une nouvelle armée française d'arriver. Il ne pouvait pas davantage exister d'incertitude, sur la détermination qu'aurait prise le gouvernement français. Ayant consenti un an auparavant à une alliance avec la Prusse, afin d'éloigner le théâtre de la guerre des frontières de l'Allemagne, on ne peut certes pas supposer qu'il ait voulu changer de système en ce moment, et conduire gratuitement l'ennemi aux bords de l'Elbe. Quant à l'explication dont il est question, il n'y a qu'un mot à répondre; elle fut demandée lorsque l'alliance avec la Russie était à peu près conclue, et alors elle était inutile.

2°. L'accusation faite au gouvernement français, d'avoir violé toutes les stipulations du traité de Tilsit, qui pouvaient être à l'avantage de la Prusse, est une allégation vague et dont il aurait été impossible

de fournir une seule preuve. C'est ce que nous démontrerons à chacun des griefs particuliers qui ont été énoncés d'une manière plus positive. Il n'y a qu'un seul article favorable à la Prusse qui n'ait pas reçu son exécution; c'est l'article 13 de la première convention du 24 février 1812, qui promettait à ce gouvernement un dédommagement en territoire *aux dépens de la Russie*. Quant à l'épithète de *dure et humiliante* que le gouvernement prussien donne à la paix de Tilsit, on ne peut nier qu'elle ne soit juste. Nous avons déjà dit dans les *Mémoires sur la guerre de* 1812(1), que ce traité avait été la véritable cause de la rupture de la Russie; le manifeste de la Prusse nous apprend qu'il a eu sur elle le même effet: nous ne pourrions donc que répéter ce que nous avons déjà dit sur ce sujet. Il est vrai que le droit de la guerre, établi et confirmé par la succession des siècles, autorise le vainqueur à dépouiller plus ou moins le vaincu. La Prusse était envahie et conquise en entier: ce n'était pas un souverain allié que l'empereur Napoléon remettait, à Tilsit, sur le trône, en le dépouillant d'une partie de ses provinces et en ruinant ses Etats par des contributions injustes et exorbitantes; c'était un ennemi vaincu et détrôné, auquel il rendait la plus grande partie de son patrimoine, en le chargeant des frais de la guerre que cet ennemi même avait déclarée. Mais il serait temps qu'un droit aussi affligeant pour l'humanité, et aussi destructeur pour les peuples, fût effacé du code politique des nations. Alors sans doute on pourrait espérer de voir éteindre entre les peuples ces haines d'autant plus implacables et d'autant plus terribles dans leur explosion, qu'elles sont légitimées par la violation des droits les plus sacrés; on pourrait se flatter de parvenir à cette paix générale, que chacun désire, dit-on, et dont on s'éloigne chaque jour davantage.

Quant à l'allégation de la prolongation des garnisons en Prusse et de l'imposition du système continental, il suffira d'observer, sur ce dernier objet, que le système prohibitif, que la Prusse vient d'adopter librement, ne s'éloigne presqu'en rien de celui que lui imposait l'article 17 du traité de Tilsit; l'intérêt de ses propres manufactures l'y a ramené. Relativement à la prolongation du séjour des armées fran-

(1) Introduction, page 6.

çaises en Prusse, et aux garnisons des places de l'Oder, il n'y a que le manque de publicité des conventions conclues avec le gouvernement français, qui ait pu autoriser le gouvernement prussien à avancer un grief aussi peu fondé. L'article 4 de la convention de Kœnigsberg (le 12 juillet 1807), ne fixait l'époque de l'évacuation du territoire prussien qu'à celle de l'entier acquittement des contributions; l'article 6 de la convention de Paris, du 8 septembre 1808, et l'article 5 de la convention du 5 novembre 1808, stipulaient d'une manière précise l'occupation des places de Glogau, Custrin et Stettin, jusqu'au même terme.

5°. La Prusse n'avait, avant le 24 février 1812, aucun engagement que celui de payer les sommes stipulées par la convention, du 8 septembre 1808, réduites encore le 5 novembre de la même année; ces sommes devaient être acquittées avant la fin de 1810, et au moyen des prolongations accordées, il n'y en avait que la moitié environ de payée au commencement de 1812. Après le traité du 24 février, la Prusse devait entretenir constamment un corps auxiliaire de vingt mille hommes; le corps passa à l'ennemi et ne fut pas remplacé. L'alliance conclue le 24 février n'avait été ni demandée, ni imposée par la France. Il suffit de jeter les yeux sur la dépêche adressée par le roi de Prusse à son ministre à Paris, le 14 mai 1811 (*Pièces justificatives*, N°. III), pour se convaincre que la Prusse désirait dès lors cette alliance qui fut conclue à peu près sur les bases que le roi avait présentées (*Pièces justificatives*, N°. IV). Il se peut, et nous l'avons déjà avancé (1), que le voisinage des armées françaises et la crainte de voir son pays exposé à une invasion inévitable, aient été le mobile secret et même le principal motif des instances du gouvernement prussien. Mais les engagemens, au-devant desquels nous croyons devoir aller nous-mêmes, pour nous tirer d'une situation difficile, ne nous sont-ils plus obligatoires, lorsque le danger est passé? Cette singulière logique pourrait difficilement être mise en usage, sans l'appui de la violence, qui ne justifie rien. La Prusse a sans doute dû sacrifier des *affections*, qui la portaient vers la Russie; mais si tous les peuples que des cir-

(1) Introduction, page 2.

constances impérieuses obligent à sacrifier des affections et même des droits imprescriptibles, se croyaient dégagés de ce sacrifice au premier instant favorable, où en serait la morale publique? L'entrée des troupes françaises en Prusse n'a pu être forcée, puisque, dès l'année précédente, ce gouvernement avait demandé une alliance dont le but nécessitait le passage de ces mêmes troupes pour se rendre sur les frontières de la Russie. Les conventions conclues par le ministre de Prusse à Paris, ne pouvaient avoir été dictées par la crainte que causa la marche des armées françaises, avant la ratification du traité, puisque ces conventions portent la même date, et n'en sont que le complément.

4°. Pour réduire à sa juste valeur l'accusation d'avoir enlevé de la Prusse soixante-dix mille chevaux et vingt mille voitures, il suffirait de l'abandonner au jugement du lecteur, qui, avec un peu de réflexion, en saisirait aisément l'exagération ; nous y ajouterons les faits. En vertu de l'article 3 de la seconde convention du 24 février 1812, la Prusse s'était engagée à fournir quinze mille chevaux de remonte d'artillerie et de cavalerie, et trois mille six cents voitures de transport attelées. L'article 9 de la même convention, stipulait que la valeur des chevaux et le montant de l'évaluation faite, de *gré à gré*, des frais de transport, entreraient en compte des sommes dont la Prusse était encore redevable. Ce n'était donc point un enlèvement, mais un achat bien loyal, d'une part au moins. Or, il n'est aucun officier supérieur de la grande armée française qui ne sache que les trois mille six cents voitures furent bien loin d'être réellement fournies, et que celles qui suivirent l'armée furent renvoyées successivement à l'Oder (1), à la Vistule et au Niémen. Au reste, comme il était convenu que tout ce qui aurait été livré serait *payé*, soit en décompte de dette, soit en argent comptant, s'il y avait un excédant, il était bien simple et tout-

(1) Non-seulement les ordres les plus rigoureux furent donnés à cet égard par l'empereur Napoléon, mais ils furent exécutés. L'auteur a vu lui-même, dans le 4e corps où il servait, renvoyer les voitures qui avaient été employées dans l'espace limité, et même les faire escorter assez loin sur les derrières, pour empêcher que par abus d'autorité elles ne fussent reprises.

à-fait conforme à l'esprit du traité, de porter les réclamations en compte. Il ne paraît pas en ce moment que le gouvernement prussien soit habitué à oublier des réclamations de paiement, quel qu'en soit l'objet ou le prétexte.

La comptabilité des fournitures réellement faites, ne fut en effet pas arrêtée; mais il n'y eut point de refus énoncé du côté de la France. L'article 15 de la convention précitée stipulait que, dès que le versement des fournitures aurait été effectué en totalité, le compte général de leur valeur serait définitivement arrêté. Non-seulement ces fournitures n'ont jamais été complétées, mais les agens prussiens en ont eux-mêmes soutenu l'impossibilité. Il n'y avait donc pas encore lieu à un compte définitif. En admettant même la nécessité d'un décompte provisoire, pour la durée de la campagne de 1812, il n'aurait pu être clos avant l'epoque où la Prusse devint l'ennemie de la France. L'observation que nous avons faite ci-dessus, porte également sur l'approvisionnement de Glogau, puisqu'il fut compris dans les fournitures reçues en décompte de la dette.

Quant a l'occupation de Spandau et de Pillau, qualifiée de *surprise*, M. le comte de Hardenberg ne niera certainement pas d'avoir dit, le 28 avril 1812, en présence de M. le duc de Reggio, et de MM. les comtes de Saint-Marsan et de Narbonne, « que l'affaire de Spandau « était conforme aux termes *stricts* du traité, puisque ni Spandau, ni « Pillau, n'avaient point été exceptés, comme Colberg, Graudenz et « Potzdam, par la stipulation qui porte que tous les pays entre l'Elbe, « l'Oder, la Vistule et le Niémen seraient occupés par l'armée française. »

5°. L'article 1er de la convention du 8 septembre 1808, avait fixé la dette de la Prusse à *cent quarante millions de francs*. Cette somme fut réduite, le 5 novembre suivant, par une remise de *vingt millions* que fit le gouvernement français. La Prusse ayant demandé et obtenu des délais, et ayant même suspendu ses paiemens, *pendant la guerre que nous fit l'Autriche en* 1809, elle se trouvait encore redevable, au 24 février 1812, de *soixante-quatre millions cinq cent mille francs* environ. Un versement de denrées coloniales, *saisies sur le commerce anglais*, et que la France consentit à recevoir en paiement, réduisit encore la dette à *cinquante millions*. En admettant donc que la Prusse ait fourni, en plus, une somme de *quatre-vingt quatorze millions*, il

faudrait que la totalité des fournitures faites à l'armée française, ait pu monter à *cent quarante-quatre millions*. Or, le compte exact de la valeur des denrées, chevaux et transports (1) stipulée par l'article 1er de la seconde convention du 24 février, en admettant le *maximum* des prix de ce temps, ne s'élève pas au delà de *vingt millions*, en supposant que ces fournitures aient été toutes faites : nous avons vu que non. Il faut ajouter à cette somme les dépenses préparatoires pour l'établissement des hôpitaux pour vingt mille malades, et celle pour l'approvisionnement de la place de Glogau, sur lequel il y a aussi une réclamation. Il faut donc que le gouvernement prussien ait estimé ces objets à *cent vingt-quatre millions*. Une pareille exagération n'est pas bien placée dans un manifeste qui doit être un acte authentique.

6°. Les armées françaises avaient en effet abandonné la Prusse pour se porter en avant, et les désastres causés par l'hiver précédent, les avaient mises hors d'état de *défendre* la Prusse, si le mot *contenir* n'est pas le plus directement applicable. Aussi l'affectation à insister sur l'abandon de la Prusse, porte un bien singulier caractère, si on veut lui refuser celui de l'ironie. Quoi qu'il en soit, il est vrai que le général en chef de l'armée française avait cru devoir, pendant qu'il était à Berlin, empêcher la levée et le départ des volontaires appelés par la conscription décrétée les 3 et 9 février. La raison en était simple et légitime, tant qu'il n'aura pas été prouvé qu'on doit laisser à son voisin le temps et la liberté de saisir et de préparer l'arme qu'il dirige contre nous. L'article 11 de la première convention, du 24 février 1812, disait : « La Prusse ne fera aucune levée, aucun rassemblement de troupes, aucun mouvement militaire, pendant que « l'armée française occupera un territoire ou sera sur le territoire « ennemi, si ce *n'est pour l'avantage de l'alliance, ou de concert « entre les deux puissances*. » Or, les levées dont il est question ne se faisaient pas de concert entre les deux puissances, puisque le comte de Saint-Marsan avait protesté contre. Elles n'étaient pas pour l'avantage

(1) La marche des trois mille six cent voitures ayant été divisée en trois stations ; à environ quinze journées de distance l'une de l'autre, le prix de ce transport ne peut être évalué qu'à quinze journées par voiture.

de l'alliance, puisque leur destination contre la France était hautement et unanimement prononcée dès les premiers jours; l'armée française n'avait pas quitté Berlin, que déjà des *volontaires prussiens* combattaient dans les rangs de l'armée russe; York marchait à sa suite, et Bülow organisait son corps à l'avant-garde de Wittgenstein, et l'armait de fusils pris dans les magasins français de Kowno.

Il avait été donné des ordres pour approvisionner les places, par des marchés faits par l'administration française. Mais des instructions secrètes mirent obstacle à ces marchés, et les troupes russes parurent presque sur les glacis des forteresses avant qu'on ait pu rien retirer de cette mesure. Les commandans firent alors ce qu'ils auraient fait même en France; ils s'approvisionnèrent par réquisition. La Prusse, alliée, ne pouvait pas s'en plaindre; ennemie, elle n'en avait pas le droit.

La neutralité de la haute Silésie n'avait point été reconnue par la France et ne pouvait pas l'être; car il aurait fallu pour cela que cette neutralité eût été reconnue de commun accord, avec la puissance ennemie qui était la Russie. Une stipulation semblable aurait été assez originale, en 1812, lorsque les armées françaises arrivaient jusqu'au Niémen, où commença la guerre. L'article 6 de la première convention du 24 février 1812, auquel se réfère cette allégation, ne doit être considéré que comme stipulant une simple exemption de passage, pour la haute Silésie, et les pays qui n'étaient point dans la ligne d'opération des armées. Au mois de février 1813, où la Prusse proposa de traiter pour cette neutralité avec la Russie, l'acceptation de la France aurait présenté le spectacle bien plus original, d'une bonhomie qu'on pourrait encore, sans injustice, gratifier d'une épithète moins honorable. Les armées françaises auraient consenti à rester derrière l'Elbe et à se priver de l'unique avantage que leur donnaient les forteresses de la Vistule et de l'Oder, afin de donner le temps aux armées russes et prussiennes de se compléter et de s'organiser mieux. Pour sentir la vérité de ce que nous avançons, il suffit de lire la note remise le 16 février au comte de Saint-Marsan, par le comte de Hardenberg, (*Pièces justificatives*, N°. V), quelques jours avant la ratification du traité conclu déjà avec la Russie, et de savoir que celle présentée dans le même sens par M. de Krusemark, et pressante, disait-on, par *le cons-*

tant désir du roi de continuer à remplir ses engagemens envers son auguste allié, fut remise le 2 mars, le lendemain de la signature du même traité.

Le devoir d'historien ne nous permet pas de nous dispenser de remettre sous les yeux du lecteur la réponse du gouvernement français au manifeste de la Prusse (*Pièces justificatives*, N°. VI). Elle est basée sur des faits tirés de l'histoire; le lecteur pourra les vérifier et en juger d'après sa conscience.

Peu de jours après la notification faite à l'ambassadeur de France, c'est-à-dire le 22 mars, parut une ordonnance signée du 11, qui acquittait le général York. Cette ordonnance était assez inutile, puisque dans le fait personne ne pouvait plus douter que le 24 décembre précédent, en traitant avec les Russes, il n'ait parfaitement servi son souverain. Comme il peut être assez intéressant de faire un rapprochement entre cette pièce et la publication faite par le gouvernement prussien, le 19 janvier précédent, le lecteur les trouvera toutes deux à la fin de cet ouvrage (*Pièces justificatives*, N°. VII).

La défection de la Prusse avait plus que doublé les forces de l'ennemi sur l'Oder et sur l'Elbe. C'est ce dont on pourra juger par l'état sommaire suivant.

ARMÉE RUSSE.

Corps du général Wittgenstein, qui se trouvait devant Magdebourg....	17,000
Corps du bas Elbe, commandé par les généraux Czerniszeff, Doernberg et le colonel Tettenborn (non compris les Cosaques)..............	10,000
Avant-garde du général Wintzingerode qui marchait sur Dresde,.....	13,000
Grande armée, encore cantonnée sur l'Oder........................	40,000
	80,000

ARMÉE PRUSSIENNE, (1).

Corps du général York, sous les ordres de Wittgenstein... Corps du général Bulow, appuyé à ce dernier et dirigé sur Wittenberg et Torgau............................... Corps du général Blucher, marchant sur Dresde...........	 75,000
Total général.........	155,000

(1) Au moment de la déclaration de guerre de la Prusse, son armée active mon-

ci-contre.............	155,000
A ces forces, on peut ajouter:	
Un corps de cinquante mille hommes d'infanterie et vingt mille chevaux, y compris l'armée de Moldavie, qui était dès le 6 mars sur la Vistule et devait compléter l'armée russe..............................	75,000
Le corps prussien de Tauentzien qui était devant Stettin; celui de Schoeler devant Glogau et celui de Thumen devant Spandau, qui pouvaient être remplacés dans ces blocus par la landwehr à peu près organisée..	20,000
Le total disponible des armées ennemies était donc de................	250,000

L'armée que commandait le prince vice-roi, et qui était la seule disponible en ce moment pour la France, ne s'élevait à guère plus de cinquante mille hommes, et était organisée de la manière suivante :

DEUXIÈME CORPS.

LE DUC DE BELLUNE.

Ce corps n'était composé que de huit bataillons formés des cadres de l'armée de Russie..	5,000

CINQUIÈME CORPS.

LE GÉNÉRAL LAURISTON.

Division Maison....................................	
— Puthod....................................	16,000
— Rochambeau....................................	

ONZIÈME CORPS.

LE GÉNÉRAL GRENIER.

Division Charpentier....................................	
— Gerard....................................	18,000
— Fressinet....................................	
Total..........	39,000

tait à quatre-vingt-quinze mille hommes, dont vingt-cinq mille de la nouvelle levée (*Pièces justificatives*, N°. VIII.)

Report......... 39,000

SEPTIÈME CORPS.

Division Durutte........ / La division saxonne de Lecoq envoyée depuis à Torgau.....	2,500

BAVAROIS.

La division de Rechberg........	2,000

GARDE IMPÉRIALE.

Division Roguet........	2,400

CORPS DE L'ELBE INFÉRIEUR.

Division Lagrange........	6,000
Cette division faisait partie du 5ᵉ corps : elle en fut détachée et passa sous les ordres du prince d'Eckmühl........	51,900

CAVALERIE.

PREMIER CORPS.

Le général Latour Maubourg........	1,800

DEUXIÈME CORPS.

Le général Sébastiani........	1,000
	2,800

Total { Infanterie...... 51,900
Cavalerie....... 2,800

On ne peut pas compter, dans cette armée, les troupes du général Carra-Saint-Cyr et du général Morand, qui se retirèrent sur Brême, dès le moment où Tettenborn entra dans Hambourg.

Cependant l'empereur Napoléon réunissait la nouvelle armée destinée à entrer en campagne. Les 3ᵉ, 6ᵉ et 12ᵉ corps se formaient sur le Rhin et le Mein. Le 4ᵉ arrivait de l'Italie. Le premier, sous les ordres du général Vandamme s'organisait à Wesel. Excepté le 4ᵉ corps formé de vieux bataillons tirés d'Italie, les autres ne pouvaient, en grande partie, être composés que de troupes de nouvelle levée, qui venaient

remplir les anciens cadres, ou de cohortes du premier ban. Il fallait du temps pour mettre les nouveaux régimens en état de combattre; il en fallait davantage pour refaire une nouvelle cavalerie. Il n'était donc pas possible que l'armée française, que devait commander l'empereur en personne, fût prête à entrer en campagne, avant un terme de trois mois environ, si elle ne devait pas combattre sans cavalerie. La bataille des Pyramides avait bien démontré, qu'il n'est point de cavalerie qui ne puisse être vaincue par l'infanterie française; mais il faut de la cavalerie pour recueillir le fruit de la victoire. Ainsi, la prudence faisait une loi de gagner du temps. Nous verrons que tel fut le but et le résultat des manœuvres du prince vice-roi.

Lorsque l'empereur Napoléon, de retour à Paris au mois de décembre 1812, songea à réparer les désastres de cette campagne, il fallut créer une nouvelle armée. Un sénatus-consulte, en date du 10 janvier 1813, mit à la disposition du ministre de la guerre trois cent cinquante mille hommes. Savoir, cent mille hommes formant les cent cohortes du premier ban; cent mille hommes à lever sur les classes restantes des conscriptions de 1809, 1810, 1811 et 1812; cent cinquante mille conscrits de la levée de 1814. De ce dernier nombre, soixante mille seulement furent destinés pour les armées actives. Les autres furent assignés à la défense des côtes. Sur tout ce nombre d'hommes, il n'y avait que les cohortes du premier ban qui fussent disponibles sur-le-champ. Il n'y a pas besoin de preuves pour démontrer que les levées de la conscription, l'habillement, l'armement et l'instruction des hommes, ne pouvaient être achevés dans trois, ni même dans quatre mois. Il résulte donc de ce calcul, que les forces avec lesquelles l'empereur Napoléon allait entrer en campagne ne surpassaient pas celles de l'ennemi, et ne pouvaient pas les surpasser.

La défection de la Prusse et les symptômes non équivoques de celle de l'Autriche, obligèrent l'empereur à de nouvelles levées. Un second sénatus-consulte, du 3 avril, mit encore cent quatre-vingt mille hommes à la disposition du ministre de la guerre; savoir :

Dix mille hommes formant quatre régimens de gardes d'honneur. Quatre-vingt mille hommes levés par un nouvel appel sur le premier ban, dans les classes de conscription de 1807 à 1812. Les quatre-vingt-dix mille conscrits de 1814 qui avaient d'abord été destinés à la défense des côtes.

En remplacement de ces derniers, il fut mobilisé quinze mille hommes de la garde nationale. Mais nous ne verrons pas figurer les troupes formées en vertu de ce second sénatus-consulte, avant la fin de la campagne.

Le 17 mars, le même jour où la déclaration de guerre de la Prusse fut notifiée à l'ambassadeur de France, le roi fit publier une ordonnance pour la création d'un ordre de la croix de Fer qui devait, pour la durée de la guerre, remplacer l'ordre pour le Mérite; cette ordonnance porte la date du 10. Le même jour, le roi fit une proclamation à ses armées (*Pièces justificatives*, N°. IX); et le 19, les troupes qui étaient à Breslau, au nombre d'environ trente mille hommes, en partirent sous les ordres du général Blucher pour entrer en Saxe. Le général Wintzingerode, qui approchait de Dresde, fut mis sous les ordres de Blucher, dont il faisait l'avant-garde. Le corps de York, ainsi que celui de Bulow furent mis sous le commandement du général Wittgenstein; le général York avait, dès le 15, son quartier général à Weissensee près Berlin, et le général Bulow le suivait.

Le 19, l'avant-garde du corps russe de Wintzingerode étant arrivée devant Dresde, le prince d'Eckmühl fit sauter l'arche, dont les piles avaient été minées. Le même jour, il quitta cette ville avec les troupes qu'il avait amenées, et reprit la route de Leipzig. Le général Reynier ayant été obligé, pour raison de santé, de quitter le commandement du 7e corps, il fut remplacé par le général Durutte. Le 7e corps, outre le lambeau de division que commandait le général Durutte, ne se composait plus que d'une faible division saxonne, sous les ordres du général Lecoq. Le 21, la ville neuve de Dresde fut évacuée par les troupes saxonnes à la suite d'une convention qui permit aux troupes russes d'y entrer; cette convention stipulait une suspension d'armes qui s'étendait à deux lieues au-dessus et au-dessous de la ville, et devait être dénoncée vingt-quatre heures d'avance. Le 22, les troupes saxonnes du général Lecoq reçurent, de leur souverain, l'ordre de se rendre à Torgau. Alors la division Durutte resta seule dans la vieille ville de Dresde; bientôt cependant elle fut rejointe par la division bavaroise de Rechberg, qui quitta Meissen après avoir brûlé le pont. Le 26, l'ennemi dénonça l'armistice, et le général Durutte ayant appris que des partis de Cosaques avaient déjà passé l'Elbe au-dessous de

Meissen, et que la cavalerie des corps de Wintzingerode se disposait à les suivre; sachant d'ailleurs que le prince vice-roi avait déjà reployé son armée derrière la Saale, il se décida à évacuer Dresde. Ce mouvement fut exécuté dans la nuit du 26 au 27.

Le 29, la division bavaroise, qui faisait l'arrière-garde du général Durutte, fut attaquée à Colditz par trois régimens de cavalerie ennemie. Les Russes furent repoussés par l'infanterie bavaroise avec perte d'environ cent hommes. Le général Durutte, ayant passé la Saale, se dirigea avec la division bavaroise vers Stolberg. Pl. XI.

Tant que les armées russes n'avaient pas dépassé Berlin, le prince vice-roi avait pu laisser, en avant de Wittenberg, le 11e corps, qui suffisait pour arrêter les avant-gardes de l'ennemi au delà de l'Elbe. Mais dès le moment où les armées russes, renforcées par les Prussiens, se mirent en marche vers l'Elbe, il ne fut plus possible de conserver cette position aventurée. Les corps de Wittgenstein et d'York se dirigeaient sur Magdebourg; celui de Bulow avançait vers Torgau; celui de Wintzingerode était devant Dresde, appuyé par Blucher qui partait de Breslau. Il n'était pas possible que le prince pût songer à défendre l'Elbe, depuis Dresde jusqu'à Magdebourg; il ne pouvait même pas risquer une affaire et encore moins prendre une position trop étendue. D'un autre côté, en continuant à se retirer, il conduisait l'ennemi sur les corps qui étaient en formation sur le Mein et le Rhin; il découvrait Magdebourg, la seule place d'armes en avant de ce dernier fleuve; et en laissant l'ennemi maître du bas Elbe, son mouvement aurait entraîné la perte de Brême et des autres départemens du nord de l'Allemagne. Pl. XI.

Le prince songea donc à prendre un parti mitoyen, en s'appuyant toujours à Magdebourg et se plaçant de flanc à la direction que l'ennemi devait prendre pour gagner Mayence et les bords du Rhin. En restant appuyé à l'Elbe, il n'était pas probable que l'ennemi voulût longer le front d'une armée française, toujours assez forte pour faire une diversion, en risquant de trouver devant lui des forces plus considérables qu'il ne le croyait. En pivotant la droite en arrière sur Magdebourg, l'intention du prince vice-roi était de faire une pointe au delà de l'Elbe, et de paraître même avoir l'intention de marcher sur Berlin. Il était indubitable qu'un mouvement semblable obligerait

le centre de l'ennemi à faire un mouvement latéral vers la droite. En attirant ainsi les forces principales de l'ennemi sur lui, le prince gagnait du temps, non-seulement par la double manœuvre qu'il le forçait de faire, mais encore par l'incertitude où les généraux ennemis allaient se trouver pendant un temps plus ou moins long. Il était probable que cette incertitude, et la nécessité où ils seraient, en suivant les mouvemens de notre armée de l'Elbe, d'opposer une partie de leurs forces, dans la direction dans laquelle il était présumable que déboucheraient les 3e, 4e, 6e et 12e corps, obligeraient les généraux Blucher et Wittgenstein à attendre que le restant des armées russes et prussiennes les eût joint.

Le 21 mars le quartier général du prince vice-roi quitta Leipzig pour se rendre à Magdebourg. Le 11e corps partit également de ses positions devant Wittenberg, et repassant l'Elbe, prit la direction de
Pl. XII. Dessau. Le 23, la division Maison, du 5e corps, passa à la rive droite de l'Elbe, et le 24 elle occupa Moeckern, où elle resta jusqu'au 28, faisant dans le pays des levées de subsistances pour l'approvisionnement de Magdebourg. Le même jour cette division se replia sur l'Elbe. Le 30, la division prussienne de Borstel occupa Moeckern, d'où elle s'avança jusqu'à peu de distance de Magdebourg. Pendant ce temps le général Doernberg, déserteur du service de Westphalie, passé à la solde de l'Angleterre, était arrivé à Havelberg avec un corps d'avant-garde composé de Russes et de Prussiens. Le 26, il passa l'Elbe en face de Werben, où il s'établit, en ayant chassé les postes français. Le général Montbrun, qui avait été posté à Stendal, où se trouvait également la division Lagrange, marcha sur l'ennemi le 28 avec trois bataillons, cinq cents chevaux et deux canons. L'avant-garde de Doernberg fut culbutée et obligée de repasser l'Elbe, ayant perdu près de cent cinquante hommes, dont vingt prisonniers.

A peu près à la même époque, l'armée du prince vice-roi se trouva rassemblée derrière la Saale. Le 11e corps occupait Magdebourg; le 5e s'étendait en descendant l'Elbe jusque vers Stendal et Werben : le 2e corps, ou plutôt les bataillons que commandait le duc de Bellune, occupaient Calbe et Bernbourg; la division Durutte et les troupes bavaroises étaient au pied des montagnes du Harz vers Stolberg.

Dès le 16 mars, les généraux Carra-Saint-Cyr et Morand, ayant

joint leurs troupes à Artlenburg et Zollenspicker, continuèrent leur retraite sur Brême. Les Anglais avaient fait une descente à l'embouchure du Weser, et réunis aux paysans du duché d'Oldenbourg, s'étaient emparés des batteries de Bremerlehe et de Blexen. Le 25, Pl. XII. deux bataillons du 152e régiment, partis de Brême, reprirent ces deux postes. Plus de deux cents paysans et vingt Anglais y perdirent la vie; quinze Anglais furent pris avec deux canons. Le même jour, le général Morand partit de Brême avec la colonne qu'il commandait et qui était forte d'environ mille hommes d'infanterie, avec quatre canons et un piquet de cavalerie. Ce petit corps arriva le 1er avril à Lunebourg et en chassa un détachement de Cosaques que le général Tettenborn y avait envoyé. Cependant le général Doernberg ayant été repoussé de Werben, s'était retiré sur Havelberg. Le 29, il y fut joint par le général Czerniszeff, qui, ayant été remplacé à Genthin par l'aile droite du corps de Wittgenstein, avait été dirigé avec son corps et celui de Benkendorf vers l'Elbe inférieur. Les trois généraux ennemis décidèrent de passer ce fleuve au delà de l'aile gauche de l'armée du prince vice-roi, ce que Czerniszeff exécuta le 30 avec quelques régimens de Cosaques dans les environs de Wittenberg, au-dessous de Werben. Il fit de suite occuper Sechausen et Arendsee. Cependant le voisinage de nos troupes qui occupaient Stendal et Gardeligen, obligea le général Doernberg à descendre l'Elbe jusqu'à Lenzen, où il le passa le 31. Ce dernier passage exécuté, l'ennemi se déploya sur la Netze; l'infanterie du général Doernberg, à la droite sur Danneberg, près Hitzacker; la cavalerie avec le général Benkendorf sur Luckow; le corps du général Czerniszeff sur Wustrow, entre Luckow et Salzwedel, couvert à gauche par deux régimens de Cosaques postés dans cette dernière ville. Les trois généraux ayant appris l'arrivée du général Morand à Lunebourg, résolurent de profiter de leur supériorité numérique pour l'attaquer. Ils se mirent de suite en marche, et ayant laissé quelques troupes pour garder les passages de la Netze qu'ils quittaient, et une réserve à Dallenburg, ils arrivèrent le 2 avril au matin devant Lunebourg avec environ quatre mille hommes de toutes armes. Le colonel russe de Pahlen reçut l'ordre de passer l'Elmenau avec deux régimens de Cosaques près de Bevensen, et d'attaquer la ville à dos, afin de décider le général Morand à diviser encore ses

troupes déjà peu nombreuses. Lorsque le combat fut engagé avec le colonel Pahlen, les généraux ennemis firent, de concert, une brusque attaque de front sur la ville. Le combat fut opiniâtre, et les soldats français et saxons du général Morand se défendirent avec le plus grand courage. Mais ce général ayant été blessé à mort, les restes de son corps se virent forcés de capituler vers le soir.

Le lendemain, le général Montbrun arriva devant Lunebourg avec l'avant-garde de la division Lagrange qui avait passé sous les ordres du prince d'Eckmühl. A son approche, l'ennemi se hâta d'abandonner la ville; quelques-uns de nos prisonniers furent repris. Le 4, le prince d'Eckmühl étant arrivé en personne à Lunebourg, acheva de nettoyer la rive droite de l'Elbe de tous les partis ennemis et fit occuper Stade. Le général Doernberg se retira à Boitzenbourg, et le général Czerniszseff resta entre Boitzenbourg et le corps de Wittgenstein. Le 8, le prince d'Eckmühl se retira de sa personne à Brunswick; le 9, Lunebourg fut entièrement évacué. Les divisions Dufour et Carra-Saint-Cyr, du corps du général Vandamme, étaient déjà arrivées à Brême, et la division Dumonceau était
Pl. XII. à Minden. Il n'était donc plus nécessaire que le prince vice-roi affaiblît son armée par un fort détachement aussi éloigné du corps principal. L'effet de la diversion qu'il avait voulu faire, tant sur l'Elbe inférieur que par Magdebourg même, ainsi que nous allons le voir, devait être déjà produit, et la présence d'un corps d'armée sur le Weser empêchait l'ennemi d'aller plus loin.

Pendant le séjour de nos troupes à Lunebourg, quelques habitans qui avaient pris les armes contre le général Morand, avaient été arrêtés. Le général Doerberng en prit texte pour écrire au général Montbrun une lettre assez singulière pour mériter de trouver place dans l'histoire. (*Pièces justificatives*, N°. X.) On y verra qu'il annonce hautement être chargé, de la part de l'empereur de Russie, de faire prendre les armes aux habitans du Hanovre, et qu'il déclare leur avoir donné des ordres à ce sujet. Une semblable mesure est tellement subversive de tous les principes reconnus du droit des gens et de la foi des traités, qu'on serait tenté de taxer le général Doernberg d'imposture, si une proclamation du roi de Prusse aux habitans des provinces qu'il avait perdues par le traité de Tilsit (*Pièces justificatives*, N°. XI), ne lui servait pas de preuve suffisante. Si un nouveau droit politique s'établissait, d'après les prin-

cipes contenus dans ces deux pièces, il en résulterait que les traités ne seraient que des actes provisoires, valables seulement jusqu'à la première occasion favorable de les rompre. On sent aisément de quelle conséquence serait, dans le moment présent, un système pareil, et s'il serait possible de compter sur une paix continentale, lorqne la force ou la violence étant les seules garanties valables des traités, l'état d'irritation et de malaise qui résulte de leur emploi, ne permet aucune pacification sincère.

Pendant que ces événemens se passaient sur l'Elbe inférieur, le général Wittgenstein s'était approché de ce même fleuve au-dessus de Magdebourg, et paraissait se diriger sur Leipzig. Il avait porté le corps de York dans les environs de Zerbst, et lui-même avec ses troupes russes s'était établi à Belzig sur la route de Wittenberg. Le corps de Bülow, parti le 30 mars de Berlin, se dirigeait par Brandebourg sur Ziesar. Dès que la division Maison eut quitté les environs de Moeckern, le général prussien de Borstel fut dirigé sur ce même point avec un corps de troupes pour remplacer le général Czerniszeff qui s'était retiré d'abord à Genthin, et de là avait passé l'Elbe, ainsi que nous l'avons vu. Le 1er avril, le général Borstel occupait Wahlitz devant Magdebourg, afin d'investir cette place du côté droit de l'Elbe, pendant que le général Wittgenstein passerait ce fleuve vers Wittenberg pour marcher sur Leipzig. Il n'était pas possible que le prince vice-roi laissât achever un mouvement, qui non-seulement compromettait les corps qui se formaient sur le Mein, mais qui l'obligeait lui-même à se retirer en hâte, pour ne pas se trouver coupé sur la route de Francfort. Le prince résolut donc de reprendre en apparence l'offensive, afin d'appeler les forces de l'ennemi sur lui. L'avant-garde du général Wintzingerode ne pouvait pas dépasser Leipzig, et le corps de Blücher ne pouvait même pas trop s'avancer vers cette ville, tant que la direction qu'allait suivre le 4e corps, en traversant la Bavière, n'était pas décidée. Le 2, le prince vice-roi fit passer l'Elbe aux 5e et 11e corps; le général Borstel, attaqué à Wahlitz, fut rejeté en arrière jusqu'à Nedlitz. Le 3, ce même général fut encore une fois forcé et poussé au delà de Moeckern, jusqu'à Gloina sur la route de Goertzke. Alors le prince déploya son armée, certain que l'ennemi ne tarderait pas à l'attaquer en force.

Pl. XI.

Pl. I. No. 2. Le 11e corps fut placé sur le plateau de Nedlitz (1), sa gauche s'appuyant à ce village et la droite s'étendant vers Gommern. Cette position était la meilleure qu'il fût possible de prendre, sans trop s'écarter de Magdebourg et courir le risque d'en être coupé par les routes de Burg et de Gommern à la fois. Néanmoins elle n'était pas très-bonne, parce que le prince vice-roi ne pouvait pas encore y être dispensé de garder les deux routes dont nous avons parlé; il fallut y employer le 5e corps. La division Maison fut placée à Gerwisch (2) pour observer la grande route de Burg; la division Puthod à Wahlitz (3) pour garder la croisée des routes de Gommern et Moeckern, et servir de réserve au 11e corps; la division Rochambeau, à Waltersdorf (4), pour maintenir la communication entre Gerwish et Wahlitz, et pour observer les mouvemens de l'ennemi vers Stegelitz et Wormlitz. La garde fut placée en réserve à la tête de la digue de Clus (5), défilé important à garder. Le quartier général fut à Kœnigsborn; de cette manière, le front du 11e corps était couvert par l'Ehle, rivière peu profonde, mais marécageuse et assez difficile à passer. Le front de l'armée était couvert par des postes, sur cette rivière, de deux ou trois compagnies chacun; savoir, à Danigkow (6), à Vehelitz (7), à Zehdenik (8) et à Ziepel (9). La division Puthod fit occuper Gommern (10), la division Rochambeau Buden, (11), et la division Maison, Corbelitz (12). Le même jour, le prince fit une forte reconnaissance en avant de Moeckern, et les troupes légères ennemies furent rejetées au delà de Leitzkau d'un côté, et jusqu'à Burg de l'autre. L'épouvante se répandit jusqu'à Berlin, et on ne douta pas dans cette ville, ni dans le camp ennemi, que le prince Eugène n'eût décidément repris l'offensive et ne marchât sur la capitale (*a*).

Pl. XII. (margin note beside line "litz (3)")

Le 4, le général Wittgenstein fit ses dispositions d'attaque en conséquence. Il se rendit en hâte à Zerbst avec son corps russe destiné à agir de concert avec celui d'York. Le corps de Bülow, qui venait d'arriver à Ziesar, reçut l'ordre d'avancer à Hohenziatz (13) : celui de Borstel se porta sur Loburg (14), et la division russe de Berg

(*a*) Cette opinion n'est point hasardée par l'auteur; elle se trouve énoncée en toutes lettres dans la dépêche adressée après l'affaire de Moeckern par le général Wittgenstein au gouverneur de Berlin, et qui fut publiée pour tranquilliser les habitans.

occupa Leitzkau, tandis que le corps d'York avançait vers le même point (15). Le 5 au matin, le général Borstel occupa Dalchau (16); le corps de York, Leitzkau (17), et la division de Berg, Ladeburg (18). Vers deux heures après midi, l'ennemi attaqua nos postes sur l'Ehle; savoir, le général York à Dannigkow (19), en avant de Gommern; le général Bülow à Zehdenik (20), entre Moeckern et Nedlitz; et le général Borstel à Vehelitz (21), entre Moeckern et Gommern.

Le prince vice-roi visitait sa ligne d'avant-postes vers Gommern, quand il aperçut le mouvement de l'ennemi qui avançait de Leitzkau. Il se mit de suite à la tête du 11ᵉ corps, et fit avancer pour soutenir les postes de Danigkow, Vehelitz et Zehdenik, deux bataillons à chacun, qui se tinrent à quelque distance en arrière. Le combat s'engagea avec beaucoup de vivacité, surtout sur les routes de Moeckern et de Leitzkau. Les petits postes de Danigkow et de Zehdenik se défendirent avec une vigueur égale à celle de l'attaque. Le poste de Ziepel, soutenu par quelque cavalerie, se rapprocha de Nedlitz, et le combat se soutint sur ce point et à Vehelitz. On se battit ainsi tout le restant de la journée. Ce ne fut que vers le soir, qu'une charge de cavalerie ayant manqué vers Ziepel, nos lanciers furent ramenés sur la route entre Zehdenik et Nedlitz; en même temps Zehdenik venait d'être forcé. Alors les deux bataillons qui étaient sur ce point furent obligés de se replier au pied du plateau (22), ce qu'ils firent dans le meilleur ordre sous le feu d'une batterie ennemie, à laquelle ils ne purent opposer que deux pièces de 3; l'ennemi n'avança pas plus loin jusqu'à la nuit. Le poste de Dannigkow avait été également forcé vers le soir; mais lorsque la nuit sépara les combattans, l'ennemi n'avait pas encore passé l'Ehle sur ce point ni à Vehelitz.

Dans la même nuit, le prince vice-roi, certain d'avoir forcé l'ennemi à réunir environ soixante mille hommes sur ce point, et ne voulant pas engager une bataille rangée, replia le 11ᵉ corps sur Magdebourg. Le lendemain, le général Wittgenstein prit position, avec les trois corps réunis, entre Gommern et Nedlitz. A Berlin, on chanta un *Te Deum* pour célébrer la délivrance de la ville.

Cependant le mouvement de l'aile gauche de l'armée russe-prussienne avait continué. Le général Wintzingerode n'avait fait, pour ainsi dire, que traverser Dresde, et s'était dirigé sur Leipzig, où ses pre-

mières patrouilles arrivèrent le 31 mars. Lui-même, en passant à Eilenburg, eut une entrevue avec le général saxon Thieleman qui vint de Torgau l'y trouver. Le 1er avril, le comte Orloff, aide de camp de l'empereur Alexandre entra à Leipzig avec une avant-garde, et le 5, le général russe Lanskoi l'y suivit. Ce dernier en repartit le 8 pour se rendre à Halle, et le même jour le colonel russe Prendl, entra à Merseburg. Le 8, il était également arrivé à Halle deux régimens de Cosaques, qui y restèrent jusqu'à l'arrivée du général Lanskoi; alors ils furent poussés en avant par Querfurth jusqu'à Nordhausen au pied du Harz. Le 11 le général Wintzingerode arriva à Halle. Le général Blücher qui avait passé l'Elbe le 3 à Dresde vint d'abord prendre les cantonnemens vers Chemnitz et Freyberg. Mais le 10 il s'avança jusqu'à Rochlitz où il prit son quartier général, se joignant par la droite au corps de Wittgenstein. Cependant, afin d'être toujours en mesure de voir déboucher le corps du général Bertrand, qui se dirigeait sur Nuremberg, Blücher étendit sa gauche vers Zwickau et Reichenbach, et poussa des partis à Planen et à Hof. Le roi de Saxe avait quitté Plauen pour se rendre à Ratisbonne. Le général Blücher envoya également des partis sur la route de Francfort. Le principal de ces partis entra à Weimar le 11 et poussa le 12 un détachement à Gotha, où le sécretaire de la légation française près des ducs de Saxe fut enlevé malade et traîné en Prusse, après avoir été dépouillé et maltraité. Le 13 un bataillon saxon des contingents des familles ducales, qui se trouvait à Eisenach, déserta à l'ennemi, sous les ordres de son chef le Baron de Lincker, et entra de suite dans l'armée prussienne.

Après l'affaire de Moeckern, le général Wittgenstein ayant laissé le corps de Bülow devant Magdebourg, s'était de nouveau rapproché de la route de Leipzig. Dès le 2, le pont de Roslau avait été rétabli, et dans la nuit du 4 au 5 un détachement prussien avait occupé Dessau. Le mouvement du prince vice-roi avait suspendu celui du général York qui devait suivre. Le 9 le général Wittgenstein le reprit, et fit marcher sur Dessau le corps du général York, dont la divison Kleist, fut cependant laissée devant Wittenberg. Le 11 le corps de York vint à Koethen et celui de Wittgenstein à Dessan.

Cependant le prince vice-roi ayant été prévenu du mouvement que

faisait le général Wittgenstein vers Dessau et de l'occupation de Halle par Wintzingerode, pensa à rapprocher lui-même ses troupes de la haute Saale, tant pour en défendre le passage que pour suivre les manœuvres de l'ennemi et ne pas laisser couper ses communications avec Francfort. Il était d'ailleurs évident qu'en tenant cette position oblique l'ennemi ne risquerait pas de pénétrer plus avant vers Gotha et Eisenach, autrement qu'avec des troupes légères. Le 9 son quartier général fut à Stasfurth; une partie du 11ᵉ corps resta en réserve à Magdebourg; le restant et le 5ᵉ corps vinrent occuper Aschersleben, Ermsleben, Ballenstedt et Quedlinburg. Le 2ᵉ corps continua à occuper Calbe et Bernbourg: l'extrême droite de l'armée était toujours à Stolberg où étaient la division Durutte et les Bavarois. Cette droite était elle-même couverte par un petit corps de cavalerie westphalienne qui occupait Nordhausen après en avoir chassé l'ennemi: toujours dans l'intention de gagner du temps et de tenir les généraux ennemis en suspens par des démonstrations hostiles sur plusieurs points différens, le prince vice-roi se décida à pousser sur son front des reconnaissances assez fortes. En conséquence le 11 il vint à Aschersleben. Le 13, le 14 et le 15 il prit le général Latour Maubourg avec son corps de cavalerie (fort de quinze cents chevaux environ) et quelques bataillons d'infanterie, et poussa des reconnaissances dans la direction de Quenstedt, Leimbach et Walbeck. Le colonel Prendl, qui était vers Quenstedt avec ses Cosaques et qui se crut attaqué par vingt mille hommes, se donna beaucoup de mouvement pour couvrir Eisleben, où il s'imaginait que l'armée française allait marcher.

Pl. XI.

Le 13, le général Helfreich du corps de Wittgenstein dirigea une attaque sur Calbe, afin de se rendre maître de ce passage de la Saale. Une autre attaque fut dirigée en même temps sur Bernbourg, pendant que le général York poussait une forte reconnaissance sur Alsleben. Ces différentes attaques n'eurent aucun succès, et furent repoussées par le 2ᵉ corps. Le prince vice-roi répondit à ce mouvement de l'ennemi par une démonstration semblable. Revenant le 16 d'Aschersleben sur Bernbourg, il poussa le même jour avec sa cavalerie et six bataillons d'infanterie, une reconnaissance dans la direction de Koethen. C'est ainsi qu'en paraissant à chaque moment vouloir reprendre l'offensive, il tint les généraux ennemis dans une incertitude continuelle,

força les corps qui avaient passé l'Elbe à attendre le restant de leur armée pour agir, et conserva pendant un mois la bonne position qu'il avait prise.

Pl. XI. Le 16, le général Wittgenstein transporta momentanément son quartier général à Zahne, pour diriger l'attaque de Wittenberg, qu'il croyait prendre d'emblée. Le 17 une sortie d'environ huit cents hommes de la garnison occupa pendant toute la journée l'ennemi qui eut près de trois cents hommes hors de combat. Le 18, le général Wittgenstein fit bombarder la ville, d'un peu loin cependant, pendant qu'il faisait attaquer la tête de pont, par le général Kozatchkowsky. Il fit ensuite sommer le général Lapoype, qui renvoya le parlementaire assez lestement. Le 19 et le 20, après avoir brûlé une partie des faubourgs, le général Wittgenstein abandonna cette place et fit marcher la division Kleist par Roslau à Dessau.

Pendant que ces événemens se passaient, la division bavaroise de Rechberg, rappelée par son souverain, pour servir de noyau à un nouveau corps, était partie de Stolberg. Le 17, elle fut attaquée à Pl. XI. Langensalza, entre Gotha et Mülhausen, par un parti prussien. Cette division, qui n'était que de dix sept cents hommes de pied et trois cents chevaux, repoussa les attaques de l'ennemi, qui parvint à s'emparer de deux canons et d'une cinquantaine d'hommes.

Cependant la grande armée française s'était mise en mouvement sans attendre la formation complète des corps de cavalerie, qui aurait trop retardé l'ouverture de la campagne. Le 20, le 4e corps était déjà arrivé à Coburg; le 6e, sous les ordres du duc de Raguse, était à Gotha, occupant Langensalza; le 3e, commandé par le prince de la Moskowa, était à Erfurt; le duc d'Istrie avec la garde, à Eisenach; le duc de Reggio, avec le 12e corps, était encore à Bamberg. Dès le 18, la division Souham, du 3e corps, avait reçu l'ordre de marcher sur Weimar. Cette ville était occupée par trois cents hussards prussiens, sous les ordres du major Blücher. Un escadron du 10e de hussards, et un escadron badois furent chargés d'emporter Weimar, ce qu'ils firent en dispersant les Prussiens, qui perdirent une soixantaine de prisonniers. L'empereur Napoléon parti le 15 de Paris, était arrivé le 17 à Mayence.

Pl. XI. Dès le 13, la grande armée russe avait passé l'Oder à Steinau,

Radschutz et Koben. Le 20, cette armée, commandée par le général Miloradowitsch, en l'absence du maréchal Kutusow, resté malade à Buntzlau, arriva à Dresde, et le 22 à Freyberg. Le corps prussien de Blücher s'avança à Altenburg. A cette même époque le général Wittgenstein s'était avancé à Delitsch, ayant devant lui, à Skeuditz le corps de York. Le 15, le général russe Woronzow avait passé l'Oder à Francfort avec un corps de sept régimens d'infanterie et deux de cavalerie. Ce corps se dirigea par Berlin sur Dessau pour rejoindre le général Wittgenstein. L'avant-garde de Wintzingerode occupait Leipzig et Merseburg. Halle était gardé par les Prussiens.

Nous avons vu ci-dessus, que le maréchal prince d'Eckmühl avait quitté Lunebourg le 9, se repliant sur Brunswick. Aussitôt après son départ, Doernberg repassa l'Elbe et vint à Lunebourg, et le 12, il s'avança jusqu'à Ueltzen. Benkendorf quitta Hambourg avec une partie de la légion anséatique, formée par Tettenborn, et s'avança jusqu'à Ottersberg devant Brême. Des partis de Cosaques vinrent à Verden, où il y eut, le 17, une petite affaire d'avant-postes. Le prince d'Eckmühl reçut à cette époque le commandement supérieur de la 32e division militaire, et quitta Brunswick pour se rendre à Brême. Le général Sèbastiani fut alors chargé de couvrir l'aile gauche de l'armée du prince vice-roi avec son corps d'environ quinze cents chevaux et la division Lagrange. Il resta en position en avant de Brunswick, mais il fit occuper Celle par le général Maurin, avec un fort détachement. PL. XIX

Le 17, le général Maurin, ayant quitté Celle, le général Doernberg y fit passer en hâte douze cents Cosaques. Le général Sebastiani fit retourner le 18 le général Maurin à Celle avec quatre bataillons, environ trois cents chevaux et quelque artillerie. L'ennemi fut chassé avec perte d'une centaine d'hommes tués, blessés ou prisonniers. En même temps le général Sebastiani, avec six bataillons et le restant de sa cavalerie, marcha de Brunswick sur Ueltzen par Gifhorn. En avant de cet endroit, à Gross Oesingen, il rencontra six cents Cosaques qui en furent aisément chassés, et se retirèrent à Sprakensehl, où l'ennemi réunit environ quinze cents chevaux. Le général Sebastiani les fit charger par sa cavalerie légère, qui les chassa jusqu'à Ueltzen. L'ennemi perdit encore une centaine d'hommes dans ces deux affaires.

Le général Vandamme avait réuni à Brême les divisions Dufour et

Carra-Saint-Cyr; la division Dumonceau était à Minden, ayant des postes sur l'Aller, à Rethem et Drakenburg. Le 22, il commença son mouvement en avant. La division Saint-Cyr attaqua ce jour-là l'ennemi entre Ottersberg et Rothemburg, et le poussa sur Rothemburg. Contemporairement le général Sébastiani avait occupé Lunebourg. Le 25, l'avant-garde du corps de Vandamme, commandée par le général prince de Reuss, attaqua l'ennemi en avant de Rothemburg, où il avait environ quinze cents chevaux et une partie de la légion anséatique, le battit et le poursuivit jusqu'à Harbourg. Le 27, l'avant-garde du général Vandamme arriva devant Harbourg; une compagnie de voltigeurs du 152e régiment (composé de cohortes du 1er ban), se présenta devant cette forteresse. Le sous-lieutenant, nommé Roulle, s'aidant d'une vergue qui se trouva à sa portée, passa le fossé avec deux sous-officiers, et abattit le pont-levis. Le fort fut enlevé, et on y prit un cutter anglais, qui n'eut pas le temps de gagner le large. Le même jour, l'avant-garde du prince de Reuss prit aussi, près de Zollenspicker, un brick anglais.

Avant de reprendre la suite des opérations des armées sur l'Elbe, nous allons reporter l'attention du lecteur sur les forteresses de Thorn, Spandau et Czentoszau, qui capitulèrent pendant le mois d'avril.

La ville de Thorn n'avait été que bloquée jusque dans les premiers jours d'avril. Alors le général Langeron, qui commandait le corps du blocus, commença les opérations du siége. Du 5 au 8 avril, il dirigea ses attaques sur la rive gauche de la Vistule. Dans la nuit du 8 au 9, la tranchée fut ouverte à la rive droite sur la ville. Le 11, le feu de l'ennemi fit sauter un magasin à poudre. Le 12, toutes les batteries étaient ébauchées; et le 15, elles furent ouvertes à deux cents toises des remparts. La garnison, qui avait perdu six cents hommes depuis le commencement du blocus, en avait dix-neuf cents aux hôpitaux, et ne comptait pas plus de dix-huit cents hommes en état de faire le service. Ce nombre étant insuffisant pour garnir les ouvrages, le général Poitevin pensa à capituler, et se rendit, le 17, sous la condition que la garnison, prisonnière sur parole, serait renvoyée dans sa patrie. Les Polonais furent licenciés.

Après plusieurs sommations de l'ennemi, le général Bruny, gouverneur de Spandau, demanda et obtint d'envoyer un officier prendre les

ordres du prince vice-roi. Cet officier ayant été renvoyé du quartier-général de Wittgenstein, le bombardement commença le 17 avril, et le même jour incendia une grande partie de la ville. Le 18, le magasin de fourrage fut brûlé; et vers midi, le magasin à poudre du fort de la Sprée, sauta en l'air avec une telle explosion, que le fort en fut démantelé. Le même jour, un grand pan de muraille du rempart de la citadelle fut renversé, ce qui amena une suspension d'armes de six heures, dont le gouverneur profita pour se mettre en état de défense contre un assaut. L'ennemi ayant refusé la capitulation demandée par le général Bruny, le feu recommença de nouveau. Enfin, le 24, le général Bruny se vit forcé de capituler aux mêmes conditions qui avaient été accordées à la garnison de Thorn. Celle de Spandau prit la route de l'Elbe par Havelberg. Si la capitulation ne fut pas tout-à-fait violée à son égard, au moins la conduite que tinrent les autorités prussiennes chargées d'assurer sa marche, est-elle tout-à-fait hors des mœurs et des usages des peuples civilisés? Les chefs et les magistrats ameutèrent la populace et l'armèrent pour insulter cette garnison. Quelques-uns des plus ardens réunirent même les paysans armés des districts de Havelberg et de Sandau, pour désarmer et égorger la garnison avant qu'elle ne passât l'Elbe; il est probable que la tentative aurait eu lieu, sans la présence d'un régiment de Hulans russes commandés par le colonel Guriew.

Dès le 15 mars, le général russe Sacken avait investi Czentoszau. Le 21, les batteries de la première parallèle commencèrent à jouer. Le 22, on en ouvrit encore trois de vingt canons de 12, ou obusiers, dont l'effet fut de brûler les magasins de la garnison et d'incendier la ville. Le 23, le gouverneur entra en négociation; et le 25, la place capitula.

Cependant la grande armée française continuait son mouvement pour se concentrer entre Leipzig et la Saale. Le prince vice-roi, qui avait reçu avis du prochain départ du 3ᵉ corps, de Weimar, sans avoir cependant aucune donnée précise sur l'époque de son arrivée à la Saale, se mit en marche pour rejoindre la grande armée, le plus près de Leipzig qu'il pourrait. L'incertitude où il était du lieu et du moment de sa jonction avec la grande armée, le fit marcher en tatonnant, et le força, pour couvrir sa gauche, à tout événement, de se priver de la ca-

valerie du général Sebastiani et de la division Lagrange qu'il avait été obligé d'envoyer sur l'Elbe inférieur.

Pl. XI. Le 25, il avait avancé son quartier général à Mansfeld; le 5e corps occupait Alsleben, Sandersleben et Gerbstadt; le 11e corps était à Mansfeld, ayant la division Gerard à Eisleben; le 2e corps était resté Pl. XI. à Bernburg et Calbe, pour couvrir Magdebourg. Le 3e corps occupait toujours Weimar. Le 6e corps était en arrière à Gotha. Le 4e corps était à Saalfeld. Le 12e corps avait quitté Bamberg et se trouvait à Coburg. La garde impériale était à Erfurt, où l'empereur Napoléon, parti le 24 de Mayence, avait établi son quartier général.

Aucun changement ne s'était encore fait dans la position des corps de Wittgenstein et de Blücher. Le premier occupait toujours Delitsch, Skeuditz et Halle. Le second était à Altenburg poussant des partis dans la direction de Jena et Saalfeld, et occupant Hof et Plauen par des postes. L'avant-garde de Wintzingerode était à Leipzig, tenant Merseburg et Weissenfels; les partis qu'il avait envoyés vers Weimar, Nordhausen et Heiligenstadt, dans la direction de Cassel, s'étaient retirés en hâte, par l'effet des mouvemens de l'armée française. La grande armée russe après avoir passé l'Elbe était venue se cantonner à Freyberg et Chemnitz. L'empereur de Russie et le roi de Prusse étaient le 24 à Dresde où ils firent une entrée solennelle. Le général saxon Thieleman qui était venu de Torgau, parut à la parade *à la suite des deux souverains.*

Le 26, la grande armée française continua son mouvement. Le 3e corps vint de Weimar à Naumburg; la division Souham ayant forcé le passage de la Saale, qu'une avant-garde d'environ deux mille chevaux cherchait à défendre. Le 4e de Saalfeld à Jena; le 6e de Gotha à Weissensee, ayant la division Compans à Eckardsberg près Auerstedt. Le 12e de Coburg à Saalfeld. La garde vint à Weimar.

Le 27, le prince vice-roi continua son mouvement pour s'approcher de la grande armée. Le point où il devait passer la Saale était Merseburg; mais avant d'y arriver il convenait d'enlever les têtes de ponts Pl. XI. que l'ennemi avait établis à Wettin et à Halle, afin d'empêcher, ou au moins de retarder une diversion, qui aurait pu couper la communication de Magdebourg et compromettre, non-seulement le 2e corps, mais même le 5e et le 11e. Le général Lauriston reçut en conséquence

l'ordre d'attaquer le pont de Wettin, ce qui fut exécuté par la division Maison. Après une canonnade assez vive, l'ennemi fut obligé de brûler le pont qu'il avait construit. Le prince vice-roi fit occuper Querfurt par une division du 11ᵉ corps. Le même jour le général Bertrand fit passer la Saale, à Dornburg et Camburg, à une partie de son corps.

Le général Wittgenstein voulant suivre le mouvement du prince vice-roi, vint avec son corps russe à Leipzig et établit son quartier général à Lindenau. Le corps d'York était toujours à Skeuditz, occupant Halle par la division de Kleist.

Le 28, le prince vice-roi fit attaquer la tête de pont de Halle par le 5ᵉ corps. L'action fut assez vive, et les Prussiens furent obligés d'abandonner leurs ouvrages à la gauche de la Saale et de détruire le pont. Mais ils se maintinrent dans la ville, et la canonnade, d'une rive à l'autre, dura toute la journée. Le même jour, le quartier impérial vint à Naumburg, où se rendit aussi la garde. Le 3ᵉ corps resta devant cette ville; le 4ᵉ à Jéna, et le 12ᵉ à Saalfeld. Le 6ᵉ corps vint de Weissensee à Weimar. Le général Wittgenstein ne fit d'autre mouvement que celui de replier son quartier général de Lindenau à Gohlis, au delà de l'Elster. Pl. XI.

Le 29, le prince vice-roi marcha sur Merseburg. Vers quatre heures après midi, le 11ᵉ corps attaqua la ville, qui était défendue par deux mille hommes du corps d'York. Deux cents hommes et un major qui défendaient la porte furent faits prisonniers; le restant de la garnison se retira sur Leipzig, et nous restâmes maîtres de la ville et du pont.

Le même jour, le 3ᵉ corps avançant vers Weissenfels, la division Souham, qui était à l'avant-garde, rencontra, devant la ville, la division de cavalerie légère russe de Lanskoi, forte de six à sept mille chevaux. Le général Souham, qui n'avait point de cavalerie, marcha à l'ennemi en carrés, couvert par douze pièces de canon que soutenaient ses tirailleurs. Les Russes lui opposèrent une artillerie égale, mais le feu des Français portait en plein sur les escadrons ennemis et y faisait un assez grand dommage. Alors le général Lanskoi fit essayer plusieurs charges qui furent repoussées avec perte. Le général Souham gagnait toujours du terrain, et l'ennemi se vit forcé d'évacuer Weissenfels, et de se replier derrière le ruisseau de Poserna (Grunabach) Pl. XI.

Le quartier-général et la garde restèrent à Naumburg. Le 5e corps occupa Weissenfels. Le 4e vint de Jéna à Dornburg. Le 6e, de Weimar à Koesen sur la Saale. Le 12e resta à Saalfeld.

Jusqu'à ce moment il paraît que le général Wittgenstein ignorait que la grande armée française fût aussi près de lui. Il avance même, dans son rapport officiel, qu'il n'en acquit la connaissance que par le combat de Weissenfels. Il venait le même jour d'être nommé au commandement en chef de l'armée russe, en remplacement du maréchal Kutusow, mort à Buntzlau. Il se hâta, d'après le rapport du général Lanskoi, de se mettre en mesure de s'opposer au mouvement de l'empereur Napoléon vers l'Elster. Le corps de Blücher qui était resté vers Altenburg, incertain du point où déboucheraient les 4e et 12e corps, qui avaient tous deux pris la route de Coburg à Saalfeld, reçut l'ordre de se réunir à lui. Il pensait alors à prendre la ligne de la Pleisse.

Pl. XI. Le 30, l'armée française occupait les positions suivantes. Le quartier impérial et la garde à Weissenfels; le 3e corps devant cette ville; le 4e vint à Stossen; le 6e, de Koesen à Naumburg; le 12e, de Saalfeld à Jéna. Le prince vice-roi réunit les 5e et 11e corps à Merseburg, d'où il renvoya au quartier général impérial la division de la garde, commandée par le général Roguet, qui avait été jusqu'alors avec lui. De cette manière fut opérée la jonction de l'armée du prince vice-roi, avec celle que commandait l'empereur. Du côté de l'ennemi, le général Wittgenstein, ayant tiré à lui le corps russe de Tormassow, s'était porté, avec le corps prussien de York, à Zwenckau. Le général Blücher était venu à Borna, où le suivirent les gardes russes et prussiennes et les réserves de cavalerie. Le général Miloradowitsch, avec un corps de douze mille hommes environ, en grande partie de cavalerie, vint à Altenburg. L'empereur de Russie et le roi de Prusse quittèrent Dresde pour se rendre à l'armée. Le premier vint à Freyberg et le second à Chemnitz. Le général Wintzingerode eut ordre de se porter avec trois divisions de cavalerie et une d'infanterie sur Weissenfels.

DEUXIÈME ÉPOQUE,

COMPRENANT LES ÉVÉNEMENS QUI SE SONT PASSÉS

DEPUIS LE 1er MAI, JUSQU'AU 10 AOUT, JOUR DE LA RUPTURE DE L'ARMISTICE.

Le 1er mai, l'empereur Napoléon ayant rapproché de lui les 3e, 4e et 6e corps, et ayant fait sa jonction avec l'armée du prince vice-roi, se décida à continuer son mouvement sur Leipzig, où il voulait passer l'Elster. La position de l'ennemi, dont l'aile gauche se trouvait reculée de cette rivière, semblait lui présager que la première bataille aurait lieu au delà de Leipzig. Le 3e corps s'ébranla à neuf heures du matin pour attaquer l'ennemi qu'on apercevait sur les hauteurs en arrière de Poserna; c'était l'avant-garde de Wintzingerode (1). La division Souham, qui était encore d'avant-garde, se forma dans la plaine au delà de Weissenfels en quatre carrés (2) de chacun quatre bataillons, à distance l'un de l'autre, de manière à embrasser la plaine. Derrière la division Souham marchait la division de cavalerie du général Laboissière (3), sous les ordres du comte de Valmy. Les divisions Girard et Marchand (4) suivaient par échelon, et la cavalerie de la garde, sous les ordres du duc d'Istrie, était à la droite (5). A 11 heures du matin, le premier carré de la division Souham s'avança, au pas de charge, dans le défilé de Poserna, sous le feu de six pièces ennemies. Les trois autres carrés suivirent; les hauteurs en arrière furent emportées, et la division de cavalerie ennemie, qui était en première ligne, obligée de plier. Alors le général Wintzingerode fit avancer les deux autres divisions de cavalerie et celle d'infanterie avec vingt canons. La division Girard passa également le défilé, et l'empereur Napoléon la fit appuyer par douze pièces de la garde, sous les ordres du général Drouot. Après une vive canonnade, le général Wintzingerode fut obligé de quitter

Pl. II.

le champ de bataille. Il se retira derrière le Flossgraben, dans les environs de Werben, pour couvrir les débouchés de Zwenckau et Pegau. La perte de part et d'autre fut peu considérable par le nombre d'hommes, mais nous perdîmes le maréchal Bessières, duc d'Istrie. S'étant avancé en reconnaissance au milieu des tirailleurs, il fut tué d'un boulet de canon près du village de Rippach.

Le prince vice-roi était parti le même matin de Merseburg pour se rendre à Leipzig, où il devait se réunir à la grande armée. Le 5ᵉ corps était en tête, repoussant les postes avancés de la division Kleist, qui
Pl. XI. avaient été rencontrés vers Schonau, et le 11ᵉ suivait. A l'instant de passer le Flossgraben, le bruit du canon le prévint du combat qui s'était engagé en avant de Weissenfels. La vivacité de l'action lui faisant présumer qu'une partie de l'armée ennemie avait passé l'Elster, pour venir au-devant de l'empereur Napoléon, il prit son parti sur le champ, d'après cette donnée. Ce fut celui de se déployer par sa droite, afin de se tenir en communication avec la grande armée et de diriger son déploiement de manière à pouvoir arriver sur le flanc, ou sur les derrières des troupes ennemies qui étaient engagées. En conséquence le 5ᵉ corps reçut l'ordre de continuer sa route sur Leipzig, en ralentissant cependant sa marche, et de jeter une division sur sa droite, afin de rester toujours en communication. Le prince vice-roi, avec deux divisions du 11ᵉ corps, longea la rive droite de Flossgraben, tandis que le 5ᵉ passa par la rive gauche et se dirigea sur la route de Lutzen à Leipzig. Le combat de Lutzen était terminé quand le prince, avec le 11ᵉ corps, arriva près du monument de Gustave Adolphe, en même temps que l'empereur, qui venait de traverser Lutzen.

Pl. II. Le soir du 1ᵉʳ mai, l'armée française occupa les positions suivantes. Le 3ᵉ corps était à Kaya (6) ayant la division Souham à Gros Gorschen et occupant Klein Gorschen et Rahna. Le 6ᵉ corps était près de Poserna (7). Le 4ᵉ corps se mit en marche de Stossen pour se rendre à Poserna. Le 5ᵉ corps était à Gunthersdorf, entre Leipzig et Merseburg. Le 11ᵉ corps s'était avancé de Lutzen à Mark Ranstedt (8). Le 12ᵉ corps était en marche de Jena à Naumburg.

Du côté de l'ennemi, les corps de Wittgenstein et de York étaient à Zwenckau (9); celui de Blücher avec les réserves et les gardes russes et prussiennes à Pegau (10), et entre ce bourg et Zwenckau. Le corps de

Miloradowitsch avait passé d'Altenburg à Zeitz, pour observer le 12e corps français. Les Souverains alliés étaient venus à Pegau.

Avant de passer au récit de la bataille de Lutzen, nous allons mettre sous les yeux du lecteur, le tableau de la force totale des deux armées et celui des troupes qui combattirent dans cette journée (*Pièces justificatives*, No. XII)).

ARMÉE FRANÇAISE.

PREMIER CORPS.

LE GÉNÉRAL VANDAMME, PUIS LE MARÉCHAL PRINCE D'ECKMUHL,

SUR L'ELBE INFÉRIEUR.

Division	Carra St.Cyr	24,000
«	Dumonceau	
«	Dufour	
«	Lagrange	

DEUXIÈME CORPS.

MARÉCHAL DUC DE BELLUNE,

Près de Magdebourg.

«		5,000

TROISIÈME CORPS.

MARÉCHAL PRINCE DE LA MOSKOWA.

Division	Sonham	30,000
«	Girard	
«	Brenier	
«	Ricard	
«	Marchand (troupes de Baden et Hessoises)	
	Total	59,000

Report...... 59,000

QUATRIÈME CORPS.

LE GÉNÉRAL BERTRAND.

Division Morand	}	
« Peri (italienne)	}	22,000
« Franquemont (troupes de Wurtemberg)	}	

CINQUIÈME CORPS.

GÉNÉRAL LAURISTON.

Division Maison	}	
« Puthod	}	18,000
« Rochambeau	}	

SIXIÈME CORPS.

MARÉCHAL DUC DE RAGUSE.

Division Compans	}	12,000
« Bonnet	}	

ONZIÈME CORPS.

MARÉCHAL DUC DE TARENTE.

Division Charpentier	}	
« Gerard	}	18,000
« Fressinet	}	

DOUZIÈME CORPS.

MARECHAL DUC DE REGGIO.

Division Pacthod	}	
« Lorencez	}	18,000
« Raglovich (bavaroise)	}	

Total.......... 147,000

ci-contre.......... 147,000

GARDE IMPÉRIALE.

Division Roguet (six bataillons de vieille garde)........... }	
« Dumoutier (seize bataillons de jeune garde)....... }	15,000

CAVALERIE.

MARÉCHAL DUC D'ISTRIE.

La cavalerie de la garde, division La Boissière......................	4,000
Total..........	166,000

DE CETTE ARMÉE LES CORPS SUIVANS COMBATTIRENT A LUTZEN.

Le 3e corps..	30,000
La division Morand du 4e....................................	6,000
Le 6e..	12,000
Le 11e...	18,000
La garde...	15,000
La cavalerie...	4,000
Total..........	85,000

ARMÉE RUSSO-PRUSSIENNE.

RUSSES.

Corps de Wittgenstein.......................................	17,000
« de Woronzow, arrivé devant Magdebourg..................	8,000
« Wintzingerode...	13,000
« Czerniszeff...	10,000
« Barklay de Tolly et Langeron............................	30,000
Grande armée...	30,000
Réserve de Miloradowitsch..................................	15,000
Total..........	123,000

Report........ 123,000

PRUSSIENS.

Corps de Blücher, composé des divisions (*a*) de Ziethen, de Klüx, de la garde commandée par Reder et celle de cavalerie de Dolf	30,000	
Corps d'York, composé des divisions de Kleist, Hunerbein et Horn	25,000	 95,000
Corps de Bülow, chargé du blocus des places de l'Elbe	20,000	
Corps de Tauenzien, chargé du blocus de celles de l'Oder	20,000	
	Total général....	218,000

A LA BATAILLE DE LUTZEN, IL N'ENTRA EN LIGNE QUE LES TROUPES SUIVANTES :

Corps de Wittgenstein	17,000
» de Wintzingerode	13,000
» Grande armée russe	30,000
» de Blücher	30,000
» d'York, moins la division Kleist	17,000
Total	107,000

Le 2 mai au matin, la grande armée française se disposait à continuer son mouvement, et l'empereur Napoléon n'attendait pour la mettre en marche, que l'instant où la ville de Leipzig aurait été emportée et occupée par le général Lauriston. Ce dernier était parti de bonne heure de sa position de Gunthersdorf, et était arrivé vers les neuf Pl. II. heures à Lindenau (11). Une petite avant-garde, qui était en avant du village, ayant été culbutée, la canonnade s'engagea avec les troupes qui défendaient le passage des différens bras de l'Elster et de la Pleisse (12). Le prince vice-roi vint à Lindenau ; l'empereur Napoléon

(*a*) Les Prussiens appellent brigades les subdivisions de leurs corps d'armée ; mais la force de ces brigades étant équivalente à celle de nos divisions, nous avons employé cette dernière dénomination, afin d'éviter l'erreur qui pourrait naître de l'idée numérique qu'on attache au mot *brigade*.

entendant la canonnade s'y portait également, lorsqu'on vit déboucher l'armée ennemie dans la plaine, qui s'étendait à droite de notre armée, en avant de Kaya. Cet événement inattendu changea toutes les dispositions de l'empereur Napoléon, qui fut obligé de se préparer a recevoir la bataille. Le prince vice-roi reçut l'ordre de revenir sur ses pas. Le 6e corps reçut celui de quitter Poserna et de venir prendre la droite de la ligne près de Starsiedel. Le 4e corps devait, en débouchant de Poserna, se diriger sur le flanc gauche de l'armée ennemie. Pl. II. Le prince de la Moskowa fit prendre sur-le-champ les armes à son corps, et l'empereur plaça en seconde ligne, devant Lutzen, les bataillons de la garde. Dans cette disposition, on attendit l'attaque, que devait d'abord soutenir le 3e corps seul.

Le général Wittgenstein ayant appris, par le combat du 1er, que la grande armée était en marche sur Lutzen, moins le 12e corps, encore assez éloigné, sachant que le prince vice-roi se portait sur Leipzig, n'eut pas de peine à juger que le projet de l'empereur Napoléon était de faire déboucher son armée par cette ville et de lui livrer bataille au delà. Ne se croyant pas assez fort pour risquer une bataille rangée en avant de l'Elbe, il forma le projet d'attaquer l'armée française en flanc, pendant sa marche. D'après les rapports ennemis, il paraît que le général Wittgenstein croyait que le centre de l'armée française aurait déjà dépassé Lutzen, au moment où il paraîtrait devant cet endroit, et qu'il n'aurait à faire, au plus, qu'aux 4e et 6e corps. Il comptait les renverser facilement, à cause de sa grande supériorité, et les faisant tourner à droite, par sa cavalerie, forte de vingt-cinq mille hommes, les acculer sur le centre. Alors l'armée française se trouvait coupée de la Saale, et selon lui, dans une position critique. Nous examinerons plus bas ce projet.

D'après le plan du général Wittgenstein, l'armée combinée se réunit, ainsi que nous l'avons vu, dans la nuit du 1er au 2, sur les bords de l'Elster, entre Pegau et Zwenckau. Le 2, au point du jour, elle passa cette rivière à Pegau, Zwenckau et Doehlen, et ayant passé le Pl. II. Flossgraben sur plusieurs colonnes, elle vint se déployer entre Werben et Domsen (13). Le général Wittgenstein lui donna une heure de repos, qu'il employa à reconnaître l'armée française. Sa reconnaissance fut sans doute très-hâtive, puisqu'il crut ne voir à Gross

Gorschen et Kaya qu'une avant-garde, qu'il pensa pouvoir déloger aisément. Il fit en conséquence ses dispositions d'attaque, et vers onze heures, il plaça son armée sur le champ de bataille; la droite vers Thesau, et la gauche un peu en arrière de Muschwitz. Le corps de Blücher fut placé en première ligne (14); le corps de Wittgenstein et celui d'York (15) formèrent la seconde. Le corps de Wintzingerode, le reste de l'armée russe et les réserves de cavalerie russe et prussienne formèrent la réserve (16), qui fut placée un peu en arrière, près d'un mamelon, où se tinrent, pendant la bataille, l'empereur de Russie et le roi de Prusse. Le corps de Blücher devait débuter par l'attaque de Gross Gorschen.

Vers midi, la division Klüx du corps Blücher, soutenue par la cavalerie prussienne de réserve et par vingt-huit bouches à feu (17), marcha sur Gross Gorschen, qu'occupait la division Souham. La canonnade s'engagea vivement, mais la division Souham, pressée de front par l'infanterie, prise en écharpe par seize pièces d'artillerie prussienne, et menacée de flanc par la cavalerie prussienne, qui avait appuyé à gauche, vers Starsiedel, fut forcée de plier et d'évacuer Gross Gorschen. La cavalerie ennemie voulut alors essayer une charge, mais la division Girard s'étant portée en avant, soutenue, à une petite distance, par les autres divisions du 3e corps, accueillit les escadrons prussiens par un feu si vif de mitraille, qu'ils tournèrent le dos. Les divisions Girard et Souham occupèrent Klein Gorschen et Rahna, et arrêtèrent l'ennemi.

Alors le général Blücher fit avancer la division Ziethen à l'appui de celle de Klüx. Ces deux divisions marchèrent de front sur Klein Gorschen et Rhana (18). Pour assurer encore l'attaque de ces deux points, le général Wittgenstein fit entrer en ligne les deux divisions du corps d'York (19), qui passèrent à gauche et à droite de Gross Gorschen. Le prince de la Moskowa fit également avancer deux autres divisions de son corps. Les villages de Klein Gorschen et Rhana furent forcés, et les deux divisions qui y étaient, obligées de se replier sur les deux qui arrivaient à leur secours. Dans ce moment le 6e corps entra en ligne (20). Le général Wittgenstein, qui avait aperçu ce mouvement, et qui tenait encore à son projet, de forcer l'aile droite de l'armée française, dirigea sur Starsiedel et Kolzen, le corps de

Wintzingerode et la réserve de cavalerie russe (21). La cavalerie était principalement dirigée sur Starsiedel. La division Compans marcha au-devant de l'ennemi et l'arrêta court. Il était environ deux heures. Le combat se soutenait toujours avec acharnement entre Rahna, Klein Gorschen et Kaya, lorsque le général Blücher, pour décider la victoire en sa faveur, fit avancer la 3e division de son corps, celle des gardes. Les divisions françaises furent alors obligées de plier, ce qu'elles ne firent pas sans une résistance opiniâtre et sans éclaircir les rangs ennemis. Les Prussiens, cependant, atteignirent le village de Kaya, qui fut pris et repris plusieurs fois. C'était pour le général Wittgenstein la clef et le but premier de la bataille; aussi l'ennemi fit-il des efforts inouis pour en rester maître et y parvint. Il importait trop à l'empereur Napoléon de conserver ce village, qui seul couvrait Lutzen et la grande route; son aide de camp, le comte de Lobau, conduisit en Pl. II. ligne la dernière division du 3e corps, celle du général Ricard. Kaya fut vigoureusement attaqué et repris. La bataille se soutint de nouveau entre Rahna et Klein Gorschen. Les généraux Souham et Girard s'y couvrirent de gloire; ce dernier, blessé de plusieurs balles, refusa de se retirer du champ de bataille, en s'écriant que le moment était arrivé où tout Français qui avait de l'honneur devait vaincre ou mourir; la fortune des armes nous conserva cependant un brave.

Le général Wittgenstein, voyant qu'il n'avait pas encore pu se maintenir en possession de Kaya, et que son aile gauche était contenue par le 6e corps, se décida à faire un dernier et grand effort sur le centre. Dans ce moment, le 4e corps approchait (22); la division Morand avait déjà passé le Grunabach (23), et était engagée avec le corps de Wintzingerode. Le général Wittgenstein fit avancer la division russe de Berg au secours des Prussiens. Une vigoureuse charge de l'ennemi emporta le village de Kaya, fit ployer le centre et y mit quelque désordre; il était près de quatre heures. Dans ce moment critique, l'empereur Napoléon se vit forcé d'employer sa réserve. Les seize bataillons de la jeune garde reçurent l'ordre de marcher à l'appui du 3e corps; les six bataillons de vieille garde devaient les soutenir en échelons, couverts par quatre-vingt bouches à feu, et suivis par la cavalerie (24). Ce dernier effort devait sans doute arrêter l'ennemi, mais il est probable que la bataille était perdue, s'il n'arrivait pas d'autres troupes à l'armée

française. L'ennemi n'avait pas encore employé toutes ses forces. Le général Wittgenstein, de son côté, non content du renfort qu'il venait d'envoyer au centre, avait également fait entrer en ligne quelques nouvelles réserves à son aile gauche, pour les opposer au 4ᵉ corps. Il ordonna en même temps au prince Eugène de Wurtemberg de déboucher, avec sa division, par Hohenlohe et Kitzen (25), afin de déborder l'aile gauche du 3ᵉ corps.

Cependant le prince vice-roi avait reçu, devant Leipzig, l'ordre de revenir sur le champ de bataille. Le 5ᵉ corps était engagé aux premières maisons de la ville, et la résistance assez opiniâtre de l'ennemi, semblait confirmer le rapport des prisonniers qui annonçait la présence des différens corps auxquels ils appartenaient. Dans cette position, le prince vice-roi ne crut pas pouvoir disposer du 5ᵉ corps. Rien
Pl. II. ne lui annonçait positivement que le corps d'York, qui, la veille encore, occupait Leipzig et Connewitz, eût quitté ses positions. Il était alors certain que l'ennemi aurait débouché de Leipzig, à la suite du 5ᵉ corps, et aurait retardé ou arrêté sa marche. D'ailleurs ce corps avait quatre lieues à faire pour atteindre la plaine de Lutzen, et par conséquent il ne pouvait arriver qu'à la nuit et après la bataille. Le prince vice-roi se contenta donc d'ordonner au général Lauriston de pousser une de ses divisions vers Albersdorff (26), afin de maintenir la communication et de contenir une nuée de Cosaques, qui, du pont de Zwenckau, s'étaient répandus dans la plaine, en remontant le Muhlgraben; il revint en hâte de sa personne à Schoenau, pour mettre en mouvement le 11ᵉ corps qui était déjà arrivé. Le duc de Tarente aurait voulu suivre la grande route et déboucher sur Lutzen même; mais le prince vice-roi rejeta ce faux mouvement, qui, outre la perte de temps, aurait rendu le 11ᵉ corps inutile pour la bataille, déjà très-avancée. Il s'arrêta au parti le plus décisif; c'était celui d'attaquer l'armée ennemie en flanc et en menaçant ses communications avec les ponts de l'Elster. Le 11ᵉ corps prit la direction de Skeutbar, suivant le chemin qui conduit à Pegau. Il était environ quatre heures, quand il se déploya en trois colonnes sur les hauteurs à la gauche de Meyen, sa droite se dirigeant sur Eisdorf, et sa gauche sur Kitzen (27); son front couvert par soixante bouches à feu, qui annoncèrent sa présence.

Dans ce moment les corps de Blücher et de York occupaient Rahna,

Kaya et Eisdorf (28). L'aile gauche était encore vers Starsiedel et Pobles (19 et 21). La division Eugène de Wurtemberg allait déboucher par Hohenlohe et Kitzen (25). L'aile droite du prince vice-roi, donna d'abord sur la division du corps d'York qui avait passé le Flossgraben et qui fut poussée sur Eisdorf. Là elle fut jointe par le prince de Wurtemberg qui occupa Kitzen. L'ennemi résista assez opiniâtrément à Eisdorf et surtout à Kitzen; mais enfin ces deux villages furent emportés, malgré un renfort de treize bataillons de la garde que le général Wittgenstein y envoya. La division Fressinet passa le Flossgraben et se dirigea sur la hauteur; la division Charpentier occupa Eisdorf, et celle de Gerard se plaça en avant de Kitzen (29).

Pendant ce temps, la division Bonnet, du 6e corps, était entrée en ligne, entre Starsiedel et Kaya, et le général Bertrand avait reçu l'ordre de suivre son mouvement, perpendiculairement au flanc gauche de l'ennemi, afin de reboucher cette aile sur le centre. Les seize bataillons de la jeune garde, conduite par le duc de Trévise, marchèrent au pas de charge sur Kaya, tandis que quatre-vingt bouches à feu, conduites en une seule batterie, par les généraux Dulauloy, Drouot et Devaux vomissaient la mort dans les rangs ennemis. Les Prussiens, ébranlés par le mouvement du prince vice-roi, qui avait débordé et culbuté leur aile droite et menaçait leurs derrières, furent enfoncés de toutes parts et chassés de Kaya, de Rahna et de Klein Gorschen. L'aile gauche, engagée de front et poussée en flanc par le 4e corps, fut obligée de suivre le mouvement rétrograde. Le combat fut cependant soutenu avec acharnement jusqu'à la nuit, surtout par les Prussiens. Mais alors l'armée ennemie se trouva ramenée dans sa première position; l'aile droite en crochet derrière le Flossgraben vers Thesau et Hohenlohe (25); le centre en arrière de Gross Gorschen, et l'aile gauche vers Muschwitz (30). L'armée française avait sa gauche entre le Flossgraben et le Muhlgraben (29), et le reste de son front s'étendant de Klein Gorschen vers Pobles et Muschwitz (31).

Cependant vers trois heures après midi, le 5e corps avait occupé Leipzig. Le général Kleist s'était retiré à Wurzen, et le général Lauriston avait jeté des troupes à la rive droite de la Pleisse, dans la direction de Roetha. Le général Miloradowitsch, que nous avons laissé à Pl. XI.

Zeitz, observant le 12[e] corps, s'était porté en tâtonnant vers le champ
Pl. II. de bataille et n'était arrivé que vers huit heures du soir à Moelsen (32). L'absence de ce corps acheva de décider la bataille. L'ennemi avait perdu, par le mouvement du 11[e] corps, la communication de Zwenckau. Le 5[e] corps, dégagé par la défaite et la retraite du général Kleist, pouvait, par Roetha ou par Borna, menacer à revers le passage de Pegau. Tous les corps de l'armée française étaient réunis, et on ne pouvait faire entrer en ligne, le lendemain, le corps de Miloradowitsch, sans amener à sa suite les trois divisions du duc de Reggio, et perdre en même temps la communication de Zeitz. La bataille du 2 était perdue et on risquait, le 3, de voir dès le matin l'armée combinée enveloppée sur son front et ses deux ailes (*a*). Le général Wittgenstein se décida donc à la retraite, qui fut exécutée dans la nuit. Toute l'armée com-
Pl. XI. binée repassa l'Elster à Pegau, d'où les troupes prussiennes se dirigèrent sur Borna, et les troupes russes sur Frohberg. Le corps de Miloradowitsch repassa l'Elster à Zeitz. Les deux souverains alliés avaient quitté le champ de bataille vers huit heures, et étaient venus coucher à Lobstedt, entre Pegau et Borna; le lendemain ils passèrent à Borna et se retirèrent tout droit à Dresde.

Notre perte, dans cette journée, peut s'élever à douze mille hommes tués ou blessés, la plus grande partie du 3[e] corps. Le général Gourré, chef de l'état-major de ce corps, fut tué; les généraux de division, Girard et Brenier, et les généraux de brigade, Chemineau et Guillot, furent grièvement blessés. L'ennemi nous fit environ six cents prisonniers dans les attaques de Kaya.

La perte de l'ennemi peut, sans exagération, être portée à quinze mille hommes tués ou blessés, et deux mille prisonniers, sans compter les blessés qui restèrent sur le champ de bataille. Il y aurait sans doute eu des résultats plus avantageux, si l'armée française avait eu plus de quatre mille hommes de cavalerie. Le prince de Hesse-Hombourg fut tué; les généraux Blücher, Scharschorst et Hunerbein, du côté des Prussiens,

(*a*) Dans la supposition que l'ennemi voudrait renouveler le combat le 3, le 5[e] corps reçut dans la nuit l'ordre de laisser une division aux défilés de l'Elster, entre Leipzig et Lindenau, et de prendre avec les deux autres la route de Zwenckau par la rive gauche.

et Konownitzin, du côté des Russes, furent blessés. Plus des trois quarts de la perte de cette journée porta sur l'armée prussienne; les gardes et les volontaires de Berlin souffrirent surtout beaucoup. Cette dernière perte fut une plaie dont la Prusse se sent encore, par le grand nombre de jeunes gens voués à la culture des arts et des sciences qui perdirent la vie à Lutzen. Le gouvernement prussien, sans doute pour ne pas décourager ses peuples, aima mieux les tromper. Un *Te Deum* solennel fut chanté le 9 mai dans les églises principales du royaume.

Après l'événement de la bataille de Lutzen, on s'est beaucoup tourmenté, chez les Russes et chez les Prussiens, pour assigner à cette action un but stratégique. La divergence des opinions justificatives, ferait croire que cette affaire n'a été qu'un coup de tête, qui ne fut pas combiné avec toute la prudence et les moyens de réussite, qui sont nécessaires pour une opération capitale. Le rapport officiel prussien dit : que le général Wittgenstein ayant pénétré, que le but de l'empereur Napoléon était de déboucher par Leipzig, pour livrer bataille en avant de cette ville, voulut le prévenir et renverser ses dispositions, en battant *ses meilleures troupes* et en se rendant maître des communications de Francfort. Le rapport officiel russe dit que : le général Wittgenstein voulut profiter du moment, où une partie de l'armée était engagée à Leipzig, pour battre le reste.

L'ouvrage semi-officiel, publié à Weimar, assez long-temps après la bataille de Lutzen (en 1814), entre dans plus de détails, sur les motifs qui ont décidé le général Wittgenstein à la livrer. Selon cet ouvrage, l'armée combinée ne pouvant pas défendre l'Elbe, où l'armée française avait des passages assurés; ne voulant pas se retirer, pour aller au-devant de ses renforts, afin de ne pas décourager les troupes, et les provinces prussiennes, s'était décidée à livrer bataille à la première rencontre; le moment et le lieu devaient être fixés par les événemens. On conviendra facilement que cette détermination ne suppose pas un plan bien étendu. Ajoutons-y que l'occasion que saisit le général Wittgenstein, n'était pas, stratégiquement parlant, la plus favorable, puisqu'en supposant même qu'elle dût assurer le succès d'une journée, rien n'était préparé pour le lendemain. L'auteur de Weimar observe, que l'excellence du plan du général Wittgenstein saute aux

yeux : *Car, si dans l'armée française tout avait été disposé comme* on le supposait *pour le moment, il n'est pas douteux que les succès les plus brillans et les plus décisifs n'eussent couronné les efforts des alliés*. Ceci revient à peu près aux expressions suivantes : *Si après avoir décidé dans quelle position nous pouvons battre l'ennemi, il veut bien s'y mettre, nous sommes sûrs de réussir*. Il n'est pas douteux qu'il ne faille souvent à la guerre faire des suppositions ; c'en est toujours une que de deviner les projets et les mouvemens de l'ennemi, lorsqu'on ne peut pas les reconnaître soi-même : le résultat de cette espèce de supposition caractérise le grand capitaine ou le général médiocre, mais elles ne s'étendent pas jusqu'à des faits qu'il est possible et facile de vérifier, elles ne s'écartent jamais des probabilités. Or, nous allons voir que la supposition, sur laquelle le général Wittgenstein établit son plan de bataille, s'écartait des règles les plus invariables de l'art de la guerre, et portait sur un fait dont il était facile de vérifier l'existence.

Le combat du 1er mai, et le mouvement du prince vice-roi, avaient fait connaître au général Wittgenstein que la grande armée française avait fait sa jonction avec celle de l'Elbe, et que toutes deux marchaient sur Leipzig. Il avait laissé, dans cette dernière ville, la division prussienne de Kleist, pour arrêter nos têtes de colonne, et pour s'assurer que nous ne passerions pas l'Elster et la Pleisse, avant qu'il n'eut achevé son mouvement de flanc. Il devait donc naturellement s'attendre à ce que la grande armée conserverait sa position de Lutzen jusqu'à ce que le point de Leipzig eut été emporté. Il était hors de toutes les règles de l'art militaire, et par conséquent contre toute probabilité, que l'armée française allât s'entasser à l'entrée d'un défilé, pour le passage duquel on combattait. Une nuée de troupes légères, qui couvrait la plaine, pouvait facilement suivre tous nos mouvemens et en rendre compte au général Wittgenstein. Cependant, ce dernier déboucha de Pegau et de Zwenckau; son projet était d'attaquer l'*arrière-garde* française, de la renverser, de jeter, au delà de la route, toute sa cavalerie forte de vingt-cinq mille hommes, et de nous couper de la Saale et de nos communications. Il fallait donc d'abord, s'assurer de la position réelle de l'armée française, afin de savoir où était *l'extrémité de son aile droite*, c'est-à-dire, pour s'ex-

primer avec plus de justesse, l'arrière-garde. Il paraît que le général Wittgenstein, pénétré de l'idée que l'armée française devait être en pleine marche le 2 au matin, avait *calculé* la position où se trouvait l'arrière-garde, puisqu'en faisant attaquer les positions de Gross Gorschen et de Kaya, par une division du corps de Blücher, il ne croyait rencontrer qu'un faible corps français. Une fois que Blücher fut aussi fortement engagé, et voyant que le 6e et puis le 4e corps, qu'il croyait sans doute déjà passés, arrivaient seulement, il ne lui fut plus possible de changer ses premières dispositions, et il fallut livrer bataille, sur le terrain où il s'était d'abord présenté. Mais alors il lui restait deux choses à faire, qui auraient pu changer, au moins pour cette journée, la face des affaires. La première était de donner au général Miloradowitsch, qui avait douze mille hommes d'élite et une nombreuse artillerie, l'ordre de se rendre en hâte sur le champ de bataille (*a*). La seconde était d'envoyer, au devant du prince vice-roi, la moitié de cette nombreuse cavalerie, dont le général Wittgenstein tira si peu de parti. On assure que ce dernier conseil fut donné par un général prussien, et certes il était bon; car, même en supposant qu'on n'aurait pas arrêté le 11e corps, on l'aurait au moins assez retardé, pour l'empêcher de faire la diversion, qui fut si utile au succès de la bataille.

Mais supposons même que ces deux fautes n'aient pas été commises, et que le général Wittgenstein ait gagné la bataille, il est probable que ce n'aurait été qu'à la nuit; car les vingt-deux bataillons de la garde et les deux dernières divisions du 4e corps, qui étaient à portée d'entrer en ligne, auraient sans doute prolongé la défense de Kaya et de Lutzen, pendant quelques heures. Quelle aurait alors été la situation des affaires le lendemain? car une armée battue ne disparaît pas en entier, et n'est pas toujours dispersée. Dès le moment où l'empereur aurait vu la bataille perdue, il est indubitable qu'il aurait appelé à lui les corps dont il pouvait disposer. D'après notre hypothèse,

(*a*) Le général Miloradowitsch a probablement fait, le 2, tout ce qu'il fallait faire. Détaché dans la direction de Zeitz, pour observer le 12e corps, il s'est cependant approché du champ de bataille, peu à peu. Chaque pas qu'il faisait en avant le mettait à portée de recevoir plutôt l'ordre d'entrer en ligne.

ces corps étaient les 5e, 11e et 12e, c'est-à-dire cinquante mille hommes. Le général Wittgenstein ne pouvait plus disposer de son côté que de la division Kleist. Il se trouvait donc dans une situation plus difficile encore que la veille. Il est à remarquer que la réflexion que nous venons de faire nous est fournie par les rapports même de l'armée ennemie. En posant comme fait certain que le général Wittgenstein avait gagné la bataille du 2, et que l'action devait recommencer le 3, on justifie la retraite de l'armée combinée, par les motifs que nous venons d'exposer.

Que peut-on conclure du récit de la bataille de Lutzen et des réflexions que nous avons soumises au lecteur ? Est-ce aller trop loin que d'avancer que le général Wittgenstein, sur une hypothèse trop hasardée, a tenté une expédition d'avant-garde, et que le courage de ses troupes n'a fait que retarder une défaite certaine, dès l'instant qu'il avait rencontré la plus grande partie de l'armée française dans un lieu où il ne la croyait plus ?

Le 3 au matin l'armée française se mit en mouvement, pour suivre l'ennemi, sur la route de Dresde, qui était la seule qu'il pût prendre. Elle fit par conséquent un changement de direction à droite, et vint
Pl. XI. se déployer sur la rive droite de l'Elster. Le 5e corps quitta Leipzig, et vint par la rive gauche de l'Elster, passer cette rivière à Zwenckau, où il prit position. Le 11e corps, toujours sous les ordres du prince vice-roi, ainsi que le 5e (quoique ce dernier fût détaché), passa à Pegau et prit position à moitié chemin de Borna. Le 12e corps fut dirigé sur Zeitz. Les 4e et 6e corps passèrent l'Elster à Predel et Leitzkowitz, entre Pegau et Zeitz; le 4e corps, tenant la gauche ainsi qu'il avait combattu. Le 3e corps, destiné à marcher sur Wittenberg et Torgau et qui avait le plus souffert à Lutzen, resta sur le champ de bataille : le quartier général fut à Pegau. Le même jour, l'armée prussienne resta à Borna et l'armée russe à Frohburg, ayant le corps de Miloradowitsch à Altenburg.

Le 4 l'armée française passa la Pleisse. Le 5e corps vint à Moelbus, en avant de Roetha. Le 6e., à Borna, où était le quartier impérial. Le 4e, à Frohburg. Le 12e était à Zeitz. Le Prince vice-roi, qui faisait l'avant-garde avec le 11e corps, prit position à Hopfgarten, entre

Geithayn et Laussigk. Le même jour, l'armée prussienne se retira de Borna, par Laussigk, derrière la Mulda à Colditz, où elle prit position. L'armée russe vint à Rochlitz, et le corps de Miloradowitsh, qui l'avait rejoint, resta en arrière-garde, en arrière de Geithayn. Les deux souverains étaient arrivés à Dresde.

Le 5 l'armée passa la Mulda, devant Colditz, le prince vice-roi se trouva en présence de l'ennemi. C'était le corps de Kleist et la division Hunerbein, du corps de York, commandée par le colonel Steinmetz. Le pont de la Mulda était coupé et la canonnade s'engagea d'une rive à l'autre. Le prince déploya la division Charpentier devant l'ennemi, et pendant que cette division l'occupait de front, il se rendit avec la division Gerard, à un gué qui était plus à gauche vers le village de Sermuth et y passa la rivière. Au lieu de se rabattre ensuite de flanc Pl. XI. sur Colditz, il longea jusqu'au bout le parc qui est en arrière de cette ville et vint prendre position au village de Komischau, où il fit établir sur les hauteurs qui dominent la grande route une batterie de vingt pièces de canon. Ce mouvement obligea les divisions prussiennes à évacuer Colditz. Le corps de Kleist se retira sur Leisnig; mais la division Hunerbein étant forcée de passer sous le feu de cette batterie, elle fut mise en déroute et perdit assez de monde : elle se retira sur Hartha. Près du village de Gersdorf, à une demi-lieue avant d'arriver à Hartha, le prince vice roi, toujours à la tête de la division Gerard, rencontra le corps de Miloradowitsch qui avait pris position. Il s'arrêta quelque temps en présence, pour attendre que le pont de Colditz fût réparé. Alors ayant été rejoint par la division Charpentier, il en laissa une brigade en réserve à la lisière du bois et attaqua l'ennemi avec les trois autres, en trois colonnes. Le combat fut vif et opiniâtre, mais enfin l'ennemi fut renversé et forcé de se retirer à Waldheim avec perte d'environ deux mille hommes : nous en perdîmes près de six cents. Ce jour le prince vice-roi prit position à Hartha. Le quartier impérial vint à Colditz. Le 5ᵉ corps se rendit à Wurzen, où le pont de la Mulda fut rétabli. Le 3ᵉ corps était parti le 4 de Lutzen et se dirigeait sur Torgau. Le 6ᵉ corps était en arrière de Colditz. Le 4ᵉ, à Rochlitz. Le 12ᵉ, à Altenburg. Le même jour l'armée prussienne était à Dobeln, se dirigeant sur Meissen; l'armée russe, à Nossen et le corps de Miloradowitsch en faisait l'arrière-garde.

Le 6, le prince vice-roi, qui était toujours d'avant-garde, rencontra le corps de Miloradowitsch qui était resté à Waldheim, après avoir détruit le pont de la Tschoppe. On se canonna pendant quelques heures jusqu'à ce que le pont de la Tschoppe fût rétabli. Alors le général Miloradowitsch, ayant laissé sa cavalerie à Reichenbach où elle engagea un combat assez vif, se retira à Etzdorf près de Rosswein dans une bonne position couverte par des ravins assez profonds, et se prépara à la défendre. Le prince vice roi fit faire une fausse attaque sur sa gauche et se porta par échelons, la droite en avant, sur la gauche de l'ennemi; après un combat assez vif, le général Miloradowitsch, fut obligé de se replier sur Nossen, ayant perdu environ deux cents hommes. Ce jour-là, le 11ᵉ corps resta à Etzdorf. Le 5ᵉ de Wurzen, au lieu de prendre la route de Torgau, avait appuyé à droite et était venu à Oschatz. Le quartier impérial et le 6ᵉ corps vinrent à Waldheim. Le 4ᵉ corps était à Mittweyda et le 12ᵉ, à Penig. L'armée prussienne était arrivée à Meissen, où elle commença à passer l'Elbe. L'armée russe était à Wilsdruff, et l'arrière-garde de Miloradowitsch resta à une demi-lieue de là, à Limbach.

Le 7, le prince vice-roi avec le 11ᵉ corps rencontra l'arrière-garde de Miloradowitsch dans une assez forte position à Limbach. Après un engagement assez vif, l'ennemi fut forcé et culbuté sur Wilsdruff, ayant perdu environ cinq cents prisonniers. Le général Miloradowitsch se retira à Dresde, et occupa les faubourgs de la ville et les ouvrages qui couvraient le pont de bateaux établi par les Russes à une demi-lieue au-dessus de Dresde. Le quartier impérial avec le 6ᵉ corps vint à Nossen. Le 5ᵉ corps se porta devant Meissen. Le 4ᵉ et le 12ᵉ se mirent en colonne sur la grande route de Freyberg et de Chemnitz. Le 11ᵉ était devant Dresde.

Dès le 5 le passage des troupes russes, dans la ville de Dresde, avait commencé; il dura encore jusqu'au 8 au matin, jour où l'empereur de Russie et le roi de Prusse partirent de la Ville neuve (à la droite de l'Elbe), où ils avaient leurs quartiers. Le 7 au matin, le roi de Prusse se rendit de sa personne à Meissen, pour voir défiler ses troupes qui repassaient l'Elbe. Il revint le même soir à Dresde, d'où il partit avec son allié. Le 8 vers midi, le prince vice-roi entra à Dresde

avec le 11e corps. Ayant pris avec lui un piquet de cavalerie, il alla reconnaître le pont de bateaux (A) au-dessus de la ville, où le général Pl. V. Miloradowitsch avait encore des troupes. Après avoir tiré quelques coups de fusil, les Russes évacuèrent leurs ouvrages et mirent le feu au pont : l'arche de charpente qui avait été construite sur le grand pont de Dresde, avait été brûlée le matin. Le même jour l'empereur Napoléon arriva à Dresde et fut de suite reconnaître à Priesuitz, au-dessous de la ville, l'emplacement d'un pont de radeaux, qu'il donna ordre d'y jeter. La garde impériale vint le même soir à Dresde. Le 5e corps entra à Meissen. Le 6e resta à Nossen. Le 4e et le 12e continuèrent leur mouvement sur Dresde.

Le 9, dès trois heures du matin, le pont de Priesnitz avait été commencé par le colonel La Salle ; la division Fressinet était près du village. Le prince s'y rendit, et l'artillerie du 11e corps, manquant de munitions en raison de la rapidité de sa marche et des combats qu'il avait livrés, fut renforcée par celle de la garde pour soutenir les travaux. Une batterie de dix-huit pièces, fut placée à gauche de Priesnitz (B), et une de seize à la droite de ce village (C). Un bateau pêcheur, ayant été aperçu à l'autre bord, fut amené et servit à passer deux compagnies de voltigeurs, qui se portèrent en avant vers Mukten en tirailleurs. Peu à près le premier radeau du pont, ayant été achevé, servit à passer deux bataillons, qui furent placés dans le fond du rentrant (D). L'ennemi vint pour s'opposer à ce mouvement; il établit quarante bouches à feu sur les hauteurs de la rive droite (E), et plusieurs bataillons de grenadiers marchèrent droit sur nos bataillons (D) et engagèrent une fusillade à bout portant, malgré la mitraille de nos batteries. Notre artillerie leur démonta un grand nombre de pièces; ils les remplacèrent. On plaça une batterie dans l'Ostrauer Wiese (G) pour les prendre en flanc ; elle fut réduite au silence. Enfin quatre-vingts bouches à feu ayant été successivement amenées dans nos batteries (B. C.), les Russes ne purent plus résister et furent forcés à la retraite, ayant perdu près de huit cents hommes et plus de deux cents chevaux d'artillerie. Notre perte se monta à environ six cents morts ou blessés, dont cinq cents dans les deux bataillons qui étaient à la rive droite.

Les Russes qui étaient dans la Ville neuve, faisaient un feu suivi

de mousqueterie et d'artillerie sur la Ville vieille. L'empereur, pour les faire taire, fit placer le même matin une batterie de vingt bouches à feu sur la terrasse de Bruhl, sur le bord de l'Elbe. Trois cents voltigeurs furent jetés à la rive droite, sous la protection de cette artillerie. L'ennemi fit avancer trois bataillons et les fit soutenir par douze bouches à feu. Mais quelques-unes de leurs pièces ayant été démontées et la batterie réduite au silence, les bataillons, trop exposés au feu de notre artillerie furent obligés de se retirer. Les 4e, 6e et 12e corps arrivèrent ce jour-là devant Dresde.

Dans la nuit du 9 au 10, une crue d'eau fit lâcher les ancres du pont de Priesnitz; il fallut le réparer, ce qui occupa toute la journée du 10. Alors l'empereur, ayant fait placer des échelles dans l'arche rompue du pont de pierres de la ville, fit passer, par ce moyen, la division Charpentier dans la Ville neuve.

Le 11, les divisions Gerard et Fressinet, du 11e corps, passèrent à Priesnitz et se réunirent à la division Charpentier, sur la route de Bautzen. Les 4e et 6e corps suivirent avec le 1er de cavalerie. Le même jour le pont de pierre fut également réparé, par une arche en charpente. Le quartier impérial resta à Dresde avec le 12e corps. Le même jour le prince de la Moskowa entra à Torgau, avec le 3e corps, et prit position à la rive droite de l'Elbe. La forteresse lui fut remise par le général Thielemann, qui quitta Torgau avec son état-major, et passa à l'ennemi. Le 5e corps venant de Meissen y arriva presque en même temps. Le général Regnier s'y rendit alors, pour prendre le commandement du 7e corps, qui fut composé de la division Durutte, complétée par de nouvelles troupes, et de la division saxonne de Sahrer. Le général Lecoq fut chargé d'organiser une seconde division, qui devait faire partie du même corps. Le 2e corps, sous les ordres du duc de Bellune, et le 2e de cavalerie, commandé par le général Sebastiani, reçurent l'ordre de se rendre à Wittenberg où ils arrivèrent le 13.

Le 12, le roi de Saxe, sur l'invitation de l'empereur Napoléon, rentra dans sa capitale où il fit une entrée solennelle. L'empereur avait été au-devant de lui jusqu'à Grimma. Le roi de Saxe, après avoir quitté Plauen, s'était d'abord retiré à Ratisbonne, ainsi que nous l'avons vu;

ensuite il avait été à Linz, puis enfin à Prague. Le 15, arrivèrent à Dresde les régimens de cuirassiers de la garde et de Zastrow, un régiment de hussards et un de lanciers qui s'étaient retirés en Bohème et qui allèrent rejoindre le 1er corps de cavalerie, commandé par le général Latour-Maubourg.

Cependant l'armée russo-prussienne, après avoir repassé l'Elbe, s'était retirée sur Bautzen, dans un camp retranché, qui avait été préparé dès le mois de février. Cette position, célèbre dans la guerre de sept ans, avait paru d'un bon augure, et les ouvrages qu'on y avait faits semblaient la rendre inexpugnable. Le général Wittgenstein résolut, en conséquence, d'y attendre les renforts qui venaient de Prusse, et le corps de Barcklay de Tolly, qui avait passé l'Oder. Le quartier général en partant de Dresde, le 8, s'était rendu à Bischoffwerda et de là à Bautzen. Le 12, l'armée combinée se réunit sous les murs de cette ville, et le quartier général fut à Wurschen. Le général Miloradowitsch avec une arrière-garde d'environ vingt mille hommes et quarante canons, avait pris position à Fischbach sur la route de Bischoffwerda. Le général Kleist était vers Zobeltiz, sur la route de Grossenhayn à Elsterwerda. Le chef des Cosaques Platow le couvrait à Grossenhayn, avec environ vingt mille hommes des siens et un petit corps russe. Le général Büluw avec son corps et celui de Woronzow avait quitté le blocus de Magdebourg et s'était retiré sur Berlin, afin de couvrir la capitale.

Les 4e, 6e et 11e corps avaient passé l'Elbe le 11, ainsi que nous l'avons vu. Le 4e corps qui avait passé ce fleuve au pont de Priesnitz, se dirigea sur Koenigsbruck. Le 6e qui suivit, vint à Reichenbach, entre Koenigsbruck et Camenz. Le 11e corps prit la direction de Bischoffwerda.

Le 12, le duc de Tarente continuant son mouvement avec le 11e corps, rencontra l'arrière-garde de Miloradowitsch et l'attaqua. L'ennemi, en se retirant de Fischbach, prit successivement position à Schmiedefeld et Bischoffwerda. Dans ce dernier lieu le combat fut assez vif; mais la division Charpentier, qui était à la gauche, ayant fait ployer l'aile droite des Russes, tourna leurs positions et coupa une de leurs colonnes. Le général Miloradowitsch fut alors obligé à la retraite, qu'il fit sur Bautzen, ayant perdu environ quinze cents hommes et cinq cents pri-

sonniers. Les Russes en se retirant, mirent le feu aux magasins qui se trouvaient à Bischoffwerda, ce qui causa l'incendie de la ville; elle fut brûlée à l'exception de trois maisons. Le même jour, le prince vice-roi partit de Dresde, pour aller prendre le commandement de l'armée qui devait se former en Italie.

Le 13, le 11ᵉ corps prit position à peu près à moitié chemin de Bischoffwerda à Bautzen. Les 4ᵉ et 6ᵉ restèrent à Koenigsbruck et Reichenbach. Le 12ᵉ et la garde, au quartier impérial de Dresde. Le 5ᵉ marcha de Torgau vers Ubigau, dans la direction de Dobrilugk. Le 3ᵉ marcha également de Torgau vers Herzberg, dans la direction de Luckau. Le 2ᵉ et la cavalerie du général Sebastiani étaient à Wittenberg. Le but de l'empereur Napoléon était, en menaçant la communication de Berlin à la grande armée ennemie, de l'obliger à manœuvrer, ou à déployer le plan de campagne qu'elle voulait suivre. Un autre motif engageait encore l'empereur Napoléon à temporiser, pendant quelques jours. Une division de la jeune garde sous le général Barrois, arrivait seulement; celle de la vieille garde du général Decouz suivait; la plus grande partie de la cavalerie était en marche pour joindre l'armée; et les 2ᵉ et 7ᵉ corps devaient achever de s'organiser.

Pl. XI.

Le 14, tous les corps de l'armée française restèrent en position. L'armée ennemie se tint également dans son camp de Bautzen couverte à deux lieues, sur la route de Dresde, par l'arrière-garde de Miloradowitsch. Le corps du général Barcklay de Tolly arriva au camp de Bautzen.

Le 15, le 11ᵉ corps se portant en avant rencontra près de Goedau celui de Miloradowitsch. Après quelques charges, inutilement tentées par la cavalerie ennemie, la canonnade s'engagea assez vivement. L'ennemi fut cependant forcé de repasser la Sprée à Bautzen, ayant perdu environ deux cents prisonniers et six cents hommes hors de combat. Nous en perdîmes près de trois cents. Le soir le 11ᵉ corps prit position en face de Bautzen, depuis Gaussig, jusqu'à Welka.

La grande armée française ayant reçu les troupes qui lui manquaient encore à Lutzen, et l'empereur Napoléon voyant que les ennemis étaient déterminés à attendre la bataille dans leur position de Bautzen, se décida à y diriger son armée. Il fallait d'abord établir et assurer la

communication entre le centre et l'aile gauche de l'armée, au delà de l'Elster noire. Cette communication était gênée par les Cosaques de Platow et le corps de Kleist, qui se trouvaient encore à Grossenhayn. Le 15, le maréchal duc de Trévise partit de Dresde avec la division Dumoutier de la jeune garde, et la cavalerie du général Latour-Maubourg. Le 16, Platow fut attaqué et, après une assez courte canonnade, ses Cosaques tournèrent le dos, en faisant quelques salves de pistolets ou de carabines et se dispersèrent. Le corps de Kleist fut alors attaqué. Le combat fut vif et la résistance assez obstinée; mais l'ennemi fut enfin forcé dans ses positions et obligé de se retirer; les Russes, dans la direction d'Ortrand, les Prussiens, dans celle d'Elsterwerda. Le duc de Trévise suivit l'ennemi, le 17, dans cette dernière direction; le 18, il revint à Grossenhayn, d'où il reprit la route de Bautzen. Le 15, les 6e, 4e et 12e corps partirent également de leur position, pour s'approcher de Bautzen où ils arrivèrent le 16 et prirent position derrière le 11e corps. Le 18, le 5e corps se mit en mouvement vers la droite dans la direction de Hoyerswerda; le 3e et le 7e le suivaient. L'empereur Napoléon avait destiné ces trois corps à déborder l'extrême droite de la position des ennemis. Nous verrons plus bas que leur mouvement jeta l'armée combinée hors de la ligne de ses retranchemens, et la mit dans une fausse position. Le 16, la division Barrois de la jeune garde partit de Dresde. Le 18, l'empereur partit lui-même avec le restant de sa garde et vint le même jour à Hartau; le lendemain, le quartier impérial était devant Bautzen. Pl. XI.

Le 18, l'ennemi ayant appris que le 5e corps était arrivé à Hoyerswerda, jugea que ce mouvement pouvait menacer sa droite et voulut l'empêcher. N'ayant point de connaissance des 3e et 7e corps qu'il croyait plus éloignés, il pensa n'avoir à faire qu'à quinze ou dix-huit mille hommes. En conséquence, le général York, avec douze mille Prussiens, fut détaché sur Hoyerswerda dans la nuit du 18 au 19 et vint prendre position à Weissig. Le général Barcklay de Tolly le soutenait avec dix-huit mille Russes. Le 19, le général Bertrand détacha la division Pery du 4e corps, à Koenigswartha, pour maintenir la communication avec l'aile droite de l'armée. Cette division arriva vers midi, et s'établit un peu négligemment, sans faire garder les bois qui étaient devant son front. Vers quatre heures après midi, elle fut attaquée par

le général Barcklay de Tolly, et mise en désordre. Environ six cents hommes, parmi lesquels le général Balathier blessé, deux canons et trois caissons tombèrent au pouvoir de l'ennemi. La division s'étant cependant ralliée, s'appuya aux bois qui sont derrière Koenigswartha et soutint le combat. Alors le comte de Valmy, étant arrivé avec de la cavalerie, se mit à la tête de la division italienne, et Koenigswartha fut repris.

Pendant ce temps, le 5ᵉ corps avait rencontré le général York à Weissig dans une assez bonne position. Le combat s'engagea et dura avec beaucoup d'acharnement jusqu'au soir. La position de Weissig fut enlevée, et le général York obligé de se replier sur son armée. Il rentra en ligne dans la nuit, et le corps de Barcklay de Tolly fut chargé de défendre la Sprée, à l'extrême droite de l'armée ennemie.

Le 19, l'armée fut déployée en face de Bautzen, où l'aile droite et
Pl. III. le centre occupaient les positions suivantes. Le 12ᵉ corps (1), sur les hauteurs de Techritz. Le 11ᵉ corps (2), derrière le Windmuhlenberg, près de Breska. Le 6ᵉ corps (3), en avant de Salz Forstgen. Le 4ᵉ corps (4), appuyant sa gauche à Welka et à la chaussée de Hoyerswerda. La garde et la cavalerie (5), sur la route de Dresde, derrière Goedau. Le quartier impérial (6), à Forstgen. L'aile gauche n'était pas encore en ligne. Le 5ᵉ corps était resté à Weissig. Le 3ᵉ était un
Pl. XI. peu en arrière à Maukersdorf. Le 7ᵉ, devant Hoyerswerda. Le 2ᵉ s'était avancé de Wittenberg vers Dahme et Golzen, et se trouvait en présence des corps prussiens de Bülow et de Borstel, et de la division russe de Harpe.

Tout était prêt pour une bataille générale, et les deux armées n'attendaient plus que le signal, qui devait se donner le lendemain. La grande armée française avait été renforcée du 7ᵉ corps, fort d'environ douze mille hommes, de dix mille hommes de cavalerie et de huit mille de la garde; ce qui, joint aux 5ᵉ et 12ᵉ corps, et à deux divisions du 4ᵉ qui n'avaient pas été en ligne à Lutzen, et à environ soixante-treize mille hommes, restant des troupes qui avaient combattu le 2 mai, en portait la force totale à environ cent cinquante mille hommes.

L'armée ennemie, de son côté, renforcée par les petits corps détachés qui étaient rentrés, par de nouvelles levées venues de l'intérieur de la Prusse, par le corps de Kleist et par celui de Barcklay de Tolly,

comptait environ cent soixante mille hommes. Cette armée, reposée et assise dans une position rendue formidable par les ressources de l'art et par la nature, pouvait peut-être concevoir l'espérance d'effacer la défaite de Lutzen. Le camp qu'elle avait choisi, entre les deux Pl. III. routes qui de Bautzen conduisent à Goerlitz par Wurschen, et à Loebau par Hochkirch, avait été fortifié sur tout son front. La droite, placée sur les hauteurs de Krekwitz, était couverte par des retranchemens et des redoutes. Devant le centre et la gauche, s'étendait une ligne de retranchemens, qui, commençant près du village de Litten, s'étendait derrière Baschitz et Jenkowitz, jusqu'à la route de Loebau, où elle faisait un coude et courait parallèlement à cette route, jusque près de Hochkirch. Devant le front, la ville de Bautzen avait été mise en état de défense, entourée de palissades, les portes murées, les murs crénelés et garnis d'artillerie. Car le camp retranché ne devait servir de position que pour la seconde journée, et la première bataille devait être livrée pour défendre la Sprée, dont les bords sont assez escarpés.

Le 19, au soir, l'armée prussienne occupait les positions suivantes: Le général Miloradowitsch tenait Bautzen et occupait, avec environ vingt mille hommes, les hauteurs à la gauche de cette ville (7). Le général Kleist, avec dix mille hommes, occupait la hauteur de la droite (8), jusque vers Burg. L'aile gauche, sous les ordres du prince Gorczakow, forte de trente mille hommes, était derrière les retranchemens, depuis Baschitz jusqu'à Hochkirch (9). Le corps de York, de quinze mille hommes, était à droite de ce dernier, s'étendant vers Litten (10). Le corps de Blücher, de vingt-cinq mille hommes, occupait les hauteurs de Krekwitz (11). Le corps de Barcklay de Tolly, de trente mille hommes, était entre les deux Sprée, en avant de Gottamelde, ayant une avant-garde à Klix et occupant Malschwitz (12). La cavalerie, les gardes russes et la réserve d'environ trente mille hommes, étaient en arrière entre Burschwitz et Kumschütz (13). Le quartier-général de l'empereur Alexandre, qui avait pris le commandement de l'armée, était à Wurschen, et celui du roi de Prusse, à Kumschütz.

Le 20, au matin, l'empereur Napoléon fit ses dispositions d'attaque. Le 12ᵉ corps fut placé à l'extrémité de l'aile droite (14), et le duc de Reggio eut l'ordre de jeter un pont sur la Sprée, et d'attaquer l'aile gauche russe sur les hauteurs de Doberschau et Sinkwitz. Le duc de

Tarente, avec le 11e corps (15), fut chargé de l'attaque de Bautzen; il devait jeter un pont près de la ville. Le 6e corps (16), fut chargé de l'attaque du corps de Kleist; le duc de Raguse reçut l'ordre de jeter un pont à une demi-lieue au-dessous de la ville. Le 4e corps fut placé à la gauche du centre (17), et devait passer la Sprée vers Nimschutz et Nieder Gurck. Le prince de la Moskowa, qui commandait l'aile
Pl. III. gauche, composée des 3e, 5e et 7e corps, reçut l'ordre de s'approcher de la Sprée au village de Klix, de forcer ce passage, et prenant la direction au delà de la droite des retranchemens ennemis, se diriger entre Preititz et Glein sur Wurschen. La garde et les réserves furent placées à cheval des deux routes de Camenz et de Bischoffwerda (18), derrière le 11e corps.

A midi la canonnade commença. Le duc de Tarente n'eut pas besoin de jeter un pont de chevalets, celui en pierre, sur la route de Dresde (19), n'avait pas été détruit; il l'emporta. Le 12e corps jeta un pont près de Grabschütz (20), et le duc de Raguse, un second au-dessous de Seydau (21). Le 4e se borna à l'attaque de Nimschutz et Nieder Gurck; il ne pouvait pas passer la Sprée, ni marcher aux hauteurs de Krekwitz, avant que d'un côté Bautzen et toutes les hauteurs qui bordent la Sprée n'eussent été enlevés, et que de l'autre côté le prince de la Moskowa ne fût entré en ligne avec ses trois corps. Le combat dura, avec beaucoup d'opiniâtreté, pendant cinq heures. L'ennemi essaya plusieurs charges de cavalerie, qui n'eurent aucun effet; les 6e et 12e corps gagnaient toujours du terrain. Le 12e corps couronna les hauteurs d'Ebendorf et Postewitz; le 11e se rendit maître de celles de Priswitz. Le 6e corps parvint à occuper celles de Seydau. Alors le duc de Raguse fit attaquer Bautzen par la division Compans. Les voltigeurs s'élancèrent par les rochers qui sont au pied des retranchemens, qui couvraient la ville du côté du faubourg des Vandales (22). L'officier supérieur qui commandait la batterie russe devant Bautzen, fut tué d'un coup de feu et la batterie enlevée au pas de charge. Les murs et les remparts de la ville furent escaladés, et les Russes, qui s'y trouvaient encore, faits prisonniers.

Les généraux Kleist et Miloradowitsch voyant toutes leurs positions forcées, se replièrent avec leurs troupes, en partie derrière le ruisseau qui coule à Nieder Kayna, en partie sur les hauteurs de Jenkowitz et Weissig (23). Le 4e corps avait forcé Nimschutz et Nieder

Gurck, et s'était établi en partie au delà du premier bras de la Sprée (24) en face de Pliskowitz et Doberschütz où le général Blücher avait envoyé la division Ziethen (25). Le duc de Raguse fit attaquer, par la division Bonnet, le village de Nieder Kayna qui fut enlevé, malgré un renfort de trois mille hommes que Blücher avait envoyé au général Kleist. Le duc de Reggio s'avança de son côté jusque vers les hauteurs de Kuhnitz; le 11ᵉ corps appuya à gauche du 12ᵉ. A sept heures du soir les corps de Kleist et Miloradowitsch étaient rentrés derrière les retranchemens, et la bataille de Bautzen était terminée. L'armée française occupa ce soir les positions suivantes. Le 12ᵉ corps toujours à la droite (26) vers Kuhnitz et Pinewitz. Le 11ᵉ à cheval des deux routes de Loebau et Goerlitz (27), sur les hauteurs de Klein Jenkowitz. Le 6ᵉ corps, plus à gauche (28) en face du centre des retranchemens ennemis et sur les hauteurs qui dominent ces retranchemens. Le 4ᵉ corps resta dans sa position (17 et 24). Le prince de la Moskowa avec les 3ᵉ et 5ᵉ corps était arrivé en face de Klix (29). Le 7ᵉ corps n'était pas en ligne (30). A huit heures, l'empereur entra à Bautzen, où il prit son quartier général. La garde et les réserves furent placées entre Nadelwitz, Auritz et Taucher (31). L'armée française se trouvait ainsi à cheval sur la Sprée, et la continuité de sa ligne était interrompue par le corps de Blücher qui occupait Krekwitz, et celui de Barcklay de Tolly, qui était encore à Glein et Klix.

Cependant l'empereur Alexandre qui, après la bataille de Lutzen, avait pris en personne le commandement de l'armée combinée, était toujours décidé à recevoir la bataille dans la position retranchée qu'il avait choisie et qu'il regardait comme inexpugnable. C'était d'ailleurs le point où il avait, dès auparavant, résolu de combattre; et la défense de la Sprée n'avait été regardée que comme un accessoire de la bataille générale qu'on voulait livrer. Ce souverain établit donc, le 20 au soir, son quartier général à l'auberge de Klein Burschwitz (32), et fit ses dispositions pour le lendemain. L'aile gauche passa sous les ordres du général Miloradowitsch. Les troupes du prince Gorczakow restèrent dans les retranchemens entre Baschitz et Hochkirch (9). Le corps de Miloradowitsch renforcé par la division du prince Eugène de Wurtemberg, fut placé sur les hauteurs au delà du ruisseau qui couvrait la gauche des retranchemens (33). On supposait que le projet de l'empe-

reur Napoléon était de tourner par ce côté la position de l'armée combinée. A la droite du prince Gorczakow étaient les corps de Kleist et d'York, s'étendant vers Litten (10); ces corps se trouvaient sous les ordres du général Blücher qui commandait le centre et qui tenait encore les hauteurs de Krekwitz (11). L'aile droite, sous les ordres du général Barcklay de Tolly, occupait toujours les hauteurs de Glein, et les points de Klix et Malschwitz (12). Les réserves restèrent entre Burschwitz et Kumschütz (13).

Le 21, à cinq heures du matin, l'empereur Napoléon se rendit au 6e corps, sur les hauteurs de Nieder Kayna, et la bataille commença par notre aile droite. Le 12e corps se porta en avant vers Weissig et Rachlau (34) et engagea le combat par ses troupes légères. Le général Miloradowitsch croyant, ainsi que nous l'avons vu, que les grands efforts de l'armée française devaient être dirigés contre lui, ne se contenta pas d'opposer une vive résistance; il tira de nouvelles troupes à lui, et prit l'offensive. Alors le duc de Reggio, reçut l'ordre de reployer son corps en échelons en refusant la droite, ce qu'il fit en reprenant à peu près la position d'où il était parti (26). Le 11e corps reçut l'ordre de soutenir le 12e. Le combat se soutint sur ce point avec une opiniâtreté qui acheva de tromper l'ennemi, détourna son attention de sa droite et l'empêcha d'y porter des troupes.

Pendant ce temps, le prince de la Moskowa, avec les 3e et 5e corps, avait fait attaquer le village de Klix, qui fut emporté. Il passa la Sprée et ayant formé ses colonnes entre Bresa et Salga, il attaqua et enfonça bientôt le centre du corps de Barcklay de Tolly. Ce dernier, forcé d'abandonner Malschwitz et les hauteurs de Gottamelde, prit position entre Glein et l'étang de Malschwitz (35). Le prince de la Moskowa déploya ses troupes devant l'ennemi (36), et l'engagement devint général. Vers dix heures, le corps de Barcklay fut encore une fois forcé, et obligé de se retirer vers Baruth et Rackel (37). Les 3e et 5e corps le suivirent (38). Le village de Preititz fut enlevé et le flanc droit du corps de Blücher se trouva découvert. En même temps l'empereur Napoléon, voulant toujours tenir l'aile gauche de l'ennemi occupée, ordonna au 6e corps (28) d'attaquer les retranchemens par la route de Goerlitz et par Baschitz. Il s'engagea sur ce point une vive canonnade.

Cependant le général Blücher, sentant bien que la perte de Preititz l'obligerait à quitter sa position, fit marcher sur ce point le corps de Kleist, et la division des gardes (39). Le village de Preititz, vivement attaqué vers une heure, fut repris; mais l'ennemi ne put passer outre. Le prince de la Moskowa fit établir des batteries sur les hauteurs de Malschwitz, et commença à canonner les retranchemens de Krekwitz. Alors l'empereur Napoléon voyant l'aile gauche de l'ennemi suffisamment engagée, et jugeant le centre assez affaibli, par les troupes qu'il avait fallu en détacher vers la droite, voulut attaquer le corps de Blücher de front. Le 4ᵉ corps, sous les ordres du maréchal duc de Dalmatie, qui commandait le centre de l'armée française, déboucha à une heure par Pliskowitz et Doberschütz, culbutant les troupes de la division Ziethen, qui tenaient ces villages, se forma en colonnes (40), et commença à canonner de front les retranchemens de Krekwitz. Vingt-quatre pièces de 12 que l'ennemi avait devant son front, furent bientôt réduites au silence. Alors le 4ᵉ corps reçut l'ordre de se porter en avant. La division wurtembergeoise, du général Franquemont, soutenue par la division Morand et par la cavalerie wurtembergeoise, fut chargée de l'attaque. Les hauteurs de Krekwitz et le village de ce nom furent emportés franchement et de la manière la plus brillante, malgré que le général Blücher, au moment du mouvement du 4ᵉ corps, eût rappelé à lui, de Preititz, la division des gardes. Le général Blücher fut obligé de se retirer sur Burschwitz (41), le 4ᵉ corps le suivit (42). Dans ce moment, le corps de York reçut l'ordre de déboucher de Litten et de reprendre Krekwitz (43). La division wurtembergeoise fortement attaquée, se vit forcée de plier un instant, et un bataillon, qui était dans le village, fut fait prisonnier malgré la plus belle défense.

La bataille était gagnée dès l'instant où l'ennemi avait été forcé de faire entrer en ligne ses dernières troupes. L'empereur n'hésita pas à faire marcher sa réserve au secours du 4ᵉ corps. La garde impériale et la cavalerie de Latour-Maubourg, firent un mouvement à gauche (44) et attaquèrent le corps de York en flanc. Le général Devaux établit une forte batterie sur le front du 4ᵉ corps et arrêta le général Blücher, qui s'ébranlait pour revenir sur ses pas. Les généraux Dulauloy et Drouot, avec soixante bouches à feu, s'avancèrent devant la garde et

mirent le désordre dans le corps de York, qui était déjà en retraite. Le prince de la Moskowa, en ce moment, emporta de nouveau le village de Preititz et poussa devant lui, dans la direction de Wurschen, les corps de Barcklay de Tolly et de Kleist, débordant toujours la droite de l'armée ennemie. Il était quatre heures, et le centre et la droite de l'ennemi étaient en pleine retraite.

Vers les sept heures du soir, les 3ᵉ et 5ᵉ corps arrivèrent à Wurschen (45). Les corps de Barcklay de Tolly, Kleist, Blücher et York se retiraient sur Weissenberg (46). En même temps le 6ᵉ corps, qui était entré dans les retranchemens ennemis par la route de Goerlitz, reçut l'ordre de pivoter à droite (47) pour prendre à dos l'aile gauche ennemie. Le 11ᵉ corps reçut l'ordre de l'attaquer par Gross Jenkowitz, et le 12ᵉ corps reprit l'offensive. Le général Miloradowitsch se vit alors forcé de quitter toutes ses positions, et de se retirer sur Loebau (48). Les réserves ennemies qui, au commencement du combat, s'étaient en grande partie portées vers leur gauche, suivirent la même direction. A la nuit, le centre et l'aile droite de l'armée française s'étendaient de Hochkirch à Wurschen (49). Le quartier impérial fut à l'auberge de Klein-Burschwitz (32). La perte de l'ennemi peut être évaluée à dix-huit mille hommes tués ou blessés et quelques milliers de prisonniers. La plus grande perte porta encore sur les Prussiens qui eurent à supporter le fort de la bataille. Notre perte s'élève à environ douze mille hommes. Parmi les blessés se trouvèrent le général Lorencez, du 12ᵉ corps, et les généraux wurtembergeois de Franquemont et de Neuffer.

Nous avons vu le général Wittgenstein perdre la bataille de Lutzen, pour n'avoir pas su reconnaître ou calculer exactement la position réelle de l'armée française; faute qui lui fit attaquer le centre, au lieu de la queue de la colonne. A Bautzen, le général en chef de l'armée combinée commit une faute bien plus grave. Après avoir choisi lui-même le champ sur lequel il voulait combattre; après avoir employé toutes les ressources de l'art pour enchaîner la victoire sous ses drapeaux; enfin, après avoir forcé, par l'opiniâtreté de sa résolution, l'armée française à venir se déployer devant lui, et à l'attaquer, dans le champ même où il avait tout préparé pour la vaincre, il s'en laisse arracher, par des combinaisons stratégiques qu'il n'a su

ni prévoir ni paralyser, et les formidables retranchemens de Wurschen et de Hochkirch tombent sans avoir été, pour ainsi dire, attaqués. La double bataille de Bautzen et de Wurschen présente un de ces exemples classiques de la haute stratégie, où le militaire qui veut s'instruire peut puiser des leçons utiles. C'est ce que va démontrer l'examen rapide des manœuvres des deux armées à Bautzen et à Wurschen, et de celles qui ont précédé et amené ces glorieuses journées.

Après la perte de la bataille de Lutzen, l'armée combinée ne pouvait plus repasser l'Elbe qu'à Meissen et à Dresde. Non-seulement il ne lui était plus possible de faire usage du pont de Roslau, sur lequel avaient passé les corps de York et de Wittgenstein; mais quand même elle aurait été en possession de Wittenberg et de Torgau, elle n'aurait pu faire usage de ces deux passages. Pour s'y rendre, il fallait traverser la ligne de mouvement de l'armée française, et risquer de recevoir une seconde bataille de flanc, sur les bords de la Mulda. La bataille de Lutzen avait entraîné à sa suite l'inconvénient inséparable de la non réussite de toutes les opérations stratégiques, faites obliquement à la base d'opérations. Il fallut se retirer sur l'extrémité la plus prochaine de cette base. Pl. XI.

Après Dresde, l'armée combinée avait deux directions de retraite; l'une était sur Luckau et Dahme, soit pour couvrir Berlin, soit pour défendre successivement la Sprée et l'Oder. Si elle voulait livrer encore une bataille avant de repasser l'Oder, les bords marécageux de la Sprée, entre Peitz et Luben lui offraient de bonnes positions. La distance entre Glogau et Custrin était assez grande pour que ces deux têtes de pont ne pussent pas servir à tourner la position des armées combinées; d'ailleurs, dans l'espace d'un mois, qu'il fallait au moins pour que l'armée française arrivât à l'Oder, on pouvait presser et décider la reddition de ces places. L'autre direction était celle de la Silésie, que prit l'armée combinée. Militairement parlant, on ne peut pas disconvenir que cette direction ne fût la moins avantageuse. Une bataille perdue au pied des montagnes de la Bohême, découvrait tous les états du roi de Prusse, et laissait, pour ainsi dire, la capitale à la merci du vainqueur. Mais des motifs politiques appuyaient cette mesure. D'un côté Berlin allait se trouver couvert par

l'armée suédoise, qui, réunie aux deux corps de Bülow et de Tauenzien, et à un corps russe, devait s'élever à environ cent mille hommes. D'un autre côté, il était politiquement utile de ne pas s'éloigner des frontières de l'Autriche. Tous les documens historiques que nous avons pu consulter, s'accordent à prouver que, dès cette époque, l'empereur de Russie et le roi de Prusse ne doutaient pas de la prochaine accession de l'Autriche à leur ligue. Nous reviendrons plus bas sur cet objet. Il était donc urgent de conserver la possibilité d'une communication non interrompue, avec les armées autrichiennes qui se formaient en Bohême. Il avait en conséquence été décidé qu'on se retirerait dans la haute Silésie, mais qu'on livrerait encore une bataille, avant de quitter la Saxe. Les renforts qu'avait reçu l'armée combinée la rendait de force égale à celle que l'empereur Napoléon pouvait employer. Il n'y avait donc aucun inconvénient apparent à tenter de nouveau la fortune des armes; c'était le parti le plus généreux et, par conséquent, le plus convenable.

Mais le choix du champ de bataille ne pouvait pas répondre aux espérances de succès qu'on avait conçues. Le camp retranché de Bautzen, couvrait, il est vrai, les deux routes de Goerlitz et de Loebau, et il était impossible de les suivre, sans emporter les retranchemens qui en défendaient l'accès. La ville de Bautzen avait été mise en état de défense, et les bords escarpés de la Sprée, garnis de troupes, offraient encore à l'armée française des obstacles à vaincre pour arriver à la position principale. Mais un camp retranché n'est une position vraiment avantageuse que quand l'ennemi est absolument contraint à l'attaquer de front. Il faut donc ou qu'il couvre en entier l'unique passage de l'ennemi, ou qu'il soit flanqué par des forteresses assez importantes pour offrir un point d'appui en cas de revers. Ni l'un ni l'autre de ces deux avantages ne se trouvait à Bautzen. L'aile gauche des retranchemens était, à la vérité, assez bien appuyée; il n'était pas probable que l'armée française hasardât de manœuvrer en grandes masses dans les montagnes boisées qui bordent presque la route de Loebau. Mais la droite était en l'air, et la forte position de Krekwitz ne pouvait pas la garantir d'être tournée. Le corps français
Pl. XI. qui venait de Hoyerswerda et qui s'avançait le long de la Sprée, une fois arrivé à Klix, n'avait pas plus de chemin à parcourir pour at-

teindre le derrière des retranchemens vers Wurschen, que pour aborder de front à Krekwitz.

C'est sur ces données que fut basé le plan d'attaque de l'empereur Napoléon, et il fut parfaitement secondé par l'erreur où resta constamment l'ennemi sur ses véritables intentions. Dès que ce souverain eut passé Dresde, il dut chercher l'ennemi sur la route de Berlin. Il était probable que l'armée combinée aurait voulu couvrir cette capitale, et un corps un peu considérable placé derrière l'Elster (Schwarze Elster) vers Elsterwerda et Herzberg, empêchait nécessairement l'armée française de se prolonger vers Bautzen. Les 2ᵉ, 3ᵉ, 5ᵉ et 7ᵉ corps furent destinés à chercher l'ennemi dans cette direction, et les 4ᵉ et 6ᵉ appuyèrent un peu à gauche pour maintenir la continuité de la ligne. Les quatre premiers corps devaient combattre ceux de l'ennemi qui se trouveraient devant eux, et si c'était l'armée combinée entière, le restant de l'armée française pouvait les joindre en deux marches. Si, au contraire, l'ennemi ne se rencontrait pas en forces dans la direction de Luckau, alors un des quatre corps, dont nous avons parlé, restant pour observer celui de Bülow, les trois autres se trouvaient avantageusement placés pour prendre en flanc la position de Bautzen.

Le général en chef ennemi fut, de son côté, complétement trompé sur le but réel des mouvemens du prince de la Moskowa. Il ne douta pas que l'empereur Napoléon ne fît marcher une partie de son armée sur Berlin; même après l'affaire de Weissig, il crut que le 5ᵉ corps seul était venu joindre l'armée. Les manœuvres de la journée du 20 confirmèrent l'ennemi dans l'opinion qu'il serait attaqué par sa gauche. Tous les efforts du centre et de la droite de l'armée française furent dirigés contre Bautzen et les hauteurs de Doberschau. Le soir, le centre Pl. III.
se plaça entre les deux routes, et l'aile droite s'étendit vers les montagnes où la gauche des Russes était appuyée. Le 4ᵉ corps resta à peu près stationnaire, et l'aile gauche n'entra pas du tout en ligne. Le général en chef ennemi fit ses dispositions pour la journée du 21, et ne les dirigea que contre les corps de l'armée française qu'il voyait devant lui. L'avant-garde de Miloradowitsch fut portée tout entière à la gauche; les corps de Kleist et d'York vinrent occuper le centre,

et il ne resta à l'aile droite que les deux corps de Blücher et de Barcklay de Tolly, qui y étaient déjà la veille.

Cette disposition donnait à l'empereur Napoléon des avantages dont il ne tarda pas à profiter; il ne s'agissait que de confirmer, de plus en plus, l'ennemi dans l'erreur où il était visiblement tombé. En effet, le 12e corps engagea le combat le premier; le général Miloradowitsch courut au-devant pour lui disputer le terrain. Bientôt il obtint des succès, et voyant arriver encore le 11e corps sur lui, ce mouvement et l'acharnement avec lequel combattait l'aile droite de l'armée française, le persuada entièrement que les efforts de la journée seraient dirigés contre lui. De nouvelles troupes lui furent envoyées, et l'attention du général en chef ennemi fut portée sur ce point. L'ennemi une fois engagé de ce côté, c'était le moment d'agir à l'aile opposée. Le prince de la Moskowa, qui n'avait dû arriver qu'alors, entra de suite en action, et poussa devant lui l'aile droite du général Barcklay. Il fallut alors que l'ennemi renforçât cette droite, où il ne croyait cependant encore qu'à une fausse attaque. Une partie du centre y marcha; mais, comme il était impossible de le dégarnir entièrement en présence du 6e corps, qui avait déjà attaqué la droite du général Gorczakow, il fallut que le général Blücher détachât une partie de ses troupes. Ce moment fut l'instant décisif de la bataille, et celui où l'empereur Napoléon vit compléter la réussite de ses manœuvres. En effet, Krekwitz fut emporté; et l'ennemi ayant été forcé de faire marcher sur ce point les dernières troupes du centre, afin d'essayer d'arrêter le 4e corps, l'empereur Napoléon, avec sa réserve, acheva la défaite du centre et de la droite de l'ennemi, tandis que le 6e corps, entrant presque sans résistance dans les retranchemens dégarnis, coupa et tourna la gauche.

Il est peu de batailles où les succès aient pu être prévus dès les premiers instans, ainsi que dans celle de Wurschen. L'ennemi avait, par ses propres dispositions, tout fait pour les assurer, et le général en chef, dont les manœuvres savantes avaient amené ces mêmes dispositions, n'eut plus, dès dix heures du matin, qu'à profiter des avantages qui fixaient la victoire sous ses drapeaux. Les troupes ennemies, et surtout l'armée prussienne, combattirent vaillamment, mais leur courage ne

pouvait pas effacer des fautes stratégiques irréparables ; il succomba sous les combinaisons de la science militaire.

Le 22, l'armée française se mit en mouvement pour suivre l'ennemi, sur les deux routes par lesquelles il avait effectué sa retraite, excepté le 12e corps qui resta en position sur le champ de bataille, entre Aurits et Nieder Kayna, pour observer les mouvemens de Bülow. L'aile droite de l'armée combinée, qui avait été poussée dans la direction de Weissenberg, avait bivonaqué à la hauteur de cette petite ville; l'aile gauche était venue à Loebau. Le 22, l'aile droite de l'armée combinée continua sa retraite par Weissenberg, Mengelsdorf, Koenigshayn et Ebersbach sur Ludwigsdorf, où elle passa la Queisse et prit position derrière. L'aile gauche vint de Loebau à Reichenbach, et passa la Queisse à Goerlitz, où elle prit également position. Le quartier général était à Lauban. L'arrière-garde de Miloradowitsch, arrivée sur la grande route de Goerlitz, prit position à Schops, derrière le ruisseau, où l'avant-garde française le rencontra quelques momens plus tard. On se canonna peu de temps dans cette position, ainsi que devant Reichenbach, où les dernières troupes russes s'arrêtèrent également. Mais sur les hauteurs entre Reichenbach et Markersdorf, le général Miloradowitsch déploya ses troupes, la gauche appuyée à la grande route, et parut disposé à tenir. L'empereur Napoléon fit déployer le 7e corps qui n'avait pas donné le 21, et le fit soutenir par la cavalerie du général Latour-Maubourg. Pl. XI.

Le combat s'engagea très-vivement, sur tout le front du 7e corps. L'ennemi ayant présenté quelque cavalerie dans la plaine de Reichenbach, l'empereur la fit attaquer par les lanciers polonais et les lanciers rouges de la garde. La cavalerie russe ayant été forcée de ployer, le général Miloradowitsch la fit soutenir par le restant des divisions qui se trouvaient avec lui. L'empereur de son côté fit avancer le corps de Latour-Maubourg, dont les cuirassiers français et la cavalerie saxonne faisaient partie. Après plusieurs charges brillantes, la cavalerie russe fut enfoncée et obligée de quitter le champ de bataille. Nous perdîmes le général Bruyères, commandant une division de cavalerie légère, qui eut les deux jambes emportées. Alors, pour mettre fin au combat, l'empereur Napoléon fit avancer une partie des pièces de 12 de la réserve qui furent mises en batterie, à la gauche du 7e corps, vers

Dobschutz. Le général Miloradowitsch fut obligé de quitter sa position et de se retirer sur Goerlitz. Le 7e corps le suivit jusqu'à Holtendorf, à une lieue de Goerlitz, où il prit position à la nuit. Les 3e, 5e, 4e, 6e et 11e corps, et la garde impériale, bivouaquèrent en colonne sur la grande route. A la fin du combat de Reichenbach, un boulet ennemi vint frapper, sur une hauteur en arrière du 7e corps, le général Duroc, duc de Frioul, et le général du génie Kirgener. Le dernier mourut sur-le-champ; le premier vécut encore douze heures.

Le 23, l'armée combinée continua sa retraite en deux colonnes. Celle de droite, commandée par le général Barcklay de Tolly, prit la route de Buntzlau et arriva à Waldau; son arrière-garde resta à une lieue de là, à Taubentranke. Ce jour-là elle reçut un renfort d'environ quatre mille Prussiens. La colonne de gauche commandée par le général Wittgenstein, se rendit à Lauban. L'arrière-garde de Miloradowitsch, ayant brûlé le pont de la Neisse à Goerlitz et détruit les ponts de bateaux établis au-dessous, prit position derrière la rivière entre Hennersdorf et Moys. L'empereur de Russie et le roi de Prusse étaient à Loewenberg. Le roi de Prusse annonça la bataille de Bautzen, à ses sujets, par la proclamation suivante :

« Les efforts de mes troupes et de celles de mon allié ont eu pour « résultat de causer à l'ennemi de plus grandes pertes que nous n'en « avons éprouvées nous-mêmes; il a appris à estimer et à craindre l'armée « combinée. Toutes les attaques qu'elle a faites ont eu le plus heureux « succès. Cependant elle s'est retirée prudemment devant l'ennemi, « afin de se rapprocher de ses ressources et de ses renforts, et recom- « mencer à combattre avec plus de certitude du succès. Chaque Prus- « sien qui est mort en défendant sa patrie, est mort en héros, et vous « devez honorer la loyauté et la valeur de celui qui rentre dans ses « foyers. Mon peuple, qui a de tels exemples devant les yeux, doit « être animé du même esprit qui lui fit supporter, sous le règne de « Frédéric, avec courage, constance et fidélité, plusieurs années de « calamités, qui le conduisirent enfin à un terme glorieux et à une « paix heureuse. J'attends ce courage, cette constance et cette obéis- « sance de mon peuple, et surtout des habitans de la Silésie et des « Marches qui sont les plus voisins du théâtre de la guerre. Que chacun « fasse volontiers ce que le devoir et les lois lui ordonnent. Que per-

« sonne ne perde la confiance qu'il doit avoir en Dieu, dans la brave
« armée et dans ses propres forces. »

« Loewenberg le 23 mai 1813. »

Vers neuf heures du matin, le général Reynier arriva devant Goerlitz avec le 7e corps; les chevau-légers saxons, qui étaient à l'avant-garde, passèrent la Neisse et attaquèrent l'ennemi. Mais se trouvant trop faibles, ils furent obligés de repasser la rivière. Une canonnade assez vive s'établit d'une rive à l'autre, et le feu de l'infanterie s'y joignit bientôt; sous la protection des batteries, le général Reynier fit travailler à la construction d'un pont de bateaux. Les chevau-légers saxons, ayant été renforcés par quelques régimens de cavalerie, passèrent de nouveau la Neisse; le 7e corps déboucha par le pont de bateaux, et l'arrière-garde ennemie fut forcée à la retraite. Le général Miloradowitsch prit Pl. XI. position à Lichtenberg sur la route de Lauban, et le 7e corps à peu de distance près de Trotschendorf. Le 5e corps s'avança jusqu'à Hochkirch, sur la route de Buntzlau. Le 4e corps fut porté à Hermsdorf, un peu en arrière du 7e. Le 11e corps vint à Schoenberg. Le quartier impérial, la garde, les 3e et 6e corps restèrent à Goerlitz. Le 2e corps qui s'était approché de l'armée vint ce jour-là à Rothenburg; ce corps n'était encore composé que d'une division.

Le 24, l'aile droite de l'armée combinée marcha sur Buntzlau, en deux colonnes; l'une par Siegersdorf, l'autre par Naumburg; l'aile gauche vint à Loewenberg. L'arrière-garde, de Miloradowitsch, resta à Lauban. Le quartier-général des souverains alliés, vint de Loewenberg à Goldberg.

Le même jour, le 4e corps s'avança de Hermsdorf sur Lauban. Il fut assailli en route par une nuée de Cosaques, qu'il fallut repousser avec de l'artillerie qu'ils n'aiment pas. La division wurtembergeoise, qui était en tête de colonne, reçut l'ordre d'emporter Lauban; mais le général Miloradowitsch avait évacué la ville, et avait pris position au delà de la Queisse. La division wurtembergeoise passa la rivière à gué et força l'ennemi à la retraite. Le 4e corps resta en position à la droite de la Queisse. Le 11e corps vint à Lauban. A la gauche, le 5e corps vint à Sigersdorf. Le 7e et le 3e s'approchèrent de Waldau. Le 6e corps s'avança sur la route de Buntzlau. Le quartier impérial resta à Goerlitz.

14

Pl. XI. Le 25, l'aile droite de l'armée combinée se retira sur Haynau, en trois colonnes, ayant détruit les ponts du Bober. L'aile gauche vint à Goldberg. Le quartier général à Jauer. L'arrière-garde de Miloradowitsch resta vers Loewenberg.

Le même jour, le 5e corps ayant rétabli les ponts du Bober, dépassa Buntzlau et vint à Thomaswalde. Les 3e et 7e corps vinrent à Buntzlau. Le 2e, à Wehrau sur la Queisse. Le 6e, à Ottendorff sur le Bober. Le quartier impérial vint à Buntzlau. Le 4e corps vint de Lauban à Giesmansdorf, près de Seifersdorf; il fut encore une fois assailli par les Cosaques dont il se débarrassa de la même manière.

Pl. X. Le 26, l'intention du général en chef de l'armée combinée, étant de se retirer sur la haute Silésie et non pas de défendre l'Oder, il fit pivoter la droite en arrière dans la direction de Liegnitz. Le général Blücher commandait cette aile droite en remplacement de Barcklay de Tolly, qui avait pris le commandement de l'armée; il prit position à Liegnitz, ayant la division Ziethen à Stendnitz, et de la cavalerie en avant vers Haynau. La gauche resta à Goldberg. L'arrière-garde de Miloradowitsch fut retirée à moitié chemin de Loewenberg à Goldberg. Le quartier général à Striegau.

Le même jour, le 4e corps, ayant passé le Bober à Rackwitz, entre Loewenberg et Buntzlau, vint prendre position à Dentmansdorf. Le 11e corps vint à Loewenberg. Le 5e corps, en tête de l'aile gauche, arriva à Haynau, qui était encore occupé par trois bataillons d'infanterie et trois régimens de cavalerie légère prussiens. La division Maison déboucha de Haynau à la suite de l'ennemi, précédée par un bataillon d'avant-garde. A une demi-lieue de Haynau, ce bataillon fut subitement chargé en flanc par environ trois mille hommes de cavalerie, mis en désordre et rejeté sur la division; il perdit deux canons, trois caissons et une centaine de prisonniers. La division se forma en ordre de bataille et arrêta la cavalerie ennemie; le colonel Dolfs, qui la commandait fut tué. Selon les bulletins ennemis, cette affaire, qui a fait beaucoup de bruit, avait pour but de retarder pendant *quelques jours* la poursuite de l'armée française. Si cela est, le but fut manqué.

Pl. X. Les 3e et 7e corps s'approchèrent de Haynau. Le 2e se dirigea de Wehrau, par Sprottau, sur Glogau.

Le 27, l'aile droite de l'armée alliée se retira à Mertzschutz, à la

droite de Janer et y prit position, couverte en avant de Wahlstadt par la division Ziethen et à droite, à Prinsnig, par la division de cavalerie de Lanskoi. La colonne de gauche vint à Jauer, et l'armée combinée fut de nouveau en ligne. Le même jour le quartier impérial, et les 5ᵉ et 7ᵉ corps vinrent à Liegnitz. Le 3ᵉ ne dépassa pas Haynau. Le 4ᵉ corps se dirigea de Deutmansdorf, par Adelsdorf, sur Liegnitz, laissant Goldberg à droite, et vint camper à Hohendorf, sur la Katzbach. Le 11ᵉ, vint à Goldberg. Le 6ᵉ corps, de Haynau, vint aussi sur la Katzbach, entre le 4ᵉ et le 11ᵉ.

Le 28, l'armée combinée prit position derrière le Striegauer Wasser (rivière de Striegau), sa droite à Sara et sa gauche à Striegau. Les arrière gardes restèrent à Mertzschutz et à Jauer. Pour couvrir Breslau, le général russe de Witt fut envoyé à Lissa, où il devait joindre le général prussien Scholer, qui, ayant levé le siége de Glogau, s'était retiré par la droite de l'Oder et devait passer cette rivière à Auras. Le quartier général fut à Schweidnitz.

Le même jour, l'armée française continua son mouvement. Le 4ᵉ corps vint camper sur les hauteurs de Hennersdorf; à Seichau il rencontra une division de l'arrière-garde ennemie, qui se replia presque sans combat. Le 6ᵉ corps marcha sur Jauer, où il arriva le soir; il y trouva l'arrière-garde ennemie qui fut dépostée, et perdit trois cents prisonniers. Le 6ᵉ corps vint également à Hennersdorf. Le duc de Bellune, ayant envoyé sur Sprottau le général Sebastiani, avec son corps de cavalerie, ce dernier rencontra près de cette ville un convoi ennemi; il lui prit vingt-deux canons, quatre-vingts caissons et cinq cents hommes. Le prince de la Moskowa, avec les 3ᵉ, 5ᵉ et 7ᵉ corps, vint à Neumarck, se dirigeant sur Breslau. Le quartier impérial resta à Liegnitz.

Le 29, les deux armées restèrent en position. L'empereur de Russie et le roi de Prusse, au moment de voir leurs armées acculées dans la haute Silésie, sentirent la nécessité de gagner du temps. Profitant donc de la disposition où l'empereur Napoléon était d'entrer en négociations, sur la médiation que l'Autriche avait offerte, ils songèrent à proposer un armistice. Pendant la durée de cet armistice ils comptaient compléter leurs armées, et voir achever les préparatifs de l'Autriche. Ce jour-là, le comte de Schouwalow, aide de camp de l'em-

pereur de Russie et le général prussien de Kleist, se présentèrent aux avant-postes, et eurent une conférence avec le duc de Vicence.

Le 30, les envoyés eurent une nouvelle conférence dans le château de Wahlstadt près Liegnitz. Ils étaient d'accord sur le fait de l'armistice, mais il y eut des difficultés sur la ligne de démarcation, que les ennemis voulaient fixer tout-à-fait aux frontières de la Prusse, obligeant ainsi l'armée française à se retirer au delà du Bober. Cette discussion, en prolongeant les conférences, remplissait les intentions des Souverains alliés, dont l'unique but était de gagner du temps.

Ce jour-là, le 4e corps vint à Jauer, où il prit position derrière la route de Neumarck, la droite appuyée à Jauer, et la cavalerie légère
Pl. X. wurtembergeoise sur son front. La cavalerie de l'avant-garde ennemie chercha à déboucher par Hergzowaldau pour attaquer le 4e corps, mais l'artillerie de la brigade légère suffit pour l'arrêter. Le 11e corps resta dans sa position de Hennersdorf. Le 6e s'approcha de Neumarck.

Le 31, l'armée combinée se retira dans le camp retranché qui avait été préparé près de Schweidnitz. Les arrière-gardes restèrent en avant de Striegau vers Rosen. Le quartier général fut à Ober Groeditz entre Schweidnitz et Reichenbach. Ce jour-là, les envoyés eurent une nouvelle conférence, sans en venir cependant à aucun résultat.

Le même jour, le 4e corps se mit à neuf heures du matin en mouvement, vers Striegau, afin de reconnaître les forces de l'ennemi devant Jauer. La division wurtembergeoise prit sa direction vers Profen, la division italienne et celle du général Morand, suivaient en échelons vers sa gauche. Sur les hauteurs de Hergzowaldau, la division wurtembergeoise, que commandait alors le général Stockmayer, se trouva en présence des premières batteries de l'ennemi; on fit taire les trois pièces qu'il avait en avant de Hergzowaldau, mais, en avançant, on vit l'arrière-garde russe et prussienne en position entre Rosen et Bersdorf; on ne pouvait pas cependant encore juger de sa force. Alors le général Bertrand ordonna au général Stockmayer d'occuper Profen, et d'envoyer sa brigade légère sur Rosen, afin de s'emparer de ce village et couper la route de Jauer à Striegau; la brigade de ligne devait suivre en échelons. Le mouvement fut commencé, mais

l'ennemi ayant présenté une forte colonne en flanc par Bersdorf, il fallut le suspendre. L'ennemi fut vigoureusement canonné sur ce point, et le village de Bersdorf emporté. Vers quatre heures après midi, le général Stockmayer reçut l'ordre de renouveler l'attaque sur Rosen. Sa division s'y porta en effet, et après un combat assez vif, le village fut emporté. L'ennemi était en bataille sur les hauteurs qui dominent ce village, et alors on put juger en plein de ses forces. Elles étaient trop supérieures pour que le général Bertrand pût hasarder de les combattre avec son corps seul et aussi loin du restant de l'armée. Il fit, en conséquence, replier ses troupes et reprit son ancienne position de Jauer. L'ennemi resta dans la sienne. Le général Stockmayer fut blessé à la seconde attaque de Rosen. Le 31, le prince de la Moskowa, avec les 3e, 5e et 7e corps vint à Lissa. Le quartier impérial fut à Neumarck. Le 6e corps vint en avant de Simsdorf, entre Neumarck et Moys. Le duc de Bellune avec le 2e corps se rabattit de Sprottau sur Steinau.

Le 1er juin, le 5e corps marcha sur Breslau. En arrière de Neukirchen, sur la petite rivière de Lohe, il rencontra le corps prussien de Scholer et le corps russe de Witt. Ces deux corps furent aisément forcés et obligés de se retirer sur Ohlau. Le même jour, le général Lauriston occupa Breslau. Ce jour-là, les plénipotentiaires convinrent de se réunir le lendemain au village de Poischwits, en avant de Jauer, pour traiter définitivement de l'armistice.

Le 2 juin, le 4e corps resta en position près de Jauer et le 11e arriva dans cette ville. Le 5e corps, à Breslau. Le prince de la Moskowa, avec le 7e corps, à Lissa. Le 2e corps, à Steinau, le 6e corps, à Simsdorf. Le 3e corps vint à Tietzdorf entre Neumarck et Simsdorf. Ce jour-là, une suspension d'armes de vingt-quatre heures fut conclue. Le 4 juin, les plénipotentiaires conclurent un armistice, qui fut ratifié, le même jour, de part et d'autre (*Pièces justificatives*, N°. XIII.) Cet armistice qui devait durer jusqu'au 20 juillet, plus six jours de dénonciation, fixait la ligne de démarcation suivante.

En Silésie, la ligne de l'armée combinée partant des frontières de la Bohême, venait par Dittersbach, Pfaffendorf et Landshut, suivait le Bober jusqu'à Rudelsdorff, et de là passant par Boskenhayn et Striegau Pl. X, XI et XI.

suivait le Striegauer Wasser jusqu'à Canth, et gagnait l'Oder par Bettlern, Oltarchin et Althof.

La ligne de l'armée française, partant des frontières de la Bohême arrivait au Bober par Schreibersau et Rimnitz, suivait cette rivière jusqu'à Lahn; ensuite elle allait gagner, à Neukirch, la Katzbach qu'elle suivait jusqu'à l'Oder.

Le pays compris entre les deux lignes était neutre.

Depuis l'embouchure de la Katzbach la ligne de démarcation suivait l'Oder jusqu'à la frontière de Saxe, vers l'embouchure de la Sprée. De là, suivant les frontières de la Prusse, elle arrivait à l'Elbe non loin de l'embouchure de la Saale, et suivait ce fleuve jusqu'à son embouchure, sauf, pour la 32e division militaire, les modifications qu'exigerait la position du prince d'Eckmühl, au 8 juillet. Cette position donna à l'armée française la ligne suivante pour le bas Elbe. Elle commençait à Travemunde, suivait la Trave jusqu'à Lübeck, comprenant un rayon d'un mille autour de cette ville; s'étendait de là le long des
Pl. XII. frontières du Holstein jusqu'à l'Elbe près de Bergedorf. Pour l'armée combinée la démarcation partait de Dassau, au-delà de la Trave; suivait ensuite la frontière du Mecklenbourg, d'un côté jusqu'à la mer, et de l'autre jusqu'au lac de Ratzbourg; se prolongeait sur Hollenbeck, suivait la Stecknitz et gagnait l'Elbe à Lauenburg, qu'elle occupait avec un rayon d'une lieue.

Magdebourg et toutes les places fortes dans le pays ennemi avaient un rayon d'une lieue autour de leur enceinte. Les dernières devaient être ravitaillées tous les cinq jours. Les deux armées devaient être le 12 juin dans leur nouvelle ligne.

Pl. X. En conséquence, le quartier général de l'armée combinée passa à Reichenbach; les souverains furent à Peterswaldau.

Le 10 juin, l'empereur Napoléon était de retour à Dresde, où la vieille garde le suivit.

Nous avons laissé le 12e corps à Bautzen, et nous allons voir les mouvemens qu'il a faits depuis le 22 mai. Le 26, le duc de Reggio se mit en mouvement pour se rapprocher du corps prussien de Bülow. Ce corps réuni à celui de Thümen, et à la brigade russe de Harpe et
Pl. XI. renforcé par une partie de la landwehr de Brandenburg, était fort de trente mille hommes et se trouvait vers Jüterbogk, le 17 mai. Le géné-

ral russe Woronzow était devant Magdebourg. Le 27, la division Pacthod, du 12e corps, arriva à Hoyerswerda où était une division de Cosaques. Ce détachement fut surpris par les chevau-légers bavarois et perdit soixante et dix prisonniers dont dix officiers et plus de cent morts. Le même soir, le 12e corps se trouva réuni à Hoyerswerda. Pendant ce temps, le général Bülow ayant laissé le colonel de Boyen avec environ huit mille hommes devant Wittenberg, marcha d'abord sur Kalau, où il arriva le 26, et le 27 à Senstenberg; le lendemain il se mit en mouvement snr Hoyerswerda. Le 28 au matin, le 12e corps fut attaqué sur les deux rives de l'Elster. Les divisions Pacthod et Raglowich reçurent vigourensement les attaques de l'ennemi qui fut repoussé sur tous les points. Le général Bülow se replia sur Cottbus, où il prit position avec les divisions de Hesse-Hombourg et de Thumen, ayant celle de Borstel sur sa gauche à Guben, celle d'Oppen en avant à Drebkou, et celle de Boyen à Juterbogk. Il resta dans cette position jusqu'au 2 juin.

Le duc de Reggio dont le corps était trop faible pour une entreprise offensive et qui n'avait l'ordre que de surveiller le général Bülow et de l'empêcher de s'approcher de la Silésie, resta quelques jours à Hoyerswerda. Le 1er juin, il se porta sur Ruhland, et le 2, il vint à Kirchhayn, paraissant menacer la route de Berlin par Luckau. Le général Bülow craignant en effet de perdre Luckau se hâta de s'y rendre le 3. Les généraux d'Oppen et Borstel et le colonel de Boyen eurent ordre d'y arriver le 4, laissant quelques troupes légères à Juterbogk. La ville de Luckau a une enceinte de fortes murailles et un fossé plein d'eau, et la petite rivière qui y coule est marécageuse et d'un passage difficile.

Cependant le duc de Reggio s'était mis en marche de Kirchhayn pour se porter à Cottbus et s'approcher de l'ennemi. A Kalau il rencontra la cavalerie du général d'Oppen, qui fut forcée de faire un détour pour se rendre à Luckau. Le duc de Reggio ayant appris que le général Bülow était dans ce dernier endroit, se mit en marche, le 4, pour le joindre. Vers dix heures du matin, l'avant-garde du 12e corps attaqua l'ennemi devant Luckau, le força de rentrer dans la ville et occupa le faubourg. Mais les murailles de la ville furent défendues avec vigueur, et l'ennemi, en sûreté au centre de sa position, put renforcer ses ailes. Le 12e corps fut attaqué par les deux flancs et, après

un combat opiniâtre, qui dura jusqu'à la nuit, forcé de se retirer, ayant perdu huit à neuf cents hommes hors de combat, un obusier et une centaine de prisonniers. La perte de l'ennemi en morts et blessés fut à peu près aussi forte. Le duc de Reggio se retira par Sonnenwalde sur Ubigau, où il reçut la nouvelle de l'armistice qui mit fin aux hostilités.

Nous avons dit que le 12ᵉ corps, qui ne comptait que seize mille combattans, étant trop faible pour agir offensivement, le duc de Reggio n'avait eu l'ordre que d'observer et d'inquiéter le général Bülow. On ne peut en effet expliquer que de cette manière les marches incertaines et tortueuses de Hoyerswerda à Rubland, Kirchhayn, Kalau et puis Luckau, au lieu de marcher par Senstenberg sur Kalau; en occupant ce dernier lieu, il empêchait l'ennemi d'occuper Luckau, et le forçait
Pl. XI. à gagner Lublen pour se réunir. On ne peut pas non plus expliquer pourquoi le duc de Reggio, sachant que Bülow était à Cottbus, n'a pas marché de Kirchhayn sur Luckau, où il l'aurait devancé et battu en détail avant que les troupes de Gubben et de Juterbogk ne fussent arrivées.

L'armée française, en avançant vers la Silésie, avait été contrainte de tenir toutes ses forces réunies, afin de ne pas se trouver trop inférieure à l'ennemi qu'elle suivait. Aucun corps n'avait pu rester sur l'Elbe, pour couvrir les grandes communications et balayer les partis russes et prussiens qui étaient restés en arrière. Ces derniers, appuyés par le corps de Woronzow resté devant Magdebourg, continuèrent à
Pl. XI. infester les derrières de l'armée. Peu après la bataille de Bautzen, un parti prussien, laissé d'abord vers Planen, surprit entre Zwickau et Chemnitz, un convoi d'environ cinquante voitures d'artillerie, venant d'Augsbourg, escorté par des troupes wurtembergeoises. Ce convoi était hors de la route militaire qui avait été tracée par Wurtzbourg et Fulda. L'ennemi prit deux cents hommes et trois cents chevaux, et fit sauter une partie des caissons; il s'était également saisi de huit canons qu'il fut obligé d'abandonner. Le 23 mai, un corps de huit cents hussards et hullans, et quatre cents Cosaques attaqua à Cocnnern, entre Bernbourg et Halle, un régiment de marche d'environ quatre cents hommes de cavalerie, venant de Brunswick avec le général Poinsot. Environ

deux cents hommes furent pris avec le général, et le reste rejoignit, à Leipzig, le duc de Padoue, qui y réunissait son corps de cavalerie.

Le général Czerniszeff qui était sur l'Elbe, vers Magdebourg, ayant appris qu'un convoi d'artillerie, destiné pour cette forteresse, était en marche par Halberstadt, passa le fleuve près de Tangermunde avec deux régimens de cavalerie et environ quatre mille Cosaques. Le 30 mai, il attaqua le convoi près de Halberstadt, et enveloppa sans peine la faible escorte qui l'accompagnait. Le général westphalien d'Ochs fut fait prisonnier avec trois cents hommes; six bouches à feu tombèrent entre les mains de l'ennemi. Le général Czerniszeff, ayant su qu'un corps de quatre mille hommes d'infanterie s'approchait, se hâta de repasser l'Elbe.

Quelques jours après, le même Czerniszeff forma le projet d'enlever les hôpitaux de Leipzig, où étaient environ six mille blessés, sous la garde de deux bataillons d'infanterie, et en même temps les dépôts de cavalerie qui se réunissaient dans cette ville. Se trouvant cependant trop faible pour cette entreprise, il se concerta avec le général Woronzow qui consentit à l'aider. Le général Woronzow partit de Dessau, le 6 juin, avec presque tout son corps, l'infanterie en des chariots, et se dirigea sur Delitsch; en même temps, le général Czerniszeff partit de Bernburg, se dirigeant sur Taucha. Le corps franc de Lutzow (*a*) et celui de Petersdorf accompagnaient la colonne du général Woronzow. L'ennemi arriva, le 7 au matin, devant Taucha et Delitsch. Les postes avancés de cavalerie furent enlevés, et bientôt les deux corps russes furent devant Leipzig. Mais la nouvelle officielle de l'armistice y était arrivée; elle fut notifiée aux généraux Woronzow et Czerniszeff, qui s'en rapportèrent loyalement à la parole du duc de Padoue, et repassèrent l'Elbe.

Nous venons de parler du corps franc de Lützow, et nous devons à la vérité de détailler un fait dénaturé de la manière la plus haineuse par les Prussiens, et dont Blücher s'est servi, quoiqu'il sût bien la vérité, comme d'un prétexte pour rompre l'armistice, cinq jours avant le terme. S'il ne s'agissait que d'un mensonge sans conséquence, on pourrait le laisser tomber dans le mépris qui en couvre tant d'autres;

(*a*) Voyez le rapport officiel prussien de Dessau le 8 juin.

mais il implique l'honneur national. Le major Lutzow, commandant un corps de partisans prussiens, passa l'Elbe, le 29 mai, près de Tangermunde, avec sa cavalerie, et parcourut les différentes routes de la Thuringe jusqu'à Weimar et Erfurt, enlevant les petits convois qu'il rencontrait, et *disposant* des prisonniers qu'il ne pouvait pas conduire avec lui, c'est-à-dire, les égorgeant. Le 7 juin, il faisait partie de l'expédition du général Woronzow, et eut connaissance de l'armistice, d'après lequel les généraux russes se retirèrent au delà de l'Elbe. Cependant il poussa, avec son corps, jusqu'à Hof, sur la route de Bayreuth, dépouillant les prisonniers comme par le passé. Enfin, se voyant isolé et coupé de toutes parts, il songea à repasser l'Elbe; et le 17, il parut à Zeitz, disant qu'il se rendait aux frontières de Prusse, il poussa ainsi jusqu'auprès de Leipzig, où le duc de Padoue le fit attaquer par un régiment de cavalerie wurtembergeoise, après l'avoir fait sommer de poser les armes. Cent hommes furent pris avec dix officiers, quelques-uns sabrés, et un petit nombre s'échappa avec Lutzow. Tel est le fait, où les bulletins ennemis ont prétendu voir un *trait honteux qui caractérise l'esprit et la manière dont les Français font la guerre.* Il n'y a qu'une réponse à cette invective. Dans les campagnes de 1806, on a vu des officiers prussiens, prisonniers sur parole, prendre les armes sur le derrière de l'armée, et un d'eux venir se faire tuer à Usedom qu'il cherchait à surprendre. Qu'on nous oppose des faits pareils! qu'on nous cite des conventions militaires et des capitulations violées. Nous en trouverons plus bas, qui l'ont été envers nous.

Nous avons laissé le corps d'armée du général Vandamme sous les ordres supérieurs du prince d'Eckmühl, devant Hambourg, le 27 avril. Nous allons reprendre le récit des opérations de ce côté. Après s'être rendu maître de Harbourg, le général Vandamme suspendit toute opération militaire; la situation politique du Danemarck, exigeait alors, ainsi que nous le verrons ci-après, des négociations avec la France, dont il fallait attendre le résultat. Le 6 mai, Tettenborn fit attaquer
Pl. XII. les avant-postes de la brigade du prince de Reuss, près de Zollenspicker, en même temps qu'une partie de la légion anséatique débarquait de l'île de Wilhelmsbourg, près de Harbourg. L'ennemi fut repoussé des deux côtés. Le 9, le général Vandamme s'étant emparé de quelques îles devant Harbourg, poussa une reconnaissance dans l'île de Wilhelms-

bourg. Cette reconnaissance, après un léger combat, repassa l'Elbe. Le 11, le général Vandamme fit attaquer de nouveau cette île, par la brigade Gengoult, de la division Dufour, qui l'occupa. Le 12, l'ennemi fit, en face de Hambourg, un débarquement d'environ douze cents hommes. Ce détachement fut culbuté par la brigade Gengoult. Le général Vandamme, prévoyant un nouveau débarquement, fit venir la brigade Reuss, de Altwerden. En effet l'ennemi débarqua une seconde fois, plus en force, vers Reiherstiegerland. Les deux brigades Reuss et Gengoult l'attaquèrent de deux côtés, et le forcèrent à se rembarquer, ayant perdu près de quatre cents morts ou blessés, quatre cent trente prisonniers et six canons.

Le 19, le général Vandamme, ayant occupé également les autres îles de l'Elbe, fit bombarder la ville de Hambourg. Le 21, il y entra une division suédoise venant de Stralsund; mais, le 24, cette division retourna sur ses pas. Enfin le 29, le roi de Danemarck, s'étant définitivement allié à la France, mit une division de ses troupes sous les ordres du général Schulembourg, à la disposition du prince d'Eckmühl. Le 31, les Danois entrèrent à Hambourg d'un côté et les troupes françaises de l'autre. Le 2 juin, le prince d'Eckmühl, détacha une brigade danoise à Lubeck, dont elle prit possession. Le colonel Tettenborn s'était retiré de Hambourg dans la nuit du 30 au 31 avec trois mille hommes de la légion anséatique, mille Prussiens, douze cents Mecklenburgeois et son corps de Russes. Il se replia sur Boitzenburg.

Le 9 juin, l'armistice fut notifié à Hambourg par un officier d'état major français et un russe, et la ligne de démarcation fixée d'après la position qu'occupaient les troupes françaises et danoises, ainsi que nous l'avons vu. La même notification fut faite dans toutes les forteresses occupées par l'armée française en dehors de la ligne de démarcation. Pour ne pas interrompre le fil de l'histoire, nous transporterons à la fin de la campagne la relation abrégée de la défense des forteresses qui n'avaient pas capitulé à l'époque de l'armistice. Nous nous contenterons de parler ici de celle de Glogau qui resta en communication avec l'armée, jusqu'à la reprise des hostilités.

Glogau, investi dès le 20 février, n'avait été complétement bloqué que le 15 mars, jour où arriva le corps russe du général de St. Priest,

fort de huit mille hommes d'infanterie et de deux mille chevaux. Ce jour-là, la place fut sommée. Le gouverneur fit alors détruire les maisons placées sous le canon de la forteresse et éclairer les alentours. Le 30 mars, le général prussien Scholer, gouverneur de Breslau, arriva devant la place, qu'il fit canonner avec seize pièces de gros calibre et sommer en menaçant la garnison de la Sibérie. Les batteries ennemies furent réduites au silence par le feu de la place, et le lendemain, elles furent détruites dans une sortie. Jusqu'au 30 avril, la garnison ne fit plus de sorties. Ce jour-là, l'ennemi tenta de détruire le pont par deux brûlots qui sautèrent avant d'arriver aux contre-pilotis, qui le couvraient. La nuit du 6 au 7, l'ennemi ouvrit une tranchée devant le fort de l'Etoile. Le 7, après midi, une sortie de la garnison l'en chassa; pendant qu'on travaillait à la combler, il s'alluma un combat assez vif avec un détachement qui était venu au secours des gardes de tranchée. Les Prussiens furent mis en fuite, ayant perdu cinquante hommes tués et deux cent cinquante prisonniers. Le 17 mai, arriva de Breslau, l'artillerie destinée pour le siége. Le 21, l'ennemi fit une nouvelle tentative pour détruire le pont, ce qui amena le dernier combat qu'eut à soutenir la garnison. Le 22, l'artillerie de siége retourna à Breslau, et dans la nuit du 27 au 28 la place fut débloquée. Il y avait encore pour un mois de viande salée, et pour trois, de pain et de légumes.

Nous avons déjà dit plus haut, que l'unique motif qui avait déterminé l'empereur de Russie et le roi de Prusse à demander l'armistice, qui venait d'être conclu, avait été le désir de compléter leurs armées et de donner le temps à leurs nouveaux alliés d'entrer en campagne. S'il fallait encore des preuves de cette assertion, on les trouverait déjà dans la proclamation suivante, que le roi de Prusse adressa à ses sujets, dès qu'il eut, de son côté, ratifié la convention qui venait d'être conclue. « L'ennemi a offert un armistice; je l'ai accepté ainsi que mon « puissant allié jusqu'au 20 juillet. Cela s'est fait *afin que la force na-« tionale que mon peuple a si glorieusement montrée, puisse se déve-« lopper entièrement.* Une activité sans relache, et des efforts non-« interrompus nous y conduiront. Jusqu'à présent l'ennemi nous était « supérieur en forces, nous n'avons pu reconquérir que l'honneur na-« tional; employons ce court espace de temps à devenir assez forts « pour conquérir également notre indépendance. Continuez donc vo-

« tre ferme résolution, confiez vous à votre roi, agissez sans relâche,
« et nous atteindrons aussi ce but sacré.

« Ober Groditz, près Schweidnitz, le 5 juin 1813. »

Il est certes impossible de conclure de cette pièce, que le roi de Prusse ait jamais eu l'intention de voir la paix suivre l'armistice.

Tous les préparatifs que ce souverain avait commencés, en prenant les armes contre nous, furent continués avec la plus grande ardeur. Une ordonnance du 17 mars, avait décrété la formation d'une landwehr ou garde nationale mobile. Cette formation fut commencée avec assez d'activité. D'après l'ordonnance royale elle devait être en état de marcher le 1er mai. Des bataillons de la landwehr avaient joint le corps de Bülow, et étaient employés aux siéges de Stettin, Kustrin et Glogau, à l'époque de l'armistice. La landwehr fut alors augmentée, et sa force totale, qui d'abord avait été fixée à cent cinquante mille hommes, fut de deux cent quinze mille. A la reprise des hostilités, celle de la Prusse orientale et occidentale montait à soixante mille hommes; celle de la Poméranie, à cinquante mille; celle des Marches, à quarante-cinq mille, et celle de la Silésie, à soixante mille. Cette dernière province, plus exposée à devenir le théâtre de la guerre, et où la haine contre les Français n'était pas aussi forte que dans le restant du royaume, se prêta avec assez de tiédeur à la prise d'arme qu'on exigea d'elle; c'est ce que nous prouve un décret du gouverneur général, en date du 8 mai, où ce fonctionnaire public annonce aux habitans de la Silésie, que S. M. voit avec peine que la formation de la landwehr n'y a pas rempli ses espérances.

Une ordonnance royale du 21 avril, avait aussi ordonné la levée en masse qui devait servir non-seulement en cas d'invasion de notre part, mais même toutes les fois que le commandant du corps d'armée le plus voisin le jugerait à propos. Il faut croire que cette ordonnance n'a été rédigée que dans l'intention d'effrayer l'armée française et de l'empêcher de se hasarder dans le pays. Les dispositions qu'elle contient sont trop éloignées des mœurs des nations policées, et sont même inexécutables sans entraîner après elles, la ruine du pays qui les mettrait en usage. Deux choses sembleraient prouver que l'ordonnance, dont nous parlons,

n'a été publiée que comme un *épouvantail* pour les âmes timides et les esprits peu susceptibles de réflexion. La première est qu'on n'a pas vu, en 1813, exécuter, dans les provinces de la Prusse où nous sommes entrés, les incendies auxquels on aurait dû s'attendre d'après l'*esprit* et la *lettre* de cette ordonnance. La seconde est qu'on a vu depuis, le roi de Prusse et les souverains alliés, s'élever avec force contre une levée en masse en France, la qualifier de violation du droit de la guerre, et lui opposer les plus terribles menaces. Cette levée en masse ne devait cependant se battre qu'en combat régulier, et il ne lui avait pas été enjoint d'incendier et de détruire l'ennemi par toute espèce de moyen. Il est vrai que les passions violentes, la haine surtout et l'ambition sont susceptibles de toutes les contradictions et de toutes les inconséquences. Mais comme il est hors de doute, surtout aujourd'hui, qu'un pareil reproche puisse être fait à aucun des souverains alliés, il faut donc croire que le landsturm, de Prusse, n'avait pour but qu'un effet moral, et ne devait jamais produire les maux que semblait présager son institution.

Pour justifier ce que nous venons d'avancer, nous allons donner un extrait de l'ordonnance prussienne dont il s'agit (*a*).

Après avoir cité, dans le préambule, l'exemple des anciens Germains, des Flamands, des Vendéens, des Arabes, des Suisses, des Espagnols et des Portugais, on en vient aux dispositions organiques, dont les plus saillantes sont celles qui suivent.

« Le combat auquel le landsturm est appelé, sanctifie tous les moyens possibles, les plus terribles sont les meilleurs; il faut en conséquence non-seulement harceler continuellement l'ennemi, mais *détruire et anéantir* tous ses soldats *isolés* ou en petites troupes. Les prisonniers qui gêneront, seront mis hors d'état de nuire; ceux qui voudront s'échapper, seront égorgés; les maraudeurs le seront aussi. Les masses du landsturm, près d'une place de guerre ou d'une contrée menacée, doivent se tenir prêtes à abandonner leurs demeures avec leurs familles, bestiaux et effets, emmener ou détruire les farines et les liquides; brûler

(*a*) Une traduction littérale de cette ordonnance se trouve dans le Moniteur du 23 mai 1813.

les moulins, combler les puits; l'Etat après la retraite de l'ennemi remboursera tout.

« Les chevaux ou bestiaux pris par l'ennemi ne seront pas remboursés; lors même que le propriétaire les retrouverait, il en serait privé. Il ne faut pas abattre les arbres fruitiers, mais détruire les fruits. Les seigles et autres grains approchant de la maturité seront brûlés. Les employés des postes avec leurs chevaux, les conseillers, les régences, tous les employés des administrations, les médecins, les chirurgiens et les apothicaires seront tenus de partir les premiers. Dans les lieux occupés par l'ennemi, et où les autorités n'auraient pas eu le temps de s'éloigner, elles seront considérées comme supprimées, et personne ne sera tenu de leur obéir. Il est défendu sous peine de mort de prêter un serment à l'ennemi.

« Le devoir est de s'opposer à toute demande de l'ennemi, de lui refuser toute prestation et de le *détruire isolément*. La formation d'une garde bourgeoise, sous l'influence de la surveillance ennemie, est défendue. *Les désordres qu'une populace peut commettre sont moins nuisibles que de laisser l'ennemi maître de disposer de toutes ses troupes en campagne.*

« Dans les villes occupées par l'ennemi, il est défendu, comme dans les grands deuils, d'assister aux bals, spectacles ou autres divertissemens. Aucun prêtre ne donnera la bénédiction nuptiale. »

On fait honneur au général Scharnhorst de la conception de ce réglement. Quoi qu'il en soit, la Prusse se trouva, par ces différentes mesures, en état de faire entrer en ligne environ quarante-cinq mille hommes de landwehr, dont vingt-cinq mille passèrent dans l'armée active, et le restant fut employé aux siéges ou blocus de Magdebourg, Stettin, Kustrin et Glogau, aidé par la levée en masse des districts voisins.

Les préparatifs de la Russie ne furent pas moins actifs. De nouveaux corps, formés dans l'intérieur, s'avancèrent en Pologne avec les milices levées dans différentes provinces. Le corps de Sacken rentra à l'armée, celui de Barcklai de Tolly, confié au général Langeron, fut porté au grand complet, et celui de Wittgenstein reçut également des renforts, en sorte que l'armée active se trouva augmentée d'environ cinquante mille hommes. Une nouvelle armée s'organisait en Pologne, sous le

général Beningsen ; elle devait être de quatre-vingt mille hommes. Le siége des places de Dantzig, Modlin et Zamocz fut laissé aux milices.

Ces moyens militaires ne furent cependant pas les seuls qu'employèrent les coalisés. Ils crurent devoir y en ajouter de politiques et de révolutionnaires. D'un côté la Russie, la Prusse, l'Angleterre, la Suède, qui allait enfin entrer en lice, travaillaient, d'accord avec l'Autriche, à obliger le Danemarck à s'unir à leur ligue, et à ébranler les Etats allemands qui étaient encore alliés de la France. De l'autre, ces puissances, croyant arrêter et détourner la tendance marquée des peuples vers l'égalité politique et le gouvernement représentatif, voulurent y opposer une contre-révolution. Nous avons vu depuis, que les sectaires de cette contre-révolution, dont le premier cri de guerre était *haine au despotisme*, ont arboré les enseignes du jacobinisme féodal. Les différens clubs des *amis de la vertu*, société qui abusait si étrangement de son nom, les aidèrent puissamment dans cette entreprise. L'Allemagne fut inondée d'écrits, qui, par leur virulence, ne le cédaient pas à ceux des temps les plus anarchiques de la révolution française. A la tête des écrivains les plus acharnés contre la France, se trouvait Kotzebue, auquel l'Europe littéraire ne devait jusqu'alors que quelques bonnes pièces de théâtre, au milieu d'une foule de mauvaises, et des voyages, tissus de calomnies contre ceux dont il avait reçu une généreuse hospitalité. Sa plume vénale ne fut jamais plus féconde que depuis lors, et ne s'est arrêtée que lorsque son rôle odieux est devenu l'objet du mépris public ; dès long-temps il avait celui des hommes éclairés de son pays.

Dès l'an 1811, lorsque la rupture entre la France et la Russie paraissait inévitable, la Suède fit des ouvertures au Gouvernement français, afin d'en obtenir l'appui pour l'occupation de la Norwège. Mais depuis l'incendie de Copenhague, le Danemarck était lié à l'Empire français par un traité de garantie réciproque, et la Suède n'obtint qu'un refus. Au commencement de 1812, cette dernière puissance renouvela ses sollicitations, offrant sa coopération contre la Russie, et faisant entrevoir la possibilité et la facilité d'une descente en Ecosse, partant des côtes de Norwège. On a prétendu que la France aurait mieux fait de se prêter à cette demande et d'indemniser elle-même le Danemarck. Il est certain que l'Empire français pouvait, sans porter atteinte à sa gloire

et à ses intérêts, séparer de nouveau de son territoire les départemens de la rive droite du Rhin; mais il ne lui appartenait pas de forcer le Danemarck à un échange, qui aurait été contraire à ses vœux. Or, il n'est pas besoin de preuves pour assurer que cette puissance n'aurait pas cédé la Norwége sans y être contrainte par la violence. La Suède eut donc un nouveau refus, et dès lors elle conclut, avec la Russie et l'Angleterre, un traité par lequel ces trois puissances prenaient l'engagement de forcer le Danemarck à la cession de la Norwége. Les succès de la campagne de 1812 arrêtèrent la Suède; mais les désastres qui suivirent, lui rendirent son activité. Hambourg ayant été évacué, le roi de Danemarck, menacé de près par les coalisés, représenta loyalement à la France la situation dangereuse où il se trouvait; le cabinet de Saint-Cloud souscrivit avec la même loyauté à tout ce que le roi serait obligé de faire pour sauver ses Etats. Ce souverain refusa cependant absolument de céder la Norwége et de recevoir dans la 32e division militaire un dédommagement aux dépens de la France. Alors la Russie consentit à ce que le Danemarck se chargeât de couvrir et défendre Hambourg, contre les Français, et garantit, à cette condition, son intégrité. Le roi exécuta les conditions et fit occuper Hambourg. S'étant une fois engagé, et loin de croire qu'un traité pût être un piége, il envoya un ambassadeur à Londres; mais l'Angleterre avait adopté pour l'Europe la politique qu'elle suivait dans l'Inde (*a*), et l'envoyé Danois ne fut pas reçu. En Russie on désavoua, également alors, le traité conclu peu avant. Le roi de Danemarck retira ses troupes de Hambourg, et songea à défendre la Norwége. Le 31 mai, une flotte anglaise parut devant Copenhague, et un envoyé anglais dénonça les prochaines hostilités des alliés, en fixant au roi le terme péremptoire de quarante-huit heures, pour la cession de la Norwége. On lui demandait vingt-cinq mille hommes, et on lui offrait pour dédommagement, *une part des conquêtes que le Danemarck pourrait faire sur la France*. Le roi, certain que le Gouvernement français aurait apprécié les motifs de sa rupture forcée, n'hésita pas à

(*a*) Nous invitons nos lecteurs à se mettre au fait de l'histoire de la destruction de l'empire du Mysore et des autres événemens de l'Inde : c'est là surtout qu'il faut étudier la véritable politique du cabinet de St. James.

se déclarer; il mit franchement ses troupes à la disposition du prince d'Eckmühl, dès le 1er juin, et le 10 juillet, l'alliance fut consolidée par un traité. (*Pièces justificatives*, N° XIV.)

Pendant que la Russie et la Prusse renforçaient leurs armées, et que l'Autriche organisait les siennes, l'empereur Napoléon réunissait toutes les levées, complétait l'armée qu'il avait en Saxe et formait des réserves. Le 1er corps passa à la grande armée, et le 13e fut organisé sur l'Elbe inférieur. La garde fut portée à quarante bataillons et trente-quatre escadrons; la cavalerie fut augmentée de deux nouveaux corps. Une armée d'observation, de six divisions d'infanterie et trois de cavalerie, devait se réunir sur les frontières de la Bavière, à Wurtzbourg, Bamberg et Bayreuth. A la reprise des hostilités, les trois premières divisions de cette armée, formèrent le 14e corps. En tout, l'armée active fut augmentée d'environ cent mille hommes; elle se trouvait donc égale aux armées russes et prussiennes, lorsque l'Autriche vint faire pencher la balance. C'est ce qu'on verra plus bas dans le tableau général de la force des armées belligérantes.

Cependant, au milieu des préparatifs de guerre qui se faisaient de tous côtés avec une activité extrême, des négociations apparentes de paix semblaient devoir faire poser les armes à ces nombreuses légions qui, de part et d'autre, n'attendaient que le signal du combat. Pourquoi ces négociations, appuyées, disait-on, par une médiation puissante, n'eurent-elles eu aucun succès? L'avenir a répondu clairement à cette question. Dès que les revers de 1812 eurent porté les premiers coups à la puissance française, la possibilité de l'abattre fut aperçue et saisie par ses rivaux, dont la haine et la jalousie secrète ou déclarée, n'avaient jamais cessé d'accompagner les succès de nos armées. Il fut irrévocablement décidé que l'antique empire français devait être détruit et déchiré. Ce n'étaient plus les conquêtes de l'empereur Napoléon qu'il fallait lui enlever; le traité de Lunéville même était trop avantageux pour la France. La guerre d'invasion et de conquêtes devait se faire avec toutes les forces de l'Europe, et ne devait s'arrêter. . . . . l'avenir nous le dira. La Prusse, plus avide, s'était le plus hâtée de développer ses projets, et en marchant à Lutzen, les Prussiens annonçaient déjà hautement que ce n'était que derrière les plus anciennes limites de la

France qu'ils entendaient poser des bornes à leur ambition. Heureusement pour eux, leur valeur a été secondée par l'Europe entière.

Comme les négociations qui eurent lieu pendant l'armistice, et qui amenèrent un inutile congrès, furent suivies par la défection immédiate de l'Autriche, nous allons en reprendre l'histoire de plus haut. Lorsqu'à la fin de 1811, la guerre parut inévitable entre la France et la Russie, l'Autriche sentit bien que le Gouvernement français ne se contenterait pas d'une neutralité, qui ne pouvait que gêner ou peut-être paralyser les mouvemens des armées en Pologne ; elle se décida donc à prendre un parti. La faiblesse de son armée, qu'elle avait été forcée de réduire après la désastreuse campagne de 1809; le mauvais état de ses finances, que trois ans de paix n'avaient pu réparer, ne lui permettaient pas de s'unir à la Russie. Elle proposa à la France une alliance qui fut conclue le 14 mars 1812. (*Pièces justificatives*, N° XV.) Ce traité, qui n'était que défensif, stipulait, dans les articles patents, la garantie réciproque des possessions actuelles, un secours mutuel de trente mille hommes, en cas d'attaque, et la continuation du système continental. Dans les articles secrets, le contingent auxiliaire de l'Autriche reçut une destination plus directe contre la Russie. Il fut encore stipulé que, dans le cas où le royaume de Pologne serait rétabli, la possession tranquille de la Galicie était assurée à l'Autriche, à moins que cette dernière ne trouvât convenable de l'échanger en tout ou en partie, contre les provinces Illyriennes. Enfin un agrandissement territorial fut promis à l'Autriche, aux dépens de la Russie, dans le cas d'une heureuse issue de la guerre.

Le corps auxiliaire marcha à l'aile droite de l'armée française, et, pendant la campagne, manœuvra à peu près en demi-cercle sur le Bug. La retraite de Moskou survint, et le corps auxiliaire s'étant enfoncé dans la Volhynie, après la bataille de Wolkowisk, l'armée française rencontra l'amiral Tchitchagow à la Berezina. Plus tard, dans les premiers jours du mois de janvier, le prince de Schwartzenberg conclut avec M. d'Anstedt, qui lui fut envoyé par l'empereur Alexandre, une convention qui stipulait la retraite du contingent autrichien sur les frontières de Galicie, et en même temps un armistice, qui devait durer jusqu'au 12 avril, outre quinze jours entre la dénonciation et les hostilités. Cette convention fut tenue secrète pendant toute sa durée.

16.

Cependant le Gouvernement autrichien avait changé de système dès le mois de novembre 1812. Le 26 décembre suivant, on fit pressentir à l'ambassadeur de France à Vienne, que la déclaration de l'Autriche pouvait entraîner la confédération du Rhin, et que les coalisés lui offraient l'*Italie*, l'*Illyrie* et la *suprématie de l'Allemagne*. A la même époque, l'organisation militaire de l'empire autrichien fut commencée avec une grande activité. Des levées furent faites, des armées de réserve s'organisèrent en Galicie et en Bohême; mais la première cessa bientôt d'exister. Tous ces préparatifs, dans l'état actuel des finances et des troupes, exigeaient au moins six mois. Pendant ce temps, l'Autriche négocia avec l'Angleterre et la Russie, dans le but apparent de la paix, et commença à prendre le rôle de médiatrice. M. de Wessenberg fut envoyé à Londres, et M. de Lebzeltern au quartier impérial de Wilna. La mission de ce dernier eut pour résultat l'union de principe entre l'Autriche, la Russie, l'Angleterre et la Prusse, ainsi que l'annonce le manifeste de l'Autriche. Dès le mois de février, le cabinet de Vienne promit d'être prêt à entrer en campagne le 20 juin.

Au mois d'avril, ainsi que nous l'avons vu, les armées russes et prussiennes s'approchèrent de l'Elbe, et l'empereur Napoléon fut obligé d'aller se mettre à la tête de ses armées. Il croyait pouvoir disposer du corps auxiliaire autrichien, qui était encore dans le rayon de Cracovie, et dont la coopération aurait fait une diversion utile. Dès le 7 avril, le comte de Narbonne, ambassadeur de France à Vienne, avait, par une note verbale, communiqué au ministère d'Autriche un plan de campagne, tendant à forcer la Russie et la Prusse à entrer sérieusement en négociation pour la paix. (*Pièces justificatives*, N° XVI.) Le 19, le même ambassadeur présenta une seconde note, tendante à ce qu'il fût enjoint au général Frimont, commandant le corps autrichien qu'on croyait toujours auxiliaire, d'exécuter l'ordre qu'il allait recevoir, de dénoncer l'armistice dont le Gouvernement français venait d'avoir connaissance, et d'entrer en campagne. Le ministère autrichien répondit d'abord, que le général Frimont ne se permettrait aucune hostilité, qu'il se retirerait en Galicie, d'après la dénonciation de l'armistice faite déjà le 12, et que le corps polonais de Poniatowsky, et la brigade saxonne de Gablentz, allaient traverser, *désarmés*, les Etats autrichiens, pour rejoindre l'armée française. Le 26, le cabinet de Vienne déclara que les stipula-

tions du traité du 14 mars 1812, n'étaient plus applicables à la situation présente. Cette dernière réponse ne laissa plus de doute sur la prochaine rupture de l'Autriche.

Après la bataille de Lutzen, les affaires de la France parurent prendre une nouvelle tournure en Allemagne. L'Autriche, persuadée que l'empereur Napoléon persistait à accepter son intervention pour la paix, et jugeant le moment favorable pour choisir le bassin de la balance, où elle voudrait mettre un poids, se remit à négocier. Le comte de Bubna arriva le 16 mai à Dresde. Le fond de sa mission portait, sur une partie du duché de Varsovie, l'Illyrie, *une nouvelle frontière sur l'Inn*, et le protectorat de l'Allemagne; l'expression ostensible était la médiation de l'Autriche; elle fut acceptée dans un congrès général, qui fut proposé par la France. Les armées étaient en présence à Bautzen; le 18, avant d'engager une affaire générale, qui était inévitable, la proposition de l'Autriche et l'acceptation de la France furent notifiées à l'ennemi par le duc de Vicence, chargé d'offrir un armistice. (*Pièces justificatives*, N° XVII.) Cette offre fut refusée, et la bataille de Wurschen eut lieu.

Après la perte de cette bataille, il devenait urgent pour l'ennemi d'arrêter la marche de l'armée française et de gagner du temps pour se réorganiser. Le 22 mai, le comte de Stadion, qui s'était rendu au quartier-général des coalisés, écrivit au major général de l'armée française, pour lui annoncer que la Russie et la Prusse acceptaient l'armistice comme préliminaire d'un congrès. Les commissaires français furent nommés, et ceux de l'ennemi s'étant présentés le 29, les négociations commencèrent. Il est à remarquer que les pleins pouvoirs, donnés par le général Barcklay de Tolly, portaient pour restriction, que les conditions de la paix seraient proposées par l'Autriche. (*Pièces justificatives*, N° XVIII.) Souscrit-on d'avance aux conditions d'un médiateur parfaitement neutre?

L'armistice fut conclu, et il ne restait plus qu'à réunir le congrès. L'Autriche s'était chargée de faire connaître l'acceptation de sa médiation, par la Russie et la Prusse. Cette notification n'eut lieu que le 11 juin, par une note qui fit connaître que l'Autriche voulait être chargée seule de la négociation, écartant ainsi les plénipotentiaires français. La France avait demandé que l'offre de la médiation de

l'Autriche et l'acceptation du Gouvernement français fussent stipulées par une convention, et qu'il en fût fait une supplétive pour assurer l'existence du traité du 14 mars. Il était nécessaire que l'attitude de l'Autriche prît enfin une couleur déterminée. Le cabinet de Vienne présenta d'abord des réserves sur les articles de ce dernier traité; puis, le 28 juin, il s'écarta tout-à-fait et se dégagea de l'alliance. A cette époque l'empereur d'Autriche était à Gitschin, en Bohême, sur les frontières de la Silésie et non loin de Reichenbach où étaient l'empereur de Russie et le roi de Prusse. Malgré le premier pas formel de l'Autriche vers une rupture, l'empereur Napoléon insista sur la convention relative à la médiation; le 30 juin elle fut conclue. (*Pièces justificatives*, N° XIX.) L'article 4 portait que l'Autriche s'engageait à faire prolonger l'armistice jusqu'au 10 août, par la Russie et la Prusse. Cette condition n'ayant pas été remplie, l'empereur Napoléon en fit faire lui-même la proposition le 11 juillet, par les commissaires français chargés de surveiller l'exécution du premier armistice. Le général Barcklay de Tolly opposa des difficultés qui ne furent levées que le 26, et alors la prolongation de la suspension d'armes fut stipulée jusqu'au 10 août, (*Pièces justificatives*, N° XX,) sans qu'il fut fait droit à la violation de la première convention, relativement à l'approvisionnement des places fortes.

Déjà le ministère autrichien avait retardé jusqu'au 12 juillet l'ouverture du congrès. Les difficultés, qu'éprouva la prolongation de l'armistice, firent que les plénipotentiaires ne purent être réunis à Prague que le 27 du même mois. Le 29 mai, les plénipotentiaires de France (le duc de Vicence et le comte de Narbonne), présentèrent à la puissance médiatrice une note, tendante à ce que le congrès fût ouvert par la réunion effective des ministres, et la vérification réciproque des pouvoirs. Cette réunion préliminaire paraissait indispensable, pour traiter à avantage égal, avec médiation, il est vrai, mais sans arbitrage; elle l'était d'autant plus que l'Autriche s'étant opposée à ce que les expressions, *médiation impartiale* et l'exclusion formelle de l'arbitrage, fussent insérées dans le préambule de la convention, (*Pièces justificatives*, N° XIX,) il fallait constater le droit de traiter sans tutèle. Le comte de Metternich répondit le même jour, et sa réponse dévoile le plan de l'Autriche, de s'emparer des négociations en établissant un arbitrage; il fut dit dans cette note que les négociations devaient se faire par

écrit, et les propositions passer par les mains du médiateur, sans que les plénipotentiaires se réunissent.

Les plénipotentiaires français réclamèrent d'abord, conformément aux premières ouvertures faites par l'Autriche, que les négociations eussent lieu dans des conférences régulières. L'opposition formelle de l'Autriche, de la Prusse et de la Russie les engagea quelques jours après à offrir un mode mitoyen, qui sauvât la dignité de la France, tout en accédant à la prétention du médiateur. La réponse fut également négative. Les notes des ministres de Russie et de Prusse, quoique présentées à Prague, ayant toujours retardé d'un ou deux jours, la dernière réponse atteignit le 10 août, jour de l'expiration de l'armistice. Alors il fut notifié aux plénipotentiaires français, que, l'armistice étant expiré, le congrès était dissous. Il avait donc été décidé qu'il ne durerait que quinze jours, et que cet espace de temps suffirait pour régler les intérêts de toutes les puissances de l'Europe. Il faudrait dans ce cas, croire que les conditions irrévocables de la paix étaient déjà fixées par les coalisés, et que le médiateur ne devait être chargé que de les notifier. Dans ce cas, les conférences étaient inutiles; alors le fantôme d'un congrès n'a servi que pour pouvoir dire à l'Europe que la France ne voulait pas la paix, tandis que cette paix lui était alors inconnue, et que les bases n'en ont été développées que quelques années plus tard. Le 12 août, le Gouvernement autrichien fit remettre au duc de Bassano, sa déclaration de guerre. (*Pièces justificatives*, N° XXI.) Le 18, le Gouvernement français y répondit. (*Pièces justificatives*, N° XXII.) Ces deux pièces n'ont pas besoin de commentaire.

Avant de passer au récit des opérations militaires qui ont eu lieu après la reprise des hostilités, nous allons donner le tableau de la distribution et de la force des différentes armées à l'époque du 10 août.

ARMÉE FRANÇAISE.

GARDE IMPÉRIALE.

INFANTERIE.

LE MARÉCHAL DUC DE TRÉVISE.

DIVISIONS.

		Bataillons.	Escadrons.	Infanterie.	Cavalerie.
Vieille garde.....	Friant, grenadiers.........	4	«	6,000	«
	Curial, chasseurs..........	4			
Jeune garde......	Dumoutier................	8	«	22,400	«
	Barrois..................	8			
	Boyeldieu................	8			
	Roguet...................	8			
CAVALERIE.					
LE GÉNÉRAL NANSOUTY.					
	Guyot, grenadiers..........	«	6	«	5,000
	Ornano, dragons............	«	6		
	Lefèvre Desnouettes, chasseurs.	«	6		
	Kraszinski, lanciers.........	«	6		
	.... Gardes d'honneur...	«	10		
	Total........	40	34	28,400	5,000
1er CORPS. LE GÉNÉRAL VANDAMME, à Zittau.	1re Dumonceau............	8	«	17,000	
	2e Philippon..............	8			
	23e Dufour................	8			
	Brigade Corbineau..........	«	8	«	1,000
2e CORPS. LE MARÉCHAL DUC DE BELLUNE, à Zittau.	4e Teste..................	8	«	22,400	«
	5e Corbineau..............	8			
	6e Mouton Duverney........	8			
	6e *Bis*..................	8			
3e CORPS. LE MARÉCHAL PRINCE DE LA MOSKOWA, à Liegnitz.	8e Souham.................	15		37,800	
	9e Delmas.................	13			
	10e Albert................	13			
	11e Ricard................	13			
	Brigade Beurmann..........	«	10		1,300
4e CORPS. LE GÉNÉRAL BERTRAND, à Sprottau.	12e Morand................	8	«	20,000	«
	15e Fontanelli (italienne)...	12			
	18e Franquemont (wurtembergeoise).........	8			
5e CORPS. LE GÉNÉRAL LAURISTON, à Goldberg.	16e Maison................	12	»	23,800	
	17e Puthod................	10			
	19e Rochambeau............	12			
		212	52	149,400	7,300

		Bataillons.	Escadrons.	Infanterie.	Cavalerie.
	ci-contre.....	212	52	149,400	7,300
6e CORPS.	20e Compans..............	10			
LE MARÉCHAL DUC DE	21e Bonnet..............	8	«	18,200	
RAGUSE, à Buntzlau.	22e Friedrichs..............	8			
7e CORPS.	32e Durutte..............	10			
LE GÉNÉRAL REYNIER,	37e Lecoq (saxonne)........	8			
à Goerlitz.	38e Sahrer (*id.*)...........	8	«	24,000	
	39e Marchand (hessoise)....	10			
8e CORPS (Polonais).	25e Dembrowsky..........	8			
LE MARÉCHAL PRINCE	27e Roznietzky............	8	«	12,000	
PONIATOWSKY, à Zittau.	Une Brigade..........	«	6	«	800
11e CORPS.	31e Gerard..............	10			
LE MARÉCHAL DUC DE TA-	35e Fressinet..............	8	«	18,200	
RENTE, à Loewenberg.	36e Charpentier..........	8			
	Une Brigade..........	«	8	«	1,000
12e CORPS.	13e Gruyère..............	10			
LE MARÉCHAL DUC DE REGGIO.	14e Guilleminot............	14	«	21,000	
à Dahme.	Raglowich (bavaroise)..	6			
	Une Brigade..........	«	6	«	800
14e CORPS.	43e Claparède..............	9			
LE MARÉCHAL SAINT CYR,	44e	7	«	17,500	
à Pirna.	45e Razout..............	9			
	Total...........	371	72	260,300	9,900

RÉSERVE DE CAVALERIE.

LE ROI DE NAPLES.

		Bataillons.	Escadrons.	Infanterie.	Cavalerie.
1er CORPS.	Cavalerie légère d'Audenarde.		24		
LE GÉNÉRAL LATOUR-MAUBOURG,	*Id.*............Castex......		30		
	Cuirassiers.... Doumerc....		18		12,000
environs de Goerlitz.	*Id.*............St. Germain.		24		
2e CORPS.	Cavalerie légère, Excelmans.		28		
LE GÉNÉRAL SEBASTIANI,	*Id.*............ Defrance..		21		8,300
environs de Liegnitz.	Cuirassiers...... Bordesoult.		18		
3e CORPS.	Chasseurs.....Jacquinot....		24		
LE GÉNÉRAL DUC DE PADOUE.	*Id.*...........Fournier....		24		
environs de Leipzig.	Dragons.......Lorge......		30		6,000
	Id......................		33		
4e CORPS.	Sokolnitzki (polonais)......		15		
LE GÉNÉRAL COMTE DE VALMY,	Ulminski..................		14		6,000
environs de Zittau.	Sulkowsky................		16		
			319		42,200
	Total général......	371	391	260,300	42,200

HORS DE LIGNE.

Corps	Divisions	Bataillons.	Escadrons.	Infanterie.	Cavalerie.
13e CORPS. LE MARÉCHAL PRINCE D'ECKMUHL.	3e Loison................	8	»	18,000	
	40e Pecheux................	8			
	41e Thiébault................	8			
	Une Brigade...........	«	8		1,200
CORPS D'OBSERVATION DE BAVIÈRE, LE MARÉCHAL DUC DE CASTIGLIONE.					
A Wurtzbourg, Bamberg et Baireuth.	42e........................	9	»	21,000	
	51e........................	8			
	52e........................	13			
5e CORPS de cavalerie, LE GÉNÉRAL MILHAUD, *ib.*	Cavalerie légère..Piré......		12	»	3,000
	Dragons.........Berkheim.		16		
	Id..............L'héritier..		18		
	Total.......	54	54	39,000	4,200

ARMÉE COALISÉE.

LE MARÉCHAL PRINCE DE SCHWARTZENBERG, GÉNÉRALISSIME.

GRANDE ARMÉE, DITE DE BOHÊME.

ARMÉE AUTRICHIENNE.

LE MARÉCHAL PRINCE DE SCHWARTZENBERG.

Corps	Divisions	Bataillons.	Escadrons.	Infanterie.	Cavalerie.
Avant-garde......	Prince Maurice de Lichtenstein. Comte de Bubna...........	11	16	11,000	3,200
1er CORPS. LE GÉNÉRAL COLLOREDO.	Hardegg.................. Wimpfen.................. Greth....................	22	12	22,000	2,400
2e CORPS. LE GÉNÉRAL CHASTELER, puis LE GÉNÉRAL MOERFELD.	Loederer.................. Prince Alois de Lichtenstein.	13	10	13,000	2,000
		46	38	46,000	7,600

		Bataillons.	Escadrons.	Infanterie.	Cavalerie.
	ci-contre.........	46	38	46,000	7,600
3ᵉ CORPS, LE GÉNÉRAL GIULAY.	Crenneville............... Murray,.................. Prince de Hesse Hombourg...	20	13	20,000	2,600
4ᵉ CORPS. LE GÉNÉRAL KLENAU.	Mohr.................... Prince Hohenlohe Bartenstein. Mayer....................	24	18	24,000	3,600
RÉSERVE. le Prince héréditaire DE HESSE HOMBOURG.	Weissenwolf.. } grenadiers.. Bianchi...... }	20	«	20,000	
	Schuller.................. Klebersberg.............. Civallart................		40	«	8,000
	Total........	110	109	110,000	21,800

ARMÉE RUSSO-PRUSSIENNE,

LE GÉNÉRAL BARCKLAY DE TOLLY,

LE GÉNÉRAL WITTGENSTEIN.

		Bataillons.	Escadrons.	Infanterie.	Cavalerie.
1ᵉʳ CORPS RUSSE. LE PRINCE GORCZAKOW.	Mezenzoff.............. Helfreich................	17		10,200	
2ᵉ CORPS, Id. LE PRINCE EUGÈNE DE WURTEMBERG.	Szaszafskoi.............. Wisznitzki................	16		9,600	
2ᵉ CORPS prussien. LE GÉNÉRAL KLEIST.	Klux...................... Pirsch.................... Ziethen.................. Prince Auguste de Prusse....	41	16	32,800	2,400
CAVALERIE. LE GÉNÉRAL PAHLEN.	Palhen, russes............ Roeder, prussiens..........	« «	33 28		9,150
Force totale de l'armée de Barcklay de Tolly.......		74	77	52,600	11,550

RÉSERVES COMBINÉES.

LE GRAND DUC CONSTANTIN,

LE GÉNÉRAL MILORADOWITSCH.

		Bataillons.	Escadrons.	Infanterie.	Cavalerie.
3ᵉ CORPS RUSSE. LE GÉNÉRAL RAIEWSKY.	Pisarew.... } grenadiers... Czoglokow.. }	16	«	9,600	
5ᵉ GARDE RUSSE. LE GÉNÉRAL YERMOLOW.	Rosen, vieille garde........ Usom, jeune garde.........	18	«	10,800	
		34		20,400	

		Bataillons.	Escadrons.	Infanterie.	Cavalerie.
	d'autre part.......	34		20,400	
GARDE prussienne.	Alvensleben................	6		6,000	
CAVALERIE russe. LE PRINCE GALITZIN.	Depreradowitsch, garde..... Kretow.................. Duca.................. Szewicz, garde légère......	»	64		9,600
GARDE Prussienne.	Laroche..................		8		1,200
		40	72	26,400	10,800
	Total général de la grande armée......	224	258	180,000	44,150

ARMÉE DE SILÉSIE.

LE GÉNÉRAL BLÜCHER.

		Bataillons.	Escadrons.	Infanterie.	Cavalerie.
6ᵉ CORPS russe. LE GÉNÉRAL CZERBATOW.	Galitzin.................. Benardos..................	24		14,400	
8ᵉ Id. LE GÉNÉRAL SAINT PRIEST.	Gurialew.................. Pillar..................	24		14,400	
9ᵉ Id. LE GÉNÉRAL ALZUFIEW.	Udom.................. Kornilow..................	22		13,200	
10ᵉ Id. LE GÉNÉRAL KAPEZEWICZ.	Uzusow.................. Turszaninow..............	20		12,000	
CAVALERIE.	Korff.................. Borosdin..................		78		11,700
CORPS DU GÉNÉRAL SACKEN (1).					
4ᵉ CORPS. LE GÉNÉRAL LIEWEN.	Liewen.................. 16ᵉ Division (une brigade)..	18		10,800	
7ᵉ CORPS. LE GÉNÉRAL NEVEROSKY.	Stavitzki..................	12		7,200	
CAVALERIE. LE GÉNÉRAL WASSILCZIKOW.	Panczulisew.............. Lanskoi..................		4 16		3,000
		120	98	72,000	14,700

(1) Ce corps reçut pendant la campagne un renfort dont on ne connaît pas la force.

		Bataillons.	Escadrons.	Infanterie.	Cavalerie.
	ci-contre..........	120	98	72,000	14,700
CORPS PRUSSIEN.					
1er CORPS. LE GÉNÉRAL D'YORK.	Steinmetz. Prince de Mekclenburg. Horn. Hunerbein.	45	16	36,000	2,400
	Jurgass.		28		4,200
	Total..........	165	142	108,000	21,300
ARMÉE DU NORD.					
LE PRINCE ROYAL DE SUÈDE.					
CORPS PRUSSIEN.					
3e CORPS. LE GÉNÉRAL BULOW.	Prince de Hesse Hombourg. Thumen. Borstel. Kraft.	42 ½	16	34,000	2,400
	Oppen.		30		4,500
4e CORPS. LE GÉNÉRAL TAUENTZIEN.	Dobschutz. Puttlitz. Hirschfeld. Wobeser.	55	52	44,000	7,800
CORPS SUÉDOIS.					
LE MARÉCHAL STEDINCK.	Posse. Saendels. Boyen (une brigade). Skjoldebrand.	36	32	19,800	4,800
		133½	130	97,800	19,500

		Bataillons.	Escadrons.	Infanterie.	Cavalerie.
	d'autre part........	133½	130	97,800	19,500

CORPS RUSSE.

LE GÉNÉRAL WINTZINGERODE.

		Bataillons.	Escadrons.	Infanterie.	Cavalerie.
12e CORPS. LE GÉNÉRAL LAPTIEW.	Rudinger.................. Wuicz..................	11	«	6,600	
	Manteuffel..................	«	8	«	1,200
	Stahl (8 régiments Cosaques).	«	40	«	4,000
LE GÉNÉRAL WORONZOW.	Harpe.................. Krasowski..................	8	«	4,800	«
	Orurk..................	«	24	«	3,600
LE GÉNÉRAL CZERNISZEFF.	Cosaques (13 régiments).....	«	65	«	6,500
	Total.........	152½	267	109,200	34,800
Total général de l'armée active, en Bohême, en Silésie et en Prusse..........................		541½	667	406,200	100,250

NON COMPRIS.

CORPS DE L'ELBE INFÉRIEUR.

		Bataillons.	Escadrons.	Infanterie.	Cavalerie.
LE GÉNÉRAL WALLMODEN.	Tettenborn.. Infanterie....	1	«	600	«
	Tettenborn.. Cosaques.....	«	20	«	2,000
	Ahrenschild (légion allemande)	6	8	4,200	1,200
	Lutzow (corps franc).......	5	5	2,500	750
LE GÉNÉRAL VEGESACK.	Troupes de Mekelenburg....	6	4	3,600	600
	Milices *id*..................	6	«	3,600	«
	Boyen (une brigade)........	7	4	3,850	600
LE GÉNÉRAL DOERNBERG.	Anséates..................	3	8	2,400	1,200
	Hanovriens..................	5	5	3,000	750
	Anglais..................	5	4	2,500	500
	Brême et Dessau..........	2	1	1,200	150
	Total.........	46	59	27,450	7,750

ARMÉE DE POLOGNE.

LE GÉNÉRAL BENINGSEN.

		Bataillons.	Escadrons.	Infanterie.	Cavalerie.
AVANT GARDE. LE GÉNÉRAL MARKOW.	16e Division (une brigade)... 13e *id.* *id.*........	15	«	9,000	«
	Dechterew..................	«	25	«	3,750
	Bagration.....(Cosaques)...	«	45	«	4,500
LE GÉNÉRAL DOKTOROW.	Chowanski............... Paskiewicz.............. 13e Division (une brigade)...	29	«	17,400	«
	Mussin Puszkin...........	«	25	«	3,750
MILICES. LE GÉNÉRAL TOLSTOY.	Murawiew............... Titow..................	30	«	18,000	«
	Czaplitz... Milices.......	«	17	«	2,550
	Cosaques......	«	10	«	1,000
	Total.........	74	122	44,400	15,550
	Total des *non compris*.........	120	181	71,850	23,300

RÉPARTITION

de la force des trois armées de Bohême, de Silésie et du Nord entre les puissances coalisées.

	Infanterie.	Cavalerie.
Autrichiens.....................	110,000	21,800
Russes..........................	123,600	44,550
Prussiens.......................	152,800	29,100
Suédois.........................	19,800	4,800
	406,200	100,250
Force de l'armée française qui était opposée aux trois grandes armées ennemies.............	260,300	42,200
Différence............	145,900	58,050

TROISIÈME ÉPOQUE,

COMPRENANT LES ÉVÉNEMENS QUI SE SONT PASSÉS

DEPUIS LA RUPTURE DE L'ARMISTICE LE 10 AOUT, JUSQU'AU PASSAGE DE L'ELBE PAR L'ENNEMI, LE 1er OCTOBRE.

NOUS avons vu, par le tableau des armées françaises en Allemagne, le résultat des mesures que l'empereur Napoléon avait prises pour les renforcer; nous y avons vu également que la balance numérique entre les combattans était rompue, et que l'avantage qui existait en faveur des alliés, était à peu près égal à la somme des forces que l'Autriche avait apportées à la coalition. Cet avantage ne pouvait aller qu'en augmentant, et l'Autriche n'avait pas manqué son but, en se joignant à nos ennemis dans le moment du danger. Il serait peut-être plus vrai de dire que le danger n'était produit que par la défection de l'Autriche, puisque non-seulement la jonction de cent cinquante mille Autrichiens donnait à l'armée coalisée une grande prépondérance numérique, mais encore, parce que la ligne d'opérations de l'armée française se trouvait compromise. Tant que l'Autriche était restée ou alliée ou neutre, cette ligne, qui s'étendait de Dresde à l'Oder près de Liegnitz, était parfaitement assurée par derrière et avait ses deux ailes couvertes par les forteresses de l'Elbe et de l'Oder. Le passage de cette dernière rivière était assuré par Glogau, et l'ennemi dont la ligne se trouvait coupée en Silésie, était dans la nécessité ou de hasarder une bataille, ou de passer l'Oder et de gagner Kalisz et Posen, pour rentrer en communication avec les troupes qui étaient restées dans le
Pl. XII. Brandebourg et sur l'Elbe. Une seule bataille gagnée ne suffisait même pas; car, après avoir forcé l'armée française à quitter la ligne de la

Katzbach, qu'elle occupait, il fallait encore l'obliger à quitter le Bober, pour que les corps de Bülow et Tauentzien et l'armée suédoise puissent entrer en ligne.

La déclaration de l'Autriche avait anéanti ces avantages. La ligne d'opération de l'armée française était menacée à Dresde et peut-être même en arrière de cette ville. Une bataille gagnée en Silésie pouvait n'avoir point de résultats décisifs, et une bataille perdue à Dresde risquait d'entraîner les plus grands malheurs. Il n'était cependant pas possible de la changer pour le moment, sans courir de plus grands dangers encore. L'éloignement où se trouvaient les deux armées ennemies, en Bohême et en Silésie, était plus grand que la distance de Dresde à Liegnitz. On pouvait espérer de contenir l'armée de Bohême par des démonstrations offensives, et peut-être, en battant celle de Silésie, forcer les coalisés à un faux mouvement dont il serait possible de profiter. Il n'était pas probable que le général autrichien voulût découvrir la Bohême, que menaçait, par Egra, le corps du duc de Castiglione, pour aller au Pl. XII. secours de l'armée de Silésie battue. C'était donc cette dernière qui serait forcée de passer en Bohême. Dans ce cas, il pouvait ne pas être difficile de contenir le prince de Suède, et la ligne d'opération devenait plus avantageuse en se trouvant flanquée par le corps d'observation de Bavière, et appuyée en partie sur la base même. Si, au contraire, le prince de Schwartzenberg entrait en Silésie, il était facile au duc de Castiglione de marcher en Bohême, et la base d'opération se trouvait élargie et rapprochée du point de contact des armées. L'empereur Napoléon établit son plan de campagne à peu près d'après ces données. Dès avant l'armistice il ne doutait pas du parti que prendrait l'Autriche, et il avait songé à couvrir Dresde du côté de la Bohême et à s'assurer un double passage sur l'Elbe, à son entrée en Saxe. Un camp retranché de cinquante mille hommes avait été élevé près de Pl. XI. Pirna; un pont de bateaux jeté près de Koenigstein, et une route militaire établie entre ce fort et Stolpen; les fortifications de Dresde avaient été réparées, et cette ville couverte sur les deux rives de l'Elbe par des redoutes et quelques autres fortifications de campagne. En arrière de l'Elbe, l'empereur Napoléon n'avait pas négligé de s'assurer quelques points de défense, en cas d'une rupture avec la Bavière, qui était déjà fortement ébranlée dès le mois d'avril. En con-

séquence, outre les travaux qui furent faits à la citadelle de Wurtzbourg, la ville d'Erfurt et la citadelle de Petersberg furent mises en état de défense. Hambourg fut également mis en état de soutenir un siége.

Pl. XI. Avant la rupture de l'armistice, les armées coalisées occupaient les positions suivantes. A l'extrémité de l'aile droite, dans les environs de Schwerin, le général Walmoden commandait un corps de trente mille hommes environ, composé des deux corps de Tettenborn et Doernberg, de troupes prussiennes et suédoises, des levées du Mecklenburg et des légions de Hambourg et de Lubeck. Le prince royal de Suède avec son corps suédois et ceux de Bülow, Tauentzien et Wintzingerode, était dans les environs de Berlin (a). La grande armée russo-prussienne, forte d'environ cent quatre-vingt mille hommes d'infanterie et trente-cinq mille chevaux, était cantonnée en Silésie, entre Schweidnitz et l'Oder. L'armée autrichienne de Schwartzenberg était dans les environs de Prague, excepté le corps de Klenau qui était plus en arrière à Pilsen. Une autre armée autrichienne, commandée par le prince de Reuss, était sur les bords de l'Inn. Aussitôt après la dénonciation de l'armistice, cette disposition fut changée. Les coalisés ayant formé le projet de diriger leur attaque principale sur Dresde, afin d'obliger l'armée française à repasser l'Elbe tout à coup, pensèrent à renforcer leur aile gauche. En conséquence, le général Blücher ayant été laissé en Silésie avec le corps prussien de York et les deux corps russes de Langeron et Sacken, le restant de l'armée, composé des corps de Gorezakow, du prince Eugène de Würtemberg et de Kleist et des réserves combinées, entra en Bohême le 10 août, et vint joindre

Pl. XII. l'armée autrichienne à Prague. Le corps de Klenau, qui n'avait plus besoin d'observer la Bavière, fut retiré de Pilsen, et vint prendre la gauche de l'armée de Schwartzenberg, appelée armée de Bohême. Toute cette armée se déploya entre Aussig et Kommotan, ayant sa réserve à Lowositz. A la droite, vers Gabel, se trouvait la division autrichienne de Bubna. A l'aile droite, le prince royal de Suède déploya, le 14 août, son armée sur la Sprée et le Havel. Le corps de Tauentzien fut placé entre Munch-

(a) Voyez le tableau général que nous avons donné ci-devant, page 130.

berg et Berlin; celui de Bülow à Berlin; les Suédois à Oranienburg, ayant leur tête de colonne à Spandau; le corps de Wintzingerode à Brandenburg, et celui de Woronzow à Plaue. La brigade de Lossau, du corps de Tauentzien, forte de six bataillons et six escadrons (environ six mille hommes), fut laissée devant Stettin; la brigade Hinrichs du même corps, forte de six bataillons et deux escadrons (environ cinq mille hommes) bloquait Custrin; la division de Hirschfeld, de huit bataillons et douze escadrons (environ neuf mille hommes) était devant Magdebourg.

L'empereur Napoléon, de son côté, distribua son armée de manière à porter les premiers coups en Silésie, en même temps qu'il inquiéterait la droite de l'armée autrichienne et ses communications avec cette province. Il ne croyait pas que la jonction d'une partie de l'armée russo-prussienne, avec les Autrichiens, fût tellement combinée d'avance, que le mouvement aurait lieu le jour précis de l'expiration de l'armistice. Le 13 août, les 4e, 7e et 12e corps, ainsi que le 3e de cavalerie, se concentrèrent dans les environs de Dahme; cette armée, forte d'environ soixante-dix mille hommes, était destinée à agir contre le prince royal de Suède. Les 3e, 5e, 6e et 11e corps formant environ cent mille combattans, sous les ordres du prince de la Moskowa, restèrent en Silésie, où l'ennemi avait encore cent trente mille hommes. Les 1er, 2e et 8e corps, faisant avec le 1er et le 4e de cavalerie, environ soixante et dix mille hommes, furent concentrés dans les environs de Zittau, prêts à soutenir l'armée de Silésie ou à entrer en Bohême. Le 14e corps occupait le camp de Pirna et couvrait Dresde, où était l'empereur Napoléon avec sa garde.

Le 15 août, l'empereur Napoléon quitta Dresde avec la garde, et se rendit le 18 à Goerlitz; de là il pensa à faire sur la Bohême un mouvement qui menaçât les communications, entre l'armée russo-prussienne et ses nouveaux alliés, les Autrichiens. De Zittau deux routes conduisent, l'une en Silésie par Reichenberg et Gitschin, l'autre à Prague par Gabel et Jung-Buntzlau. Si l'Autriche avait réellement, ainsi qu'elle avait voulu le faire croire par son manifeste, attendu le dernier jour du congrès pour se déclarer contre la France, et la fin de l'armistice pour agir, il était évident qu'un corps de troupes françaises, débouchant par Gabel et Reichenberg, devait rencontrer vers Pl. XI.

Gitschin, la tête des troupes venant de Silésie. Le 19, l'empereur Napoléon se rendit à Zittau et s'avança jusqu'à Gabel, avec le 8e corps, tandis que la division de cavalerie du général Ulminski occupait Friedland et Reichenberg, et que le général Lefebvre Desnouettes, avec une division d'infanterie et une de cavalerie de la garde, tenait Romburg et Georgenthal, afin de couvrir les flancs du mouvement. A Gabel, Napoléon apprit qu'il n'avait devant lui que la division autrichienne de Bubna, et que les corps de Barcklay de Tolly et de Wittgenstein, avec les réserves, étaient déjà à Prague, où s'étaient réunis les souverains coalisés. Cette concentration annonçait évidemment le projet d'attaquer la ligne d'opération de l'armée française par Dresde. Avant d'agir de ce côté, il était cependant toujours important de porter un coup à l'armée ennemie en Silésie, ou au moins de la menacer, afin de paralyser ses mouvemens; mais il fallait que cette opération fût rapide, car Dresde ne pouvait pas tenir, n'ayant que le 14e corps pour défense.

Ayant donc laissé le 1er corps à Romburg, pour soutenir le général Lefebvre Desnouettes, et le 2e à Zittau pour servir d'appui aux postes de Reichenberg, Friedland et Gabel, l'empereur Napoléon fit marcher, le 20, la garde et le 1er corps de cavalerie à Lauban, où il se rendit le même soir, et le 21, il arriva à Loewenberg. Il trouva les quatre
Pl. X. corps qu'il avait laissés en Silésie, déjà repliés derrière le Bober.

D'après les termes précis de l'armistice, aucune des armées belligérantes ne devait entrer sur le territoire neutre, avant le 17. Mais le général Blücher ne pensa pas qu'un traité qui expirait valût la peine d'être observé, et il se mit en marche dès le 12; la maxime qu'une convention n'est valable qu'autant qu'on est forcé de la maintenir, fut assez volontiers suivie par les coalisés dans cette campagne. Le 14, le corps de Sacken entra à Breslau, et l'avant-garde de Blücher dépassa Jauer. Le 16, le corps de Langeron avait déjà dépassé Goldberg, par la droite, et se présentait vers Zobten, menaçant de tourner les 3e et 5e corps qui étaient à Liegnitz et Goldberg. L'avant-garde de Langeron, commandée par le général Rudzewicz, attaqua le 16, c'est-à-dire vingt-quatre heures avant le terme du traité, un bataillon de la division Charpentier, placé en avant de Loewenberg, en essayant de lui couper
Pl. X. la retraite. Ce bataillon se fit jour. Le 17, le corps de Langeron était

sur le Bober, et une avant-garde occupait Lahn. Dans la nuit du 17 au 18, le 5ᵉ corps se replia de Goldberg, sur Loewenberg, où il se joignit au 11ᵉ; le 3ᵉ corps, avec la cavalerie de Sebastiani, quitta également Liegnitz et vint à Haynau. Le 18, le duc de Tarente résolut de reprendre Lahn; la brigade italienne de Zucchi y fut employée et força l'ennemi à repasser le Bober. Le même jour, Blücher entra à Goldberg avec le corps d'York; Sacken vint à Liegnitz.

Le 19, Blücher porta le corps d'York sur Loewenberg. Les hauteurs, en avant de cette ville, étaient encore occupées par l'arrière-garde du 5ᵉ corps, qui en fut délogée après un combat assez vif; le pont fut détruit. Le corps de Langeron marcha sur Zobten, où le général Rudzewicz, avec son avant-garde, passa le Bober, et repoussa notre avant-poste d'un demi-bataillon qui se trouvait près de là, à Siebeneichen. A moitié chemin de Zobten à Loewenberg, près de Helle, le général Rudzewicz rencontra la division Rochambeau, que le général Lauriston envoyait au-devant de lui; la brigade Lafitte attaqua l'ennemi, le poussa à Zobten et le força à repasser encore une fois le Bober. Cependant le prince de la Moskowa, sentant la nécessité de conserver sa communication avec l'armée que l'ennemi menaçait à Loewenberg, se décida à se porter sur ce point, avec le 3ᵉ corps et la cavalerie de Sebastiani. Pendant ce temps, le 6ᵉ corps reçut l'ordre d'avancer de Buntzlau jusqu'à Kreibau, pour observer et retarder le mouvement de Sacken qu'allait démasquer le 3ᵉ corps. Le général Blücher, instruit de la marche du prince de la Moskowa, porta d'abord au-devant de lui la division du prince de Mecklenburg; puis, ne laissant qu'une division du corps d'York devant Loewenberg, il en fit suivre encore deux autres. Le corps de Langeron reçut également l'ordre d'appuyer à droite, pour être à portée le lendemain de marcher sur le 3ᵉ corps. Le prince de la Moskowa, se voyant prévenu à Loewenberg, s'arrêta à Graditz en présence de York. Pendant ce temps le 2ᵉ corps fut attaqué par Sacken. L'avant-garde, qui était à Kreibau, fut repliée sur Keiserwalde, où il s'engagea un combat assez vif. A la nuit, le 2ᵉ corps se replia sur Thomaswalde. Dans la nuit du 20 au 21, le prince de la Moskowa ne voulant pas, avec le 3ᵉ corps seul, hasarder une affaire contre cent mille hommes, qu'il allait avoir sur les bras, et risquer en même temps d'être aussi prévenu à Buntz-

lau, se retira sur cette petite ville. Le 20, le 2e corps soutint encore un combat à Thomaswalde, et se retira en combattant à Buntzlau, où il détruisit les ponts. Les deux divisions russes du général Liewen occupèrent Buntzlau.

La faute que commit le prince de la Moskowa fut d'attendre avec trop de confiance le 17, terme réel de la reprise des hostilités, pour concentrer son armée. Rien ne pouvait l'engager à croire que l'ennemi, qu'il avait devant lui, observerait aussi fidèlement les traités. Sans se permettre de violer lui-même l'armistice, il aurait cependant dû se mettre en mesure de combattre, en réunissant les quatre corps qu'il commandait, et qui étaient dispersés dans quatre lieux différens. Il aurait dû, dès le 12, faire porter le 2e corps à Loewenberg et concentrer les 5e et 11e à Goldberg. De cette manière, il ne découvrait
Pl. X. pas sa véritable ligne de communication, qui passait par Loewenberg; il empêchait Langeron de s'avancer vers Lahn et Zobten, et il obligeait l'ennemi à se présenter de front sur la Katzbach. Mais, une fois que le prince de la Moskowa se fut laissé surprendre, avant d'avoir réuni ses troupes et se croyant encore en paix, il ne pouvait prendre d'autre direction de retraite que celle qu'il choisit; il fallait se réunir derrière le Bober, et il repassa cette rivière presque sans perte.

L'empereur Napoléon arrivé le 21, à la pointe du jour à Loewenberg, reprit sur-le-champ l'offensive. Les vingt-cinq mille hommes de la garde qui l'avaient suivi, rendaient la force des deux armées en Silésie à peu près égale, c'est-à-dire d'environ cent trente mille hommes chacune. On pouvait, d'après le mouvement prononcé du général Blücher, s'attendre à une bataille, car il annonçait un plan offensif d'opérations. Des ponts furent jetés sans perte de temps sur le Bober, à Loewenberg. A midi le 5e corps passa, la division Maisons en tête; le 11e corps suivit. Le corps d'York, qui était devant Loewenberg fut renversé et poussé sur la route de Goldberg. Le même jour, le prince de la Moskowa repassa également le Bober, à Buntzlau, avec les 3e et 6e corps; le corps de Sacken fut attaqué et chassé de ses positions. Le général Blücher, voyant que le centre de son armée était menacé par les 5e et 11e corps, et obligé de se replier vers la Katzbach, ce qui pouvait compromettre le corps de Langeron, réunit, dans la

nuit du 21 au 22, son armée derrière la petite rivière de Haynau, la droite à Adelsdorf et la gauche à la route de Goldberg, excepté le corps de Sacken qui était sur la route de Haynau, à Wolfshayn près Kreibau.

Le 22, les 5e et 11e corps continuèrent leur mouvement en colonnes sur la route de Goldberg, la division Maisons toujours en tête. L'aile gauche ennemie, attaquée de front par le 11e corps et débordée par le 5e, fut battue et forcée après un combat assez vif. Alors le général Blücher voyant qu'il risquait d'être coupé de la Katzbach, sur sa gauche, tandis que les 3e et 6e corps débordaient sa droite, replia son armée derrière ce ruisseau. Le corps de Langeron occupa les penchans du Wolfsberg, en arrière de Goldberg (1). Le corps d'York s'étendit à droite vers Rochlitz (2); la division prussienne du prince de Mecklenburg, et l'avant-garde russe de Rudzewicz occupèrent Ober et Niederau, au-devant Goldberg (3); les divisions de cavalerie de Korf, Borosdin et Jurgass furent placées en seconde ligne (4). Le même jour le corps de Sacken fut attaqué à Wolfshayn, et forcé de se replier sur Haynau, et de là sur Liegnitz. L'empereur Napoléon voyant l'ennemi replié sur la Katzbach, et sentant la nécessité d'accourir au secours de Dresde, fit, ce jour-là même, rétrograder sa garde, le 6e corps et le 1er de cavalerie sur Goerlitz. Le 22, un régiment de hussards westphaliens passa à l'ennemi; ce fut le prélude de la désertion successive des autres troupes allemandes, pour passer du côté des plus gros bataillons. Pl. IV.

Le 23, le général Lauriston reçut l'ordre d'attaquer Goldberg avec les 5e et 11e corps. Le 11e, appuyé par une partie de la cavalerie de Latour-Maubourg, se présenta de front à l'avant-garde ennemie (5); la division Gérard fut chargée de l'attaque de Niederau. Le 5e corps déboucha par Seifenau sur le flanc de la position de l'ennemi (6). Le combat fut très-vif à Niederau, où la division prussienne du prince de Mecklenburg opposa la plus vive résistance. Ses batteries ayant été démontées et ses bataillons entamés et rompus, par notre artillerie, il tenta plusieurs charges de cavalerie très-hardies pour se soutenir. Mais enfin il fut forcé de repasser la Katzbach; son mouvement fut suivi par l'avant-garde russe. A la droite, le 5e corps ayant dépassé Seifenau, eut à essuyer un combat très-violent avec le corps de Lan-

geron ; la cavalerie ennemie fit plusieurs belles charges, et le combat se soutint pendant assez long-temps avec opiniâtreté. Les hauteurs de Wolfsdorf furent prises et reprises trois fois ; enfin, la division Rochambeau, ayant le 135e régiment en tête, s'élança au pas de charge sur le Wolfsberg, et l'ennemi fut obligé de plier. Pendant ce temps le 3e corps et la cavalerie du 2e étaient arrivés devant Liegnitz. Le 3e prit position la gauche à cette ville derrière la route de Goldberg (7). La cavalerie de Sebastiani s'avançait derrière le 3e corps (8). Le corps de Sacken avait repassé la Katzbach et pris position sur les hauteurs de Prinkendorf (9). Alors l'empereur Napoléon, voyant l'armée de Silésie rentrée dans ses anciennes positions, partit de sa personne pour retourner à Dresde. Le duc de Tarente fut chargé du commandement de l'armée française qui resta composée des 3e, 5e et 11e corps et du 2e de cavalerie, en tout environ quatre-vingt mille hommes ; le prince de la Moskowa partit avec Napoléon. Les trois journées des 21, 22 et 23 coûtèrent à l'ennemi six à sept mille hommes tués, blessés ou prisonniers ; notre perte, depuis le 17, s'éleva à près de six mille hommes. Dans la nuit du 23 au 24, Blücher réunit son armée à Jauer.

Le 24, le duc de Tarente rapprocha de Goldberg le 3e corps, qui prit position près de Rothkirch (10), ayant deux bataillons à Liegnitz.

Pl. IV. Le 5e corps, après le combat de Goldberg, avait pris position en avant de ce bourg (11), ayant une avant-garde à Prausnitz. Le 11e corps était resté en arrière de Goldberg avec la cavalerie de Sebastiani. Le général Blücher, voyant qu'il n'était pas attaqué ce jour-là, jugea que Napoléon s'était vu forcé de se porter sur Dresde, et par conséquent d'affaiblir l'armée qui était restée sur la Katzbach. Il se décida alors à reprendre l'offensive.

Le 25, il commença à déployer de nouveau son armée. Le corps de Sacken fut porté à Malitsch (12) ; celui de York resta au centre à Jauer (13) ; celui de Langeron fut mis en position sur les hauteurs de Hermsdorf (14), pour observer Goldberg.

Le 26, vers deux heures après midi, le général Blücher mit son armée en mouvement. Les corps de York et de Sacken devaient passer la Katzbach au-dessus de Liegnitz, et attaquer le 3e corps français commandé par le général Souham. Le corps russe de Langeron devait, pendant ce temps, contenir les 5e et 11e corps qu'on supposait

encore à Goldberg, et s'avancer vers Prausnitz. De son côté, le duc de Tarente avait résolu d'attaquer l'ennemi, qu'il croyait concentré à Jauer. Le 5[e] corps eut ordre de se porter en avant par Seichau et Hennersdorf (15), à l'exception de la division Puthod, qui reçut celui de se porter sur Schoenau et de prendre de là la route de Jauer. Le 3[e] corps devait passer la Katzbach près de Lieguitz, et suivre la grande route par Neudorf et Malitsch. Le 11[e] corps devait passer au gué de Smochowitz et remonter la rive droite de la Wüthende Neisse, par Weinberg et Brechtelshof. La cavalerie de Sebastiani devait passer par Kroitsch et Nieder Grayn, et se rapprocher du 5[e] corps; en remontant la rive gauche de la Wüthende Neisse. Une pluie horrible, qui durait depuis plusieurs jours et qui redoubla celui-là, avait grossi tous les ruisseaux et torrens, et dérobait à l'œil les mouvemens des deux armées.

Lorsque le général Blücher, avec le corps d'York, fut arrivé sur les hauteurs de Brechtelshof (16), le général Sacken, qui s'avançait dans la direction d'Eicholz, le prévint que l'armée française avait passé la Katzbach et était en vue; le général Langeron annonça, de son côté, qu'il était attaqué par le 5[e] corps. Le général Blücher fit aussitôt ses dispositions d'attaque. Le corps de Sacken se déploya un peu en arrière d'Eicholz (17), et ce général fit placer sur les hauteurs à sa gauche une forte batterie qui fut bientôt appuyée par une batterie prussienne de 12 : il était alors trois heures après midi. Le duc de Tarente, vivement attaqué, jugea aisément à la vue des masses qui se présentaient, qu'il avait toute l'armée ennemie devant lui. Il se hâta donc de déployer le 11[e] corps entre Weinberg et Klein Tintz (18). Il donna l'ordre au 3[e] corps et à la cavalerie de se hâter d'entrer en ligne. Mais le 3[e] corps qui avait reçu l'ordre de mouvement trop tard, avait voulu regagner du temps, en évitant le détour assez long de Rothkirch à Prinkendorf; il s'était dirigé par Kroitsch et Nieder Grayn, et s'était croisé dans le premier village avec la cavalerie. Pl. IV.

L'ennemi s'aperçut bientôt que l'aile gauche du 4[e] corps était en l'air, et que la droite seule avait un appui à la Wüthende Neisse. Il tira parti sur-le-champ de cette disposition désavantageuse. Le prince Wassilczikow, avec une partie de sa cavalerie et celle du corps d'York, eut ordre d'attaquer à droite d'Eicholz (19) en débordant le flanc du

11[e] corps; le général Lanskoi, avec deux régimens, reçut celui de déboucher entre Eicholz et Klein Tintz (20), et le général Karpow avec sa division de Cosaques, de dépasser Klein Tintz (21) pour achever de tourner la gauche du 11[e] corps. Le corps d'York se déploya en même temps. L'avant-garde et la division de Horn (22) se portèrent sur Weinberg, soutenues par la division du prince de Mecklenburg (23). La division Hunerbein fut placée, au commencement de l'action, en face de Schlaupe (24), pour observer l'autre rive de la Wüthende Neisse. La division Steinmetz forma la réserve (25).

Cependant l'aile gauche du 11[e] corps était vivement pressée par la cavalerie ennemie; celle de Sebastiani, retardée par sa rencontre avec le 3[e] corps à Kroitsch, et arrêtée dans le défilé de Nieder Krayn, par l'infanterie qui débouchait, par le parc et les équipages du 11[e] corps, ne pouvait défiler que lentement. Tout était à peu près pêle-mêle, dans le chemin de Kroitsch à Nieder Krayn (26). La cavalerie, qui parvenait à se dégager, gagnait de suite la pointe de l'aile gauche (27), mais arrivant successivement par régimens et à des intervalles assez éloignés, elle ne put tenter que des charges partielles, que leur faiblesse empêchait de réussir. Enfin, à l'entrée de la nuit, après un combat sanglant, le 11[e] corps fut obligé de plier de tous côtés; une seule division du 3[e] corps était entrée en ligne, l'autre débouchait par Nieder Krayn. Le duc de Tarente n'avait donc pu déployer que trente-deux mille hommes d'infanterie tout au plus, contre l'ennemi qui en avait cinquante-cinq mille; la cavalerie ne peut pour ainsi dire pas être comptée, puisqu'elle n'arriva qu'en détail. La division du 3[e] corps qui débouchait de Nieder Krayn se porta en avant pour essayer d'arrêter l'ennemi à Weinberg, mais elle fut culbutée, et les Prussiens occupèrent le défilé, où ils prirent le parc du 11[e] corps et presque tous les bagages. Alors le maréchal duc de Tarente ne pouvant plus se retirer que sur la Katzbach et le gué de Smochowitz, pensa à faire soutenir sa retraite sur ce point, et y fit rétrograder les deux divisions du 3[e] corps qui n'avaient pu entrer en ligne. Le 11[e] corps se trouvant acculé à la Katzbach (28) et toujours serré par les corps de York et de Sacken, qui s'étaient déployés en entier devant lui (29 et 30), soutenait encore, au commencement de la nuit, un combat inégal. Vers neuf heures, les divisions du 3[e] corps conduites par le général Ta-

rayre, qui était chef d'état major de ce corps (a), passèrent le gué de Smochowitz et gravirent les hauteurs qui encaissent la Katzbach. Le corps de Sacken, qui était déjà arrivé à Schweinitz, marcha en entier sur la tête de la colonne et la renversa. Pendant la nuit, le duc de Tarente ramena à la rive gauche de la Katzbach son armée, qui se rallia à la droite de Liegnitz et se retira sur Buntzlau. Le 5ᵉ corps avait lutté pendant toute la journée contre celui de Langeron ; ayant appris le soir la perte de la bataille, il se retira pendant la nuit sur Prausnitz, où Langeron le suivit pied à pied. Le 27, le 5ᵉ corps fut attaqué devant Goldberg par le corps de Langeron ; pressé par un ennemi deux fois plus nombreux, et n'ayant point de cavalerie pour l'appuyer, il ne put continuer sa retraite qu'en sacrifiant une partie de son artillerie ; dix-huit pièces de canons tombèrent entre les mains de l'ennemi. Le 27, le 5ᵉ corps fut à la hauteur de Loewenberg, et le 28, il repassa le Bober avec les 3ᵉ et 11ᵉ à Buntzlau. Cette rivière avait été tellement enflée par les pluies, qu'il ne fut possible de la passer que dans ce dernier endroit. De Buntzlau, le duc de Tarente continua sa retraite, et le 4 septembre, il était derrière la rivière de Loebau. Pl. IV. Pl. XI.

Nous avons laissé la division Puthod du 5ᵉ corps en marche de Schoenau pour se rendre à Jauer, où elle devait se réunir au restant de l'armée. Elle était en avant de Mockau (32) lorsque la bataille de la Katzbach se livra, et quelque diligence que le général qui la commandait pût faire, il ne put rejoindre son corps d'armée à Goldberg, ni le général Lauriston tenir assez long-temps pour lui donner le temps d'arriver. Le général Puthod se retira donc sur Hirschberg ; mais le pont avait été rompu, et le Bober était trop gonflé par les pluies, pour pouvoir le rétablir. Il remonta la rivière jusqu'à Loewenberg, où il arriva le 29, et où il fit des tentatives inutiles pour rétablir le pont. Averti cependant de l'approche du corps de Langeron, il chercha à gagner Buntzlau ; mais il avait été prévenu par l'avant-garde russe du Pl. IV. Pl. X.

(a) Le général Jomini, suisse, reçu au service de France où il avait été nommé général, avait été chef d'état major du 3ᵉ corps. A l'expiration de l'armistice, il déserta à l'ennemi, où il se promettait une plus brillante fortune. Plus tard, il a, dit-on, par ses intrigues, aidé à déterminer les Suisses à faciliter aux coalisés l'invasion de la France en passant par leur pays.

général Rudzewicz, et le corps de cavalerie du général Korf le coupait de Zopten. Le général Puthod, se voyant enveloppé, prit en brave homme le parti de se défendre. Il prit position sur les hauteurs de Plagwitz devant Loewenberg, et attendit l'ennemi de pied ferme. Attaqué de trois côtés par deux divisions d'infanterie et une cavalerie nombreuse, il succomba après avoir fait une résistance opiniâtre. Le général Puthod fut pris avec un de ses généraux de brigade, et sa division fut à peu près détruite. Blücher ne passa la Katzbach avec son armée que le 28. Le 1er septembre il passa le Bober, et le 2 il était à Lauban. La bataille de la Katzbach et les combats du 5e corps et de la division Puthod, nous coûtèrent près de dix mille hommes tués ou blessés, et quinze mille prisonniers; la perte de l'ennemi, en tués ou blessés, ne fut pas beaucoup moindre que la nôtre.

La bataille de la Katzbach présente le résultat assez rare de la combinaison de deux grandes fautes commises par les généraux en chef des deux armées opposées. Celui des deux qui commit la faute la plus grave et la plus inexcusable, fut battu, et il devait l'être. Le général Blücher d'abord avait conçu son plan d'attaque contre toutes les règles stratégiques. Dans la position oblique que tenait l'armée française le long de la Katzbach, il était évident que la communication directe avec les autres corps qui se trouvaient en Saxe, partait de son aile droite postée à Goldberg. C'était donc cette aile droite qu'il fallait attaquer et tacher de battre pour remporter un avantage décisif. Alors le 3e corps, prévenu non-seulement à Loewenberg, mais même à Buntzlau, se trouvait daugereusement compromis. Il aurait donc fallu qu'il se contentât de laisser le corps de Sacken à Malitsch, et qu'il marchât sur
Pl. IV et X. Goldberg avec ceux d'York et de Langeron. Le duc de Tarente ne pouvait, sur ce point, opposer que quarante mille hommes à quatre-vingt mille que l'ennemi lui présentait; c'était déjà une chance raisonnable de succès. Mais, même en cas de revers, le général Blücher ne courait aucun risque, puisque, quand même le corps de Sacken aurait été attaqué et poussé derrière Jauer, Blücher avait toujours une retraite assurée par Schoenau et Bolkenhayn, sur Landshut. Mais le succès a couvert cette faute; l'esprit de parti la contestera peut-être, et la postérité seule jugera en dernier ressort la réputation établie sur les lauriers du prince de Wahlstadt.

Quant au duc de Tarente, il est presque impossible de concevoir comment il a pu engager son armée dans une position que le simple examen de la carte, qui est jointe à cet ouvrage, démontre être la seule, dans l'espace de trente-six lieues carrées qu'elle contient, où il n'aurait jamais fallu risquer d'être forcé à combattre. La fausse position où se trouva le duc de Tarente, lorsque l'ennemi l'attaqua, fut le résultat de deux fautes capitales. La première était dans la direction générale qu'il donna à son armée; la seconde, dans la direction des corps qu'il mit en mouvement. En admettant même que les reconnaissances qu'il a dû faire le 25 ne lui eussent pas appris que Sacken était à Malitsch et Langeron à Hennersdorf, les mêmes raisons qui devaient détourner Blücher de marcher sur Liegnitz, empêchaient le général français de dégarnir son aile droite. La ligne la plus directe de ses communications passant de Goldberg par Loewenberg, la direction de ses mouvemens, devait passer par Goldberg pour arriver à Jauer. En marchant avec les 5e et 11e corps réunis, par Prausnitz et Seichau, et se contentant de faire faire au 3e corps des démonstrations sur la rive droite de la Katzbach, il avait presque la certitude de forcer le corps de Langeron à quitter la position de Hennersdorf, sans pouvoir être soutenu par Sacken et York, que le général Souham pouvait facilement contenir. Une victoire le rendait maître de Jauer, obligeait le général Blücher à se retirer dans la direction de Breslau, et lui ôtait toute communication avec la Bohême. Une défaite ne pouvait entraîner aucune suite désastreuse, puisque l'armée française était sur sa véritable ligne de retraite. Pl. IV.

Le duc de Tarente n'a pas commis de moindres fautes dans l'ordre de marche de ses corps. Pourquoi avait-il donné au 3e corps la direction de la grande route de Liegnitz à Jauer, en lui faisant faire un détour de deux lieues, et le jetant tout-à-fait dehors de la ligne d'opération? Puisqu'il voulait faire marcher la principale partie de ses forces sur Jauer par la rive droite de la Wüthende Neisse, il était bien plus simple de réunir les 3e et 11e corps au gué de Smochowitz et de les faire passer ensemble. Alors l'ennemi, en se présentant devant lui, l'aurait trouvé à la tête de plus de soixante mille hommes; le 3e corps, en cherchant à regagner le temps perdu, par le retard de son ordre de marche, ne se serait pas croisé avec la cavalerie, et tous deux ne

se seraient pas confondus dans un défilé dont l'ennemi pouvait, d'un instant à l'autre, gagner la tête, ainsi qu'il le fit; au lieu de cela, le duc de Tarente s'engage avec vingt mille hommes, dans un cul-de-sac fermé par des rivières débordées, et sans autres communications qu'un gué difficile derrière lui et un défilé sur son flanc droit. Ne croyait-il donc pas à la possibilité que l'ennemi vînt au-devant de lui et le battît? Certes, et nous l'avons déjà dit, le général Blücher commettait une faute stratégique, en marchant sur Liegnitz; mais, ne faut-il pas à la guerre se prémunir même contre les fautes de l'ennemi? Au reste, la bataille de la Katzbach ressemble à celle de Jéna, puisque l'une et l'autre furent livrées obliquement à la ligne d'opérations et hors des communications de la base. L'une et l'autre eurent à peu près les mêmes résultats; car, nous verrons plus bas que cette dernière fut la cause primitive, et ne fut pas une des moindres des désastres de la campagne de 1813.

Pendant que l'empereur Napoléon se portait sur Gabel et de là en Silésie, la grande armée ennemie faisait ses préparatifs pour entrer en Saxe. Le corps du général Klenau était depuis quelques jours arrivé de Pilsen à la gauche de la ligne; celui de Barcklay de Tolly, composé de ceux de Wittgenstein et Kleist et des réserves russo-prussiennes, était également arrivé. Le 20 août, le prince de Schwartzenberg mit son armée en mouvement sur quatre colonnes. Celle de droite, composée du corps de Wittgenstein, prit la route de Lowositz à Pirna. (Pl. XI.) La seconde colonne, composée du corps de Kleist et des réserves russo-prussiennes, prit la route d'Altenberg et de Glashütte. La troisième, composée des corps de Colloredo, Chasteler et Giulay, de l'avant-garde et des réserves autrichiennes, se dirigea sur Sayda et Dippoldiswalda. La quatrième, composée du corps de Klenau, était partie de Kommotau, et faisait un assez long détour par Marienberg et Freyberg. Le 22, le quartier général de l'empereur de Russie et du roi de Prusse était à Zoblitz; le lendemain il fut à Sayda. L'empereur d'Autriche n'était pas à l'armée.

Le 24, la division du 14e corps, que le maréchal Saint-Cyr avait placée sur les hauteurs de Berggieshübel, pour couvrir le camp de Pirna, fut attaquée par le corps de Wittgenstein. Elle se replia, en combattant, jusqu'à Pirna, et de là elle fit l'arrière-garde du 14e corps jus-

qu'à Dresde. Il est certain que le maréchal Saint-Cyr, quoiqu'il fût à peu près aussi fort que le général Wittgenstein, fit très-bien de se retirer sans hasarder un combat, dont le résultat n'aurait été pour lui que de se voir définitivement tourné par plus de deux cent mille hommes. Le même jour Kleist et Barcklay arrivèrent à Glashütte; les Autrichiens à Dippoldiswalda, excepté Klenau qui se trouvait à Freyberg. Le quartier général fut à Reichstedt.

Le 25, vers quatre heures après midi, l'armée ennemie s'approcha de Dresde, en quatre colonnes, non compris le corps de Klenau qui devait former la cinquième. La colonne de droite, sous les ordres du général Wittgenstein, s'arrêta à la hauteur de Gruna derrière le grand jardin (1). Le général Kleist, avec la 2ᵉ, prit position derrière Strehlen (2). Le général Colloredo, avec la 3ᵉ, prit poste derrière Raknitz (3). Le général Chasteler, avec la 4ᵉ, s'arrêta derrière Plauen (4); le corps de Giulay était plus en arrière (5). L'avant-garde du général Klenau, commandée par le général Metzko, s'était avancée jusqu'en arrière de Lobda (6). Le corps même de Klenau et toutes les réserves étaient encore en arrière. Le quartier général fut établi au village de Noetnitz, à peu près au centre de l'armée. Le 14ᵉ corps, de son côté, s'était concentré dans Dresde. Cette ville, ainsi que nous l'avons vu, avait été mise en état de défense. Les fortifications de la ville, proprement dites, avaient été réparées le mieux qu'il avait été possible. On avait fortifié les faubourgs et crénelé les édifices susceptibles de défense. On avait enfin couvert les faubourgs par des ouvrages avancés. A la rive gauche de l'Elbe, les principaux de ces ouvrages avancés étaient, une redoute (7) sur la route de Freyberg, au bord du Wesseritz, en face de Lobda; une seconde (8) qui battait la pleine de Plauen; une troisième (9) entre les barrières de Dippoldiswalda et de Dohna; et quelques ouvrages de campagne (10) entre le parc et l'Elbe, vers la Villa Hopfgarten. Le parc avait été mis en état de défense, et le maréchal Saint-Cyr y avait placé des troupes (11). Les retranchemens avaient été garnis, et le restant du 14ᵉ corps placé en réserve (12).

Pl. V.

La position du maréchal Saint-Cyr était des plus critiques, il devait croire que l'armée coalisée l'attaquerait le même jour, et, en effet, ce n'était qu'ainsi que le prince de Schwartzenberg aurait atteint le but de son mouvement. Voulant couper la grande armée française de ses

communications et lui enlever le passage de l'Elbe, à Dresde, que l'empereur Napoléon avait apporté autant de soin à s'assurer, parce que c'était en effet celui qui lui convenait le mieux comme position centrale, il fallait ne pas perdre de temps. Il était hors de doute que Napoléon allait se hâter de venir au secours de Dresde, et son arrivée amenait une bataille. Si l'armée combinée la gagnait, elle avait un siége à faire; si, au contraire, les coalisés perdaient la bataille, ils pouvaient se trouver fortement compromis, en passant les montagnes pour rentrer en Bohême. Le 25, il n'y avait à Dresde que le 14e corps, fort de moins de vingt mille hommes; il n'y avait donc pas trop de présomption à croire que l'armée combinée, qui avait déjà cent cinquante mille hommes sur le terrain, emporterait et les faubourgs et la ville. On dit que le général Jomini proposa d'attaquer sur-le-champ; il avait raison. Cependant le prince de Schwartzenberg ne se crut pas encore assez fort, et s'obstina à attendre les corps qui n'étaient pas encore arrivés. Le restant de la journé se passa à voir arriver les réserves, et la matinée du 26 se perdit à attendre Klenau. Cependant l'empereur Napoléon, qui avait quitté la Silésie le 23, ainsi que nous l'avons vu, était arrivé le 25 à Stolpen avec la garde impériale et le 1er
Pl. XI. corps de cavalerie; le 2e corps qu'il avait retiré de Zittau suivait à Neustadt, avec le 4e de cavalerie; le 6e était un peu plus en arrière sur la route de Bautzen; le 8e corps était resté dans les environs de Zittau, pour couvrir les communications de l'armée de Silésie. Le 1er corps avait été dirigé de Rumbourg sur Koenigstein, qui était bloqué par le général Ostermann, avec environ six mille hommes de la garde russe, et le corps du prince Eugène de Wurtemberg. Le général Vandamme avait reçu l'ordre d'occuper le camp de Pirna et de faire rétablir le pont. Le 26, vers dix heures du matin, Napoléon arriva à Dresde, avec la garde et le 1er corps de cavalerie; il ne changea rien aux dispositions de défense du maréchal Saint-Cyr, se réservant d'employer les troupes qu'il amenait, selon les circonstances du combat.

Enfin, à quatre heures après midi, le prince de Schwartzenberg se décida à ne plus attendre le corps de Klenau. Au signal de trois
Pl. V. coups de canon, l'armée coalisée se forma en six colonnes, chacune précédée de cinquante bouches à feu et s'avança vers les retranchemens. L'artillerie de la redoute de la porte de Freyberg (7) fut bientôt dé-

montée par le feu de l'ennemi; celle de la porte de Dippoldiswalda (8) fut enlevée par le corps autrichien de Colloredo. Le général Kleist obligea les troupes qui occupaient le parc (11) à se replier sur le faubourg. Le corps de Wittgenstein déboucha entre Striesen et l'Elbe, se dirigeant sur les retranchemens (10). Dans ce moment les colonnes du 2e corps défilaient le long de l'Elbe (13) par la route de Stolpen; le général Wittgenstein fit observer leur marche par un corps de troupes et les fit canonner par une batterie (14) placée au bord du fleuve. L'artillerie ennemie ayant forcé nos troupes à évacuer les redoutes, le combat s'alluma aux palissades et aux retranchemens des faubourgs. L'attaque en fut faite avec toute la vigueur que promettait la supériorité de l'ennemi; nos troupes se défendirent avec la plus rare valeur. Vers les six heures du soir toutes les réserves du 14e corps se trouvèrent engagées; les obus et les boulets balayaient les rues de Dresde. L'empereur Napoléon, voyant que toutes les masses ennemies se concentraient devant les faubourgs, depuis la barrière de Freyberg jusqu'à celle de Pirna, jugea le moment critique arrivé et se décida à attaquer les deux flancs de l'ennemi. Il le pouvait avec d'autant moins de danger, que le centre de son armée était appuyé par la ville même.

Le prince de la Moskowa déboucha par la porte de Plauen avec deux divisions de la jeune garde (16), en même temps que le duc de Trévise sortait, avec deux autres, par la porte de Pirna (15), la redoute de la route de Freyberg (7) fut reprise, lorsque l'ennemi commençait à en abattre les palissades; le général Gros y fut blessé. Les Prussiens furent chassés du parc, et le corps de Wittgenstein replié sur Striesen. A l'entrée de la nuit, l'armée combinée, forcée de plier de tous côtés, fut rejetée en arrière des positions qu'occupaient nos troupes le matin. La perte de l'ennemi s'éleva à près de quatre mille hommes hors de combat et deux mille prisonniers. La nôtre fut d'environ trois mille hommes; les généraux de la garde, Dumoutier, Boyeldieu, Tyndall, Combelles et Gros furent blessés.

Malgré le peu de succès de la journée du 26, le prince de Schwartzenberg se résolut à tenter de nouveau la fortune le lendemain. Le coup qu'il avait voulu porter sur le 14e corps seul, avait manqué, et il ne pouvait plus attendre la réussite de son projet que du gain d'une bataille; il n'hésita pas à la livrer. Une attaque rapide pouvait peut-être

empêcher le déploiement de l'armée française, et en la concentrant dans Dresde, lui couper ses communications par la route de Freyberg. D'ailleurs, l'armée combinée, abstraction faite du corps d'Ostermann et de celui de Klenau, qui n'arrivait pas encore, était forte d'environ cent quatre-vingt mille hommes, tandis que Napoléon, avec les 2e et 6e corps et la cavalerie de Kellermann, ne pouvait guère en opposer que cent dix mille.

Cependant l'empereur Napoléon fit dans la nuit ses dispositions pour le lendemain. Le 2e corps fut déployé devant Lobda, s'appuyant vers Cola (17); la cavalerie de Latour-Maubourg, en réserve devant le faubourg de Friedrichstadt (18). Cette aile droite fut commandée par le roi de Naples. Le centre était commandé par Napoléon en personne. Le 6e corps, qui était arrivé dans la nuit, fut placé à cheval de la route de Dippoldiswalda (19), en face de Raknitz; le 14e corps s'étendait en arrière de Strehlen et occupait le parc (20); la vieille garde et la cavalerie de la garde étaient en réserve (21). L'aile gauche, sous les ordres du prince de la Moskowa et composée des quatre divisions de la jeune garde, s'étendait entre le parc et l'Elbe (22); le 4e corps de cavalerie appuyait cette aile.

Le prince de Schwartzenberg, de son côté, avait également déployé son armée dans la plaine où elle s'était repliée le soir. L'aile droite, composée du corps de Wittgenstein (24), s'étendit entre la chaussée de Pilnitz et l'Elbe. Le corps de Kleist occupa le terrain entre Striesen et Strehlen (25). Le corps de Colloredo fut placé entre Strehlen et Raknitz (26), et celui de Chasteler entre Raknitz et Plauen (27). Les divisions de grenadiers de Bianchi et Weissenwolf, furent mises en réserve derrière Plauen (28). Les réserves russes et prussiennes, et les grenadiers de Barclay de Tolly, derrière Strehlen (29 et 30). L'aile gauche de l'armée combinée s'étendit au delà de la petite rivière de Wesseritz. Le corps de Giulay entre Plauen et Wolfnitz (31), et Pl. V. l'avant-garde de celui de Klenau, commandée par le général Metzko, à la gauche de Wolfnitz (32). L'intervalle qui restait de là à Priesnitz, devait être occupé par le corps de Klenau. Les deux armées passèrent la nuit dans la boue, par une pluie continue et violente.

Le 27, au point du jour, l'empereur Napoléon apercevant la lacune qui existait entre l'aile gauche ennemie et l'Elbe, et ne voulant pas

laisser au prince de Schwartzenberg le temps de la remplir, résolut de prendre l'initiative et d'engager l'action. Son projet était de profiter de la fausse position de cette aile gauche pour la doubler et la renverser, ce qui paraissait d'autant plus facile, que le corps de Giulay, séparé de celui de Chasteler par le vallon de Plauen, qui est assez difficile, ne pouvait pas être soutenu directement. Les tirailleurs commencèrent le combat vers six heures du matin, et à sept heures une forte canonnade s'établit sur toute la ligne. Vers neuf heures, le 2e corps se porta de front sur celui de Giulay, tandis que le roi de Naples, à la tête de la cavalerie de Latour-Maubourg, debouchant par la droite de Cola (33), chargeait en flanc la division Metzko (52). Les deux divisions de cuirassiers rompirent bientôt les rangs de l'ennemi et l'acculèrent vers la petite rivière de Wesseritz, tandis que la gauche du 2e corps occupait la partie du village de Plauen qui est à la gauche de cette rivière, et coupait la communication du centre ennemi. L'empereur Napoléon avait cependant fait redoubler la canonnade au centre; des colonnes d'attaque semblaient se former contre le corps de Chasteler (27), et la cavalerie de la garde manœuvra dans la plaine en avant de Feldschlosschen (54), menaçant tout mouvement que le général Chasteler pourrait faire pour prolonger sa gauche. La division de grenadiers de Bianchi avait cependant, dès le commencement de l'action, débouché de Plauen pour appuyer le corps de Giulay et secourir la division Crenneville qui était la plus maltraitée. Mais ces deux divisions furent enveloppées dans la même déroute; les régimens de Lusignan et archiduc Regnier furent tués ou pris presque en entier (a).

Pendant que ceci se passait à notre aile droite, la gauche gagnait du terrain; le corps de Wittgenstein, vivement poussé par les quatre divisions de la jeune garde, était acculé sur Blasewitz et sur le corps de Kleist. Celui-ci occupé par le 14e corps, que soutenaient deux bataillons de la vieille garde, était lui-même poussé en arrière vers

(a) L'auteur Russe de la campagne d'automne de 1813, dit que : *la violence du vent était aux autrichiens, moins aguerris que leurs adversaires, la faculté de combattre*. Il est à remarquer que le 2e corps était, presqu'en entier composé de conscrits qui voyaient le feu pour la première fois.

Gruna et n'avait pu déboucher par Strehlen. Dans ce moment le général Jomini proposa au prince de Schwartzenberg un changement de front à gauche pour attaquer la jeune garde de flanc au delà de Gruna. Cette manœuvre aurait pu être bonne dans un autre moment et sur un autre terrain. En effet on ne pouvait faire ce changement de front, qu'en faisant pivoter le corps de Kleist, la droite en arrière de Gruna vers Reick, et en portant les réserves sur ce dernier point. Mais alors, non-seulement on donnait au 14ᵉ corps la faculté de déboucher du parc, pour se lier à la jeune garde, mais on exposait le centre affaibli, à être enfoncé par le 6ᵉ corps, que Napoléon pouvait faire appuyer par sa réserve, dont il n'avait pas besoin vers sa droite. Un changement de front en arrière, qui ouvre la ligne de bataille, est toujours une manœuvre téméraire, quand le point sur lequel on pivote n'est pas bien affermi.

Pl. V. Le prince de Schwartzenberg voyant son aile gauche accablée, pendant que la droite pliait, quoique moins en désordre, se trouva dans une position fort difficile. Le corps de Klenau débouchait, il est vrai, vers Kohlsdorf (35), mais il ne pouvait, en continuant sa marche, que partager le sort de celui de Giulay. D'un autre côté le prince avait appris que le général Vandamme, ayant passé la veille l'Elbe à Kœnigstein, poussait devant lui le corps d'Ostermann, il vit alors son aile droite compromise, et ses communications avec la Bohême menacées. Malgré sa grande supériorité numérique, il ne jugea pas à propos de continuer la bataille, et vers quatre heures après midi, il commença à retirer ses troupes. Les désastres qu'avait éprouvés le corps de Giulay lui parurent trop décisifs, pour pouvoir être réparés. Il ne pouvait pas diminuer le lendemain le centre et la droite de son armée, sans les exposer à une défaite, et par conséquent sa gauche se serait de nouveau trouvée en l'air. Il était bien probable qu'en réunissant son armée sur les hauteurs de Lokwitz, l'empereur Napoléon ne viendrait pas l'y attaquer le 28. Mais les deux meilleures communications, la route de Freyberg et celle de Pirna, étaient coupées par le roi de Naples et par le général Vandamme; il était possible que Napoléon ait poussé le 8ᵉ corps
Pl. XI. de Gabel sur Jung, Buntzlau et Prague. Déjà il ne lui restait plus pour se retirer que les mauvais chemins de Dippoldiswalda sur Altenberg et Furstenwalde, et une seconde bataille perdue pouvait y attirer à sa

suite l'armée française, qui, en le talonnant, changerait sa retraite en déroute, tandis que Vandamme serait peut-être déjà maître de Toeplitz et de Ducha. A l'entrée de la nuit l'armée coalisée se mit en pleine retraite. Le corps de Klenau rétrograda sur Freyberg, d'où il devait reprendre la route de Marienberg et Kommotau. Le restant de l'armée autrichienne se retira par Altenberg et Zinwald sur Toeplitz. Barcklay de Tolly et Kleist prirent la route de cette dernière ville par Glasbutte et Furstenwalde. Le général Wittgenstein devait former l'arrière-garde et couvrir la retraite.

La perte de l'ennemi dans cette journée monta à plus de quarante mille hommes, dont quinze mille prisonniers presque tous Autrichiens, vingt-six pièces de canons, cent trente caissons et dix-huit drapeaux. Le général autrichien Andrassy fut tué; les généraux Giulay, Mariassy et Frierenberger blessés; les généraux Metzko et Szecsen faits prisonniers. Mais la perte qui parut la plus sensible aux coalisés fut celle du général Moreau, qui eut les deux jambes emportées par un boulet de canon, sur un mamelon en arrière de Leubnitz, où il était avec l'empereur de Russie. Il était arrivé depuis peu à Prague, au service de l'empereur Alexandre, et devait employer ses grands talens militaires contre ses compatriotes et ses frères d'armes. Pourquoi cette tache a-t-elle dû flétrir les derniers instans de la carrière d'un guerrier illustre, qu'accompagnaient jusqu'alors l'estime et les regrets de l'armée française? Il est tombé sous nos coups! exemple frappant que la justice divine a consigné plus d'une fois dans l'histoire, et qui prouve qu'elle ne pardonne jamais au crime de porter les armes contre sa patrie. Le général Moreau mourut le 2 septembre à Lahn en Bohême; paix à ses cendres! il a expié son erreur et ne nous laisse plus que le souvenir de ses vertus, qu'un instant a pu obscurcir, mais non effacer, et celui de l'admiration due à sa glorieuse carrière.

Le 28, l'empereur Napoléon fit suivre l'armée autrichienne dans sa retraite. Les divisions Castex, d'Audenarde et Doumerc, du 1er corps de cavalerie, poussèrent sur la route de Freyberg, où une grande partie du parc et des équipages de l'ennemi étaient encombrés. Le roi de Naples, avec le 2e corps vint également à Freyberg; le 6e corps à Dippoldiswalda, où il prit encore douze cents blessés; le 14e corps à Maxen; la garde à Pirna. Le général Vandamme était arrivé dès le

25 à Koenigstein avec le 1er corps. Le 26, il déboucha sur Pirna et reprit le camp retranché. Le 28, il marcha sur Berggiesbuhel, où se trouvait le général Ostermann avec une division de la garde russe et le corps du prince Eugène de Wurtemberg. L'ennemi fut battu et repoussé sur Hollendorf, que le 1er corps occupa le même soir. Les Russes perdirent environ deux mille prisonniers et six canons. De notre côté nous perdîmes le général de brigade prince de Reuss; officier de mérite et qui s'était distingué par son courage et ses talens, dès le commencement de la campagne.

Le 29, le roi de Naples vint à Lichtenberg; le duc de Raguse à Falkenhayn; le maréchal St.-Cyr à Reinhards Grimma; la garde, sous les ordres du duc de Trévise, resta à Pirna. Le général Vandamme
Pl. VI. N° 2. qui avait pris poste à Nollendorf (1), voulut poursuivre ses avantages. Il descendit sur Kulm avec huit ou dix bataillons, mais se voyant arrêté par le général Ostermann qui avait encore environ douze mille hommes, il fit suivre le reste du 1er corps. Le général Ostermann, vivement pressé, fut acculé, jusqu'à une demi-lieue de Toeplitz (2), où il prit position, résolu de se défendre jusqu'à la dernière extrémité. Il sentait parfaitement la nécessité de garder ce point, où allaient déboucher les colonnes de l'armée coalisée. En effet, le même matin le corps de Kleist débouchait de Schoenwald (3); celui de Barcklay de Tolly partait de Furstenwald (4), et les colonnes autrichiennes de Colloredo, Chasteler et Giulay avec les réserves, débouchaient par Zinwald et Niclasberg (5 et 6). La vigoureuse résistance du général Ostermann couvrit Toeplitz, d'où le quartier général sédentaire et le corps diplomatique s'étaient enfuis en hâte. Vers le soir, la colonne de l'armée combinée, qui venait de Zinwald, étant arrivée à Eichwald, le prince de Schwartzenberg envoya au secours d'Ostermann les deux divisions de grenadiers et une de cuirassiers russes qui étaient en tête de colonne (7). Ce renfort rétablit les affaires et força le général Vandamme de se retirer à Kulm. Le général Ostermann eût un bras emporté.

On pourrait peut-être excuser le général Vandamme d'avoir voulu tenter un coup de main sur Toeplitz, et essayer de porter le désordre dans les colonnes ennemies, qui, déjà poussées en queue, se seraient vues coupées en tête. Mais cette opération ne pouvait être qu'un coup

de main rapide, et il n'était pas possible que ce général, avec dix-huit mille hommes, pensât sérieusement à résister, à Toeplitz, à toutes les forces de l'ennemi qui venaient s'y concentrer. Il est dès long-temps reconnu qu'il faut faire un pont d'or à l'ennemi qui se retire, ou lui opposer un mur d'airain. Ce dernier cas n'était pas celui du général Vandamme. Si le lendemain il n'eût pas commis une imprudence, bien moins pardonnable, on pourrait dire que la valeur, vraiment digne d'éloges, du général Ostermann, eut pour lui un heureux résultat. Mais pour cela il fallait, dès qu'il vit que le but de son opération était manqué, se retirer sur les hauteurs de Nollendorf, et y attendre le 14ᵉ corps qui s'approchait, un peu lentement, il est vrai. Ici on pourrait observer que ce fut sans doute une faute de l'empereur Napoléon, de n'avoir pas poussé, dès le 29, le 14ᵉ corps jusqu'à Nollendorf; il le pouvait, sans se compromettre, puisque sa garde occupait Pirna, et que le 6ᵉ corps avait dépassé Dippoldiswalda. Quoi qu'il en soit, le général Vandamme ne devait pas rester à Kulm. Dans une position en plaine et aussi isolée des autres corps de l'armée française, il devait naturellement s'attendre à avoir le lendemain sur les bras toute l'armée ennemie, dont la tête l'avait déjà attaqué le même soir. On dit qu'il s'y obstina contre l'avis de ses généraux.

Dans la soirée du 29, toutes les colonnes de l'armée coalisée s'étaient réunies, entre Ducha et Toeplitz. Le prince de Schwartzenberg, voyant que le général Vandamme était resté en plaine, résolut de l'accabler. Le 30, au matin, les corps destinés à l'attaque de la position de Kulm se mirent en marche, sous les ordres du général Barcklay de Tolly. Le général Vandamme avait pris position en avant de Kulm (8), sa droite derrière Straden et sa gauche vers Neudorf; cette gauche tout-à-fait en l'air, n'était couverte que par la brigade de cavalerie legère du général Corbinau (9). Il avait négligé d'occuper la montagne de Geyersberg, qui dominait son aile droite, et dont l'occupation aurait pu faciliter la retraite. Forcé d'employer toutes ses troupes, puisqu'il voulait combattre, il n'avait également pu laisser aucune réserve à Nollendorf, pour tenir les hauteurs et observer le défilé de Tellnitz. Pl. VI. N° 2.

L'ennemi déploya son armée dans l'ordre suivant : le deuxième corps russe, passé sous les ordres du général Rajewsky, renforcé par la division de grenadiers de Pisarew, forma l'aile gauche entre Pristen

et le Geyersberg (10); le bois qui couvre le penchant de cette montagne fut garni de tirailleurs; une brigade d'infanterie autrichienne, et la garde russe furent placées en réserve vers Sobochleben (11). L'aile droite, formée par le corps autrichien de Colloredo, renforcé par la division du prince Philippe de Hesse Hombourg, s'étendit entre Karwitz et Hirbitz (12); elle était flanquée par vingt escadrons de cavalerie russe (13), aux ordres du prince Galitzin et appuyée par la division de grenadiers de Bianchi (14). Deux divisions de cuirassiers russes et autrichiens furent placées entre Pristen et Karwitz (15) pour lier les deux ailes. Le total des troupes ennemies qui furent employées contre le général Vandamme montait à près de soixante et dix mille hommes, dont dix mille chevaux. Plus de cinquante mille hommes donnèrent. Le but du général Barcklay était de tourner et de forcer l'aile gauche du 1er corps, qu'il débordait déjà, et de la reboucher sur le centre. Ce fut donc la cavalerie de son aile droite qui engagea l'action. Quelques belles charges eurent lieu entre Neudorf et Strisowitz : mais la brigade Corbineau était trop faible pour pouvoir prendre de l'avantage sur celle de l'ennemi. En même temps l'infanterie de notre aile gauche pressée de front, et également débordée par les colonnes du corps de Colloredo, perdait du terrain. A mesure que la cavalerie du prince de Galitzin parvenait à dépasser Neudorf, elle gagnait la direction d'Arbesau; ce qu'elle pouvait faire en prolongeant sa droite, sans trop se dégarnir devant la brigade Corbineau.

Pl. VI. N° 2. Le combat se soutenait toujours à Kulm, où le centre et l'aile droite du 1er corps repoussaient toutes les attaques de l'ennemi. Mais la position du général Vandamme devenait critique; il risquait de se voir coupé de Nollendorf et enveloppé, si son aile gauche continuait à plier. Il y fit passer quelques troupes du centre, et le corps de Colloredo fut arrêté. Le combat se soutint pendant plusieurs heures avec acharnement, malgré la supériorité de l'ennemi. Enfin un événement imprévu rendit la situation du 1er corps tout-à-fait désespérée. Le corps prussien de Kleist, qui de Glashutte était venu à Schoenwald (3), avait reçu l'ordre de rejoindre au pied des hauteurs de Nollendorf, la route de Pirna à Toeplitz. Vers deux heures, après midi, la tête de ce corps déboucha à Tellnitz (16). Le général Vandamme détacha quelques troupes au-devant de lui pour le contenir, mais il ne le put faire qu'en

affaiblissant sa ligne, qui ne luttait plus qu'avec peine contre la supériorité de l'ennemi. Dès ce moment l'affaire fut décidée. La gauche du 1er corps fut de nouveau acculée sur Arbesau, et il fallut songer à abandonner la position de Kulm. L'effet moral de l'attaque imprévue du corps de Kleist, changea bientôt la retraite en déroute. Les colonnes ennemies d'infanterie et de cavalerie débouchèrent par les deux côtés de la grande route, et poussèrent vivement nos troupes en queue. Dans cette extrémité il fallut songer à s'ouvrir un passage. Le corps de Kleist fut attaqué en masse et culbuté dans le plus grand désordre; une partie de son artillerie fut prise, mais il fallut peu après l'abandonner.

La journée de Kulm nous coûta plus de dix mille hommes, dont sept mille prisonniers. Nous abandonnâmes toute l'artillerie du 1er corps, montant à environ trente pièces de canon (*a*); les attelages seuls furent sauvés. Le général Heimrodt, Badois, passé au service de France, fut tué. Le général en chef Vandamme, le général du génie Haxo et le général Guyot furent faits prisonniers. Les restes du 1er corps se réunirent au 14e au delà de Peterswald. Le 30, le roi de Naples vint à Zetau; le duc de Raguse, arrêté dans la gorge de Falkenhayn, par les bagages que l'ennemi y avait abandonnés, ne put arriver qu'à Altenberg. Le maréchal St.-Cyr s'établit à Dittersdorf, où le rejoignirent les débris du 1er corps.

Le 31, le roi de Naples entra à Sayda; le duc de Raguse s'avança à Zinwald, et le maréchal St.-Cyr à Liebenau.

Avant de continuer le récit des opérations militaires, il ne sera pas hors de propos d'examiner l'opinion que l'auteur russe du tableau de la campagne d'automne de 1813, émet sur les opérations de l'empereur Napoléon. Selon cet auteur, il aurait dû, quelques jours avant la reprise des hostilités, rassembler ses forces entre Loebau et Zittau, afin de pénétrer en Bohême par Gabel et Georgenthal; marcher sur Jung-Buntzlau et Nimburg, et couper l'armée russo-prussienne, de celle des Autrichiens. Napoléon ne pouvait, dit-il, pas ignorer que *depuis un mois*, le Gouvernement autrichien faisait des préparatifs pour Pl. XI.

(*a*) L'auteur russe de la campagne de 1813 ne porte que huit pièces; c'est une erreur.

recevoir l'armée qui devait venir de Silésie. Alors l'empereur Napoléon, certain de battre l'armée autrichienne, isolée de celle qui devait la joindre, ne risquait rien d'abandonner la ligne de l'Elbe, puisqu'il avait toujours une retraite en Bavière.

Plus tard, dit le même auteur, Napoléon ayant forcé Blücher à se retirer sur Jauer, ne devait laisser devant lui que les 3e et 11e corps, et entrer en Bohême avec la garde, les 1er, 2e, 5e, 6e, 8e corps, et un de ceux du duc de Reggio, laissant aller les alliés sur Dresde. Dans ce cas, en se rendant maître du passage de l'Elbe, il forçait les alliés à revenir sur Prague, ou bien il pouvait s'établir sur l'Eger.

Il est difficile de croire qu'un plan d'opération de ce genre ait pu être proposé par un officier un peu expérimenté, ou l'ait été sérieusement. D'abord il est un fait constant que l'armée russo-prussienne, de Barcklay de Tolly, est entrée en Bohême dès le 10 août, et que le 17, jour de la reprise des hostilités, elle avait déjà fait sa jonction avec les Autrichiens. Ainsi l'empereur Napoléon débouchant sur Gabel, le 17 même, serait arrivé trop tard. Le mouvement des 1er, 2e et 8e corps, sur Gabel et Reichenberg, avait eu pour but celui que propose l'auteur russe et devint inutile parce que ce but n'existait plus. Quant à l'abandon de la ligne de l'Elbe, il ne pouvait être que momentané, car il n'était pas possible d'abandonner les corps du duc de Tarente et du duc de Reggio à leurs propres forces.

Lorsque Blücher eut été forcé de se replier sur Jauer, et que Napoléon fut, de son côté, obligé de revenir au secours de Dresde, l'expédition de Bohême était encore moins possible. Il lui fallait autant de temps pour arriver devant Prague, qu'à l'armée coalisée pour repasser les montagnes. Il transportait la guerre en Bohême, il est vrai; mais quel avantage pouvait-il en résulter? Pour réunir une armée à peu près aussi forte que celle du prince de Schwartzenberg, il fallait réduire à peu près à moitié, celle qu'il avoit en Silésie et en Lusace (a). Croira-t-on que ces deux armées, ainsi réduites, auraient pu résister à deux cent mille hommes qu'avaient Blücher et le prince royal de Suède? Elles auraient sans doute été défaites et rejetées au delà de

(a) Voyez le tableau général, page 128.

l'Elbe, en supposant même que celle du duc de Tarente ne se fût pas trouvée enveloppée. Alors où en aurait été l'empereur Napoléon ? Une bataille gagnée ne lui donnait d'autre avantage que celui de pouvoir se retirer en Bavière; encore fallait-il qu'elle fût décisive. Après cette équipée, il aurait fallu tâcher de regagner la Franconie, pour recueillir les débris des armées dont il s'était séparé. S'il perdait une bataille, il était perdu sans ressource. Au reste, est-ce bien un militaire expérimenté qui a pu avancer que le général en chef de l'armée française, pour tenter une expédition désesperée, aurait dû abandonner la ligne de l'Elbe, la Saxe et la Franconie, où étaient les dépôts et toutes les ressources de cette armée en vivres, en munitions et en matériel de toute espèce?

Pendant que les événemens, que nous venons de décrire, se passaient en Saxe et en Silésie, la campagne s'était également ouverte vers le nord du côté de Berlin. Après la dénonciation de l'armistice, le prince royal de Suède avait concentré son armée entre Berlin et Spandau, et le 17 août, il eut son quartier-général à Charlottenburg. Le maréchal duc de Reggio, qui avait reçu l'ordre d'agir sur Berlin, avait également réuni, à Dahme, son armée, composée des 4ᵉ, 7ᵉ et 12ᵉ corps d'infanterie et du 3ᵉ de cavalerie. Il avait environ quatre-vingt mille hommes; l'ennemi en avait cent mille. Le 18, le duc de Reggio vint à Baruth où il prit position; il y eut ce jour-là une affaire d'avant-garde avec les divisions Borstel et Thümen, du corps de Bülow, que le prince de Suède avait détachées pour reconnaître les mouvemens de l'armée française, et qui firent quelques prisonniers à la division bavaroise. Le 21, le prince de Suède avança son quartier général à Potsdam, et voyant que le duc de Reggio ne faisait aucun mouvement, il pensa que son intention n'était pas d'ouvrir encore la campagne. Cette idée détermina le prince, dont l'armée ainsi resserrée souffrait beaucoup du manque de subsistances, à en étendre les cantonnemens. Le corps de Wintzingerode passa à Belitz, ayant sa cavalerie vers Saarmund et Treuenbritzen; les Cosaques de Czerniczeff poussèrent vers Jüterbogk. Pl. VI, N° 1.
La division de Kraft et celle du prince de Hesse Hombourg, du corps de Bülow occupèrent Saarmund, Philipsthal, Nudow et Sputendorf; la division Thümen, Trebbin, Thyrow, Nunsdorf et Wilmersdorf; la division Borstel, Mittenwalde, Zossen, Koenigswusterhausen et Mache-

now. Le corps de Tauentzien, était devant Berlin, à Mariendorf et Tempelhof. L'infanterie suédoise, à Potsdam, et la cavalerie, à Duhlen et Zehlendorf.

Le même jour, le duc de Reggio pensant avoir, par sa présence à Baruth, marqué son mouvement sur la route de Torgau à Berlin, en fit un de flanc sur la route de Wittenberg, et se présenta en deux colonnes
Pl.VI, N° 1. devant Trebbin et Wilmersdorf. La division Thümen occupait déjà cette position. A cinq heures du soir, les postes avancés de Trebbin (1) et Nunsdorf (2) furent forcés. Le premier se replia sur Thyrow (3), et le second sur Wilmersdorf (4). Le poste de Mellen (5), de la division Borstel, fut également forcé, et se replia sur Zossen (6). Le duc de Reggio fit prendre position au 7ᵉ corps, à la droite de Christinendorf (7), au 4ᵉ, entre Cliestow et Schulzendorf (8), et au 12ᵉ, en arrière de Neuendorf (9).

Le prince de Suède, prévenu de ce mouvement, employa la journée du 22 à concentrer son armée. Les divisions Thümen et Borstel, reçurent l'ordre de garder leurs positions, pour couvrir le mouvement des différens corps. Le premier occupant toujours Thyrow (3), porta une grande partie de sa division dans la position de Wittstock (10); la division de cavalerie d'Oppen, qui fut envoyée pour le soutenir, se plaça devant Ludwigsfeld (11). Le général Borstel replia les postes de Zossen (6), de Machenow et de Koenigswusterhausen (12), et se concentra à Mittenwalde (13). Le général Czerniszeff resta à Belitz et à Treuenbritzen, mais il devait pousser des partis sur Trebbin, Jüterbogk, Luckenwalde et Luckau. Le général de Wobeser, qui était à
Pl. XI. Guben, vers Crossen, s'avança par Friedland sur Buchholz. Le général Hirschfeld fut rappelé du blocus de Magdebourg, et arriva à Potsdam à dix heures du matin. Le corps de Wintzingerode vint prendre posi-
Pl.VI. N° 1. tion derrière Gütergost (14). Le corps suédois, plus à gauche vers Ruhlsdorf (15). Les divisions Kraft et Hesse Hombourg entre Heinersdorf et Rühlsdorf (16). Le corps de Tauentzien, composé des divisions Dobschutz, Kraütenck et Hirschfeld, et d'une de cavalerie, s'avança pour entrer en ligne; une redoute, qui avait été élevée à Jühndorf (17), pour défendre l'inondation qu'on projettait devant Berlin, était occupée par des troupes du corps de Bülow.

A midi, le duc de Reggio fit attaquer la division Thümen. Le 7ᵉ corps,

ayant emporté Wilmersdorf (4), marcha sur la position de Wittstock (10), Pl. VI, N° 1.
qui fut également enlevée après une résistance assez opiniâtre, et malgré plusieurs charges de la cavalerie prussienne du général d'Oppen. En même temps le 4ᵉ corps se porta par Schutzendorf, sur le défilé de Jühndorf, qui fut enlevé ainsi que la redoute (17) qui le défendait. Le défilé de Wittstock étant forcé, le général Thümen fut obligé d'évacuer également Trebbin, et de se replier par Damsdorf sur Heinersdorf, où il rejoignit son corps d'armée. Le soir, le duc de Reggio occupa les positions suivantes : le 7ᵉ corps entre Kertzendorf et Loewenbruch (18), où il fut suivi par le 3ᵉ de cavalerie ; le 12ᵉ corps, entre Trebbin et Thyrow (19), où il y avait une brigade ; le 4ᵉ corps, en avant de Jühndorf (20). Le prince de Suède, voyant son aile gauche menacée, fit avancer le corps de Tauentzien à Blankenfelde (21). Le général Borstel, dont la position était très-hasardée à Mittenwalde, reçut l'ordre de rejoindre Bülow par Brusendorf.

Le 23 au matin, le duc de Reggio se remit en marche. Il paraît qu'il croyait toujours que l'ennemi l'attendait sur la route de Torgau, et s'était concentré entre Ziethen et Brusendorf, et que le mouvement de la veille sur Jühndorf, en refusant son aile gauche, avait confirmé le prince de Suède dans cette détermination. C'est au moins ainsi qu'on peut expliquer le mouvement que le duc de Reggio fit le 23, en étendant sa gauche. Il s'était trompé, mais son erreur n'aurait eu aucun résultat dangereux, s'il n'avait pas commis une grande faute en donnant une direction aussi divergente aux trois corps qu'il commandait, ainsi que nous allons le voir. Après avoir forcé le défilé de Jühndorf, il aurait pu y diriger également le 12ᵉ corps, se contentant de pousser le 7ᵉ sur la route de Wittenberg. Par le fait des dispositions du prince de Suède, le corps de Tauentzien aurait été battu et refoulé sur le gros de l'armée, et le prince de Suède lui-même, acculé sur Potsdam, aurait été forcé de découvrir Berlin. Mais pour ne pas s'appuyer sur une disposition, que le duc de Reggio pouvait ne pas connaître, nous l'écarterons tout-à-fait. Il était possible que le gros de l'armée ennemie fût vers Blankenfelde, et que le duc de Reggio ne voulût pas hasarder un combat, ayant le défilé de Jühndorf à dos. Alors il fallait tenir le 7ᵉ et le 12ᵉ corps réunis, et marcher avec tous les deux sur Gross Beeren. Dans quelque position que fût l'armée ennemie, il

pouvait toujours espérer d'emporter Gross Beeren, et en rentrant en communication directe avec le 4ᵉ corps, tourner une des ailes de l'ennemi.

Les dispositions du duc de Reggio furent tout-à-fait différentes. Le 7ᵉ corps fut dirigé sur Gross Beeren, le 12ᵉ sur Ahrensdorf, et le 4ᵉ sur Blankenfelde. Ce dernier fut bientôt en présence du corps de Pl. VI, N° 1. Tauentzien (21), et le combat s'engagea avec vivacité de ce côté. Alors le général Bülow prolongea sa gauche vers Mahlow et Lichtenrade, tant pour soutenir Tauentzien, que pour recueillir la division Borstel. A peine fut-il arrivé vers Lichtenrade, qu'il reçut l'ordre de reprendre sa première ligne. Le prince de Suède, ayant appris que le 7ᵉ corps débouchait sur Gross Beeren, et que le 12ᵉ s'avançait vers Ahrensdorf, jugea que l'attaque de Blankenfelde n'était qu'une démonstration. Le général Bülow revint à Heinersdorf, et dirigea la division Borstel sur Klein Beeren.

Pendant ce temps le 7ᵉ corps, ayant repoussé les avant-postes prussiens, se déploya, la droite à Gross Beeren, et sa gauche au bois en avant de Neu Beeren (22). Des tirailleurs furent jetés, le long du bois, vers Rühlsdorf. Le prince de Suède se décida de suite à porter ses efforts sur ce corps, qui formait le centre de l'armée française. Le général Bülow reçut l'ordre de l'attaquer en masse sur Gross Beeren. En conséquence les divisions Kraft et de Hesse Hombourg furent placées sur deux lignes en échelons, celle de Kraft à la gauche, et l'autre refusant sa droite (23). La division Thümen fut placée derrière celle de Kraft (24) : chaque division sur deux lignes, ayant sa cavalerie en troisième. La cavalerie de réserve fut placée derrière les ailes (25) ; le front était couvert par soixante bouches à feu. La division Borstel reçut l'ordre de se diriger de Klein Beeren sur le flanc droit du 7ᵉ corps (26). Le prince de Suède fit aussi avancer quelques bataillons suédois, avec de l'artillerie, pour contenir l'aile gauche du 7ᵉ corps ; une partie de la cavalerie russe soutint ce mouvement (27).

Le général Bülow, arrivé vers six heures du soir en présence de Gross Beeren, engagea l'action par une vive canonnade ; mais le feu se prolongeant sans résultat, il se décida à l'attaque et marcha en avant, les bataillons de la première ligne déployés, et ceux de la seconde en masse. Le 7ᵉ corps vivement canonné à sa droite, et pris en flanc par

les Suédois qui s'avancèrent également, ne put résister à cette brusque attaque. La cavalerie, engagée par celle de l'ennemi, ne pouvait soutenir son infanterie. Après une résistance qui dura jusqu'à la nuit, le village de Gross Beeren fut emporté, et le 7ᵉ corps se mit en retraite.

Le 12ᵉ corps, dont les têtes de colonne avaient dépassé Ahrensdorf (28), avait suspendu son mouvement au commencement du combat. La vivacité du feu décida cependant les divisions Guilleminot et Fournier à se diriger par Sputendorf (29), vers le champ de bataille. Elles arrêtèrent le mouvement de l'ennemi qui suivait le 7ᵉ corps. La cavalerie ennemie, attaquée à son tour, évacua Gross Beeren et laissa le champ de bataille aux divisions françaises.

Le 4ᵉ corps, de son côté, avait combattu toute la journé contre celui de Tauentzien, attendant toujours que le mouvement des 7ᵉ et 12ᵉ, qui pivotaient sur lui, les eût mis à sa hauteur. A la nuit, le duc de Reggio lui fit repasser le défilé de Jühndorf, et mit toute son armée en retraite. Le combat de Gross Beeren, nous coûta treize pièces de canon et quinze cents prisonniers, qui formèrent en partie le noyau de la légion saxonne au service de Prusse.

Le 24, le 12ᵉ corps s'était retiré sur Baruth; le 7ᵉ n'était pas loin de là, à Gottow; le 4ᵉ corps était resté, pour couvrir la retraite, à Gatzdorf et Saalow (entre Trebbin et Zossen). Le corps de Tauentzien occupa Jühndorf, et se contenta de pousser son avant-garde à Schutzendorf. Le restant de l'armée garda les positions qu'elle occupait à la fin de la bataille.

Le 25, le duc de Reggio continua sa retraite en prenant la direction Pl. XLVII. de Wittenberg par Jüterbogk. Le 4ᵉ corps prit une position en arrière de Luckenwalde, pour couvrir le mouvement des 7ᵉ et 12ᵉ. La division wurtembergeoise resta en avant-garde à Stulpe. Le même jour, la tête de colonne du 12ᵉ corps chassa de Jüterbogk les Cosaques qui s'y étaient portés le 23. L'armée ennemie se mit en mouvement assez lentement pour suivre le duc de Reggio; le corps de Bülow vint à Kertzendorf et Thyrow; les Suédois et les Russes ne bougèrent pas. Le 26, ces derniers s'ébranlèrent cependant et occupèrent Saarmund; le corps de Wintzingerode, Belitz et Treuenbritzen; celui de Tauentzien, vint à Zossen; celui de Bülow à Trebbin, ayant la division Borstel à Luckenwalde. Peu après son arrivée, elle eut un engagement assez

vif avec la division wurtembergeoise; cette dernière maintint cependant sa position. Ce même jour la division prussienne de Wobeser qui, la veille, était à Baruth, se porta sur Luckau, où il y avait une petite garnison française qui capitula le 28.

Pendant que le duc de Reggio marchait sur Berlin, une division de quatre ou cinq mille hommes, composée de bataillons de marche, était sortie de Magdebourg pour le rejoindre, comptant aisément forcer la ligne du blocus. La division prussienne de Hirschfeld, étant partie, dès le 22, pour se rendre à Potsdam, il ne restait devant Magdebourg que quelques bataillons de landwehr, qui furent aisément repoussés. Le 25, la division française, commandée par le général Girard, s'était mise en mouvement de Ziesar vers Belzig; ce dernier endroit étant occupé par Czerniszeff, elle s'arrêta à Lubnitz, et y resta pour attendre des ordres, ou que le mouvement du duc de Reggio lui permît de déboucher. Le 27, la division prussienne de Hirschfeld qui, après le combat de Gross Beeren, était revenue sur ses pas, attaqua le général Girard; le combat fut d'abord à notre avantage, mais le général Czerniszeff étant venu pendant l'action, avec un corps de cavalerie, attaquer la division française à dos, l'affaire fut décidée contre nous. Le général Girard blessé, fut repoussé vers Magdebourg, ayant perdu un millier de prisonniers et six canons. Ce jour-là, le corps de Bülow prit la direction de Treuenbritzen, et celui de Tauentzien vint à Baruth. Les Suédois s'avancèrent vers Belits, et les Russes se concentrèrent dans la direction de Niemeck. Les 7e et 12e corps étaient derrière le ruisseau de Zahna, occupant Kropstadt et Lisse-
Pl. VII. witz. Le 4e vint occuper Jüterbogk et Zinna, où il resta le lendemain.

Le 28, le général Woronzow, qui commandait l'avant-garde ennemie, fit une tentative inutile pour emporter Jüterbogk; il fut repoussé par la division wurtembergeoise. Le 29, le 4e corps continua lentement sa retraite par Tallichau et Schoenfeld, sur Woltersdorf, où il prit position le 1er septembre, occupant Kropstadt. Le 7e corps
Pl. VII. était devant Wittenberg, sur les hauteurs de Teuchel (1). Le 12e sur celles de Tragun (2); la cavalerie du duc de Padoue en réserve (3). La gauche était couverte par un détachement (4) poussé vers Cosswig, où se trouvaient les généraux Czerniszeff et Orurk (5). Ce jour-là, le

prince royal vint avec les Suédois à Belitz, et Bülow prit position entre Treuenbritzen et Nicheln. Le général Taueutzien prit de Baruth la direction de Jüterbogk. Le 30, l'armée ennemie se déploya. Le corps suédois, à Buchholz, en avant de Belzig; le corps de Wintzingerode à Niemeck; celui de Bülow, à Treuenbritzen, où il était dès la veille; celui de Tauentzien s'approchait de Jüterbogk. Le 31, le prince de Suède fit sur sa gauche un mouvement dont il n'est pas bien facile de saisir le motif, car il n'est pas probable qu'il ait été fait pour décider le duc de Reggio à changer de position. Le prince vint lui-même à Treuenbritzen avec les Suédois. Le 1er septembre, ce mouvement sembla continuer; le corps de Bülow fut prolongé à Frohnsdorf, et celui de Wintzingerode appuya à gauche à Plighof. Le 2, le corps de Bülow fit un contre-mouvement à droite et prit position entre Schwabeck et Feldheim, ayant la division Borstel à Marzahne. La division Dobschütz, qui faisait l'avant-garde de Tauentzien, était arrivée à la hauteur de Seyda.

Le 3 au matin, le 4e corps évacua le camp de Woltersdorf et la position de Kropstadt, et prit position en arrière de Wiesigk (6), ayant la division wurtembergeoise sur les hauteurs de Euper. Le général Borstel suivit ce mouvement, et s'avança même jusqu'à Thiesen, où il eut un combat très vif avec le 12e corps. Forcé de reculer, il revint occuper le défilé de Koepenig (7). Le général Bülow fit avancer la division Kraft à Kropstadt (8), et prit lui-même position à Marzahne (9). En même temps le général Dobschütz occupa Zahna PL. VII. et poussa jusqu'à Euper, où il fit une tentative inutile, d'abord sur la division italienne, puis sur les Wurtembergeois. Le soir, le général Dobschütz prit position devant Zahna (10), ayant une avant-garde à Buttzig (11), et un poste de communication près de Woltersdorf (12). Le corps de Tauentzien occupait Seyda (13). Celui de Wintzingerode était toujours à Plighof (14), ayant son avant-garde à Lobessen (15), et des détachemens de troupes légères à Assau, Mockau et Schmilkendorf (16). Le corps suédois reprit ce jour-là la droite et vint à Boedigke. Le 4, le prince de Suède prit position avec les Suédois à Rabenstein (17). Le restant de l'armée ennemie garda ses positions, et il n'y eut d'autre mouvement qu'une nouvelle tentative du général Dobschütz sur la division wurtembergeoise, aussi inutile

que celle de la veille. Le prince de Suède envoya ce jour-là à Rosslau deux bataillons avec un de ses aides de camp pour y préparer les matériaux d'un pont.

Cependant l'empereur Napoléon qui avait compté, sinon de se rendre maître de Berlin, au moins de contenir l'armée du prince de Suède et de l'occuper devant cette capitale, voyait toutes ses espérances trompées par le résultat du combat de Gross Beeren. L'aile droite des armées ennemies se trouvait sur l'Elbe, et dans une position où elle allait bientôt menacer les communications de Leipzig et de la Franconie. Il avait, il est vrai, remporté une victoire devant Dresde, et avait renversé le premier plan d'opérations offensives de l'ennemi. Mais d'un côté, la bataille de Kulm, en désorganisant un de ses corps d'armée, avait détruit les avantages de la journée de Dresde; et d'un autre côté, le duc de Tarente, après s'être fait battre à la Katzbach, lui amenait une armée de plus de cent mille hommes sur les bras. Le premier échec qu'il lui fut possible de réparer, était celui de Gross Beeren. L'armée du duc de Reggio n'avait pas été beaucoup entamée; elle était réunie, et sous un chef habile, elle aurait pu reprendre une offensive, d'autant plus avantageuse, que la marche tâtonneuse de l'ennemi, n'indiquait pas que celui-ci eût une grande confiance dans ce premier succès. Mécontent des opérations du duc de Reggio, il transmit son commandement au prince de la Moskowa, qui arriva le 4 septembre à Wittenberg, et trouva l'armée sous le canon de la place, dans les positions que nous avons vues ci-dessus. Il la passa en revue et reprit le lendemain l'offensive.

Le 5, la division Guilleminot, qui était en tête du 12e corps, attaqua la division prussienne de Dobschütz et la chassa successivement de Buttzig (11) et de Zahna (10). Plus tard, le corps de Tauentzien fut attaqué dans la position de Seyda (13), et forcé, après un combat
Pl. VII. assez vif, de se replier derrière Dennewitz, où il prit position (18). Le soir, l'armée française occupa les positions suivantes : le 4e corps était à Neuendorf (19); le 12e à Seyda (20); le 7e entre les deux (21). Cependant le général Bülow, ayant appris le mouvement de l'armée française, se décida à s'approcher de la direction qu'elle paraissait suivre. Il se porta donc dans la nuit du 5 au 6, à Kurz Lippsdorf (22); la division Borstel eut ordre de relever, dans la position de Krop-

stadt (8), celle de Kraft qui devait rejoindre le corps, et d'y rester jusqu'à ce qu'elle fût relevée elle-même. Le prince royal de Suède approuva cette disposition du général Bülow, et réunit les Suédois et les Russes, sur les hauteurs de Lobessen (23). Le 6 au matin, le prince de la Moskowa continua son mouvement. Son intention était de doubler l'aile gauche de l'armée ennemie pardevant Jüterbogk et de gagner Dahme, pour se diriger sur Berlin par Baruth. Le 12ᵉ corps Pl. XI. reçut donc l'ordre de se diriger sur Oehna; le 7ᵉ sur Rohrbeck, et le 4ᵉ de suivre la grande route de Jüterbogk, en évitant toutefois cette Pl. VII. ville, et se contentant de couvrir la marche de l'armée. Le général Bülow, de son côté, voyant ce mouvement, crut que le 4ᵉ corps était dirigé contre lui, et prit position entre Eckmansdorf et Malterhausen (24).

Cependant le 4ᵉ corps s'était rencontré, en avant de Dennewitz, avec l'avant-garde de Tauentzien, qui lui opposa une vigoureuse résistance. Le général Bertrand fit soutenir la division Fontanelli, qui était en première ligne, par la division Morand. Une brigade de celle de Franquemont, entra en ligne à droite, et le reste rétrograda avec le parc. Une batterie de 12 fut placée sur le mamelon entre Gohlsdorf et Nieder Gersdorf, et une autre sur le mamelon en face de Dennewitz. Le 4ᵉ corps, trouvant l'avant-garde ennemie appuyée par tout le corps de Tauentzien (25), se déploya successivement (26). Le village de Nieder Gersdorf fut emporté, et l'aile gauche de Tauentzien perdait du terrain. Dans ce moment le général Bülow, qui s'était mis en marche dès qu'il avait vu Dennewitz attaqué, déboucha en avant de Welmsdorf. La division Kraft était à l'aile droite dans la direction de Gohlsdorf (27); la division Thümen, à l'aile gauche sur Nieder Gersdorf (28), la division de Hesse Hombourg en réserve; la cavalerie d'Oppen, tout-à-fait à la droite, menaçait Gohlsdorf de flanc (29). La division Thümen attaqua vivement Nieder Gersdorf; la division Kraft s'avançait sur Gohlsdorf et allait prendre en flanc le 4ᵉ corps qui, depuis quatre heures de temps, soutenait le combat tout seul. Le 7ᵉ corps, dont la marche avait été un peu retardée, arriva alors, et le prince de la Moskowa le fit entrer en ligne (30). Le Pl. VII. village de Nieder Gersdorf était au moment d'être perdu, lorsque la division Thümen, attaquée par des troupes fraîches, fut repoussée.

22.

Pl. VII. Le général Bülow la fit soutenir par une partie de sa réserve, et ce renfort rétablit les affaires. Vers Gohlsdorf, la division Kraft se trouvait vivement pressée par le 7ᵉ corps; la cavalerie d'Oppen vint à son secours, et la division de cavalerie légère de Lorge, qui était en réserve avec le 5ᵉ corps de cavalerie, ayant fait une fausse charge, l'infanterie du 7ᵉ corps se trouva découverte. Nous perdîmes les deux villages de Gohlsdorf et Nieder Gersdorf. Le prince de la Moskowa, voyant que le combat se prolongeait et que l'armée ennemie débouchait successivement, fit approcher le 12ᵉ corps du champ de bataille, et le présenta à la gauche du 7ᵉ (32). La division Guilleminot, qui était en tête de colonne, reprit Gohlsdorf, et le 7ᵉ côrps se remit en ligne; le général Bülow fit alors avancer sur ce point le restant de sa réserve, et le prince de la Moskowa lui opposa la division Pacthod; l'ennemi perdit du terrain; mais, à la droite, le 4ᵉ corps, fatigué du combat qu'il soutenait avec acharnement, venait de perdre Dennewitz; le prince de la Moskowa ébranla alors la troisième division du 12ᵉ corps pour soutenir le 4ᵉ. Dans ce moment débouchait la division Borstel (33). Le prince de Suède, en retirant cette division de Kropstadt, lui avait donné ordre de se porter à Eckmansdorf, où il se rendait lui-même avec les Suédois et les Russes. Mais le général Borstel, arrivé à Talichau, voyant la droite de Bülow aussi fortement engagée, se porta directement sur le champ de bataille et rétablit les affaires. Cependant la victoire était encore indécise; le prince de la Moskowa retirait peu à peu ses troupes du combat en présentant aux attaques de l'ennemi des masses imposantes. Engagé sur tous les points de sa ligne actuelle, et voyant s'avancer les Russes et les Suédois, qui déjà étaient en avant de Kaltenborn (34), il lui fallait éviter d'être entièrement enveloppé. Le prince de Suède, de son côté, s'était hâté de détacher quatre mille chevaux avec une nombreuse artillerie (35) pour se porter sur l'extrême gauche de l'armée française. Le prince de la Moskowa, parvenu à ramener ses troupes en bon ordre jusqu'à la hauteur de Rohrbeck, y prit une nouvelle position plus resserrée, afin de se défendre jusqu'à la nuit et couvrir ainsi sa retraite sur Torgau; il ne pouvait plus gagner Wittenberg. Mais à peine y était-il en bataille, que les deux divisions saxonnes du 7ᵉ corps, dont la fidélité était déjà ébranlée, et qui s'étaient battues assez mollement, lâchèrent pied,

tournèrent le dos, et entraînèrent avec elles les troupes voisines. Cet accident sépara le 12ᵉ corps du 4ᵉ, et l'ennemi se hâta de jeter sa cavalerie et des masses d'infanterie dans cette lacune. Le corps du duc de Padoue essaya en vain d'arrêter l'ennemi; il fut renversé et entraîné dans la déroute. Tout ce que le prince de la Moskowa put faire, fut de rapprocher un peu ses deux ailes isolées et de couvrir, par sa grosse artillerie, le front de ses masses pour ralentir la poursuite de l'ennemi; il ne lui fut cependant pas possible de réunir le 12ᵉ et le 4ᵉ corps, et il fut obligé de leur donner une direction de retraite divergente. Le 4ᵉ corps se retira sur Dahme (36), et le 12ᵉ sur Schweinitz (37), direction qu'avaient prise les fuyards du 7ᵉ. Les deux corps prussiens prirent position en avant de Oehna (38). Pl. VII.

Notre perte, dans la bataille de Jüterbogk ou de Dennewitz, comme la nomment les Prussiens, fut de dix mille hommes tués, blessés ou prisonniers, vingt-cinq pièces de canons et dix-sept caissons. Celle de l'ennemi s'éleva à sept mille hommes hors de combat, dont six mille Prussiens.

Le 7 septembre au matin, le 4ᵉ corps fut attaqué à Dahme par le général Wobeser, venu de Luckau avec environ quatre mille hommes d'infanterie; le 23ᵉ régiment de ligne, qui était d'arrière-garde, le contint, et le 4ᵉ corps ayant brûlé les ponts de l'Elster continua sa retraite sur Torgau. Le même jour, un corps prussien de huit cents chevaux se porta sur Schweinitz, où il trouva également les ponts détruits; ce détachement ramassa encore quelques traînards du 7ᵉ corps; le 8, le prince de la Moskowa avait réuni son armée sous les murs de Torgau. Pl. XI.

Il est certain que le prince de la Moskowa commit une grande faute dans la journée du 6, et cette faute fut d'avoir engagé mal à propos le 4ᵉ corps contre la disposition qu'il avait annoncée lui-même. D'après cette disposition, le 4ᵉ corps devait éviter Jüterbogk et se contenter de couvrir le mouvement. Le prince de la Moskowa, étant maître de Seyda, pouvait gagner Dahme, sans approcher de Jüterbogk à plus Pl. VII. d'une lieue, et n'avait pas besoin de diriger le 4ᵉ corps sur Dennewitz, où il était sûr d'être forcé à combattre. La vraie direction de Dahme passait par Marxdorf et Zellendorf, le long de la forêt de Schweinitz. Il fallait donc, une heure avant le jour, porter le 4ᵉ corps

à Gohlsdorf pour masquer Dennewitz. Alors le 7e et le 12e corps se mettant en marche à quatre heures du matin, et non à huit, ainsi qu'il arriva, auraient eu dépassé Jüterbogk avant que l'ennemi ne connût la véritable direction du mouvement. Le 4e, se couvrant par son artillerie et évitant tout engagement sérieux, aurait continué son mouvement par Oehna, en masquant celui de l'armée. Le prince de la Moskowa gagnait Dahme, avant que le prince royal de Suède n'eût pu réunir son armée à Jüterbogk, et ce dernier ne pouvant pas risquer de se mettre entre Torgau et l'armée française, se serait vu obligé de se replier en hâte sur Trebbin et Belitz, pour ne pas être prévenu à Berlin. Une marche de nuit n'aurait même pas été trop hasardée de la part du prince de la Moskowa. Le corps de Bülow était à plus de deux lieues de Dennewitz (à Kurz Lippsdorf); le prince de Suède en était à plus de six. Incertains l'un et l'autre du mouvement de l'armée française, il était évident qu'ils attendraient le 6 pour se mouvoir. Ainsi, en mettant l'armée en mouvement à minuit, le 4e corps dirigé à droite de Gohlsdorf, les 7e et 12e sur Marxdorf, le prince de la Moskowa arrivait à Dahme le 6 de bonne heure, et pouvait encore à la nuit gagner Baruth. Alors l'ennemi était inévitablement prévenu à Berlin.

Nous avons toujours suivi l'hypothèse que le prince de la Moskowa ait eu l'ordre positif de se rendre à Dahme, pour couvrir la ligne droite de Dresde à Berlin. Car, s'il a été maître de son mouvement, il a commis une faute en marchant sur Seyda. L'armée ennemie était disséminée le long d'un arc de près de sept lieues de développement, et la position concentrée du corps français, permettait à son général en chef de choisir le point d'attaque. Après avoir donc enlevé Zahna, le 5, afin de dégager la droite de la ligne de mouvement, il fallait porter le 12e corps de flanc sur Kropstadt et Marzahne, tandis que les 4e et 7e débouchaient par Thiesen et Koepenig, et qu'une fausse attaque, assez vive, avait lieu sur la route de Belzig. Bülow était inévitablement battu avant de pouvoir être secouru par le prince de Suède qui était à deux lieues de lui et culbuté avec les Russes sur Niemeck; Tauentzien était coupé, et le prince de la Moskowa restait maître de la route de Treuenbritzen. Il est inutile de développer les conséquences de cette opération.

Cependant l'empereur Napoléon, après la bataille de Kulm, avait

arrêté les 2ᵉ, 6ᵉ et 14ᵉ corps qui ne pouvaient pas se porter isolément sur l'armée du prince de Schwartzenberg, réunie entre Toeplitz et Komotau. Un autre motif vint peu après se joindre à ce premier; ce fut la défaite du duc de Tarente, qui amenait à sa suite sur Dresde l'armée de Blücher. Obligé d'abandonner toute idée d'opération contre la Bohême, pour écarter l'ennemi qui s'approchait de Dresde, il fit replier et concentrer les corps qu'il avait sur la crête des montagnes de Bohême; le 2ᵉ seul resta vers Altenberg, pour couvrir la route de Freyberg. Le 1ᵉʳ corps, qui devait être réorganisé et recevoir une division de celui du duc de Castiglione, resta à Dresde sous le commandement du général Mouton, comte de Lobau. Pl. XI.

Le 3 septembre, l'empereur Napoléon partit de Dresde avec la garde, le 6ᵉ corps et la cavalerie de Latour-Maubourg, et vint le même soir à Hartau. Le lendemain, ayant dépassé Bautzen, il rencontra l'armée du duc de Tarente, qui se disposait à évacuer la position de Hochkirch et à repasser la Sprée. Il l'arrêta en lui ordonnant de reprendre l'offensive, et l'avant-garde de Wassilczikow, fut rejetée en arrière de Loebau. Le 5, Napoléon porta la plus grande partie de ses forces sur Reichenbach. Wassilczikow fut obligé de se retirer à Goerlitz. Blücher, qui ne se souciait pas d'en venir à une action, replia son armée derrière la Queisse et Lauban. Le projet des coalisés était de temporiser et d'attendre que l'arrivée de l'armée de Beningsen et la défection du restant de l'Allemagne, eût encore augmenté la supériorité numérique de leur armée. En affaiblissant l'armée française par de petits combats, il en résultait que même, à perte égale, ils conservaient toujours sur elle un excédant de cent cinquante mille hommes. L'arrivée prochaine du général Beningsen portait cet excédant à deux cent mille hommes, et leur donnait l'espoir d'opprimer l'armée française, sous une masse de forces plus que double. Nous verrons ce résultat à la bataille de Leipzig. Mais pour y arriver, il fallait que les coalisés réunissent leurs armées, séparées par la position centrale qu'avait prise l'empereur Napoléon, et c'est à quoi ils tendaient pas à pas.

Le prince de Schwartzenberg, ayant appris que Napoléon s'était mis en marche sur Bautzen, se mit de son côté également en mouvement. L'avant-garde du général Wittgenstein s'avança, le 5 septembre, à Peterswald, et le 6, à Berggieshubel, ayant devant lui la division

prussienne de Ziethen. Pendant ce temps, le prince Eugène de Wurtemberg, avec la cavalerie de Pahlen, débouchait plus à gauche, dans la direction de Dippoldiswalda, et le général Klenau s'avançait de Komotau vers Chemnitz. Le prince de Schwartzenberg, avec les corps autrichiens de Colloredo, Chasteler et Giulay et les réserves, prit la direction d'Aussig, pour y passer l'Elbe, et entrer en communication par Zittau avec l'armée de Blücher. Le 7, le général Wittgenstein occupa Pirna, et le 8, il se porta en avant vers Dohna, où s'étaient réunis les 1er, 2e et 14e corps. L'empereur Napoléon, après avoir ramené Blücher sur Lauban, voyant qu'il évitait un engagement, se crut pendant quelques jours tranquille de ce côté et jugea nécessaire de retourner à Dresde pour s'opposer aux mouvemens du prince de Schwartzenberg. Le 7, il était de retour dans cette ville, et le 8, il se rendit avec sa garde au camp de Dohna. L'avant-garde de Wittgenstein fut renversée, et ce général se replia sur Pirna. Le même jour, le prince de Schwartzenberg qui était déjà à Aussig, ayant appris le retour de Napoléon à Dresde, rentra dans sa position de Toeplitz.

Pl. XI.

Le 9, l'empereur Napoléon porta la majeure partie de ses forces sur Liebstadt. Ce mouvement qui menaçait de tourner le corps de Wittgenstein, obligea ce dernier à se replier sur Nollendorf, où il joignit le corps de Kleist. Le même jour le général Klenau qui avait également rétrogradé, revint à Sebastiansberg, ayant des avant-gardes à Marienberg et Sayda. Les grenadiers et les cuirassiers russes étaient à Kulm, et les gardes russes et prussiennes vers Sobochleben.

Pl. XI et Pl. VI, No 2.

Le 10, l'empereur Napoléon vint à Baerenstein. Le 1er corps marcha sur Peterswald, et le 14e, sur Furstenwalde. Le général Wittgenstein se replia sur Kulm. Le 14e corps s'avança de Furstenwalde par Ebersdorf, vers le défilé du Geyersberg. La 43e division, sous les ordres du général Bonnet, s'empara même de cette montagne. L'ennemi porta, au-devant de lui, le général Rajewsky, avec les grenadiers russes. Toutes les tentatives pour faire avancer de l'artillerie sur le Geyersberg, ayant été rendues inutiles par la difficulté des chemins, après trois heures d'une fusillade soutenue, la 43e division se replia sur Ebersdorf. Le 11, Napoléon rentra à Dresde. Le 1er corps resta à Nollendorf; le 14e occupa les hauteurs de Borna, en avant de Lauenstein, et les défilés de Furstenwalde et Ebersdorf; le 2e passa à Alten-

berg ; le duc de Trévise, avec la jeune garde, occupa Pirna. L'armée du prince de Schwartzenberg occupait les positions suivantes. Le corps russo-prussien de Barcklay de Tolly, était derrière le ruisseau de Sobochleben, la droite à Sensel, et la gauche à Rosenthal, ayant des troupes légères à Graupen et Mariaschein. Les Autrichiens étaient entre Toeplitz et Duchs, ayant le corps de Klenau à Marienberg, sur la route de Freyberg.

L'empereur Napoléon en quittant le 6, l'armée du duc de Tarente, l'avait laissée en position en avant de Hochkirch, ayant son avant-garde à Goerlitz, et appuyée à droite par le 8[e] corps qui était revenu de Gabel Pl. XI. à Loebau. Ce renfort ne réparait pas les pertes qu'avait faites le duc de Tarente en Silésie, mais il pouvait le mettre en état d'opposer quelque résistance à l'armée de Blücher. Les 3[e], 5[e], 8[e] et 11[e] corps, et la cavalerie de Sebastiani formaient encore un total de près de soixante-dix mille hommes ; Blücher n'en avait qu'environ quatre-vingt-cinq mille. Une des premières règles de la guerre défensive, est d'inquiéter soi-même l'ennemi par des attaques réitérées et des démonstrations offensives. Le duc de Tarente se tint tranquille, et le général Blücher jugea, à son inaction, que Napoléon était reparti avec les troupes qu'il avait amenées.

Dès le 9, le corps de Langeron, dont la division St.-Priest formait l'avant-garde, passa la Neisse à Ostristz, au-dessus de Goerlitz ; celui d'York entre Ostritz et Goerlitz ; le corps de Sacken devait déboucher par Goerlitz même, lorsque la cavalerie du corps de Langeron aurait tourné l'avant-garde française qui y était. Cette avant-garde, prévenue à temps du passage de l'ennemi, se retira à Reichenbach et de là à Hochkirch. Le corps de York marcha sur Reichenbach, suivi par celui de Sacken. L'avant-garde de St.-Priest, appuyée par tout le corps de Langeron, attaqua le prince Poniatowski, qui fut forcé à Loebau et se retira sur Neustadt. La division autrichienne de Bubna, qui s'était avancée de Gabel à Zittau, joignit ce jour-là l'armée de Blücher. Le 10, le duc de Tarente quitta sa position de Hochkirch et se retira derrière la Sprée. L'avant-garde ennemie vint à Hochkirch ; le quartier général de Blücher fut à Herrnhuth ; la division Bubna entra en ligne. Le 11, le duc de Tarente était à Goedau, n'ayant plus qu'une avant-garde sur la Sprée. L'avant-garde russe de St.-Priest, appuyée par la

division Kapczewicz, força le passage de cette rivière à Postewicz; la division Bubna se dirigea sur Neustadt. Le 12, le duc de Tarente se replia sur Bischofswerda, et le 8e corps vint de Neustadt à Stolpe. De cette manière les 3e, 5e et 11e corps revinrent des bords de la Neisse, à une petite journée de Dresde, sans avoir brûlé presque une amorce. La bataille de Jüterhogk perdue et cette retraite, levèrent tous les obstacles qui s'étaient jusqu'alors opposés à la jonction des trois armées ennemies.

Pl. XI. Le 14, le roi de Naples, avec le 6e corps et la cavalerie de Latour-Maubourg, fut envoyé à Grossenhayn pour couvrir l'arrivée d'un convoi de vingt mille quintaux de farine qui remontait l'Elbe. Le général Blücher, qui se crut menacé en flanc par ce mouvement, porta sur sa droite, à Kamenz, le corps du général Sacken. Ce mouvement fit que
Pl. XI. le duc de Tarente quitta la position de Bischofswerda et se retira à Hartau. Le même jour, le prince de Schwartzenberg fit de nouveau avancer son arrière-garde sur la route de Dresde, afin d'attirer l'attention de l'empereur Napoléon sur lui, et de l'empêcher de faire un mouvement décisif contre Blücher, qui était déjà en communication, par Aussig, avec l'armée de Bohême. Le corps de Wittgenstein fut dirigé sur Nollendorf, contre le 1er corps; celui de Colloredo, par Breitenau, et la division du prince Auguste de Prusse, par Ebersdorf,
Pl. VI. tous deux contre le 14e corps. La division Dumonceau, attaquée à
No 2. Nollendorf, fut obligée de se replier sur Peterswald, et de là le 1er corps se retira à Berggiesbuhel. Le 14e corps, découvert sur sa gauche, fut également obligé de se replier. Le 15, l'empereur Napoléon partit de Dresde avec sa garde, et vint à Berggiesbuhel. Il dirigea aussitôt le 1er corps avec une division du 14e par Beraun, sur la droite du corps de Wittgenstein. Ce dernier fut forcé, à son tour, à la retraite et se replia sur Peterswald, ayant son avant-garde un peu en avant.

Le 16 au matin, l'armée du prince de Schwartzenberg occupait les positions suivantes. Le corps de Wittgenstein à Peterswald; la division Crenneville à Eichwald, sur la route de Zinwald; celle du prince Maurice de Lichtenstein à Clostergraben, plus à gauche; une avant-garde sous les ordres du général Longueville, en avant d'Aussig, sur la route d'Eule; le corps de Kleist à Mariaschein, près Graupen; les

grenadiers et les cuirassiers russes, à Sobochlehen; les gardes russes et prussiennes devant Toeplitz : le corps de Colloredo à Kulm; celui de Meerfeld, qui avait remplacé Chasteler à Aussig; celui de Giulay à Brux; celui de Klenau, toujours à Marienberg; les grenadiers et une division de cuirassiers, à Duchs; la cavalerie autrichienne de réserve à Brux. A midi, l'empereur Napoléon continua son mouvement en avant. Le corps de Wittgenstein se replia sur Kulm; la division Ziethen fut postée dans les abattis qu'on avait faits entre Tellnitz et Knienitz; le corps de Colloredo appuya à droite à Strisowitz; celui de Bülow vint à Sicherten devant Toeplitz. L'empereur Napoléon occupa le soir les hauteurs de Nollendorf.

Le 17, la division Ziethen fut attaquée par le général Mouton Duvernet avec la 42ᵉ division (1ᵉʳ corps), et poussée sur Kulm, où le combat s'engagea avec le corps de Wittgenstein. Les villages d'Arbesau, Dilitsch et Jousdorf furent emportés. La canonnade s'engagea vivement, et la division Ornano, de la cavalerie de la garde, fit une belle charge sur une batterie autrichienne dont elle s'empara. Elle la reperdit presque tout de suite, par une contre charge de la cavalerie autrichienne. Pendant que le combat se soutenait ainsi dans la plaine de Kulm, le corps de Meerfeld s'avançait d'Aussig, directement sur Nollendorf, par Postitz et Troschig, et celui de Colloredo se portait par Neudorfel sur Knienitz. Ce dernier attaqua vivement Arbesau; une brigade de la jeune garde, qui y avait été envoyée se trouva fortement compromise, et perdit trois canons et environ mille prisonniers, au nombre desquels était le général Kreutzer. La prise d'Arbesau décida la retraite du 1ᵉʳ corps, qui se replia sur Nollendorf. A Knienitz, une nouvelle attaque de l'ennemi fut repoussée et la nuit mit fin au combat. Pl. VI. N° 2.

Le 18, l'empereur Napoléon voyant l'impossibilité de déboucher avec moins de quarante mille hommes, sur Toeplitz, au milieu des grandes masses que l'ennemi y avait reunies, se décida à se retirer sur Dresde. Le 18, le 1ᵉʳ corps se replia sur Peterswald, et le 19, dans le camp en avant de Berggiesbuhel; la garde rentra à Dresde. De son côté, le prince de Schwartzenberg ne trouvant pas que la masse des armées coalisées fût assez supérieure à l'armée française, pour agir offensivement, se décida à attendre, d'un côté, que le général Beningsen, qui, dès le 17, était à Loewenberg avec soixante mille hommes,

l'eût joint, et de l'autre que la Bavière, avec laquelle le Gouvernement autrichien était en négociation, se fût déclarée.

Après la bataille de Jüterbogk, le prince royal de Suède avait transporté son quartier général dans cette ville, où il resta pendant cinq jours, sans doute dans l'attente d'une nouvelle tentative du prince de
Pl. XI. la Moskowa. Le général Czerniszeff tenait Wittenberg investi avec ses Cosaques, et un autre corps de troupes légères observait Torgau. Le corps de Tauentzien était à Hertzberg, étendant des postes le long de l'Elster à Elsterwerda, Ruhland et Senftenberg, et poussant des patrouilles sur Hoyerswerda. Le 11 septembre, le prince de Suède vint à Seyda. Le corps de Czerniszeff passa l'Elbe, et occupa Dessau et Coethen. Le 12, le prince de Suède vint avec les Suédois et les Russes à Coswig, et le 15, il vint à Zerbst, ayant les Suédois à Roslau, et les Russes à Acken. Des ponts furent jetés dans ces deux endroits; celui de Roslau fut couvert par des ouvrages de campagne, et le bourg d'Acken fut fortifié pour servir de tête de pont. Le corps de Bülow était devant Wittenberg, et celui de Tauentzien à Hertzberg. Czerniszeff poussa des partis jusqu'à Querfurth et Naumburg. Le général Bülow fit ouvrir la tranchée devant Wittenberg, et le 24, le général Hirschfeld emporta les faubourgs. Dans la nuit du 25 au 26, commença le bombardement à la faveur duquel les Prussiens ouvrirent la première parallèle.

Cependant le prince de la Moskowa, qui avait repassé l'Elbe à Torgau, dès le 9 septembre, s'était occupé à réorganiser son armée. Le 12e corps fut dissous. La division bavaroise qui s'y trouvait fut renvoyée à Dresde, et le restant des troupes fut réuni à la division Guilleminot, et passa au 4e corps. Vers le 25, il se mit en mouvement avec son armée réduite
Pl. XI. ainsi à deux corps, et s'approcha des ponts d'Acken et de Roslau. Le 27, le prince de la Moskowa était à Oranienbaum avec le 4e corps, et le 7e se rendit à Dessau; l'avant-garde suédoise, qui occupait cette dernière ville, se replia sur la tête de pont. Un bataillon saxon, à peine arrivé en présence de l'ennemi, déserta à Worlitz avec armes et bagages. Le lendemain les Suédois firent sur Dessau une reconnaissance qui amena une légère escarmouche. Le 29, le prince de la Moskowa en fit une de Oranienbaum sur Roslau. Le prince de Suède ne voulant pas tenter le passage de l'Elbe avant que les autres armées

coalisées n'eussent repris l'offensive, et d'un autre côté l'armée du prince de la Moskowa étant trop faible pour rien entreprendre, on resta de part et d'autre dans l'inaction sur ce point.

Nous avons laissé l'armée de Blücher à Bautzen, ayant poussé le corps de Sacken en avant sur sa droite pour observer le roi de Naples à Grossenhayn. Le 17, cette armée occupait les positions suivantes. Le corps de Sacken était devant Kamenz, qu'il occupait par une avant-garde. Les corps de Langeron et d'York, étaient à Bautzen, ayant leurs avant-gardes à Burka et à Bischofswerda. Le général St.-Priest à Putzka, à gauche de Bischofswerda; la division Kapczewicz à Neustadt, et la division Bubna plus à gauche à Barkersdorf. Le corps de Tauentzien, destiné à joindre cette armée, avait reçu l'ordre de s'en rapprocher. En présence de Blücher était toujours le duc de Tarente, campé à Hartau avec les 3ᵉ, 5ᵉ et 11ᵉ corps, et couvert à droite, à Stolpen, par le 8ᵉ.

Le 17, le roi de Naples fit attaquer les avant-postes du corps de Tauentzien, et les chassa de Muhlberg et de Liebenwerda. Le 18, le général Tauentzien s'étant mis en mouvement, le général Dobschütz, qui commandait son avant-garde, se porta à Muhlberg et en délogea à son tour le régiment de cavalerie française de la division Castex qui s'y trouvait. Le 19, ce régiment fut attaqué à Borak, un peu en avant Pl. XI. de Muhlberg, par le général Dobschütz et le général Jlowaisky. Il perdit environ cent prisonniers, au nombre desquels était le colonel Talleyrand-Périgord (*a*). Ce même jour, le général Tauentzien, vint avec son corps à Elsterwerda, ce qui obligea l'avant-garde que le roi de Naples avait à Stoltzenhayn à se replier sur Grossenhayn.

Cependant l'empereur Napoléon résolut de faire une nouvelle tentative contre Blücher, soit pour l'engager à combattre, soit pour l'éloigner encore une fois de Dresde. Le 22, il se rendit à Hartau et mit en mouvement les 3ᵉ, 5ᵉ et 11ᵉ corps. L'avant-garde de Rudzewicz fut attaquée à Bischofswerda et forcée à se retirer au travers de la forêt

(*a*) Le rapport prussien dit, que le colonel Talleyrand avait trois régimens. Le fait est que les deux régimens de la seconde brigade de la division Castex étaient chacun composés de quatre escadrons de dépôt, de quatre régimens différens.

jusqu'à Goedau, ayant perdu environ trois cents hommes. Arrivé à ce point le 23, l'empereur Napoléon s'y arrêta en présence de l'armée de Blücher, qui tenait la position de Bautzen. Le corps de Sacken s'approchait pendant ce temps de flanc par Burka, et menaçait la communication de Bischofswerda. Ne pouvant pas accepter une bataille dans une semblable position, Napoléon replia le 24 les trois corps du duc de Tarente et les concentra dans la position de Weisig, à deux lieues en avant de Dresde. Le 8e corps repassa l'Elbe; le roi de Naples resta à Grossenhayn, mais le 6e corps se rendit à Meissen pour garder le passage de l'Elbe; le 14e corps était à Pirna et Borna; le 1er à Berggiesbuhel; le 2e fut placé à Freyberg pour observer le mouvement du général Klenau, dont l'avant-garde, sous les ordres du général Mohr, débouchait par Marienberg. Les avant-gardes de Blücher s'avancèrent le 25; un poste fut établi à Schandau sur l'Elbe pour maintenir la communication avec l'armée de Bohême; mais celle de Silésie resta à Bautzen et à Kamenz.

Dans les quinze derniers jours de septembre les coalisés avaient inondé la Saxe de leurs partisans. Outre les Cosaques de Czerniszeff qui s'étaient avancés au delà de la Saale, le général Thielemann, déserteur du service de Saxe, s'était avancé jusque sur les derrières de Leipzig, et le colonel autrichien, Mensdorf, s'était jeté sur la communication de Dresde et de Torgau à Leipzig. L'empereur Napoléon, pour assurer les derrières de son armée, détacha sur Leipzig la division de chasseurs de la garde du général Lefebvre Desnouettes, qui réunit à lui les troupes que le général Margaron avait pour la défense de cette place, et qui consistaient en quelques bataillons de marche et quelques escadrons des dépôts de cavalerie. Le corps de Lefebvre Desnouettes pouvait monter en tout à quatre mille hommes. Dès le 17, la route de Dresde à Chemnitz avait été interceptée par la brigade autrichienne de Scheither, qui avait enlevé dans Freyberg environ quatre cents hussards westphaliens et le général Bruno. Ce mouvement et les démonstrations du général Klenau obligèrent l'empereur Napoléon à envoyer, ainsi que nous l'avons vu, le 2e corps à Freyberg. Le 11 septembre, Thielemann était déjà à Weissenfels, où il attaqua inutilement un convoi qui se rendait à Leipzig. Il se rabattit sur Naumburg qu'il enleva, et de là il marcha sur Mersburg, dont la petite gar-

nison de cinq cents hommes capitula le 18. Le général Lefebvre Pl. XI.
Desnouettes atteignit Thielemann le 24 près de Merseburg, le battit, lui reprit ses prisonniers et lui fit perdre environ cinq cents hommes. Thielemann se retira par Zeitz sur Zwickau, et Lefebvre Desnouettes vint à Altenburg. Le chef des Cosaques, Platow, venait d'arriver à Chemnitz avec un corps d'infanterie et de cavalerie autrichiennes et ses Cosaques. Le 28, Platow marcha sur Altenburg et força le général Lefebvre Desnouettes à se replier sur Zeitz après un combat très-vif. La retraite se faisait par échelons, en bon ordre, lorsque Thielemann survint et attaqua le corps français en flanc. Ce dernier fut renversé et forcé de se retirer sur Weissenfels, ayant perdu environ cinq cents prisonniers.

Pendant ce temps, le prince royal de Suède avait détaché sur Cassel le général Czerniszeff avec trois mille chevaux. Ce général partit le 25 septembre d'Eisleben, arriva devant Cassel dans la nuit du 27 au 28. Le 28 au matin, un bataillon d'infanterie, qui était en avant de la ville, fut forcé et repoussé dans les murs, ayant perdu quelques hommes. Les mêmes intelligences qui avaient décidé le prince royal de Suède à tenter cette expédition, allumèrent dans la campagne, une insurrection dont les symptômes se remarquaient déjà dans la ville. Le roi partit dans la matinée, et le général Allix resta avec deux bataillons pour défendre Cassel. Le 29, il fut rejoint par le général Sandt avec quelques compagnies d'infanterie et de cavalerie et quelques canons. Le 30, le général Czerniszeff fit attaquer la ville. Pendant que la canonnade durait et que les troupes étaient à leurs postes de défense, les criminels des prisons et de la maison de force, que l'ennemi avait mis en liberté dans la ville neuve, se répandirent dans la ville vieille; une partie des étudians de l'université se réunit à eux et la populace fut ameutée. L'insurrection se répandit dans les rues, désarma les troupes qui étaient restées pour le bon ordre, et menaça les généraux Allix et Sandt d'un assassinat. Une des portes de la ville ayant été ouverte à l'ennemi, le général Allix fut forcé de capituler; il stipula une évacuation pure et simple avec armes et bagages, qui lui fut accordée.

Le général Czerniszeff entra le même jour à Cassel, où il proclama la dissolution du royaume de Westphalie et organisa l'insurrection;

on se dispensera de faire des observations sur ces deux actes, et de les mettre en parallèle avec la foi des traités précédens et le droit public; le lecteur y suppléera. Le 3, le général Czerniszeff ayant appris que des troupes s'avançaient vers Cassel, en repartit, emmenant avec lui les effets de l'arsenal et des dépôts civils, les caisses publiques, les chevaux et les voitures des particuliers, le préfet, le maire et le directeur de la poste; les Cosaques, de leur côté, étaient chargés du butin de leur pillage.

Après la tentative inutile faite pour engager Blücher à une bataille, la grande armée française se maintint tranquille dans les environs de Dresde. L'empereur Napoléon voyait approcher le moment décisif, où toutes les armées réunies allaient tenter le passage de l'Elbe et le menacer dans Dresde avec des forces supérieures aux siennes de plus de deux cent mille hommes. Dans ce moment critique, il pensa à réunir toutes les forces disponibles qu'il avait au delà du Rhin; nous verrons plus bas quel était son projet. Le corps du duc de Castiglione, réduit à la 51e et 52e divisions et au 5e de cavalerie, faisant en tout environ seize mille hommes, reçut l'ordre de quitter Wurtzbourg et de s'avancer à Jéna. On a voulu blâmer Napoléon d'avoir retiré ce corps, dont la retraite avait causé la défection de la Bavière. Un peu de réflexion suffit pour écarter ce blâme et détruire une allégation qui n'a aucun fondement. Le changement de politique de la Bavière, ainsi que celui des autres états de l'Allemagne, fut le résultat immédiat de la défection de l'Autriche. Dès la reprise des hostilités, le cabinet de Vienne fit des ouvertures pressantes à tous les Etats de la confédération du Rhin. Des négociations actives suivirent de près, et dès la fin de septembre, les bases du traité d'alliance entre l'Autriche et la Bavière, qui fut signé le 6 octobre, étaient fixées. La présence d'un corps de seize mille hommes à Wurtzbourg, ne pouvait pas arrêter ni empêcher la jonction des armées du général de Wrede et du prince de Reuss, destinées à agir ensemble. Le duc de Castiglione, hors d'état de résister à l'attaque de cinquante-cinq mille hommes, qui allaient quitter l'Inn, se serait trouvé fortement compromis. Il valait donc mieux le rapprocher et s'en servir pour couvrir Leipzig de flanc; c'est ce qu'il faisait à Jéna.

Quant à l'autre reproche qu'on fait à Napoléon sur la prolongation

de son séjour à Dresde, nous nous contenterons de rapporter ce que dit, très-judicieusement à cet égard, l'auteur russe du tableau de la campagne d'automne de 1813 (*a*). « Il a dû, au contraire, demeurer à « Dresde aussi long-temps qu'il l'a pu ; toutes les raisons militaires et « politiques se réunissaient pour l'engager à se soutenir sur l'Elbe... « L'abandon de Dresde décidait (il fallait dire : donnait le signal de) « la défection des princes de la confédération du Rhin, et donnait la « faculté à toutes les armées des alliés de se réunir à la gauche de « l'Elbe; résultat funeste qui ne lui laissait plus aucune chance de « fortune; au contraire, en restant sur l'Elbe, il tenait un point cen- « tral, qui coupait les communications directes des différentes armées « des alliés et lui donnait le moyen de tirer parti de leurs fausses « manœuvres, pour les battre en détail. »

Nous ne pouvons pas cependant partager l'opinion de l'auteur, lorsqu'il prétend que l'empereur Napoléon aurait dû réunir ses forces pour attaquer l'armée de Bohême et empêcher la jonction de celle de Beningsen. D'abord, le calcul des forces qui pouvaient être disponibles pour cette opération, en écarte la possibilité. Il n'était pas possible de retirer aucunes troupes au prince de la Moskowa, et le duc de Tarente ne pouvait pas se soutenir devant Dresde, si on lui ôtait le 8ᵉ corps. Il fallait laisser le roi de Naples à Grossenhayn et Meissen avec le 6ᵉ corps et la cavalerie de Latour-Maubourg, pour maintenir la communication avec le prince de la Moskowa. Napoléon ne pouvait donc agir qu'avec les 1ᵉʳ, 2ᵉ et 14ᵉ corps, la garde et le 4ᵉ corps de cavalerie; c'est-à-dire avec environ quatre-vingt mille hommes. Il avait pu défendre Dresde avec ce nombre, mais il lui était impossible de s'engager dans un défilé, dont la tête était gardée par cent quatre-vingt mille hommes, et où il était coupé et enveloppé s'il était battu. Pl. XI. C'était répéter en grand la faute de Vandamme. Au reste, l'armée de Beningsen marcha dans la direction de l'armée de Silésie jusqu'à Ostritz près Goerlitz; le 21 seulement, elle appuya sur Gabel, et le 26, elle passa l'Elbe à Leutmeritz. Il fut donc incertain jusqu'au 21, que cette armée ne devait pas joindre Blücher; alors l'empereur Na-

(*a*) Page 91.

poléon ne pouvait pas dégarnir Dresde; après le 21, il était trop tard.

Dès le 22 septembre, la cavalerie et l'artillerie de réserve russe de l'armée de Bohême prirent des cantonnemens en arrière de la ligne, pour la facilité des fourrages. Le prince de Schwartzenberg attendait toujours l'arrivée du général Beningsen pour prendre l'offensive et faire passer l'Elbe au prince de Suède et à Blücher. Avant de passer à la quatrième époque de la campagne, nous allons rendre compte des opérations qui avaient eu lieu sur l'Elbe inférieur, depuis la reprise des hostilités.

Pl. I. N° 1. Le 18, le prince d'Eckmühl quitta ses cantonnemens de Hambourg et se porta sur Lauenburg. Les retranchemens, que l'ennemi avait élevés sur ce point, étaient défendus par deux bataillons du corps franc de Lutzow, qui avait été réorganisé. Le prince de Hesse, réunit ce jour-là la division danoise à Syck, sur la route de Hambourg à Lubeck. Le 19, le prince d'Eckmühl fit attaquer, par un bataillon du 30ᵉ régiment (division Pécheux), les retranchemens de Lauenburg, qui furent emportés sans coup férir. Le prince d'Eckmühl dirigea de là sa marche sur Boitzenburg, détachant quelques troupes pour suivre le corps franc de Lutzow et les Cosaques de Tettenborn, qui, avec un bataillon prussien, se retiraient sur Wellahn. Le 20, le général

Pl. I. N° 1. Tettenborn fut attaqué sur ce point et rejeté vers Zarrentin, d'où il rejoignit le général Vegesack (*a*). Le même jour, le prince d'Eckmühl, ayant fait emporter le pont de Zarensdorf, prit la route de Wittenburg. Ce mouvement coupa l'armée du général Walmoden, qu'il avait trop disséminée sur la ligne de l'armistice. Le général Walmoden, avec son aile gauche, se retira par la route de Lübthen jusqu'à Ludwigslust et Grabow; le général Vegesack, avec l'aile droite à Grevismuhlen; le prince d'Eckmühl continua son mouvement, et ayant été rejoint, le 22, par les Danois, prit position, le 23, à Wittenburg, et le 24, à Schwerin; la brigade du général Gengoult avait été laissée à

(*a*) Un rapport pompeux a été fait par les Russes sur une prétendue victoire de Wellahn, où les Cosaques de Tettenborn avaient repoussé les trois divisions du prince d'Eckmühl. La seule réponse à ce conte bleu est que le prince d'Eckmühl n'a pas pris la direction de Wellahn.

Lauenburg et Boitzenburg. Le 25, le prince d'Eckmühl détacha la division Loison sur Wismar, pour couper le général Vegesack; celui-ci précipita sa retraite, mais il fut atteint à Wismar et poussé, l'épée dans les reins, jusqu'à Rostock. Le général Loison resta à Wismar et le prince d'Eckmühl à Schwerin. Il serait difficile d'expliquer l'inaction de ce dernier, à moins qu'on n'admette qu'il avait l'ordre de n'avancer plus loin, que lorsqu'il aurait reçu la nouvelle que l'expédition du duc de Reggio sur Berlin avait réussi. Il paraît cependant que, même dans ce cas, il aurait pu pousser le général Walmoden un peu plus loin, et menacer davantage les mouvemens du prince de Suède. Les Danois suffisaient pour contenir le général Vegesack et se maintenir en communication avec lui. L'expédition du prince d'Eckmühl n'était donc qu'une incursion qui ne pouvait avoir aucun résultat. Pl. I. N°. 1.

Le 2 septembre, sans doute d'après la nouvelle du combat de Gross Beeren, le prince d'Eckmühl retira la division Loison de Wismar et quitta lui-même la position de Schwerin. Il se replia d'abord à Schoenberg. Là, les Danois se dirigèrent sur Oldeslohe, où ils prirent position, laissant une garnison à Lubeck. La division française s'établit derrière les retranchemens qui avaient été élevés sur la Stecknitz vers Ratzeburg. Les ennemis revinrent sur leurs pas; le général Walmoden à Schwerin, et le général Vegesack à Grevismuhlen. Le général Walmoden averti, par la facilité de l'expédition du prince d'Eckmühl, de la faiblesse de ses propres moyens de défense, organisa, dans le Mecklenburg et la Poméranie suédoise, une levée en masse de vingt mille hommes. Il poussa aussi des partis à la gauche de l'Elbe pour inquiéter les communications de Hambourg à Magdebourg.

Une dépêche, interceptée par un de ces partis, lui apprit que le prince d'Eckmühl avait détaché de Hambourg le général Pécheux, avec l'ordre d'éclairer la rive gauche de l'Elbe jusqu'à Magdebourg. Ce général avait avec lui cinq bataillons d'infanterie, six canons et quatre-vingts chevaux. En conséquence, le général Walmoden laissant le corps de Vegesack pour observer le prince d'Eckmühl, se rendit, avec environ seize mille hommes, à Domitz, où il avait fait jeter un pont. Le 16 septembre, le général Tettenborn fut posté par Daunenberg en avant vers Luneboug et rencontra le général Pécheux à Gorde, à moitié chemin de Dahlenburg. Tettenborn essaya de l'attirer Pl. XII.

dans un piége, mais le général Pécheux s'arrêta et prit position, les ailes appuyées aux villages de Oldendorf et Eichdorf. Le général Walmoden fit alors ses dispositions d'attaque. Le général suédois Ahrenschild fut chargé, avec environ six mille hommes d'infanterie de la légion russo-allemande, de tourner la droite du corps français; le général Doernberg, avec sa cavalerie, devait attaquer la gauche, et le général Walmoden soutint, avec le reste de ses troupes, l'attaque de front du général Tettenborn. Le combat s'engagea à midi. L'artillerie francaise fut bientôt démontée; les bataillons soutinrent le choc de l'infanterie et de la cavalerie ennemie avec la plus grande valeur. Enveloppé de tous côtés, le général Pécheux se retira en carré, faisant front à toutes les charges, et se fit jour avec environ deux mille cinq cents hommes. Il laissa sur le champ de bataille ses canons démontés et cinq cents hommes tués ou blessés. Parmi ces derniers fut le général Miazinsky qui resta prisonnier. Les coalisés perdirent huit cents hommes (*a*). Le 18, le général Walmoden repassa l'Elbe et reprit ses anciennes positions.

(*a*) Les troupes qui étaient à cette glorieuse affaire, méritent d'être nommées. C'étaient les quatre bataillons du 3e de ligne, un bataillon du 105e et un escadron du 28e de chasseurs.

QUATRIÈME ÉPOQUE,

COMPRENANT LES ÉVÉNEMENS QUI SE SONT PASSÉS

DEPUIS LE 1er OCTOBRE JUSQU'AU 10 DÉCEMBRE.

Nous avons déjà dit que le prince de Schwartzenberg attendait la jonction de l'armée de Beningsen, pour commencer ses opérations offensives. Cette détermination n'avait pu échapper à l'empereur Napoléon, puisque ce n'était qu'ainsi que l'on pouvait expliquer l'inaction de l'armée de Bohême. Ce moment, qui s'approchait, amenait avec lui l'époque critique qui allait décider les avantages de la campagne ou ses désastres. Après quarante-cinq jours d'une lutte savante, il voyait enfin les trois armées des coalisés, réunies presqu'en demi-cercle autour de lui. Il fallait en empêcher deux de passer l'Elbe, ou il fallait reculer soi-même, sans avoir presque l'espérance de s'arrêter, avant d'arriver aux bords du Rhin.

C'est ici qu'il peut être à propos d'examiner jusqu'à quel point est fondé le reproche qu'on a fait à l'empereur Napoléon, de n'avoir pas replié son armée derrière le Rhin, dès l'instant où il ne lui restait plus à douter de la défection de l'Autriche. La question se présente sous deux points de vue; l'un politique et l'autre militaire. Sous le premier des deux, on pourrait peut-être justifier Napoléon, par le motif même dont on s'est servi pour condamner l'obstination avec laquelle il avait entretenu la guerre en Allemagne : *le danger où la défection successive des Etats de la confédération du Rhin allait placer son armée.* Il est certain, et personne ne pourra le nier, que, dès le commencement de 1813, l'Autriche, ambitieuse de ressaisir le protectorat de l'Allemagne, que la France lui avait disputé plus d'une fois, et que Napoléon lui avait arraché, négociait pour en entraîner les souverains, alliés alors avec la France, dans son parti. Mais n'était-il pas aussi démontré que ces souverains seraient plutôt entraînés par la masse, qui se levait

contre l'empire français, que poussés par leur propre impulsion? Plus d'un exemple a prouvé, depuis la fameuse guerre de 30 ans, que les Etats secondaires de l'Allemagne ne balanceraient pas à s'appuyer d'un protectorat équitable et désintéressé, pour résister à une domination directe. Quelles que fussent les cabales qui agitaient les esprits et préparaient les voies à une prise d'armes générale contre nous, ce mouvement menaçant n'était pas sans remède. Non-seulement la victoire l'aurait enchaîné, mais les chefs et les agens du *Tugend bund* avaient été obligés de couvrir leurs projets de prétextes, que des concessions faites à l'esprit public et à l'intérêt national pouvaient faire disparaître. En se retirant derrière le Rhin, il était évident que l'Allemagne ne pouvait manquer de suivre le torrent qui allait l'inonder. D'ailleurs, dans quel but politique la France aurait-elle dû dès lors se renfermer dans les limites du Rhin? Etait-ce pour la paix? mais les conditions en avaient-elles été proposées? en avait-on établi au congrès de Prague aucune base, ou verbalement ou par écrit? Il est certain que si cette paix avait pu être achetée par le sacrifice des conquêtes faites par l'empire français depuis 1802, Napoléon devait à la modération, dont on ne s'écarte jamais impunément, et à l'intérêt même de la France, de faire ce sacrifice sans balancer. Il n'est pas un Français, aimant sa patrie, qui eût regretté les départemens anséatiques, ceux de l'Italie, ou même le royaume de Westphalie. Mais était-il démontré que la coalition se contenterait de ce sacrifice volontaire, et que les stipulations des traités de Lunéville et d'Amiens, seraient respectées? Dans ce cas Napoléon ne pouvait pas, sans se rendre coupable de trahison, consentir au démembrement d'un empire qu'il n'avait pas fondé seul.

La question présentée sous l'aspect militaire, amène à une solution semblable. En appuyant l'armée française au Rhin, dès le mois de juillet, on lui assurait, il est vrai, les ressources immenses de la France. Mais l'événement a prouvé que l'intention des coalisés était de faire à la France une guerre nationale, et d'appuyer leur invasion par la masse entière des populations dont ils disposaient. On ne pouvait donc y opposer qu'une guerre nationale; elle aurait sans doute été glorieuse et décisive, car on ne peut pas se flatter de vaincre ou même de résister à une masse de trente millions d'hommes, unis sous un

seul drapeau, et lorsque *les intérêts du souverain sont fondus dans les intérêts nationaux*. Mais nous avons déjà dit, dans l'introduction, que Napoléon ne voulait pas rendre la guerre nationale. Ses motifs ne reposaient pas seulement sur la direction de l'esprit public, qui tendait à se séparer du système de son Gouvernement : ils étaient dans ce système même. Les guerres nationales sont bien loin d'être favorables aux gouvernemens absolus; en donnant aux peuples la mesure de leurs forces, elles leur enseignent comment ils peuvent reconquérir leurs droits. C'est un axiome, dont l'application, si elle n'a pas été immédiate, a toujours été inévitable. Réduit à la guerre purement militaire, Napoléon devait rester à Dresde; nous l'avons déjà démontré (page 162). La lutte qu'il y soutint, pendant un mois, après la bataille de Jüterbogk, prouve que, sans les trois défaites de ses lieutenans, il s'y serait encore soutenu jusqu'à l'hiver. Et alors quel aurait été le résultat? Arrivé à l'époque critique où le sort de la campagne allait se décider, il songea à compléter ses armées pour celle qui devait suivre. Un sénatus-consulte, du 7 octobre, décréta la levée de deux cent quatre-vingt mille conscrits, savoir : cent vingt mille des classes de 1814 et années précédentes, et cent soixante mille de la conscription de 1815. Ce Sénatus-consulte fut proposé dans une séance, présidée par l'impératrice régente qui y prononça un discours assez remarquable, pour être remis sous les yeux du lecteur. (*Pièces justificatives*, N° XXIII).

Voici quelle était la position des armées belligérantes à la fin du mois de septembre. L'empereur Napoléon avait à Dresde et dans les camps de Weissig et de Pirna, la garde, les 1er, 3e, 5e, 11e et 14e corps, Pl. XI. et les 2e et 4e de cavalerie. Le 2e corps était à Freyberg. Le roi de Naples, avec le 6e et le 1er de cavalerie, à Meissen et Grossenhayn. Le prince de la Moskowa, avec les 4e et 7e corps dans les environs de Dessau. Le prince Poniatowsky, avec le 8e corps et la cavalerie légère du général Lefebvre Desnouettes, était à Penig et Altenburg. Le 3e corps de cavalerie était à Leipzig. Le duc de Castiglione avec son corps, et le 5e de cavalerie approchait de Jena.

Le prince de Schwartzenberg, avec l'armée de Bohême, était toujours entre Aussig et Brux, ayant le corps de Klenau vers les débouchés de Chemnitz. Le général Blücher, avec l'armée de Silésie, était

à Bautzen, Kamenz et Bischofswerda, lié à l'armée de Bohême par la division Bubna qui était à Stolpen, et à l'armée du nord par le corps de Tauentzien, qui était à Elsterwerda. Le prince royal de Suède, avec l'armée du nord, s'étendait de Hertzberg sur l'Elster, jusqu'à Jerbot.

Le général Beningsen ayant fait sa jonction à Leutmeritz, le 26 septembre, avec l'armée de Bohême, le signal des opérations offensives fut donné pour les coalisés. Le 28, le général Blücher ayant laissé la divisinn Bubna à Stolpen, et le corps de Czerbatoff à Bischofswerda, partit de Bautzen avec le restant de ses troupes. Le 29, il vint à Elsterwerda, et le corps de Sacken se dirigea sur Grossenhayn. Le roi de Naples fit repasser l'Elbe à la cavalerie du général Latour-Maubourg, et la réunit, à Meissen, au 6e corps. Le général Blücher, pour masquer son mouvement, fit suivre le roi de Naples par la cavalerie de Wassilczikow, qui canonna vivement la tête du pont, le 29 et le 30. Cette démonstration ne trompa cependant pas le prince de la Moskowa, qui, dans la nuit du 1er au 2 octobre, fit partir de Dessau le 4e corps, pour aller prendre position à Wartenburg, au confluent de l'Elster et de l'Elbe. Le 1er octobre, le général Blücher vint à Hertzberg; et le 2, à Jessen; les corps de Bülow et de Tauentzien le suivirent. Dans la nuit du 2 au 3, deux ponts furent jetés au confluent de l'Elbe et de l'Elster, et le 3, à cinq heures du matin, le corps d'York y commença son passage. Le général Bertrand occupait avec son corps une position avantageuse et flanquée par des digues et des marais. En vain le général York essaya-t-il de forcer cette position; les divisions Morand et Fontanelli repoussèrent toutes ses attaques, jusques vers cinq heures après midi. Enfin de nouvelles troupes ayant débouché derrière le corps d'York, la division du prince de Mecklenburg parvint à gagner le village de Bleddin, à droite de la position du 4e corps; alors le général Bertrand l'abandonna et se mit en retraite sur Kemberg et Duben. Notre perte s'éleva à environ cinq cents hommes hors de combat, et nous perdîmes une centaine de prisonniers dans la retraite. L'ennemi laissa plus de mille hommes sur le champ de bataille.

Pl. XI.

Le 4, le restant de l'armée de Blücher vint à la rive gauche de l'Elbe. Le même jour, le prince royal de Suède fit passer ce fleuve à son armée. Les Suédois passèrent à Roslau et s'avancèrent jusqu'à Dessau, ayant leurs avant-postes vers Raguhn et Jessnitz. Les Russes se concentrèrent

à Acken et poussèrent leur avant-garde à Coethen. Le prince de la Moskowa, n'ayant que le 7ᵉ corps ne jugea pas à propos d'opposer une résistance inutile; il se replia sur Bitterfeld et le lendemain sur Delitsch, où il fut rejoint par le 4ᵉ corps. Le quartier général de Blücher était le 6, à Düben. Le même jour celui du prince de Suède était encore à Dessau.

La grande armée de Bohême s'était avancée en même temps, pour pénétrer en Saxe par Komotau, Marienberg et Chemnitz. Il paraît d'après ce mouvement et ceux que firent Blücher et le prince de Suède, que le but des coalisés était de réunir leurs armées à Leipzig, et de se servir de leur supériorité numérique, pour envelopper l'armée française. C'est ce que les manœuvres des jours suivans vont confirmer. L'armée de Beningsen et le corps de Colloredo, furent laissés dans la position de Toeplitz pour couvrir Prague; l'avant-garde du prince Maurice de Lichtenstein reçut l'ordre de s'avancer par Egra, Hof et Schleitz, sur Jena, pour retarder le mouvement du corps du duc de Castiglione. Le 4 octobre, la division Mohr, qui faisait l'avant-garde du corps de Klenau, entra à Chemnitz. Le prince Poniatowsky la fit attaquer par une partie de son corps, et les Autrichiens furent délogés de la ville; mais Platow, qui était en avant de Zwickau, s'étant présenté sur le flanc des Polonais, ces derniers se replièrent sur Penig et Mittweyda. Le 5, le quartier général du prince de Schwartzenberg fut à Marienberg. La position de l'armée de Bohême était ce jour-là la suivante : le corps de Meerfeld, à Marienberg; celui de Giulay, à Tschoppa, ayant la division Crenneville à gauche, à Zwickau; le corps de Klenau, à Chemnitz; les corps de Wittgenstein et Kleist, sous les ordres du général Barcklay de Tolly, et les réserves, sous les ordres du grand duc Constantin, à Zwickau.

Cependant l'empereur Napoléon, dès qu'il avait eu connaissance du mouvement de Blücher, vers Elsterwerda, avait mis le 3ᵉ corps en mouvement vers Torgau. Le même jour le duc de Raguse, avec le 6ᵉ corps et le 1ᵉʳ de cavalerie, vint à Eilenburg. Aussitôt que le passage de l'Elbe par Blücher fut connu, Napoléon se décida à marcher contre lui et le prince de Suède, et à les rejeter au delà de ce fleuve. Le 5 octobre, la garde et le 11ᵉ corps reçurent l'ordre de marcher sur Meissen, par les deux rives de l'Elbe. Pour couvrir ce mouvement, le Pl. XI.

duc de Tarente, avec sept bataillons et quelques escadrons, se porta par Fischbach sur Stolpen, où était la division Bubna. Après un engagement insignifiant, le duc de Tarente suivit la marche du 11e corps. Le maréchal St.-Cyr, avec les 1er et 14e corps, fut destiné à garder Dresde. Afin d'observer le mouvement de la grande armée de Bohême et de la contenir dans la direction de Leipzig, le 5e corps se rendit à Freyberg, où il se réunit au 2e et au 8e; le roi de Naples prit le commandement de ces trois corps. Le 7, l'empereur Napoléon partit de Dresde et rejoignit à Wurtzen la garde, et les 3e et 11e corps. Le 9, il s'avança à Eilenburg, où il fut joint par les 4e, 6e et 7e corps, ce qui porta son armée à cent vingt-cinq mille hommes.

Blücher fut surpris, ayant ses forces divisées. Il n'avait avec lui, à Düben, que les corps d'York et de Langeron; celui de Sacken était resté à Mockrehna, entre Eilenburg et Torgau, pour observer le 6e corps. Il se tira de ce mauvais pas, en se jetant rapidement à la rive gauche de la Mulda et en se hâtant de joindre l'armée du prince de Suède. Le corps de Sacken devait suivre ce mouvement; mais ayant reçu l'ordre trop tard, et trouvant Düben occupé par l'avant-garde française, il fut obligé de tourner au delà, et de passer la Mulda à Raguhn. Le 10, les armées du prince de Suède et de Blücher étaient à Zerbig. Le même jour, le quartier impérial de Napoléon était à Düben. L'auteur de l'ouvrage que nous avons déjà cité (*a*) et qui, par son impartialité et ses connaissances militaires, est, de tous ceux qui ont paru, le seul qui mérite que les opinions qu'il contient soient discutées, fait ici un reproche à l'empereur Napoléon. Selon lui, le mouvement fait sur Düben, fut une faute, parce que le but essentiel était d'empêcher la jonction des armées du Nord et de Silésie avec celle de Bohême. Ce but ne pouvait être atteint qu'en se portant sur la gauche des deux premières par Delitsch. L'examen du plan de campagne qu'avait conçu l'empereur Napoléon répondra à ce reproche.

Lorsque Napoléon vit que les trois armées ennemies, au lieu de marcher sur lui, prenaient la direction de Leipzig, pour se placer sur

(*a*) Tableau de la campagne d'automne de 1813, en Allemagne, par un officier Russe. Paris 1817, page 98.

les communications de sa première ligne d'opérations, en occupant en même temps sa seconde, il forma le projet de faire un coup double par une contre-manœuvre. La ligne de l'Elbe, défendue par les forteresses de Magdebourg, Wittenberg et Torgau, et par la ville de Dresde, qu'il avait fortifiée, présentait, puisqu'elle se trouvait au milieu du pays ennemi, un double front. L'armée française avait tenu le premier, ayant sa droite à Dresde et sa gauche à Magdebourg; elle pouvait tenir, le front opposé, la gauche à Dresde et la droite à Magdebourg. En vain, voudroit-on objecter que Napoléon, en se plaçant sur la base des armées coalisées, laissait ces dernières sur la sienne propre. Cette objection est bonne pour une armée, qui, en se séparant de ses magasins, se trouve dans la nécessité de hasarder une bataille, sans avoir toujours pu en préparer les chances. Ici, le cas était tout-à-fait différent. Magdebourg avait été pourvu de vivres et de munitions, assez en abondance, pour être la place d'armes de l'armée et le centre d'opérations de cette nouvelle position; il y avait plus d'un mois que l'approvisionnement de Magdebourg avait été poussé avec la plus grande activité.

Lorsque Napoléon apprit que Blücher avait passé l'Elbe au-dessous de Torgau, il se hâta de profiter de la nouvelle séparation des trois armées coalisées, pour se porter sur celle de Silésie, qui était la plus compromise, et il masqua son mouvement, à gauche, par les trois corps du roi de Naples, qui, par leur position, devaient contenir l'armée de Bohême, dans la direction de Leipzig. Alors il arrivait de trois choses l'une; ou que Blücher hasarderait une bataille; ou qu'il rejoindrait le prince de Suède; ou, enfin, qu'il repasserait l'Elbe. Dans le premier cas, Napoléon s'était assuré les chances de la victoire; dans le second, il passait l'Elbe lui-même, et prenait sa nouvelle ligne d'opérations; dans le troisième, il avait la certitude de forcer l'ennemi à une bataille pour défendre Berlin. Si le prince de Suède et Blücher le suivaient derrière l'Elbe; il avait séparé tout-à-fait l'armée coalisée en deux parties, éloignées de plus de huit journées de marche. Il se trouvait avoir, il est vrai, deux cent mille hommes devant lui, mais le roi de Naples, en se dégageant rapidement de Freyberg, pouvait le joindre avec ses trois corps, en quatre marches forcées et laisser l'armée de Bohême occupée à changer la direction de ses colonnes engagées dans les

montagues, et qui devait encore perdre du temps à jeter des ponts sur l'Elbe. Pendant ce temps Napoléon avait gagné une grande bataille ou avait poussé le prince de Suède et Blücher derrière Berlin.

Le motif des subsistances de son armée ne pouvait pas être une objection à ce nouveau plan de campagne. Outre les amas qu'il avait faits à Magdebourg, il s'appuyait aux Marches et au Mecklenburg, provinces bien moins foulées que celles qu'il abandonnait. Je dis le Mecklenburg, car le général Walmoden ne serait certainement pas resté à Schwerin, et la province aurait été occupée par le prince d'Eckmühl et par les Danois. La conséquence la plus défavorable en apparence, des mouvemens de l'armée française, aurait été l'interruption momentanée des communications avec la France. L'empereur Napoléon avait déjà paré à l'effet moral de cette interruption, et y avait préparé les esprits, en annonçant dans un de ses derniers bulletins, que la présence des partis ennemis, en Saxe, pouvait causer dans la correspondance un retard, qui ne devait cependant pas être inquiétant. Cette interruption en effet ne pouvait même être que momentanée, car il est hors de doute que les coalisés, et surtout le roi de Prusse, n'auraient pas souffert que la capitale et le cœur des Etats prussiens fussent abandonnés à l'armée française; de même que le prince de Schwartzenberg ne voulut jamais découvrir Prague. En repassant l'Elbe, à la suite de Napoléon, les alliés remettaient les affaires où elles étaient deux mois auparavant, et l'armée française, en manœuvrant entre Magdebourg et Dresde, ses deux points d'appui, faisait perdre aux alliés le restant de la campagne. Pendant ce temps les renforts que la France devait fournir s'organisaient. Mais en admettant même que les armées coalisées auraient continué, de Leipzig, leur marche vers le Rhin, que serait-il arrivé si elles avaient passé ce fleuve ayant la grande armée française derrière elles?

Une seule circonstance pouvait changer ce plan, c'était l'union de la Bavière à la coalition, qui serait nécessairement suivie par celle du reste de la confédération du Rhin. Alors les frontières de France se trouvaient ouvertes aux deux armées qui étaient sur l'Inn, et aux troupes de Wurtemberg et de Baden. Au premier coup d'œil on taxera probablement le plan d'opérations, qu'avait conçu l'empereur Napoléon,

d'être hasardeux et peut-être même téméraire, surtout si on le juge d'après les événemens qui ont suivi. Mais la position d'un souverain qui commande ses armées en personne, est-elle la même que celle d'un autre général en chef? D'ailleurs, la circonstance politique qui a renversé un plan hardi et que le succès pouvait couronner, a-t-elle pu être prévue aussitôt, par celui qui avait cru pouvoir calculer qu'elle tarderait encore? L'examen de cette dernière question, qu'il serait peut-être facile de résoudre, est hors du plan de notre ouvrage.

Dans la nuit du 10 au 11 octobre, le prince de Suède et le général Blücher replièrent leurs armées sur la Saale; celle du Nord vint à Rothenburg et Bernbourg, et celle de Silésie à Halle. Le corps de Tauentzien fut laissé à Dessau, pour couvrir les ponts de l'Elbe et veiller sur Berlin. Le 11, l'empereur Napoléon continua son mouvement. Le général Reynier reçut l'ordre de marcher sur Wittenberg, et le prince de la Moskowa avec le 3e corps d'attaquer Dessau. Le général Tauentzien abandonna cette place, où il ne laissa qu'une de ses divisions, et se replia sur Roslau. Le 12, le prince de la Moskowa fit attaquer Dessau par la division Delmas; l'arrière-garde prussienne fortement compromise au passage de la Mulda, fut renversée sur Roslau et perdit près de trois mille hommes et six canons. De son côté, le général Pl. XI Reynier, avec le 7e corps, avait débouché par Wittenberg, et poussait la division Thümen, par Coswig sur Roslau. Le général Tauentzien qui avait repassé l'Elbe et détruit le pont, réunit son corps et se retira par Zerbst et Postdam jusqu'à Berlin. Le 13, le 7e corps rentra à Wittenberg. Pendant ce temps, l'empereur Napoléon était resté à Düben avec la garde, les 4e et 11e corps et la cavalerie; le 6e corps était à Delitsch. Dans cette position, il attendait l'effet du mouvement que les 3e et 7e corps avaient fait sur Wittenberg et Roslau, et la détermination que prendrait l'ennemi. Le prince de Suède devina le projet de Napoléon, et se décida sur-le-champ à se rapprocher de Berlin. Le 13, il repassa la Saale et vint à Coethen. Il fit sans doute une faute de se séparer de l'armée de Silésie et de s'exposer avec cinquante mille hommes qui lui restaient; mais il avait encore derrière lui le poste fortifié d'Acken et le pont qui le couvrait: d'ailleurs, l'événement ne nous a pas permis de savoir quel parti prendait le général Blücher. Les rapports prussiens disent même que ce général devait, lorsque

l'armée du Nord serait engagée, déboucher par Landsberg ou Zoerbig sur les derrières de l'armée française.

Pendant que ces mouvemens se passaient, l'armée du prince de Schwartzenberg continuait sa marche. Le 6 octobre, le général Klenau vint devant Penig, où était la division Sulkowsky, du 8e corps. En même temps, le général Wittgenstein arriva devant Altenburg, où était le prince Poniatowsky avec une division de son corps. Cependant le roi de Naples avait reçu l'ordre de manœuvrer par sa droite, pour se tenir en communication avec les corps qui étaient vers Wittenberg et Düben, et couvrir leur mouvement par une ligne intérieure. La division autrichienne de Murray barrait la route de Chemnitz à Freyberg, entre Flohe et Schellenberg. Le roi de Naples résolut de l'attaquer et de l'éloigner d'abord, pour pouvoir suivre son mouvement sans obstacle. La division Murray fut chassée de sa position et repoussée vers Waldkirchen, ayant perdu quelques centaines de prisonniers. Le 7, le général Wittgenstein se rendit maître d'Altenburg, que le général Poniatowsky avait évacué pour se retirer à Frohburg. Le général Klenau attaqua Penig, et obligea la division Sulkowsky à se retirer sur Rochlitz.

Dans la nuit du 7 au 8, le roi de Naples quitta sa position de Schellenberg, et descendit la Tschoppa sur Mittweyda. Pour couvrir ce mouvement, le prince Poniatowsky se reporta sur Penig, d'où il chassa
Pl. XI. le général Klenau. Le 8, le quartier général de l'armée de Bohême vint à Chemnitz. Le 9, Klenau fit attaquer Penig de front par la division Mohr, tandis qu'une autre division s'empara de Luntzenau. Le prince Poniatowsky, se voyant au moment d'être tourné, évacua Penig et se retira à Rochlitz, où il rejoignit le roi de Naples. Le 10, le 4e corps de cavalerie fut attaqué par la cavalerie russe du comte de Pahlen, en avant de Frohburg. L'ennemi fut assez mal traité, mais le roi de Naples ayant appris que le général Wittgenstein, avec le gros de son corps, se dirigeait d'Altenburg directement sur Borna, se mit en retraite et prit position un peu en arrière de ce dernier endroit. Le lendemain, il se replia encore sur Wachau et Liebertwolkwitz, ayant
Pl. VIII. des avant-postes à Koehra, Thräna, Gross Poessna et Naunhof. On ne peut que donner des éloges à la conduite du roi de Naples et du prince Poniatowsky, qui, se trouvant, dès le 6, en présence de la

grande armée de Bohême, avec environ cinquante mille hommes, sont restés continuellement en contact avec elle, sans se laisser entamer. Le 11 octobre, le quartier général du prince de Schwartzenberg était à Altenburg; Wittgenstein et Kleist, à Borna; Klenau, à la même hauteur, venant de Rochlitz.

Cependant le maréchal, duc de Castiglione, avait quitté Wurtzbourg le 26 septembre, et était arrivé, le 9 octobre, à Naumbourg. Le prince Maurice de Lichtenstein, qui avait été détaché avec les partisans de Thielemann pour arrêter sa marche, ainsi que nous l'avons vu, arriva le même jour devant Naumbourg. Le prince de Lichtenstein, croyant remplir sa mission, s'empara du poste de Wethau, à moitié chemin de Naumbourg à Weisseufels. Son corps n'était pas assez fort pour se présenter de front; aussi le duc de Castiglione, se mettant en marche le 10, balaya la route sans éprouver de grandes difficultés. Lichtenstein et Thielemann, culbutés sur Pretsch avec une perte considérable, furent obligés de se retirer jusqu'à Zeitz. Le 12, le duc de Castiglione arriva à Leipzig; le même jour, le corps de Giulay, qui avait également été dirigé contre le duc de Castiglione, entra à Weisseufels et s'y empara de l'hôpital, où il y avait un millier de blessés. Pl. XI.

Lorsque l'empereur Napoléon eut quitté Dresde, l'armée de Beningsen et le corps de Colloredo s'avancèrent à leur tour. Le 8, l'avant-garde de Colloredo, composée de la division Hardegg, poussa de Peterswald jusqu'à Zehist. Le même jour, le général Bubna, attaqua la tête de pont de Pirna; la garnison l'évacua, et se retira à Dresde avec les bateaux. Le 9, le général Hardegg poussa l'avant-garde du 1er corps jusqu'à Dohna, d'où le comte de Lobau se retira à Dresde. Le 10, le général Beningsen, ayant fait pousser une reconnaissance jusque sous le canon de Dresde, laissa devant cette place le général Tolstoy avec vingt mille hommes, et continua sa marche par Nossen et Colditz sur Leipzig. Le général Chasteler, avec un corps de dix mille hommes, resta à Toeplitz pour couvrir la Bohême.

La grande armée de Bohême était arrivée devant Leipzig. Le 13 octobre, le corps de Klenau, qui en faisait la droite, déboucha entre la route de Colditz et celle de Borna; les postes français, qui étaient à Koehra, Thräna, Gross Poessna et Naunhof, furent repoussés sur Pl. VIII.

Pl. VIII. l'armée du roi de Naples, qui occupait Wachau et Liebertwolkwitz, et avait une avant-garde vers Groebern et Gossa. Le 14, le prince de Schwartzenberg fit faire une reconnaissance générale par les deux corps de Wittgenstein et de Klenau. L'avant-garde de Pahlen, soutenue par le corps de Wittgenstein, déboucha sur Groebern et Gossa, que notre avant-garde avait évacués, et se porta sur Wachau; le corps de Klenau marcha sur Liebertwolkwitz. Le roi de Naples, à la tête de trois mille chevaux du 4e corps, se porta au-devant de Pahlen. La cavalerie russe, après plusieurs charges données et reçues, pliait de toute part, fort mal menée, lorsque douze escadrons de cuirassiers prussiens, d'une part, et la cavalerie de Klenau de l'autre, vinrent rétablir les affaires. On se replia de part et d'autre dans ses positions, et la reconnaissance termina par une canonnade qui dura jusqu'au soir.

Le 14, l'empereur Napoléon, qui était à Düben, apprit la déclaration de guerre de la Bavière. Cette circonstance mettait à découvert les frontières de la France, depuis Huningue jusqu'à Mayence, et il était probable que les armées autrichiennes et bavaroises réunies allaient s'y porter. Cette opération devait d'autant moins éprouver de difficultés, qu'il n'y avait pas lieu de douter de la prochaine déclaration de guerre du royaume de Wurtemberg et du grand duché de Baden. Le changement de système politique de la Bavière, que Napoléon avait cru plus éloigné, changeait nécessairement son plan d'opérations et renversait les projets qu'il avait formés. Il ne fallait plus songer à attirer le prince de Suède et le général Blücher à la droite de l'Elbe; il devenait, au contraire, urgent de regagner promptement la ligne d'opérations de Leipzig, afin de ne pas y être prévenu par la réunion des armées coalisées, et de pouvoir se rapprocher des frontières de France. C'est ainsi que les 1er et 14e corps se trouvèrent séparés de la grande armée. On a reproché à Napoléon son séjour à Düben; nous en avons expliqué les motifs. On a également reproché au prince de Schwartzenberg de s'être approché trop lentement de Leipzig; nous ne croyons pas qu'il mérite ce reproche. Non-seulement son armée était réduite à environ cent trente mille hommes, par la séparation du corps de Colloredo; mais il agissait sur la ligne intérieure de l'armée française dont les mouvemens se trouvaient masqués par les corps du roi de Naples. Il lui fallait donc marcher avec circonspection et attendre, ou

qu'il connût la véritable position du gros de l'armée française, ou qu'il eût fait la jonction avec les armées du Nord et de Silésie. C'est à ce dernier motif qu'on peut attribuer l'extension de son aile gauche, le 16.

Le 15 octobre, l'empereur Napoléon arriva, avec la garde et le 11e corps, à Reudnitz, devant Leipzig. Le 4e corps occupa Lindenau et les ponts de l'Elster et de la Pleisse. Le 6e corps vint de Delitsch à Lindenthal. Le 7e était à Eilenburg et le 3e à Düben, d'où, le 16, ils continuèrent leur marche sur Leipzig. Le quartier général du prince de Schwartzenberg était à Pegau. Blücher était en marche de Halle sur Skeuditz. Le prince de Suède était dans les environs de Zoerbig. Pl. VIII.

Avant de passer à la description de la bataille du 16, nous allons donner le tableau de la force des différentes armées à cette époque.

ARMÉE FRANÇAISE.

AILE DROITE.	Infanterie.	Cavalerie.
AUX ORDRES DU ROI DE NAPLES.		
8e Corps, le prince Poniatowsky	8,000	
2e — le duc de Bellune	16,000	
4e de cavalerie, le comte de Valmy	«	3,000
CENTRE.		
Corps du duc de Castiglione	10,000	
5e — le général Lauriston	9,000	
11e — le duc de Tarente	15,000	
1er de cavalerie, le général Latour-Maubourg	«	4,500
2e — le général Sébastiani	«	4,500
5e — le général Milhaud	«	3,000
AILE GAUCHE.		
LE MARÉCHAL PRINCE DE LA MOSKOWA.		
6e Corps, le duc de Raguse	18,000	
3e — le général Souham	15,000	
7e — le général Reynier	8,000	
3e de cavalerie, le duc de Padoue	«	3,000
Totaux	99,000	18,000

	Infanterie.	Cavalerie.
Report d'autre part.	99,000	18,000
EN ARRIÈRE DE LEIPZIG.		
4e Corps. Le général Bertrand	15,000	
RÉSERVE.		
Vieille garde. le duc de Trévise	4,000	
Jeune garde.. le duc de Reggio	16,000	
Cavalerie.... le général Nansouty	«	4,800
	134,000	22,800
Total général	156,800	

NON COMPRIS,

Les 1er et 14e corps, à Dresde.
Le 13e corps, à Hambourg.

ARMÉES COALISÉES.

GRANDE ARMÉE.

LE PRINCE DE SCHWARTZENBERG.

			Infanterie.	Cavalerie.
AUTRICHIENS. le prince de SCHWARTZENBERG.	Avant-garde,	le prince de Lichtenstein	3,000	2,600
	1er Corps.	le général Colloredo	11,000	1,200
	2e —	le général Meerfeld	7,000	1,000
	3e —	le général Giulay	10,000	1,500
	4e —	le général Klenau	12,000	2,000
	Réserve.	le prince de Hesse-Hombourg	10,000	4,000
Le général BARKLAY DE TOLLY.	Russes,	le général Wittgenstein	16,000	
	Prussiens,	le général Kleist	25,000	5,000
RÉSERVE. Le grand duc CONSTANTIN.	Grenadiers russes,	le général Rajewsky	8,000	
	Gardes russes,	le général Yermolow	10,000	
	Gardes prussiennes,		5,000	1,200
	Cavalerie,	le prince Galitzin	«	8,000
			117,000	25,500

ARMÉE DE SILÉSIE.

LE GÉNÉRAL BLUCHER.

				Infanterie.	Cavalerie.
Le général LANGERON.	6e Corps, Russes,	le prince Czerbatow...	}	40,000	
	8e —	le général Saint Priest..	}		
	9e —	le général Alzufiew....	}		
	10e —	le général Kapczewicz..	}		
	Cavalerie,	le général Korf........			6,000
Le général SACKEN.	4e Corps, Russes,	le général Liewen......		8,000	
	7e id.	le général Newerowosky.		8,000	
	Cavalerie	le général Wassilczikow.		«	3,000
Le général YORK.	1er corps, Prussiens..........................			25,000	4,000
				81,000	13,000

ARMÉE DU NORD.

LE PRINCE ROYAL DE SUÈDE.

PRUSSIENS.	3e Corps,	le général Bülow..........	25,000	4,000
	4e —,	le général Tauentzien......	15,000	1,500
SUÉDOIS.		le maréchal Stedingk......	18,000	2,000
RUSSES.		le général Wintzingerode...	14,000	3,000
			72,000	10,500

ARMÉE DE POLOGNE.

LE GÉNÉRAL BENINGSEN.

Russes et Autrichiens....................................	25,000	5,000
Total des armées coalisés................	295,000	54,000
Total général..................	349,000	

NON COMPRIS.

L'armée austro-bavaroise en marche.
L'armée du général Walmoden devant Hambourg.
Le corps de Tolstoy et Chasteler devant Dresde.

PL. VIII. Le 16, au matin, l'armée française occupait les positions suivantes. Le 8e corps, entre Mark Kleeberg et Connewitz (1), pour défendre les bords de la Pleisse. Le corps du duc de Castiglione, sur le versant du plateau de Wachau, vers Doesen (2), flanqué à droite par les 4e et 5e corps de cavalerie (3 et 4). Le 2e corps, en arrière de Wachau (5). Le 5e corps à Liebertwolkwitz (6). Le 11e corps, devait déboucher de Holzhausen, et se former à la gauche du 5e (7). Les 1er et 2e corps de cavalerie, étaient à la gauche du 5e corps (8 et 9). La garde impériale était en réserve en avant de Probstheyda (10).

A la gauche, le 6e corps et deux divisions du 3e avaient pris position entre Moeckern et Euteritzch (11), et à Gross Wetteritzch (12). Le 3e de cavalerie était en avant de Gohlis (13). La division Delmas, du 3e corps, était en marche avec le parc d'artillerie de ce corps, sur la route de Düben; le 7e était en marche par la route d'Eilenburg sur Taucha. Le 4e corps, destiné à garder le passage de l'Elster, avait pris position devant Lindenau (14).

Les coalisés s'étant décidés à combattre, quoique Colloredo, Beningsen et le prince royal de Suède n'eussent pas encore joint, mirent leurs armées en bataille. Ils espéraient surprendre l'armée française avant sa concentration, et profiter du terrain avantageux pour les manœuvres qui est en avant de Wachau et de Liebertwolkwitz. En conséquence ils occupèrent les positions suivantes. A la gauche le corps de Giulay (moins la division Murray, restée à Weissenfels), la division Lichtenstein et les partisans de Thielemann, à Klein Zschocher (15). Le corps de Meerfeld, entre la Pleisse et l'Elster, près de Gaustsch (16); ce corps devait forcer le passage de la Pleisse à Doelitz. La réserve du prince de Hesse Hombourg, en arrière de Meerfeld, à Zolhigker (17). Les corps de Wittgenstein et de Kleist, étaient entre Groebern et Gossa. Comme l'effort principal devait être fait sur Wachau et Mark Kleeberg, ces deux corps furent disposés sur trois colonnes. La colonne de gauche, aux ordres de Kleist, et composée de la division du prince Auguste de Prusse, de quatre bataillons de chasseurs et de deux régimens de cuirassiers russes, devait déboucher de Groebern (18). Celle du centre, formée du corps du prince Eugène de Wurtemberg et de la division prussienne de Klüx, fut placée derrière Gossa (19). Celle de droite, qui consistait dans le corps de Gorczakow et la division prussienne de

Pirsch, se réunit en avant de Stoermthal (20). Le corps de Klenau, renforcé par la division prussienne de Ziethen, était à Gross Poessna (21). Les Cosaques de Platow flanquaient la droite à Seyfartshayn et Klein Poessna (22). Les grenadiers de Rajewsky furent placés entre Magdeborn et Goehren (23). Les gardes russes et prussiennes, à la gauche de Magdeborn (24). L'armée de Silésie était arrivée à Skeuditz (25). Cette disposition, qui séparait un corps du reste de l'armée par deux rivières, et en enfermait deux autres dans un cul-de-sac, encombré de bois et de marais, n'était pas très-avantageuse. On dit que, sans l'empereur de Russie, le prince de Schwartzenberg aurait placé les réserves russes et prussiennes derrière la réserve autrichienne (*a*). Si cela eût été, la victoire était assurée à l'armée française. Pl. VIII.

A neuf heures du matin, les colonnes de Kleist et de Wittgenstein débouchèrent, couvertes par deux cents pièces de canon. Celle de Kleist, débouchant par Gostewitz, se porta sur Mark Kleeberg, dont elle s'empara, continuant sa marche vers Doelitz. Une partie du 5[e] corps de cavalerie fut portée au-devant de Kleist; mais cette cavalerie, prise elle-même en flanc par une division de cuirassiers russes, sous les ordres du général Lewachow, fut ramenée, et les deux bataillons qui la soutenaient furent entamés. Cependant la cavalerie russe ne pouvant se soutenir sous le feu de mitraille des batteries du plateau, fut obligée de repasser le ravin de Mark Kleeberg. Le corps de Kleist fut également contenu, mais les attaques que le 8[e] corps forma contre lui échouèrent. Le prince Eugène de Wurtemberg, s'était également porté à neuf heures du matin, avec sa colonne, de Gossa, sur Wachau. En même temps le général Klenau s'avança, de Poessna, sur Liebertwolkwitz. Le corps de Gorczakow s'était également ébranlé de Stoermthal, pour appuyer l'attaque de Liebertwolkwitz; mais la distance qu'il avait à parcourir ne lui permit pas d'arriver, avant que Klenau ne fût fortement engagé. Kleist restant stationnaire à Mark Kleeberg, tous les efforts des coalisés se dirigèrent sur Wachau et Liebertwolkwitz. Ces deux villages furent attaqués six fois successivement, et autant de fois l'ennemi fut culbuté en désordre.

(*a*) Voyez l'ouvrage déjà cité, page 111.

Pl. VIII. Vers onze heures du matin, le duc de Tarente déboucha, avec le 11e corps, en avant de Holzhausen, et s'avança sur le ruisseau de Liebertwolkwitz. L'attaque de Klenau fut prise en flanc, et la division Charpentier, qui était en tête de colonne, enleva une batterie que l'ennemi avait au delà du ruisseau. Il était midi lorsque la sixième attaque des coalisés fut repoussée au centre. L'empereur Napoléon crut que le moment critique était arrivé, et songea à décider la victoire en sa faveur. Il fit entrer sa réserve en ligne. La vieille garde s'avança à Doelitz pour soutenir le 8e corps, alors vivement attaqué par le général Meerfeld; le corps du duc de Castiglione contenait Kleist. Le duc de Reggio fut dirigé sur Wachau, avec deux divisions de la jeune garde, et le duc de Trévise se porta avec les deux autres, pour appuyer le mouvement offensif du duc de Tarente. Aussitôt que le duc de Reggio parut, le duc de Raguse déboucha de Wachau, sous la protection de soixante bouches à feu de la garde, commandées par le général Drouot. Le corps du prince de Wurtemberg fut renversé et vivement poursuivi. Alors le général Rajewsky eut ordre de se porter en avant de Goebren, avec ses deux divisions de grenadiers et une de cuirassiers. Une division de grenadiers prit poste en arrière de la bergerie d'Auenheim, l'autre à Gossa. Une brigade de cuirassiers, qui s'avança au-devant des colonnes françaises, fut culbutée ; mais les grenadiers tinrent ferme, et le corps du prince de Wurtemberg se rallia sous leur protection.

En même temps que le duc de Raguse, le général Lauriston débouchait de Liebertwolkwitz, et le duc de Tarente s'avançait vers les hauteurs à gauche de cet endroit. Le corps de Gorczakow fut renversé et repoussé vers sa première position, et le 5e corps se rendit maître du bois de Gross Poessna. Le général Maison fut blessé. Le général Klenau, vivement poussé de front par le duc de Tarente et menacé de flanc par le général Lauriston, fut obligé de plier. Sa cavalerie essaya une charge ; elle fut culbutée par celle du général Sebastiani, et le corps même aurait été fortement compromis, sans deux régimens de cuirassiers prussiens qui rétablirent les affaires. Le général Klenau fut toutefois obligé de se replier entre Gross Poessna et Seyfartshayn, où il eut peine à se soutenir jusqu'à la nuit.

Cependant, le prince de Schwartzenberg voyant le moment où le

centre de son armée allait être enfoncé, donna ordre à la réserve du Pl. VIII. prince de Hesse Hombourg de repasser la Pleisse pour soutenir les troupes engagées. De son côté l'empereur, voyant que les attaques d'infanterie sur Aucnheim et Gossa n'avaient pas réussi, et que la bataille se prolongeait en une canonnade meurtrière et indécise, résolut d'employer sa cavalerie en grandes masses. Entre deux et trois heures, le général Kellermann déboucha avec le 4e corps et les dragons de la garde, par la droite de Wachau, se dirigeant sur Gostewitz et Groebern, soutenu par quelques bataillons d'infanterie en carrés. En même temps le roi de Naples, avec le 1er corps de cavalerie, déboucha à gauche de Wachau, se portant sur Gossa. Le duc de Raguse fit également une nouvelle attaque sur les grenadiers de Rajewski et le corps du prince de Wurtemberg.

Le général Kellermann renversa la division de cuirassiers de Lewachow, et la poussa l'épée dans les reins jusque près de Groebern. Dans ce moment débouchaient les trois divisions de cavalerie de réserve autrichienne, qui avaient passé la Pleisse près de Gaschwitz. Le général Nostitz, qui les commandait, prit en flanc la cavalerie française avec trois régimens de cuirassiers, tandis que le restant de ses troupes l'arrêtait de front. Le 4e corps fut rompu et repoussé sur les hauteurs de Wachau, où il s'arrêta. Le général Nostitz fut blessé à cette charge. Pendant ce temps, le roi de Naples avait défait la division de cavalerie russe qui couvrait Gossa et enfoncé le corps du prince de Wurtemberg. La colonne d'attaque, du 6e corps, s'était emparée de la bergerie d'Auenheim, et l'armée coalisée se trouvait dans la position la plus critique. Le centre allait être enfoncé et la bataille perdue sans ressource. Dans ce moment l'empereur Alexandre porta en avant les Cosaques de sa garde. Le général Orlow Denisow rencontra la cavalerie de Latour-Maubourg, qui venait d'enlever une batterie de vingt-six bouches à feu, dans le désordre qui suit une charge à fond ; elle fut ramenée à son tour, et perdit vingt-quatre bouches à feu de celles dont elle venait de s'emparer. Le général Latour-Maubourg eut une cuisse emportée. Les grenadiers de Rajewsky ayant résisté à l'attaque de l'infanterie, le combat resta encore indécis sur ce point. Le général Rajewsky fut blessé.

A trois heures, après midi, la réserve autrichienne était entrée en

Pl. VIII. ligne. La division de grenadiers de Bianchi releva le corps de Kleist à Mark Kleeberg; celle de Weissenwolf, joignit le corps de Rajewsky. Les gardes russes et prussiennes s'avancèrent de Magdeborn vers Gossa; le corps de Gorczakow joignit au même point celui du prince de Wurtemberg (26). Aussitôt arrivé à Mark Kleeberg, le général Bianchi fit tourner ses batteries contre les colonnes d'attaque du 6e corps, qu'il prenait à revers entre Wachau et Auenheim; elles furent obligées de céder du terrain. Enfin, vers cinq heures du soir, l'empereur Napoléon qui sentait que si la victoire lui échappait daus cette journée, il aurait encore plus de peine à l'obtenir les jours suivans, sur un ennemi renforcé par plus de cent cinquante mille hommes, résolut de tenter un dernier effort. A cinq heures, il fit replier sa cavalerie et la concentra en avant de Liebertwolkwitz: les hauteurs en face de Gossa furent couvertes d'une nombreuse artillerie, et le 6e corps se reforma en colonne d'attaque. Le village de Gossa fut enlevé et le corps de Gorczakow enfoncé; la division prussienne de Pirsch, qui se porta en avant, arrêta nos colonnes et reprit le village. Peu après cette division fut renforcée par deux régimens de la garde russe, et flanquée par quatre-vingts bouches à feu à gauche du village. Une nouvelle attaque échoua, et le combat ne se soutint plus que par une canonnade sur toute la ligne, qui se prolongea jusqu'à la nuit. A cette époque la ligne ennemie occupait Seyfartshayn, Gross Poessna, Gossa, Auenheim et Mark Kleeberg. La nôtre tenait les hauteurs et le bois devant Liebertwolkwitz, le plateau devant Wachau, Doesen et Doelitz.

A la gauche de la Pleisse, le corps de Meerfeld se consuma toute la journée en vains efforts, pour forcer les passages de Doelitz, et de Lossnig, que défendaient les Polonais du prince Poniatowsky (*a*). Ce ne fut que vers le soir, que le général Meerfeld, à la tête d'un bataillon, parvint à franchir un gué près de Doelitz, et à s'emparer de ce village où il s'établit. La division Curial, de la vieille garde, qui avait été envoyée pour appuyer les Polonais, marcha sur l'ennemi, le renversa au delà de la rivière, et lui fit quelques centaines de prisonniers, au nombre desquels était le général Meerfeld.

(*a*) La conduite distinguée de cet officier général, si justement regretté, le fit nommer Maréchal d'Empire le même soir.

A la gauche de l'Elster, le général Giulay, après sept heures de combat, s'était emparé de Plagwitz et de Lindenau, et avait repoussé le 4[e] corps derrière la Luppe. Heureusement que Giulay, maître du pont, au lieu de le faire couper, s'avança lui-même vers Leipzig. Le général Bertrand, voulant rester maître de Lindenau à tout prix, forma ses colonnes et attaqua l'ennemi avec une telle vigueur qu'il le rechassa au delà de l'Elster, et le mena battant jusque dans sa première position de Klein Zschocher. Pl. VIII.

Dès le point du jour, l'armée de Silésie s'était mise en marche. Le corps de Langeron se dirigea par Freyrode sur Radefeld; celui de York, par la grande route de Leipzig; le corps de Sacken suivait en réserve. Cependant le prince de la Moskowa, qui avait été opposé à Blücher, ne voyant pas paraître l'ennemi du côté de Skeuditz vers dix heures du matin, et entendant vers Wachau une canonnade très forte, crut pouvoir disposer des deux divisions du 3[e] corps qui étaient arrivées. Il les envoya vers Doelitz à la grande armée. Ce mouvement fut des plus malheureux, en ce que ces divisions perdirent la journée en marches et contre-marches. Le 6[e] corps, resté seul avec le 3[e] de cavalerie, ne tarda pas à voir paraître l'ennemi. Le corps de Langeron, après avoir repoussé les avant postes de Breitenfeld et Klein Wetteritzch, se présenta devant Gross Wetteritzch (27). En même temps, le corps de York se présenta devant Moeckern (28); celui de Sacken resta en réserve sur la hauteur (29). Le combat s'engagea à midi, et fut soutenu à avantage égal malgré la disproportion des forces (*a*). Le village de Gross Wetteritzch fut pris et repris plusieurs fois; celui de Moeckern fut défendu avec tant d'opiniâtreté, que Blücher avait déjà donné l'ordre à sa réserve d'avancer lorsqu'il fut emporté. Les troupes qui le défendaient se retirèrent sur Euteritzch, et la cavalerie sur Gohlis. Pendant ce temps la division Delmas, qui arrivait par la route d'Eilenburg, ayant dépassé le bois de Wetteritzch, se porta sur ce village (30). Mais la perte de Moeckern nous obligea de l'abandonner.

Le prince de la Moskowa fit passer la Partha, le même soir, au 6[e] corps, et à la division Delmas, vers Schoenefeld. Le duc de Padoue

(*a*) Il y eut d'engagé dix-huit mille hommes, contre soixante cinq mille.

et le général Dombrowsky se replièrent sur Leipzig, et occupèrent le faubourg de Halle. L'affaire de Moeckern nous coûta près de deux mille hommes tués, blessés ou pris, et dix pièces de canon. Les généraux Compans et Friederichs furent blessés; le duc de Raguse le fut légèrement. La faute du prince de la Moskowa est dans l'excès de zèle qui l'avait fait se priver de deux divisions. Il devait se battre, pour ne pas perdre la division Delmas tout entière, que sa retraite aurait laissée seule au milieu de quatre-vingt mille hommes. Mais il devait laisser aller les deux autres à l'armée où elles auraient pu être utiles, au lieu de les rappeler trop tard.

Les coalisés s'attribuent la victoire du 16 parce qu'ils se sont soutenus, disent-ils, contre la *supériorité numérique* de l'armée française. Pour détruire cette assertion, il suffit d'établir, d'après la relation de la bataille et le tableau de la force des armées, le compte des troupes qui ont combattu, dans la plaine de Wachau. D'un côté, ce furent la jeune garde, le 2e corps, une partie du 5e, et les 1er, 2e, 4e et 5e de cavalerie; c'est-à-dire cinquante mille hommes. De l'autre, ce furent les corps de Gorczakow, du prince de Wurtemberg, de Rajewsky, les gardes russes et prussiennes, trois divisions de Kleist, les grenadiers de Weissemvolf et la cavalerie de réserve, c'est-à-dire soixante-quinze mille hommes. L'armée française, de son côté, s'attribue l'avantage de la journée, parce que l'ennemi, qui l'avait attaquée, avait été repoussé, et se vit forcé, le 18, de partir du même point, d'où il était déjà parti le 16. Cette prétention est stratégiquement vraie; mais dans la position où était l'armée française, une victoire qui n'était pas assez décisive pour paralyser l'énorme disproportion des forces qu'elle eut à combattre le 18, ne présentait que d'inutiles lauriers.

La journée du 17 se passa tranquillement de part et d'autre. Les coalisés, rebutés par les vains efforts qu'ils avaient faits le 16, résolurent d'attendre l'arrivée du corps de Colloredo et de l'armée de Beningsen pour renforcer l'attaque de Liebertwolkwitz, et celle du prince de Suède qui devait achever d'envelopper l'armée française. Ce dernier vint prendre position, dans la matinée, à Breitenfeld (31); Colloredo arriva également dans l'après midi, et fut placé à la gauche vers Groebern. L'armée de Beningsen était en marche, et les coalisés auraient attaqué le 17, si les mauvais chemins n'avaient pas tellement retardé

ce dernier renfort, que Beningsen ne put arriver qu'à la nuit à Naunhof (32). Pl. VIII.

De son côté, l'empereur Napoléon ne fut rejoint que dans la matinée du 17, par le 7e corps, qui, ayant laissé un bataillon saxon à Taucha, vint prendre position vers Paunsdorf. Les parcs de réserve achevèrent d'arriver avec le 7e corps. Dans la position où se trouvait l'armée française, enveloppée par des forces plus que doubles, il lui était impossible d'attaquer la première. Elle ne pouvait que défendre la tête du défilé de Leipzig, et chercher à profiter des fautes que pourrait faire l'ennemi. Il lui fallait pour cela prendre une position plus concentrée afin de pouvoir remplir la lacune qui se trouvait entre l'aile gauche et le centre, depuis Holzhausen jusqu'à Paunsdorf. Napoléon résolut cependant de laisser subsister, pendant toute la journée du 17, cette lacune, qui pouvait induire l'ennemi à un faux mouvement, et de ne se présenter dans son nouvel ordre de bataille que le 18 au matin, lorsque l'ennemi se serait déjà ébranlé.

Le 16, au soir, le prince de la Moskowa n'avait laissé qu'une avant-garde à Euteritzch et à Gohlis. Dans la matinée du 17, le 3e corps de cavalerie s'avança à Euteritzch (33), à la droite de l'infanterie. Le général Blücher, qui crut être attaqué, ordonna au général Wassilczikow de se porter sur Euteritzch avec sa cavalerie, et sous la protection de vingt-quatre bouches à feu, il le fit soutenir par le corps de Kapczewicz (34). A la vue de l'ennemi, la canonnade s'engagea, et le duc de Padoue fit charger les Russes par sa première ligne. Mais la cavalerie française, s'étant trop abandonnée à la poursuite des Cosaques qui se présentèrent les premiers, fut prise en flanc par quatre régimens de hussards, et renversée sur la seconde ligne qu'elle entraina. Nous perdîmes quatre pièces de canon dans cette charge; mais le feu de l'infanterie arrêta l'ennemi.

Le 18, à deux heures du matin, le centre de l'armée française exécuta son changement de front, la gauche en arrière et pivotant sur la droite. Le corps du maréchal, prince Poniatowsky, resta à la droite (35), soutenu par le 4e corps de cavalerie (36). Le corps du duc de Castiglione suivait vers Probstheyda (37); celui du duc de Bellune occupait ce village (38), et était appuyé à sa gauche par le 5e et le 1er corps de cavalerie (39 et 40). Le duc de Tarente formait, avec son corps,

Pl. VIII. la gauche de cette ligne, derrière Holzhausen (41). Le général Lauriston avait été placé en seconde ligne à Stoetteritz (42), avec le 2e corps de cavalerie (43). La garde était en réserve à Thonberg (44). Des détachemens avaient été laissés dans les villages de Doelitz, Doeseu, à la bergerie de Meysdorf, à la Tuilerie, à Zuckelhausen, Klein Poessna, Baalsdorf, Zweynaundorfet Moelkau. L'aile gauche du prince de la Moskowa occupa les positions suivantes. Le corps du duc de Raguse à Schoenefeld (45) bordant la Partha. Le 3e corps à Neutsch et Sainte-Thecla (46), à la droite du précédent. Le 7e corps à Paunsdorf, ayant une avant-garde à Heiterbliek (47). Le 3e corps de cavalerie et le général Dombrowsky restèrent à Leipzig, dans le faubourg de Halle (48). Afin d'assurer sa retraite, après l'événement d'une bataille, qui ne pouvait être livrée que pour la couvrir, Napoléon se rendit, à trois heures du matin, à Lindenau, et ordonna au général Bertrand de marcher à Weissenfels et d'occuper le passage de la Saale. Le 4e corps balaya la plaine de Lutzen et se rendit maître, à midi, de Weissenfels et du pont.

A huit heures du matin, les armées coalisées étaient rassemblées au point de départ de leurs colonnes et se mirent en mouvement; celle de Bohême en trois grandes masses. Celle de droite, aux ordres du général Beningsen, et composée de son armée, du corps de Klenau, de la division Bubna et de la division Ziethen (*a*), se réunit entre Gross Poessna et Seyfartsbayn, dans la direction de Holzhausen. Le centre, commandé par le général Barcklay de Tolly, et composé des corps de Kleist, de Wittgenstein, des grenadiers de Rajewsky et des gardes russo-prussiennes (*b*), se réunit à Gossa, pour se diriger sur Wachau. La gauche, commandée par le prince de Hesse Hombourg, et composée de son corps, de la division Aloys de Lichtenstein, du corps de Meerfeld, et ayant en seconde ligne celui de Colloredo (*c*), se réunit à Gostewitz pour se diriger sur Doelitz. La division Loederer, du corps de Meerfeld, resta au delà de la Pleisse devant

---

(*a*) Cinquante mille hommes.

(*b*) Soixante-quatre mille hommes.

(*c*) Trente-six mille hommes.

Connewitz. Le corps de Platow fut placé à droite sur la route de Wurtzen (49) pour communiquer avec le prince de Suède. Ce dernier s'ébranla également à huit heures du matin, de son camp de Breitenfeld, avec le corps de Langeron qui fut mis sous ses ordres (*a*) pour passer la Partha, au delà de la droite du prince de la Moskowa. Le général Blücher, avec les corps de York et de Sacken, resta devant Moeckern et Euteritzch (50 et 28) pour observer Leipzig. Pl. VIII.

L'armée du prince de Schwartzenberg, en débouchant de ses trois points de départ, eut d'abord à enlever les postes avancés de l'armée française, ce qui ne se fit pas sans peine et sans perte. La colonne de gauche, ayant dépassé Mark Kleeberg et Wachau, attaqua d'abord Doelitz et Doesen. Dans ce dernier endroit, le prince de Hesse Hombourg fut blessé; le général Bianchi le remplaça. La colonne du centre attaqua et força la bergerie de Meysdorf et la Tuilerie, qui est à droite. La colonne de droite, avant de passer le ruisseau de Liebertwolkwitz, se subdivisa en trois, dans les directions de Zuckelhausen, Holzhausen et Baalsdorf. A dix heures du matin, les armées étaient en présence; la canonnade s'engagea sur toute la ligne, et le prince de Schwartzenberg déploya ses colonnes. Le corps de Meerfeld, la division de Lichtenstein et la réserve du prince de Hesse Hombourg, appuyèrent leur gauche à Lossnig (51), ayant en seconde ligne celui de Colloredo (52). Les corps de Kleist et de Wittgenstein, et les grenadiers de Rajewsky, se déployèrent plus à droite, s'étendant vers Zuckelhausen (53); les gardes russes et prussiennes se placèrent en réserve derrière la Tuilerie (54). La division Ziethen se déploya devant Zuckelhausen (55). Le corps de Klenau marcha sur Holzhausen (56). L'armée de Beningsen et la division Bubna se déployèrent derrière Baalsdorf (57).

Pendant que la canonnade se prolongeait entre Probstheyda et Connewitz, la division Ziethen emporta Zuckelhausen, et le corps de Klenau attaqua Holzhausen. Le duc de Tarente, attaqué de front et menacé de flanc par l'armée de Beningsen, qui venait d'emporter Baalsdorf et se dirigeait sur Zweynaundorf, reçut l'ordre de se replier

(*a*) Cent cinquante mille hommes.

Pl. VIII. sur Stoetteritz. Le 5e corps fut rapproché de Probstheyda, qui devenait l'angle saillant de la ligne, et d'où dépendait le succès de la bataille.

A notre droite, la colonne de Bianchi, après avoir enlevé Doelitz et Lossnig, continua à s'avancer vers Connewitz, pressant devant elle le 8e corps. Alors l'empereur Napoléon fit marcher au secours du prince Poniatowsky deux divisions de la jeune garde, sous les ordres du duc de Reggio; le duc de Trévise, avec deux autres divisions, reçut ordre de garder les débouchés de Leipzig. La vieille garde fut formée en quatre colonnes, dirigées vers les quatre principaux points d'attaque. Le prince Poniatowsky, à l'aide du renfort qu'il venait de recevoir, attaqua la colonne de Bianchi, qu'il culbuta jusque sur Doelitz avec une perte énorme. Le prince de Schwartzenberg donna alors l'ordre au général Giulay, qui était au delà de l'Elster à Knauthayn (58), de marcher sur-le-champ au secours de Bianchi. En même temps, le général Colloredo porta en avant les divisions Greuth et Wimpfen. Ces deux divisions avaient déjà rétabli les affaires, lorsque la brigade Czollich, qui était en tête du corps de Giulay, arriva à Gautsch. Le prince Poniatowsky fut obligé de se replier à Connewitz, mais il s'y maintint, et l'ennemi ne put jamais déboucher de Lossnig.

Cependant le feu se soutenait toujours à Probstheyda, sans que les coalisés eussent pu remporter aucun avantage. A deux heures après midi, le prince de Schwartzenberg ordonna aux divisions Pirsch et du prince Auguste de Prusse, d'attaquer Probstheyda. Ce village, défendu par le 2e corps, était flanqué par deux fortes batteries. Les Prussiens parvinrent cependant à pénétrer jusqu'aux premières maisons. Une charge vigoureuse les culbuta dans le vallon. Le prince Auguste et le général Pirsch rallièrent leurs troupes, se mirent à la tête, et soutenus par la division Klux, du même corps, revinrent à la charge. Ils pénétrèrent de nouveau dans ce village et en furent de nouveau chassés, tant par une charge de front, que par une attaque en flanc, qui les ramena sur leur ligne de bataille. De nouvelles troupes ennemies, du corps de Wittgenstein et des réserves, furent alors avancées contre Probstheyda. De notre côté, le 5e corps envoya des troupes à l'appui du 2e. Deux nouvelles attaques des Prussiens et des Russes furent de même repoussées avec une perte énorme. Pendant ce temps et pour appuyer les deux dernières attaques de Probstheyda, la division Ziethen reçut l'ordre

de pénétrer sur Stoetteritz, où s'était replié le 11ᵉ corps. Elle se porta en effet en avant, mais les feux de revers des batteries de Probstheyda la forcèrent à renoncer à son entreprise. Cette division se replia sur Zuckelhausen, où elle engagea avec le 11ᵉ corps une vive canonnade qui mit le feu à Stoetteritz. Pl. VIII.

A cinq heures, l'empereur Napoléon fit avancer ses réserves d'artillerie et les fit mettre en batterie sur le plateau de Probstheyda. Elles dirigèrent une canonnade foudroyante contre la ligne ennemie déployée dans le vallon. Le prince de Schwartzenberg, alors pour dégager ses troupes d'un feu meurtrier, les replia sur le plateau opposé, qu'il garnit également de toute son artillerie. Afin de profiter de ce mouvement rétrograde, des colonnes des 2ᵉ et 5ᵉ corps tentèrent deux fois de déboucher de Probstheyda; mais le feu terrible de l'ennemi les en empêcha. Cette canonnade épouvantable se prolongea jusqu'à la nuit, et jusqu'à la nuit les bataillons français immobiles en face de la mitraille qui les atteignait et les moissonnait de toutes parts, tinrent inébranlablement à leurs postes. Les généraux Vial et Rochambeau furent tués, en donnant l'exemple de dévouement à leurs troupes. La perte de l'ennemi ne fut pas moins sensible; car si leur artillerie était deux fois plus nombreuse, d'un autre côté, la nôtre portait sur des masses bien plus profondes.

Nous avons vu que le prince de Suède était parti à huit heures du matin de son camp de Breitenfeld. Il se mit en mouvement vers la Partha, sur quatre colonnes; celle de gauche, composée des corps de Bülow et de la cavalerie de Wintzingerode, passa la rivière à Taucha, où elle fit prisonnier le bataillon saxon qui y était resté. La seconde colonne, composée des corps de Wintzingerode, passa la Partha au gué de Grasdorf, et les Suédois, qui composaient la troisième, entre ce village et Planssig. La quatrième colonne, que formait le corps de Langeron, devait d'abord passer à Taucha, mais elle se dirigea sur Mockau où elle força le passage.

Le prince de la Moskowa, voyant que l'ennemi menaçait son aile droite de revers, fit sur-le-champ un changement de front, l'aile droite en arrière. Le 6ᵉ corps appuya toujours sa gauche à Schoenefeld (59), et le 3ᵉ porta sa droite à la gauche du 7ᵉ (60). De cette manière, l'armée française forma un grand cercle autour de Leipzig. Cependant la cava-

Pl. VIII. lerie russe, qui avait débouché de Taucha, était arrivée devant Heiterblick, où se trouvait l'avant-garde du 7e corps, composée d'une brigade de cavalerie saxonne, et d'un bataillon d'infanterie de la même nation (47). A l'approche de l'ennemi, cette troupe passa dans les rangs et tourna sur-le-champ ses armes contre nous. Le corps de Bülow continua à s'avancer sur Paunsdorf (61); celui de Langeron marcha sur Schoenefeld (62); les Suédois et le corps de Wintzingerode restèrent en réserve sur la route de Taucha (63).

A peine le général Bülow était-il arrivé devant Paunsdorf, vers trois heures après midi, que les deux brigades saxonnes commandées par le général de Ryssel et le colonel de Brause, et la brigade de cavalerie wurtembergeoise du général Normann, passèrent à l'ennemi avec toute leur artillerie, qu'elles tournèrent de suite contre la division Durutte (*a*). Tous les efforts du général de Zeschau ne purent retenir sous les drapeaux que cinq cents hommes, avec lesquels il resta, en homme d'honneur, au poste que lui avait assigné son souverain. Cette honteuse trahison nous fit perdre la position de Paunsdorf, que le général Reynier, attaqué par Bülow, fut forcé d'évacuer. Le prince de la Moskowa, attaqué en même temps à Schoenefeld par le général Langeron, ne put faire que de faibles efforts pour reprendre Paunsdorf; les troupes qu'il y envoya furent repoussées et forcées de se replier sur Sellerhausen et Stüntz. Le général russe Mantenfel fut tué.

Le village de Schoenefeld était vivement attaqué par le général Langeron, qui y avait porté de front le corps de Kapczewicz, et de flanc celui de St.-Priest. Deux fois le village fut pris par les Russes et repris par le 6e corps; mais nos troupes ayant un moment manqué de munitions, le duc de Raguse fut obligé de se replier. Le prince de la Moskowa fit relever le 6e corps par le 3e, et le général Langeron engagea les deux corps d'Alzufiew et de Czerbatow. Le village de

(*a*) Une personne de distinction envoyée par l'empereur de Russie, près du prince de Suède, et qui était présente, nous a rapporté que le commandant de l'artillerie saxonne dit, en arrivant dans les rangs ennemis : « ***, j'ai brûlé la moitié de « mes munitions contre vous, je vais tirer le reste contre les Français! » Cette personne ne put réprimer un geste et un mot qui exprimaient son indignation : sentiment qui fut partagé par les officiers généraux russes présens, malgré l'avantage que leur donnait cette trahison.

Schoenefeld fut encore pris et repris plusieurs fois; enfin à quatre Pl. VIII.
heures du soir, il resta à l'ennemi. Notre perte fut grande dans ce combat meurtrier; mais les Russes laissèrent le général Reven et près de cinq mille morts sur le champ de bataille.

Le prince de la Moskowa fut successivement replié sur Reudnitz, où le corps de Langeron le suivit. L'armée suédoise et le corps de Wintzingerode s'avancèrent jusqu'aux maisons qui sont en avant de Volkmansdorf (Kohlgaerten). La division Delmas fut portée sur ce point avec la brigade légère de Beurmann et en chassa les Suédois. Mais cette poignée de braves, assaillie et enveloppée de toutes parts par plus de trente mille hommes, fut bientôt délogée à son tour. Le 10ᵉ de hussards et les dragons badois furent culbutés, et le général Delmas blessé à mort. Cependant l'empereur Napoléon, prévenu des événemens qui se passaient à sa gauche, s'y rendit avec une division de la garde à pied et les grenadiers à cheval. Le village de Reudnitz fut repris; les grenadiers à cheval et une division de cuirassiers se portèrent sur Kohlgaerten, et après plusieurs charges heureuses, l'ennemi fut replié sur les hauteurs et contre Schoenefeld, où il parvint à se maintenir, au moyen d'une forte batterie que le prince de Suède y fit placer. Alors l'empereur Napoléon voulut profiter de la lacune, qui restait encore entre le général Beningsen et le prince de Suède, pour prendre ce dernier en flanc. Le général Nansouty, avec la cavalerie légère de la garde, soutenu par la division Durutte et par vingt pièces de canon, déboucha de Moelkau. Aussitôt qu'il parut, la division Bubna, qui formait la droite de Beningsen et qui avait dépassé Baalsdorf, se porta sur lui d'un côté, tandis que de l'autre le général Bülow fit avancer la division du prince de Hesse Hombourg, qu'il suivit bientôt avec le reste de son corps. L'attaque de l'ennemi fut appuyée par l'artillerie saxonne, et par une *batterie à la Congrève* que *le prince de Suède y* envoya. Le général Nansouty fut repoussé, et le général Bülow parvint, après un combat opiniâtre, à s'emparer des villages de Stuntz et Sellerhausen, où il se maintint.

Le général Blücher, de son côté, avait fait attaquer le faubourg de Leipzig, par le corps de Sacken (64). Mais les troupes qui y étaient se défendirent malgré leur petit nombre, avec tant d'opiniâtreté, que les efforts des Russes échouèrent. Vers le soir, Blücher voyant filer, sur

28

la route de Lutzen, les équipages de l'armée française, dirigea le corps de York sur Halle.

Ainsi finit la fameuse bataille du 18 octobre, qui a fait tant de bruit, et dont tous les détails méritent non-seulement d'être connus, mais encore d'être présentés sous leur vrai point de vue. Quels qu'eu aient été les résultats, cette bataille n'en sera pas moins un des plus glorieux faits d'armes, dont puissent s'honorer les armées françaises. La comparaison des forces présente un bien honorable parallèle. Toute l'armée coalisée, moins les corps de York et de Giulay, donna, c'est-à-dire trois cent mille hommes. L'armée française, abstraction faite du 4e corps et des Saxons, ne s'élevait qu'à cent trente-huit mille hommes. Ce fut surtout le prince de la Moskowa, et les vaillantes troupes des 3e et 6e corps et de la division Durutte, qui se couvrirent de gloire. Moins de quarante mille hommes luttèrent toute la journée contre cent cinquante mille, sans être soutenus, si ce n'est le soir, par une division de la garde et quelque cavalerie.

L'armée française n'était pas vaincue, puisque toutes les attaques de l'ennemi avaient été arrêtées. On n'avait pas, à la vérité, pu réparer tout-à-fait le mal qu'avait causé la désertion des Saxons, mais nous avions maintenu notre position à Probstheyda. Dans tout autre état de choses, il n'y a nul doute qu'on aurait pu hasarder une troisième bataille générale. Dans la situation actuelle de l'armée française, cette tentative devenait impossible. En continuant à jouer au même jeu, c'est-à-dire à faire tuer des hommes, sans résultat définitif, quelles que fussent les pertes des coalisés, leur supériorité numérique devenait de jour en jour plus sensible, et aurait fini par la ruine totale de notre armée, aux dépens des trois quarts de la leur : c'était le calcul sur lequel ils avaient basé leur plan de campagne. D'ailleurs la position du prince de la Moskowa était non-seulement dangereuse par elle-même; mais elle l'était, moralement parlant, pour le reste de l'armée, qu'un combat sur ses derrières aurait nécessairement ébranlée; il n'était plus possible de remplir la lacune formée par la désertion des Saxons, et où l'ennemi s'était maintenu. A ces motifs s'en joignait un plus puissant encore; c'était le manque de munitions. Depuis le 15, on avait consommé deux cent cinquante mille coups de canon, dont près de cent mille le 18; il n'en restait pas plus de seize mille dans les parcs,

et les réserves les plus voisines étaient Erfurt ou Magdebourg. Ces motifs décidèrent l'empereur Napoléon à la retraite. Dès le soir du 18, les parcs et les bagages commencèrent à défiler par Lindenau sur Lutzen. Dans la nuit, l'armée se rapprocha de cette ville et la retraite commença. Les corps du duc de Castiglione, du duc de Bellune et du général Lauriston, et les cinq corps de cavalerie repassèrent l'Elster avant le jour.

La retraite de l'armée offrait néanmoins de grandes difficultés. La route de Leipzig à Lindenau était un défilé entre des marais, et coupée par cinq ou six ponts. Ce défilé avait plus de mille toises. On avait proposé à l'empereur Napoléon d'incendier les immenses faubourgs de la ville, et de se servir du corps de la place comme d'une tête de pont, qui aurait été défendue par six mille hommes et soixante bouches à feu. Napoléon se refusa à une mesure qui entraînait la ruine d'une des plus belles villes de la Saxe, et cela sous les yeux du souverain (*a*) qui l'y avait accompagné. Ce fut une faute, car cette mesure sauvait près de quinze mille hommes à l'armée française et une nombreuse artillerie. La ville d'ailleurs n'en était pas moins exposée aux malheurs d'un assaut, car il n'y avait aucune probabilité que les coalisés suspendissent leur mouvement pour épargner une ville qui n'appartenait à aucun d'eux. D'ailleurs le but de la guerre était entièrement destructif, et c'est pourquoi elle a été faite d'après des lois particulières.

Décidé à défendre les faubourgs de Leipzig, pour couvrir la retraite du restant des équipages d'artillerie et des corps d'armée qui étaient encore à la rive droite de l'Elster et de la Pleisse, Napoléon fit ses dispositions en conséquence. La ville, proprement dite, est assez petite et de forme irrégulière; elle est entourée d'une vieille chemise Pl. VIII.

(*a*) Le roi de Saxe avait quitté Dresde avec l'empereur Napoléon, et était venu à Leipzig. Lorsque l'armée française dut quitter cette ville, Napoléon remit au roi de Saxe le restant de ses troupes qui étaient encore demeurées fidèles, en laissant ce souverain maître de prendre le parti qu'il voudrait. Il lui conseilla cependant de rester plutôt dans ses Etats, pour les sauver de l'anarchie que pouvait y répandre l'esprit insurrectionnel de l'armée. On a fait sur cet événement des contes trop absurdes pour mériter d'être réfutés.

Pl. VIII. en maçonnerie, couverte d'un fossé presque comblé, au delà duquel est un boulevart planté d'arbres. Ce n'est qu'un poste, mais il pouvait tenir douze heures, et c'était assez. Au Nord, sont les deux portes de Ranstedt et de Halle, couvertes chacune par un faubourg, au delà desquels est la Partha qui leur sert de défense. A l'Orient, est la porte de Grimma, et au Midi celle de Dresde ou de St.-Pierre; à l'Occident, le long de la Pleisse, il n'y a que trois fausses portes et aucun faubourg ne couvre ce côté. Ceux qui sont à l'Orient et au Midi, sont entourés d'un mur, et ont des barrières sur les principales routes. La division Durutte, reste du 7e corps, fut placée au faubourg de Rosenthal (A). Le 6e corps s'étendit jusqu'à la barrière de Grimma (B); le 3e fut placé entre les routes de Wurtzen et de Naunhof (C); les 11e et 8e s'étendirent depuis là, jusqu'à la Pleisse (D et E); le duc de Tarente et le prince Poniatowsky étaient chargés de la dernière arrière-garde. Le pont de la Pleisse avait été miné, et le général Dulauloy chargea le colonel Montfort de le faire sauter, lorsque les dernières troupes seraient passées.

Au point du jour, les généraux des coalisés, ayant appris que l'armée française s'était retirée pendant la nuit, mirent leurs troupes en mouvement et s'élancèrent vers Leipzig. Vers huit heures du matin, elles étaient devant les faubourgs. Le corps de Colloredo et les réserves autrichiennes arrivèrent par la route de Pegau (G et H); les corps de Kleist et de Wittgenstein, à droite de ceux-ci vers la route de Naunhof (I et K); le corps de Klenau, sur cette même route (L); le corps de Bülow et les Suédois, en face de la barrière de Grimma (M et N); le corps de Langeron, sur la route d'Eilenburg (O), et celui de Sacken, sur celle de Halle (P). Une députation du magistrat de Leipzig, qui était sortie à six heures du matin, pour demander que la ville et les habitans fussent épargnés, rencontra l'empereur de Russie et le roi de Prusse qui avaient couché à Roetha. La demande fut rejetée, de même qu'une proposition semblable, faite par le duc de Raguse. Ainsi Leipzig fut destinée à subir le sort d'une ville prise d'assaut. Avant d'entrer en action, le général Blücher fit faire à l'armée française l'extravagante sommation de poser les armes.

Au nord de Leipzig, le général Sacken s'approcha de la Partha pour attaquer le faubourg de Halle. Le 6e corps occupait encore la fabrique de Pfaffendorf, située à cinq cents pas en avant du pont de la

Partha. La première attaque de Sacken fut repoussée ; une seconde attaque, appuyée par le corps de Langeron échoua également avec une perte considérable ; un régiment russe y fut détruit. Le général Langeron essaya alors de faire tourner la fabrique, par un gros corps poussé le long de la Partha ; les Russes arrêtés par les difficultés du chemin, furent culbutés par l'artillerie. Enfin, les efforts réunis des corps de Sacken et de Langeron parvinrent à enlever Pfaffendorf ; le pont de la Partha fut forcé, sous le feu de deux pièces, dont la mitraille joncha la chaussée de cadavres. Mais le 6e corps se jeta dans les maisons du faubourg de Halle et arrêta encore les colonnes ennemies par un feu meurtrier. Pl. VIII.

Pendant ce temps, le prince de Suède, après avoir forcé les défilés de Reudnitz, gardés par le 3e corps, était arrivé devant les faubourgs. Le général Bülow fit attaquer les barrières de Hinterthor et de Kohlgaertenthor, par deux divisions, tandis que le général Woronzow attaquait celles de Grimma et de l'hôpital. Ces attaques, soutenues par les Suédois, réussirent, mais le 3e corps se logea également dans les maisons et arrêta l'ennemi.

Les colonnes de Beningsen et de l'armée autrichienne forcèrent également les barrières du midi de la ville, et acculèrent les 8e et 11e corps sur le boulevart. Il était dix heures ; l'empereur Napoléon quitta Leipzig en ce moment. Sa garde en était partie à huit heures. La barrière de Ranstedt étant trop encombrée, Napoléon fut obligé de longer le boulevart de l'ouest, pour arriver sur la route de Lützen. Dans ce moment les portes de Halle et de Grimma furent forcées par l'armée de Silésie et l'armée du Nord, et la porte de Saint-Pierre fut livrée aux Autrichiens par les Badois qui y étaient. Les colonnes des coalisés commencèrent à se réunir sur la grande place, et les troupes saxonnes, qui avaient été laissées dans la ville, se mirent à tirer sur nous des remparts et des maisons.

L'encombrement était à son comble dans les faubourgs de Ranstedt et de Rosenthal, où il restait encore un parc de soixante bouches à feu qui n'avait pu être évacué. La fusillade se soutenait cependant encore dans les faubourgs de Halle et de Rosenthal ; le terrain se disputait toujours pied à pied ; le jardin de Reichel, à l'extrémité du boulevart de l'ouest, était vigoureusement défendu par les Polonais,

Pl. XI. et la retraite des corps qui avaient combattu à Leipzig continuait. Encore deux heures et l'arrière-garde était sauvée, car il lui restait la possibilité d'incendier la ville et les faubourgs qu'elle tenait encore, et d'opposer des colonnes de flammes à celles de l'ennemi. Mais quelques tirailleurs russes du corps de Langeron se glissèrent le long de l'Elster, jusqu'au pont par où défilait l'armée française. Le colonel Montfort y avait laissé un caporal de sapeurs, qui, croyant l'instant arrivé, mit le feu aux fougasses. Cette explosion coupa la retraite aux troupes qui restaient dans Leipzig, et Napoléon qui était resté à Lindenau pour recueillir son arrière-garde, ne put lui porter aucun secours (a). Ce malheur porta le désespoir dans le cœur des soldats qui se virent sacrifiés. Les plus braves, ces vétérans qu'avaient épargnés vingt ans de batailles, se firent ensevelir sous les débris du faubourg de Ranstedt, le reste se sauva au travers de la Pleisse et du lit bourbeux de l'Elster, où beaucoup se noyèrent. Le duc de Tarente passa cette rivière à la nage; le prince Poniatowsky reçut en traversant la Pleisse un coup de feu qui lui ôta la vie. Le général Dumoutier se noya. Le combat ne finit entièrement à Leipzig qu'à deux heures après midi.

Le soir, l'armée française était à Mark Ranstedt. La plus grande partie des coalisés resta à Leipzig. Blücher, avec les corps de Sacken et de Langeron, poussa à Skeuditz; celui de York arriva à Halle; celui de Giulay marcha sur Pegau.

La perte de l'armée française, dans les journées des 16 au 19, monte à vingt mille morts, trente mille prisonniers, y compris environ vingt-trois mille malades ou blessés non transportables, qui restèrent dans les hôpitaux de Leipzig, où un grand nombre périrent, et cent cinquante bouches à feu presque toutes restées à Leipzig. Le maréchal prince Poniatowsky, les généraux Vial, Rochambeau et Dumoutier, perdi-

(a) Des feuilles allemandes du temps et quelques rapports ennemis, ont voulu insinuer, que l'ordre de faire sauter le pont fut expressément donné après le passage de Napoléon. Cette calomnie, au milieu de tant d'autres qu'on a vomies contre l'armée française, ne mérite d'autre réponse que le plus profond mépris. Si un ordre aussi atroce avait été donné, est-il un officier français, un soldat même qui l'ait exécuté?

rent la vie. Le prince de la Moskowa, le duc de Raguse et les généraux Souham, Compans, Latour-Maubourg et Friedrichs furent blessés. Les généraux de division Lauriston, Reynier, Delmas, Roznietzki, Krazinski, le comte de Hochberg et le prince Emile de Hesse Darmstadt; les généraux de brigade Valory, Bertrand, Dorsenne, d'Etzko, Coulomy, Bronikowsky, Sliwowicz, Malakowsky, Rautenstrauch et Stockhorn furent faits prisonniers, presque tous blessés. Le roi de Saxe fut également compté, par les coalisés, au nombre des prisonniers, abandonné ainsi par ses troupes qui se trouvaient servir contre lui.

La perte des coalisés, dans ces quatre sanglantes journées, ne fut pas moindre de quatre-vingt mille hommes hors de combat. Parmi les morts, furent le général autrichien Giffing et les généraux russes Schewitz, Newerowsky, Reven, Lindorfs, Hume, Manteufel et Kudaszew; parmi les blessés, furent les généraux autrichiens Hardeyg, Nostitz, Mohr, Radetzky et Spleny, les généraux russes Rajewsky, Duka, Kriszanowsky, Karatajew et Lewachow, et le général prussien, prince de Hesse Hombourg.

Nous avons détaillé les motifs qui avaient déterminé l'empereur Napoléon à marcher sur Düben en quittant Dresde. Les projets qu'il avait alors justifient la bataille du 16 qu'il ne put se dispenser de livrer, afin d'écarter l'armée autrichienne de Leipzig et gagner du temps pour passer le défilé qu'il avait à traverser. Nous ne pouvons cependant pas nous dispenser d'observer qu'un projet aussi hardi, dont la réussite tenait à une circonstance politique douteuse, n'aurait pas suffi pour justifier un général en chef, responsable envers tout autre, qu'envers lui-même; car on ne peut se dissimuler que, dès le 16, l'armée française se trouvait déjà dans une position bien critique devant Leipzig. Le 1er et le 14e corps étaient perdus pour l'armée, et celle-ci était obligée de livrer une bataille, dont elle se serait dispensée deux jours, ou seulement un jour plus tôt. Mais il est impossible de justifier la bataille du 18. Dès que celle de Wachau n'avait pas produit de résultat décisif, il était inutile d'en espérer, lorsque l'armée ennemie se trouverait renforcée de près de cent cinquante mille hommes. Il fallait, dès le 16 au soir, faire déblayer la plaine de Lutzen par le 4e corps qui avait entièrement culbuté Giulay: ou le 5e corps, ou une partie

de la garde pouvaient appuyer ce mouvement. Dans la nuit, auraient dû filer les bagages, les parcs, les réserves, en un mot, tout ce qui pouvait causer de l'encombrement et une partie de la cavalerie. Alors l'armée aurait pu suivre, sans embarras, dans la matinée du 17, et cinquante mille hommes suffisaient, jusqu'au soir, pour contenir l'armée autrichienne, tandis que Blücher aurait été tenu en échec par les troupes mêmes qui couvraient le passage, c'est-à-dire le 6[e] corps, et un peu plus tard le 7[e]. Si jamais la gloire de nos armées n'a brillé d'un plus bel éclat qu'à Leipzig, jamais aussi leur valeur n'avait été mise à une aussi cruelle épreuve.

Pl. XI. Dans la nuit du 19 au 20, les divisions de la jeune garde qui étaient aux ordres du duc de Reggio, rejoignirent l'armée, qui arriva le 20, à Weissenfels. L'empereur Napoléon fit jeter des ponts sur la Saale, afin de prendre la direction de Freybourg; la grande route de Naumburg se trouvait barrée par le corps de Giulay, qui occupait Naumburg et le défilé de Koesen. Le même jour, le général Wassilczikow passa l'Elster, à Skeuditz, avec la cavalerie du corps de Sacken, et eut près de Mark Ranstedt un engagement avec notre arrière-garde, à laquelle il fit quelques centaines de prisonniers, en grande partie de ceux qui avaient passé l'Elster sur divers points en se sauvant de Leipzig. Le corps de York arriva de Halle à Mucheln, et ceux de Langeron et Sacken, de Skeuditz à Lutzen.

Le 21, l'armée française arriva à Freybourg. Le général York, s'étant porté sur le même point, attaqua notre arrière-garde, qui fut vivement pressée au passage de l'Unstruth et perdit quelques canons. Le 4[e] corps avait été dirigé sur Koesen, près de Naumburg, pour protéger la retraite. Le général Bertrand y fit attaquer le général Giulay qui en fut chassé. Tous les efforts de l'ennemi, pour reprendre ces hauteurs, furent repoussés par la seule division Guilleminot. Dans la nuit, le général Bertrand se replia sur l'armée, qui avait pris position en avant d'Eckardsberg.

Pl. XI. Le 22, le quartier impérial français fut à Ollendorf. Ayant appris que Weimar était occupé par des Cosaques, Napoléon y fit marcher le général Lefebvre Desnouettes avec les six escadrons de chasseurs de la garde. Mais ce général y ayant trouvé le corps de Cosaques de Platow avec quelques régimens de dragons autrichiens, fut obligé de se

replier sur l'armée. Le même jonr Blücher passa l'Unstruth, entre Laucha et Freybourg, et prit position près de Bibra.

Le 23, l'armée française vint à Erfurt, où elle séjourna le lendemain, tant pour réorganiser les corps qui avaient souffert tous plus ou moins, que pour les approvisionner en munitions, en vivres et en habillemens. Le reste des troupes allemandes avait déserté depuis Leipzig. L'empereur Napoléon avait, dès le 23 au soir, fait occuper Gotha, où des partis ennemis avaient paru la veille. Blücher vint le 23 à Sommerda et le 24 à Tenstaedt. Le 20, la grande armée coalisée s'était avancée de Leipzig sur deux colonnes. Les corps de Wittgenstein, et de Rajewsky avec les gardes russo-prussiennes, prirent la route de Naumburg; l'armée autrichienne passa par Pegau, Zeitz et Jena. Le corps de Klenau avait été renvoyé sur Dresde. Le 23, les deux colonnes de la grande armée coalisée dépassèrent Weimar et vinrent camper entre Nohra et Ulla. L'armée du prince de Suède et celle de Beningsen, avaient été dirigées par Merseburg, Querfurt et Artern sur Cassel.

Le 25, l'armée française quitta Erfurt et s'étendit de Gotha à Eisenach; Blücher vint le même jour à Langensalza. Le 26, la tête de l'armée française arriva vers Hünefeld; le 27, le quartier impérial était à Fulda et le 28, à Schlüchtern. Le général Blücher porta, le 26, Pl. XII.
son armée sur Gotha et Eisenach. Notre arrière-garde eut à soutenir près de la première ville un combat qui lui coûta près de deux mille hommes. Pendant ce temps, le corps de York s'était emparé d'Eisenach, ce qui obligea le général Bertrand à prendre une route latérale pour se rendre à Vach. L'armée coalisée s'avançait lentement, et après la sortie de la forêt de Thuringe, il n'y eut plus de combat d'arrière-garde. Mais les Cosaques de Platow, d'Orlow Denisow, de Czerniszeff et de Jlowaiski, cotoyèrent continuellement les colonnes, et souvent les précédèrent. Partout où ces troupes purent pénétrer en force, elles détruisaient les petits magasins isolés qui étaient préparés sur la route. Les traîneurs et tous les malades et les blessés hors d'état de défense qui précédaient la colonne, furent enlevés, ou égorgés quand on ne pouvait pas les emmener. Aussi l'armée eut-elle à souffrir la disette dans sa marche. A Schlüchtern, l'empereur Napoléon apprit que l'armée austro-bavaroise lui barrait le chemin.

Pl. XII. Le 26, la grande armée coalisée quitta les environs de Weimar. Wittgenstein et Kleist se portèrent sur Erfurt, où le dernier resta pour en faire le siége. L'armée autrichienne et les réserves russo-prussiennes se portèrent le 26 à Kranichfeld, le 27 à Arnstadt et le 28 à Suhla, l'avant-garde occupant Smalkalden.

Dès que la Bavière eut accédé à la coalition contre la France, l'armée autrichienne du prince de Reuss se réunit à l'armée bavaroise, et toutes deux passèrent sous les ordres du général de Wrède. Voici le tableau de la force et de l'organisation de cette nouvelle armée combinée qui s'avançait contre la France.

		Batail.	Escad.	Infanterie	Cavaler.
	AUTRICHIENS.				
Divisions. FRESNELLE.	Régiment de Jordis	2		11,000	
	— archiduc Rodolphe	2			
	— 1er de Szekler	4			
	Bataillons de chasseurs	3			
BACH.	Bataillons de grenadiers	7		7,000	
	BAVAROIS.				
Divisions. RECHBERG.	1er, 2e, 3e et 10e de ligne	5		9,000	
	Bataillons combinés	3			
	Garde nationale mobile	2			
BECKERS.	4e et 6e de ligne	2		9,000	
	Bataillons combinés	3			
	Garde nationale mobile	5			
DE LA MOTTE.	5e, 7e, 8e, 9e et 11e de ligne	6		9,000	
	Garde nationale mobile	4			
	CAVALERIE RÉUNIE.				
	AUTRICHIENS.				
Feld Maréchal Lieutenant SPLENY.	Cuirassiers du prince Maurice de Lichtenstein		28		5,600
	Dragons de Knesewich				
	Hulans de Schwartzenberg				
	Hussards, archiduc Joseph				
	— de Szekler				
	BAVAROIS.				
	1er, 2e, 3e, 4e, 5e, 6e e7e de chevau-légers		28		4,200
	Total	48	56	45,000	9,800

Le 15 octobre, l'armée austro-bavaroise se mit en mouvement des bords de l'Inn, se rendant à grandes marches sur les derrières de l'armée française. Le 17, elle était à Landshut; le 18, à Neubourg; le 19, à Donauwerth; le 20, à Nordlingen; le 21, à Dunkelsbuhl; le 22, à Anspach; le 23, à Uffenheim; le 24, elle était devant Wurtzbourg. Le général de Wrède résolut de s'emparer de cette place, où se trouvait une garnison de mille ou douze cents hommes sous les ordres du général Tarreau; on ne peut guère concevoir quel pouvait être le but de cette entreprise. La faible garnison de Wurtzbourg n'était pas en état de causer des inquiétudes pour les communications de l'armée austro-bavaroise, lorsqu'elle se serait portée plus en avant; un seul bataillon suffisait pour la masquer, et l'empêcher de sortir. Ce ne pouvait pas être non plus pour empêcher l'armée française de s'y rendre de Erfurt, car le général Tarreau étant resté maître de la citadelle, la place aurait toujours été obligée d'ouvrir ses portes à la première division qui se serait présentée. Quoi qu'il en soit, la ville fut sommée, et sur un premier refus, canonnée avec dix-huit bouches à feu. Une seconde sommation n'ayant pas produit plus d'effet, le général de Wrede fit mettre en batterie, le 24 à minuit, quatre-vingts bouches à feu qui bombardèrent la ville pendant une heure. Elle fut sommée une troisième fois et toujours sans effet. Alors le général de Wrède fit, le 25, ses préparatifs pour une attaque de vive force, et le général Tarreau, hors d'état de résister à un assaut, consentit à céder la ville, et se retira dans la citadelle le 26 après midi. Il est fâcheux que le général Tarreau, en remplissant son devoir, se soit vu maltraiter de propos que n'avoue pas la bonne guerre et que ne justifie pas l'impatience de se rendre maître d'une place PL. XII.

Le 27, l'armée austro-bavaroise se porta sur Aschaffenbourg, où quelques troupes étaient déjà arrivées la veille. La division de la Motte occupa la ville (1), et la brigade légère de Wiereck prit position à Dettingen (2). Trois bataillons restèrent à Wurztbourg pour le blocus de la citadelle. Le 28, la brigade légère de Wiereck fut dirigée sur Hanau; la division de la Motte partit d'Aschaffenbourg, à midi, pour se rendre sur le même point. Le premier régiment de chevau-légers bavarois était arrivé dès huit heures du matin à Hanau, où il surprit le général italien Santa-Andrea qui y était isolément avec quelques PL. IX. N°. 1.

Pl. IX. N° 1. soldats. Vers midi, les premières colonnes de la tête de l'armée française, qui précédaient la marche d'un ou deux jours pour déblayer les routes, arrivèrent devant Hanau. La ville fut attaquée de front et en flanc par le pont de la Kintzig, et le régiment bavarois en fut chassé; peu après, le restant de la brigade légère de Wiereck arriva, reprit Hanau, où il n'était resté que des postes de flanqueurs, et prit position en avant sur la route de Gelnhausen (3). Vers trois heures après midi, une brigade d'infanterie française, avec quelques canons et de l'artillerie, déboucha par cette route. Après un combat assez vif, où la cavalerie bavaroise eut beaucoup à souffrir du feu des tirailleurs et de l'artillerie, elle fut obligée d'évacuer la ville et de se replier vers Auenheim (4) pour attendre la division de la Motte. L'avant-garde de cette division arriva vers huit heures du soir, et prit possession de la ville de Hanau; à dix heures, la division entière étant arrivée, la brigade Deroy reçut l'ordre d'occuper le faubourg au delà de la Kintzig, où elle prit quelques centaines de militaires isolés qui précédaient le gros de l'armée française.

Le 29, la division bavaroise de Rechberg fut dirigée d'Aschaffenbourg par Seeligenstadt et Offenbach sur Francfort, où elle arriva le lendemain, et occupa cette ville et le faubourg de Sachsenhausen (5). La brigade autrichienne de Volkmann se porta sur Gelnhausen et prit position à Alten Hasslau (6). Le gros de l'armée austro-bavaroise marcha sur Hanau et prit position dedans et derrière cette ville (7) vers midi. Les corps de Czerniszeff et d'Orlow Denisow, et les partisans autrichiens de Mensdorf y arrivèrent peu après. Cependant la division de la Motte avait reçu l'ordre de se porter en avant sur la route de Gelnhausen. En débouchant de Hanau, elle se rencontra avec une colonne française d'environ deux mille cinq cents hommes, formée d'une partie des débris des corps qui avaient le plus souffert le 19, et qui marchait en avant de l'avant-garde. Le combat s'engagea avec la brigade Deroy, et la colonne française fut forcée de se replier sur Gelnhausen, ayant perdu deux canons. La division de la Motte s'arrêta à Langenselbold (8). Des partis de cavalerie avaient été jetés de Hanau vers Francfort, et poussèrent jusqu'à Bischofsheim (9). Les détachemens français, qui étaient entre Francfort et Hanau, se replièrent à Bergen (10).

L'armée française, partie de Schlüchtern, rencontra, dans la matinée, la brigade de Volkmann qui avait occupé Gelnhausen (11). L'ennemi fut aisément culbuté sur Hailer, et le pont ayant été rétabli, nos colonnes continuèrent leur mouvement et arrivèrent, vers trois heures après midi, devant Langenselbold (12), en présence de la division bavaroise qui y était postée. Le combat s'engagea sur-le-champ, et après un engagement assez court, les Bavarois furent rejetés en arrière et forcés de se replier sur Rückingen (13). L'armée française s'arrêta à Langenselbold. Le même soir, l'armée austro-bavaroise occupa les positions suivantes : les divisions Beckers et Bach prirent position devant Hanau (3); la division Fresnelle resta derrière la ville (7); la brigade de Volkmann, repliée de Hailer, rejoignit dans la nuit. Le 30, à huit heures du matin, le duc de Tarente reçut l'ordre d'attaquer les hauteurs de Rückingen, défendues par six bataillons bavarois. Le général Charpentier fut porté en avant avec trois mille tirailleurs; il était soutenu par la division Friant de la vieille garde, par la cavalerie de Sebastiani et celle de la vieille garde. Les Bavarois furent culbutés et obligés de se replier sur leur armée. Celle-ci était rangée en bataille devant Hanau, ayant la Kintzig à dos, dans l'ordre suivant. A l'extrême droite, se trouvait la division bavaroise de Beckers (1), appuyée à la Kintzig et occupant la ferme de Neuhof, dont l'approche était défendue par une batterie (2). Suivait le régiment autrichien de Szekler (3), de la division Fresnelle. A gauche de celle-ci, et s'appuyant à la route de Gelnhausen, était la division bavaroise de la Motte (4), qui était appuyée par deux bataillons qu'elle avait détachés pour couvrir le pont du moulin dit *Herrnmuhle* (5), et par deux batteries (6) placées sur une hauteur entre le moulin et Neuhof. Au delà de la route de Gelnhausen, s'étendait la cavalerie austro-bavaroise (7) couverte par soixante bouches à feu (8). Les régimens autrichiens de Jordis et archiduc Rodolphe, de la division Fresnelle, avaient été placés en crochet à l'extrême gauche (9). Ce crochet était prolongé par le régiment de Hulans autrichiens de Schwartzenberg (10). Les Cosaques de Czerniszeff et d'Orlow Denisow étaient en arrière de la gauche, à cheval de la route de Friedberg (11). Quelques troupes de la division Beckers et de la cavalerie avaient été placées au delà de la Kintzig (12), pour flanquer l'aile droite. Un bataillon autrichien, de

Pl. IX. N° 1.

Pl. IX. N° 2.



Pl. IX. N° 2. la division Fresnelle, gardait le pont de Lamboi (13) qui était défendu par une batterie (14). La division Bach occupait Hanau, ayant un bataillon à la droite de cette ville (15), où avaient également été postés quelques escadrons (16), et un autre bataillon au faubourg de la Kintzig (17). Des détachemens d'infanterie et de cavalerie avaient été placés à Wilhelmsbad (18), et sur la route de Francfort (19). L'armée austro-bavaroise, affaiblie par le départ de la division Rechberg et par le détachement de Wurtzbourg, n'avait tout au plus que quarante-cinq mille combattans.

L'armée française continuait sa marche dans la forêt de Lamboi, flanquée sur sa droite par la division de cavalerie de la garde du général Lefebvre Desnouettes et le corps de cavalerie du général Milhaud, qui se dirigèrent par Brückobel et Issingheim. Une partie des Cosaques de Czerniszeff et d'Orlow Denisow, et les partisans autrichiens, qui se trouvaient de ce côté, en furent chassés et obligés de se replier sur l'armée ennemie. Vers midi, les tirailleurs du général Charpentier arrivèrent à la lisière du bois, et essayèrent de déboucher par la chaussée; mais l'artillerie ennemie les en empêcha, et le combat s'engagea vivement entre les tirailleurs des deux armées. Alors l'empereur Napoléon voulant gagner du temps, pour réunir ses forces et faire avancer son artillerie, poussa contre l'aile droite ennemie une brigade de deux mille tirailleurs du 2ᵉ corps, sous les ordres du général Dubreton. Les cinq mille tirailleurs français s'étendirent dans le bois, devant la ligne ennemie (20), et le combat se soutint ainsi jusqu'à trois heures après midi.

Alors, l'artillerie étant arrivée, Napoléon ordonna une charge vigoureuse contre l'aile gauche ennemie. Deux bataillons de la vieille garde, sous les ordres du général Curial, furent destinés à cette attaque, que suivait le général Drouot avec cinquante bouches à feu, et le général Nansouty avec la cavalerie de la vieille garde et le corps de Sébastiani. Le général Curial culbuta les tirailleurs ennemis et s'empara du débouché des bois (21). A la faveur de ce mouvement, le général Drouot déboucha à son tour, et plaça successivement ses cinquante pièces en batterie (22). Notre artillerie incommoda tellement celle de l'ennemi, que bientôt le feu en devint mal assuré, et peu après, le manque de munitions la fit taire. Le général de Wrède, en marchant sur Hanau,

avait négligé la précaution de se faire joindre, à Aschaffenbourg, par des dépôts de munitions, tirés des places les plus voisines des frontières ; ses réserves n'avaient pu suivre les marches de l'armée. Couverte par l'artillerie du général Drouot, la cavalerie du général Nansouty se déploya sur la droite (23). Quelques bataillons (24) furent opposés à l'infanterie autrichienne, qui formait l'extrême gauche de l'ennemi. Le général Nansouty fit alors charger la cavalerie austro-bavaroise par les grenadiers à cheval et les dragons de la garde, et par la division de cuirassiers de Saint-Germain (25). Cette charge fut poussée à fond, et l'aile gauche ennemie complètement renversée. Les escadrons autrichiens et bavarois cherchèrent à se rallier derrière les Cosaques de Czerniszeff; mais la mitraille qui les écrasait et plusieurs charges répétées des cuirassiers et des dragons de la garde, les rompirent complètement. L'aile gauche de l'ennemi fut mise dans une entière déroute, et se hâta de regagner le pont de la Kintzig, sur la route de Hanau à Francfort. Les régimens autrichiens de Jordis et archiduc Rodolphe (9) et les Hulans de Schwartzenberg (10), coupés du reste de l'armée, souffrirent beaucoup.

Le général de Wrède, se voyant à l'instant d'être pris en flanc par la cavalerie française et par les colonnes d'infanterie qui allaient déboucher des bois, sentit l'impossibilité de se maintenir dans sa position ; mais il n'était pas aisé de sortir en bon ordre du défilé où il s'était engagé. Les troupes françaises, en suivant son mouvement, refoulaient son armée sur l'aile droite et pouvaient l'encombrer au pont de Lamboi, unique passage qui lui restât, et la renverser dans la Kintzig. Pour favoriser sa retraite et dégager le centre de son armée, le général de Wrède tenta un effort à son extrême droite. Cet effort fut arrêté par deux bataillons de la vieille garde, que le général Friant fit marcher sur la ferme de Neuhof. L'armée austro-bavaroise, contenue dans le défilé où elle se trouvait placée, repassa la Kintzig en hâte et en très-mauvais ordre. Elle se rallia près de la ferme de Lehrhof, sous la protection de la place de Hanau.

La perte de l'armée austro-bavaroise, dans cette journée, s'éleva à six mille hommes tués ou blessés et quatre mille prisonniers. La nôtre, y compris trois mille malades ou blessés, marchant isolément en avant

de l'avant-garde et qui furent enlevés du 28 au 30, s'élève à un peu plus de cinq mille hommes (*a*).

Pl. IX. N° 1. Pendant la nuit, l'armée française continua sa retraite par Wilhelmsbad, d'où elle se dirigea par Hochst sur Mayence. Le duc de Raguse, avec les 3e, 4e et 6e corps, fut laissé devant Hanau. Le duc de Trévise, avec deux divisions de la jeune garde et la cavalerie de Latour-Maubourg, resta toute la journée du 30 à Gelnhausen. Le général de Wrède avait fait prendre position à son armée derrière la route d'Aschaffenbourg, où elle était sur quatre lignes d'infanterie, couverte par une partie de la cavalerie (26). Le restant de la cavalerie était en crochet derrière la gauche (27), couverte du côté de Hanau par quelques escadrons (28). Le pont de Lamboi fut gardé (13); un poste de communication établi en avant de Lerhof (29); et la ville de Hanau resta occupée par une brigade autrichienne. Dans la nuit, la division Charrière du 3e corps, tenta un coup de main sur Hanau, par le pont du moulin (5), mais elle fut repoussée.

Le 31, à deux heures du matin, le duc de Raguse, qui avait reçu l'ordre de prendre Hanau et de contenir le général de Wrède, fit jeter, dans cette place, des obus qui y mirent le feu. A huit heures, les Autrichiens évacuèrent la ville et le duc de Raguse la fit occuper de suite, pour appuyer son mouvement. Peu après, une partie des troupes du duc de Raguse, forcèrent le pont de Lamboi, et attaquèrent l'aile droite de l'armée austro-bavaroise. Les ennemis furent enfoncés et repoussés sur Anenheim et le Mein. Si ce mouvement eût été soutenu par le gros de l'armée française, il est certain que l'armée austro-bavaroise se serait trouvée dans une fâcheuse extrémité, et il est probable, que, coupée d'Aschaffenbourg et acculée au Mein, elle courait le risque d'être entièrement détruite. Mais l'attaque du duc de Raguse n'avait été qu'une démonstration, qui tendait à empêcher le général de Wrède de reprendre l'offensive et d'inquiéter le passage de l'arrière-garde. Content d'avoir rempli son but, le duc de Raguse cessa le com-

---

(*a*) La conformité qu'on trouvera entre cette relation et celle contenue dans l'ouvrage de l'officier russe déjà cité, doit servir de preuve à l'impartialité de l'une et de l'autre.

bat à une heure après midi et replia ses troupes au delà de la Kintzig. Pl. IX. No 2.
Alors il prit la route de Francfort avec les 3e et 6e corps, et le 4e resta seul devant Hanau. La division italienne fut placée, moitié dans la ville et moitié au faubourg; la division Guilleminot garda le pont de Lamboi, dont le tablier avait été brûlé; la division Morand resta en réserve.

S'apercevant de ce mouvement, le général de Wrède crut que l'armée française fuyait devant lui et il se précipita à sa poursuite. Il fit marcher la division bavaroise de Beckers, un régiment bavarois et un régiment autrichien sur le pont de Lamboi, pour y passer la Kintzig, afin de prendre Hanau à revers. Cette aile droite devait être suivie par la cavalerie qui avait ordre de se porter en grande hâte sur la route de Francfort. Le général de Wrède, voulut se réserver l'attaque de Hanau, et se mit à cet effet à la tête d'un bataillon de grenadiers et d'un bataillon de chasseurs autrichiens. La brigade italienne, qui était dans la ville, fut renversée et poussée vers le pont de la Kintzig, sur lequel le général de Wrède dirigea aussitôt sa colonne: le général de brigade Martel fut fait prisonnier. A cinquante pas environ du pont, le général de Wrède reçut une balle dans le bas ventre; l'artillerie de la division Morand, qui défendait le passage de la rivière, commençait alors à mitrailler en flanc la colonne ennemie. Ce double incident ayant causé du flottement dans les bataillons autrichiens, les Italiens reprirent l'offensive; l'ennemi fut à son tour culbuté et chassé de la ville. Pendant ce temps le pont de Lamboi avait été attaqué; une vive canonnade, qui s'engagea d'abord, fut à l'avantage des coalisés, qui employèrent trente bouches à feu, contre les douze de la division Guilleminot. Mais environ douze cents hommes, ayant été imprudemment lancés sur les longerons du pont brûlé, furent accueillis à coups de bayonnette et jetés dans la rivière; un grand nombre se noya et deux cents furent faits prisonniers (*a*). Le général Fresnelle qui avait

(*a*) On doit être très-étonné de lire, dans une brochure imprimée en 1818, pour la justification du général de Wrède, que le pont de la Kintzig et le pont de Lamboi furent forcés, et que la cavalerie austro-bavaroise passant sur le premier, poursuivit vivement le 4e corps sur la route de Francfort. Si cela eût été, il est évident que

30

Pl. IX. No 2. remplacé le général de Wrède, rendu plus prudent par ces échecs, attendit le lendemain pour déboucher par Hanau.

A sept heures du soir, le général Bertrand replia ses postes, et continua paisiblement sa marche sur Francfort. Le duc de Trévise, qui était parti, le 30 au soir, de Gelnhausen, ayant été trompé par un faux avis que l'ennemi occupait Hanau, se détourna à droite par Markoebel sur Hochstadt, où il arriva le soir sans avoir été inquiété.

La division Rechberg qui était arrivée à Francfort le 30, vers midi, avait occupé la ville, et poussé vers Hochst et Roedelheim des partis, qui furent arrêtés à la Nidda par l'avant-garde des troupes françaises de Mayence. Le 31, au matin, à l'approche de l'avant-garde française, cette division se retira prudemment dans le faubourg de Sachsenhausen et détruisit le pont. C'était le parti le plus sage que le général de Rechberg pouvait prendre, car sa division isolée se trouvait déjà assez compromise. Il s'engagea, dans la journée, une fusillade assez vive d'une rive à l'autre; une batterie fut établie pour canonner Sachsenhausen et le pont. Vers le soir, un coup de main qui fut tenté sur le pont, afin d'écarter tout-à-fait la division Rechberg, échoua. Le 31, au soir, la garde, le 11e et le 2e corps étaient à Francfort; la cavalerie de Sebastiani sur la Nidda; le duc de Trévise à Hochstadt; les 3e et 6e corps arrivaient à Francfort; et le 4e corps se mit en marche de Hanau.

On ne peut que répéter les reproches que l'auteur russe de la présente campagne fait au général de Wrède. La conduite de ce dernier est en effet moins excusable que celle de l'amiral Tchitchagow à la Bere-

---

la division Guilleminot et le corps du duc de Trévise se seraient trouvés entièrement coupés. Mais il n'en fut rien. Le 4e corps resta en possession de Hanau, et l'armée austro-bavaroise ne passa la Kintzig que le premier novembre. Il est des circonstances où la politique, bien ou mal entendue, peut vouloir qu'on déguise pendant quelque temps des faits récents; mais après un laps de cinq années, il n'est plus possible de cacher la vérité. En cherchant surtout à éclaircir ou à justifier une erreur reprochée à un général en chef, tâche déjà bien difficile pour un jeune officier inexpérimenté, on devrait se souvenir qu'en altérant les faits, bien loin de servir la cause qu'on embrasse, on ne fait que lui nuire davantage. Ceci est dit également pour le récit de la bataille de Hanau, tout-à-fait altéré dans cette brochure.

zina. Ce dernier était au moins couvert par une rivière marécageuse et difficile, que l'armée française était obligée de passer. Cet obstacle inévitable pouvait beaucoup servir à son projet. Il est toujours très-imprudent de se mettre, même à forces égales, sur l'unique ligne de retraite de son ennemi ; à plus forte raison lorsqu'on est moins fort de moitié. Mais en admettant même que le général de Wrède ait reçu l'ordre formel de chercher à arrêter l'armée française dans sa retraite, la position qu'il avait prise n'était aucunement propre à faciliter l'exécution de cet ordre. Il avait placé l'aile droite et le centre de son armée dans un défilé, entre le bois et la Kintzig qu'elle avait à dos; sa gauche, tout-à-fait en l'air, étant battue, ce qui devenait inévitable, il ne lui restait de passage que le pont de Lamboi à son extrême droite et qu'il ne pouvait atteindre qu'en défilant devant le front de l'armée française. C'est déjà une grande faute que de se mettre dans le cas d'être forcé à combattre dans une position semblable; nous l'avons vu à la bataille de la Katzbach. Mais c'en est une bien plus grande, de la choisir soi-même. Il est inconcevable que l'empereur Napoléon n'ait pas voulu profiter complétement de l'avantage immense qu'on lui avait donné. En portant un ou deux corps d'armée sur la ferme de Neuhof, au lieu d'y faire marcher deux bataillons, il ne restait à l'armée austro-bavaroise d'autre alternative, que de mettre bas les armes, ou d'être renversée dans la rivière. Il est bon de faire un pont d'or à l'ennemi vaincu, mais ici la précaution était poussée trop loin; il n'y avait aucun risque à courir et Napoléon avait assez de temps. Ce ne fut pas une moindre faute de la part du général de Wrède, que celle d'avoir détaché la division Rechberg à Francfort. S'il réussissait à Hanau, ce détachement était inutile; s'il ne réussissait pas, la division se trouvait compromise. Il ne pouvait pas tomber sous le sens que l'empereur Napoléon, qui cherchait à mettre promptement le Rhin entre lui et l'armée coalisée, afin de réorganiser et de compléter la sienne, voulût de Francfort, faire une marche latérale sur Manheim, par la droite du Rhin; s'il avait eu l'intention de se rendre dans ce dernier endroit, il lui était bien plus facile de faire son mouvement de Mayence, couvert par le fleuve. En un mot, le général de Wrède, pour remplir sa mission n'avait que deux choses à faire : ou laisser passer l'armée, et en débouchant de Hanau, couper le corps du duc de Trévise,

Pl. IX N° 1. ou passer la Kintzig avec toute son armée et se placer tout-à-fait de front à l'armée française dans une bonne position. Celle de Bergen pouvait lui être favorable, en faisant défendre le défilé de Rumpenheim, que des batteries à la rive droite du Mein flanquaient en plein à mitraille. Alors, ou il aurait pu, au prix d'un grand sacrifice d'hommes, il est vrai, retarder l'armée française assez pour donner au prince de Schwartzenberg le temps de la joindre, ou la forcer de gagner la Lahn et Coblentz.

Le 2 novembre, l'arrière-garde française évacua Francfort, et se porta sur la Nidda. Le même jour l'armée française repassa le Rhin, excepté le 4e corps sous les ordres du général Bertrand, qui resta à Hocheim avec les divisions Morand et Guilleminot. Le duc de Tarente se rendit à Cologne; le duc de Bellune à Strasbourg; le duc de Raguse resta à Mayence; le duc de Valmy se rendit à Metz où se réunirent les réserves. L'empereur Napoléon arriva à Paris le 9 novembre.

L'armée austro-bavaroise ayant débouché de Hanau le 1er novembre, passa le Mein, le 4, à Francfort et se dirigea sur Manheim. L'armée de Silésie avait continué son mouvement à droite, et le 3 novembre, Blücher avait son quartier général à Giessen. La grande armée
Pl. XII. coalisée s'était partagée, à Smalkalden, en deux colonnes. Celle de droite, composée de l'armée autrichienne, prit la route de Fulda, Schlüchtern et Hanau; le 4, elle entra à Francfort et son avant-garde passa la Nidda. La colonne de gauche composée des corps de Barcklay et des réserves russo-prussiennes, passa par Meiningen, Melrichstadt, Münnerstadt, Schweinfurt, Hombourg et Aschaffenbourg, où elle arriva le 4. Le lendemain, l'empereur de Russie, à la tête de vingt mille chevaux, fit son entrée à Francfort. Ce jour-là, l'armée autrichienne se porta sur la Nidda et le prince de Schwartzenberg porta son quartier général à Hochst.

Le 9, le prince de Schwartzenberg fit attaquer Hocheim. Le corps de Giulay marcha de front sur le bourg, qui avait été couvert par cinq redoutes à moitié ébauchées; la division Aloys de Lichtenstein tourna la position du 4e corps, sur la droite, par Massenheim; la division Bubna servait de liaison aux deux colonnes. Hocheim était défendu par la division Guilleminot; la division Morand était en réserve.

Le corps de Giulay emporta Hocheim, et la division Morand ayant été attaquée en même temps par sa gauche, le général Guilleminot fut obligé de se replier sur Cassel, laissant deux pièces démontées et trois cents hommes dans Hocheim, qui, étant coupés, furent pris.

Après cette affaire, les Souverains coalisés résolurent de suspendre les opérations militaires sur le Haut-Rhin, afin d'achever leurs préparatifs militaires et politiques pour l'invasion de la France, qu'ils avaient dès long-temps résolue. Le restant des princes de la confédération du Rhin, s'était réuni à la coalition, qui promettait alors de grands avantages; on négociait également avec les Suisses, qui, bientôt après, ouvrirent le passage sur leur territoire. Les armées coalisées prirent des cantonnemens le long du Rhin; celle de Blücher s'étendit de Coblentz jusqu'au Mein; la grande armée de Bohême occupa l'espace entre le Mein et le Necker; celle du général Fresnelle était au delà de cette rivière.

Nous avons laissé le prince royal de Suède en marche sur Cassel avec l'armée du Nord et celle de Beningsen. Cette dernière fut dirigée vers Magdebourg, tant pour bloquer cette place, que pour être à portée de soutenir le général Klenau, si le maréchal Saint-Cyr faisait un mouvement pour sortir de Dresde. Le 27 octobre, le quartier général du prince de Suède était à Mühlhausen, et le 28, Cassel fut occupé par le corps du général Saint-Priest. Le général Rigault, qui y était resté avec quelques bataillons français, se retira sur Dusseldorf, où il repassa le Rhin le 10 novembre. L'avant-garde de Wintzingerode occupa Dusseldorf le 12, et les coalisés prirent possession du grand duché de Berg. De Cassel, le corps de Saint-Priest se dirigea sur Coblentz par Marbourg, et l'armée du Nord, à laquelle fut jointe l'avant-garde de l'armée de Beningsen, sous les ordres du général Strogonow, se dirigea par Goettingen, Eimbek et Elze sur Hanover, où le prince de Suède arriva le 6 novembre. Wintzingerode étendit son corps dans l'Oldenbourg et l'Ostfrise. Le corps de Bülow avait été dirigé, par Minden, sur la Hollande, où l'on avait préparé l'insurrection; le 5 novembre, il était à Munster.

Pl. XII.

Le prince d'Eckmühl était cependant resté en position près de Ratzebourg, en face du général Walmoden, sans que de part et d'autre on eût fait aucun mouvement, si ce n'est un coup de main du général

Pl. XII. Tettenborn sur Brême. Ce général passa l'Elbe au-dessus de Boitzenbourg avec son corps, dans la nuit du 8 au 9 octobre, et se porta à marches forcées sur Brême, où il arriva le 13. La garnison, quoique faible et surprise, fit une vigoureuse résistance, tant que vécut le brave colonel Thuilier qui la commandait. Mais ce colonel, ayant été tué le lendemain, son successeur, dans la crainte d'une insurrection populaire et de la mutinerie des Suisses, capitula le 15. La garnison, forte de onze cents hommes, obtint la faculté de se retirer au delà du Rhin. Les Suisses, officiers et soldats, passèrent dans les rangs des coalisés.

Le 13 novembre, le prince d'Eckmühl, ayant appris que l'armée du prince de Suède s'approchait, quitta la position de Ratzebourg et prit position derrière la Steckuitz. Le 20, le prince de Suède quitta Hanover et vint par Celle, Uelzen, et Lunebourg à Boitzenbourg, où il arriva le 24. Les corps de Woronzow et de Strogonow descendirent la rive gauche de l'Elbe. Le premier s'arrêta devant Harbourg, le second poussa jusqu'à Stade. Il fit tenter, sur cette place, un assaut qui fut repoussé avec perte; mais la garnison, qui n'était pas en état de résister à une seconde attaque, s'embarqua pendant la nuit pour Gluckstadt. Alors Strogonow revint devant Harbourg, et Woronzow rejoignit son armée. Le prince de Suède avait fait ses dispositions pour attaquer le prince d'Eckmühl le 2 décembre; mais ce dernier, ne se croyant pas assez fort pour résister, et craignant d'être coupé de Hambourg, se replia, dans la nuit du 1er au 2, derrière la Bille. Ce mouvement rétrograde isola les Danois, qui furent obligés de se jeter dans Lubeck et derrière la Trave. Alors le prince royal de Suède se porta sur Moelten et Ratzebourg, pendant qu'il faisait occuper Bergedorf par le général Woronzow. Le général Walmoden passa la Stecknitz le 4, et poussa jusqu'à Siebenbaumen; le général Vegesak vint de Schoenberg à Grunau, et ensuite à Krumesse. Le 5, Walmoden et Vegesak se portèrent sur Oldeslohe, tandis que les Suédois marchaient sur Lubeck. Les Danois évacuèrent cette ville par une convention et se replièrent à Segeberg. Le prince d'Eckmühl, séparé des Danois, et dont le corps ne montait pas à vingt-cinq mille hommes, rentra dans Hambourg, où il fut bloqué par Woronzow.

Le 6, le général Skjoldebrand, avec la cavalerie suédoise, se mit à

la poursuite des Danois, tandis que Walmoden, débouchant de Oldeslohe, cherchait à les couper de Rendsbourg. A Bornhof, le général Skjoldebrand attaqua l'arrière-garde danoise, et prit les trois bataillons qui la composaient, mais, n'ayant laissé qu'un seul escadron pour les garder, ils chargèrent leur escorte, reprirent leurs armes et la plus grande partie se sauva. Les Danois continuèrent leur retraite, qu'ils furent obligés de diriger sur Kiel, la route de Rendsbourg étant interceptée par Walmoden. Ce dernier, pour les tourner tout-à-fait, poussa son avant-garde à Ekerneforde, et prit poste avec son corps à Ostenrode, entre Rendsbourg et Kiel. Alors les Danois, tournant à gauche de Kiel, se rabatirent sur Walmoden, qui fut battu et perdit une pièce de canon; les Danois, après ce combat, se retirèrent à Rendsbourg. Le prince de Suède vint à Kiel, d'où il fit achever de cerner Rendsbourg; Tettenborn passa l'Eyder et prit Tonningen, Friedrichstadt et Husum. Le prince de Hesse, qui commandait les Danois, se voyant hors d'état de résister, conclut, le 15, une suspension d'armes de quinze jours, qui devait conduire à la paix.

Nous avons vu que le corps prussien de Bülow avait été dirigé par Munster sur la Hollande; le corps de Wintzingerode reçut la même destination. La Hollande était presque dégarnie de troupes; on n'y comptait pas plus de six mille hommes de troupes de ligne, y compris deux régimens allemands. Lorsque Bülow et Wintzingerode s'approchèrent, ces troupes reçurent l'ordre de se réunir à Utrecht, sous les ordres du général Molitor. La garnison d'Amsterdam, ayant quitté cette ville le 18 novembre, l'insurrection éclata; elle fut paisible, parce que tout avait été préparé par les agens des coalisés, et que les autorités se trouvèrent nommées. Le général Molitor, ayant laissé de faibles garnisons dans le Helder, Naarden, Gorcum, Bois-le-Duc et Berg-op-Zoom, se replia derrière la Meuse; les deux régimens allemands désertèrent à l'ennemi, avant de passer ce fleuve.

Dès le 12 novembre, l'avant-garde de Wintzingerode était entrée en Frise, où elle prit à Zwol, Campen et Groningen, quelques brigades de gendarmes. Le 24, un corps de trois cents Cosaques trouvant le pays entre l'Yssel et le Zuyderzée abandonné, entra à Amsterdam. Il fut suivi, le 1er décembre, par le corps de Benkendorf, qui s'embarqua à

Pl. XII. Harderwick. Les forts de Muyden et de Halfweg, qui avaient été abandonnés, furent de suite occupés et armés par l'ennemi.

Pendant que Wintzingerode occupait la Frise et la Hollande septentrionale, le corps de Bülow s'avançait sur l'Yssel. Le 23 novembre, la division d'Oppen s'empara de Doesburg et de Zutphen, où il fit une centaine de prisonniers. De Doesburg, le général d'Oppen marcha sur Arnheim, où se trouvaient environ trois mille hommes que le duc de Tarente y avait envoyés. Cette ville est à peu près ouverte, n'ayant qu'un mauvais rempart dont le fossé est comblé. Le général d'Oppen resta en présence jusqu'au 30. Ce jour-là, le général Bülow, ayant détaché la division Borstel pour le blocus de Wesel, arriva avec le restant de son corps. Arnheim fut attaqué par escalade, et la garnison ne pouvant résister à une attaque de ce genre, praticable sur tous les points de la place, se retira à Nimègue, ayant perdu deux cents prisonniers (*a*). D'Arnheim, Bülow vint à Utrecht, où il mit ses troupes en cantonnement.

Le 2 décembre, deux bataillons de la division Borstel surprirent les trois compagnies du 150e régiment qui étaient en garnison à Neuss; le colonel fut pris avec environ cinquante hommes et son aigle. Le 3, le général Beauvais y marcha avec environ cinq cents hommes d'infanterie et deux cents chevaux; soixante hussards prussiens, qui étaient de l'expédition et qui voulurent tenir, furent culbutés et sabrés, et l'infanterie se hâta de repasser le Rhin.

Le maréchal Saint-Cyr avait vu défiler devant Dresde l'armée de Benigsen et le corps autrichien de Colloredo, qui prirent la direction de Nossen. Après avoir fait suivre l'ennemi, par des partis de cavalerie, le 15 et le 16 octobre, jusqu'à Wilsdruff, et avoir fait reconnaître les positions qu'occupait le corps de Tolstoy, fort de vingt mille hommes, qui était resté devant la ville, il se décida à l'attaquer. Le 17, le maréchal Saint-Cyr fit sortir quatre des six divisions qu'il avait, et se porta sur Raknitz, où l'ennemi élevait des redoutes. Deux

---

(*a*) Les bulletins prussiens ont tué pour la seconde fois à cette affaire, le général Charpentier. Ils l'ont tué de nouveau en 1814, quoiqu'il se porte bien. C'est une singulière obstination.

divisions attaquèrent l'ennemi de front, soutenues par la brigade de cavalerie du général Gerard, tandis que les deux autres le tournaient par Plauen. Les redoutes, que le général Tolstoy avait fait ébaucher devant Raknitz, furent enlevées d'emblée, et les Russes renversés sur Dohna, ayant perdu douze cents prisonniers, dix canons, une vingtaine de caissons et un équipage de ponts. Tolstoy, ayant été joint à Dohna par quelques bataillons qui venaient encore de la Bohême, se retira sur Berg Giesbuhel, où il se réunit au corps de Chasteler, qui s'avança de Toeplitz. Le maréchal St.-Cyr à l'approche de ces deux corps, se vit forcé de faire rapprocher ses troupes de Dresde. Après la bataille de Leipzig, le prince de Schwartzenberg renvoya devant Dresde le corps de Klenau qui y arriva le 26 octobre. L'ennemi occupa les deux rives de l'Elbe, et le maréchal St.-Cyr fut obligé de renfermer ses troupes dans l'enceinte des ouvrages qui couvraient les faubourgs. Le blocus de Dresde ne pouvait pas durer long-temps. L'épuisement où la présence prolongée d'aussi fortes armées avait plongé le pays environnant, avait ôté tout moyen d'approvisionner convenablement l'armée du maréchal St.-Cyr et les habitans de Dresde. La disette ne tarda pas à se faire sentir, elle ne pouvait qu'augmenter dans une progression effrayante, et entraîner, avec la ruine de l'armée, celle de la capitale d'un souverain allié et malheureux, et que tous les sentimens d'honneur et d'humanité commandaient de lui conserver. Le 5 novembre, le maréchal St.-Cyr forma le projet de forcer la ligne de blocus à la rive droite de l'Elbe, de se diriger sur Torgau et de réunir à lui la garnison de cette place et celle de Wittenberg; avec ces deux renforts, le maréchal St.-Cyr aurait avisé, selon les circonstances, au parti ultérieur qu'il avait à prendre. Le 1er corps, appuyé par deux divisions du 14e, déboucha par la route de Grossenhayn : mais soit que ce projet ait été dévoilé à l'ennemi, soit qu'il en eût conçu de lui-même le soupçon, la division du prince de Wied Runkel, qui était de ce côté, se trouva renforcée par une partie des corps de Klenau et de Tolstoy. Après un combat très-vif, qui coûta environ quinze cents hommes de part et d'autre, le maréchal St.-Cyr acquit la certitude que la tête de sa colonne ne pouvait pas déboucher. Le 7, il fut permis au gouvernement de Dresde d'envoyer une députation au général Klenau, et le maréchal St.-Cyr proposa lui-même

31

une capitulation. Le 11, elle fut conclue, à peu près sur les mêmes bases que celle du maréchal Wurmser à Mantoue; la garnison devait poser les armes et se rendre en France, sous la condition de ne pas servir avant l'échange. Les troupes qui étaient dans Dresde s'élevaient à environ vingt-cinq mille combattans des 1er et 14e corps, et huit mille malades ou blessés, dans les hôpitaux et les différens dépôts.

L'armée du maréchal St.-Cyr défila de Dresde en six colonnes, du 12 au 17 novembre, et continua sa route vers la France. Lorsque la tête des colonnes françaises fut arrivée à Altenburg, le général Chastéler signifia au maréchal St.-Cyr que le prince de Schwartzenberg avait refusé de ratifier la capitulation. On proposa au maréchal de le ramener dans Dresde et de rendre les armes à ses troupes, s'il ne voulait pas être conduit prisonnier dans les états Autrichiens. Cette proposition était de trop mauvaise foi pour être acceptée; le maréchal St.-Cyr se rendit. L'histoire qui doit montrer aux yeux de la postérité la vérité nue, et qui ne peut se laisser influencer par les sophismes dont la politique se sert pour colorer le manque de foi, qualifiera cet acte des coalisés, de violation manifeste du droit de la guerre et des gens; la postérité confirmera ce jugement. Une convention militaire quelconque, a toujours été sacrée chez tous les peuples policés; si celui qui l'a conclue a manqué à ses devoirs, lui seul est coupable et doit être puni, mais l'acte accepté loyalement par son adversaire ne peut être annulé sans manquer à la bonne foi et par conséquent à l'honneur. Le général Klenau fut mis en jugement; mais cet acte dérisoire n'eut et ne pouvait avoir aucune suite. Le général Klenau avait paralysé l'armée française qui lui était opposée, en épargnant du sang inutilement répandu; il avait sauvé des horreurs d'un siége et d'un assaut une ville où résidait la famille du roi de Saxe et la sœur même de son souverain (a). Le blâme qu'on a voulu verser sur lui, n'empêchera pas les contemporains et la postérité de rendre justice à l'humanité et à la loyauté qui l'ont engagé à accorder et maintenir une capitulation, qui aurait été rejetée en d'autres termes.

Les opinions se sont partagées sur la conduite du maréchal Saint-

---

(a) Le prince Antoine, frère du roi, avait épousé une archiduchesse d'Autriche.

Cyr à Dresde, et quelques-uns lui ont reproché de n'avoir pas percé le blocus, pour se retirer, soit à Hambourg, soit en Franconie. Un jugement définitif, sur cette accusation, ne peut porter que sur une base qui nous est inconnue, celle des ordres qu'avait reçus le maréchal Saint-Cyr, en restant à Dresde, ou qui lui ont été transmis après la bataille de Leipzig. Nous devons donc nous borner à récapituler les faits. L'époque à laquelle le maréchal Saint-Cyr aurait le plus facilement pu quitter Dresde, est celle du 17 octobre. Après avoir battu le général Tolstoy, si tout avait été prêt pour l'évacuation de la ville de Dresde, il pouvait, en se dirigeant par Freyberg et Chemnitz, arriver à Altenburg le 19, et par Iena à Erfurt le 22, ou le 23 au plus tard. Mais les rapports du maréchal Saint-Cyr nous prouvent que, même le 18, il n'avait pas reçu l'ordre de quitter le poste qui lui avait été confié. Plus tard, il est possible qu'en sacrifiant tous les équipages et en se portant tout à coup en masse sur un des corps du blocus, soit à la rive droite, soit à la rive gauche de l'Elbe, il aurait réussi à passer. Peut-être aurait-il, avec un corps dégagé d'embarras, pu gagner ou Magdebourg, ou Torgau, ou Wurtzbourg. Mais il n'était pas possible d'arriver au Rhin, où se trouvaient déjà toutes les armées coalisées. D'ailleurs, nous le répétons, le maréchal Saint-Cyr a-t-il été le maître de prendre, lorsqu'il en était encore temps, le parti qu'il jugerait convenable? Nous ne pouvons répondre à cette question qu'en disant qu'il est probable que non.

La place de Stettin, bloquée depuis le mois de février, capitula le 5 décembre, et la garnison se rendit prisonnière de guerre. Elle était forte de sept mille quatre cents hommes, y compris les malades, sous les ordres du général Dufresse; quatorze cents Hollandais prirent parti dans les armées coalisées. Le 22 décembre, la forteresse de Zamosz, bloquée dès les premiers jours de janvier, fut également obligée de capituler; le général Hauke se rendit prisonnier avec sa garnison. Le général Daendels, qui commandait à Modlin, subit le même sort le 25 décembre.

Après la bataille de Leipzig, le général saxon de Ryssel, avec les troupes saxonnes qui avaient passé à l'ennemi, fut chargé du blocus de Torgau. Le 23 octobre, il fut relevé par le corps de Tauentzien.

Le 1er novembre, l'investissement de Torgau fut achevé et la garnison renfermée dans la place ; la tranchée fut ouverte le 22 seulement. Le 28, un armistice fut conclu pour une capitulation ; mais le général Dutaillis, qui avait remplacé le général de Narbonne, mort des suites d'une chute de cheval, ayant insisté sur une évacuation pure et simple, les hostilités recommencèrent le 6 décembre. Enfin, les forts avancés ayant été enlevés et le corps de la place entamé, le général Dutaillis se vit forcé de capituler le 26 décembre; et de se rendre prisonnier avec sa garnison, forte de près de dix mille hommes, y compris les malades. Les Prussiens ne prirent possession de la place que le 10 janvier.

Nous avons vu (page 20) que, dès le 13 janvier, le duc de Tarente, ayant repassé la Vistule, avait remis le 10e corps sous les ordres du général Rapp. Ce dernier fit aussi rapprocher, de la place de Dantzig, la division Franceschi (33e). Le 18, toutes les troupes rentrèrent dans
Pl. XII. la ville et les forts, une brigade resta à St.-Albrecht, et une chaîne de postes fut établie à une lieue autour des ouvrages. Le même jour, une brigade fut envoyée au-devant de deux bataillons qui arrivèrent de Spandau, pour renforcer la division Heudelet. Le 25, le chef des Cosaques, Platow, adressa une lettre au magistrat de Dantzig et une proclamation aux habitans, pour les engager à prendre les armes contre la garnison. (*Pièces justificatives*, N° XXIV.) Ce moyen honteux, réprouvé chez tous les peuples civilisés et tous les hommes d'honneur, n'excita que le mépris.

Le 5 février, l'ennemi parvint, soutenu par de l'infanterie, à s'emparer de Langefuhr et à en chasser le général Détrés, qui y était avec quatre bataillons. Le 6, le général Rapp fit marcher sur ce point le général Grandjean, avec la brigade Bachelu, et celle de cavalerie de Cavaignac, tandis que celle de Husson tournait par Pitzkendorf. L'ennemi fut chassé avec perte.

Le 5 mars, l'ennemi attaqua en forces, et à la fois, les postes de Langefuhr, de Stolzenberg, de Schidlitz et d'Ohra. Il fut repoussé avec perte de Langefuhr et contenu par quatre bataillons, que le général Rapp y amena. Mais du côté de Stolzenberg et d'Ohra, l'ennemi faisait des progrès et serrait les divisions Grandjean et Franceschi qui

s'y trouvaient; il débouchait même par Stolzenberg. Le général Détrés, qui s'y porta avec le 6e régiment napolitain, l'arrêta, et en même temps le général Rapp ayant fait prendre les Russes en flanc par la brigade Bachelu, qui déboucha par Schidlitz, ils furent enfoncés et renversés en arrière de Nenkau. Alors le général Rapp ayant laissé le colonel Kaminsky avec trois bataillons et quatre canons en face de Pitzkendorf, et le général Gault, avec trois bataillons et quatre canons devant Wonneberg, fit marcher le général Bachelu avec quatre bataillons, cent cinquante chevaux et une batterie légère, de flanc sur Ohra. Une charge vigoureuse culbuta le corps de huit mille Russes qui s'y trouvait et le renversa sur St.-Albrecht. L'ennemi laissa cinq cents prisonniers et un obusier, et perdit près de quinze cents hommes.

Le 24 mars, le général Rapp fit une sortie sur Matzkau et St.-Albrecht, dont il chassa l'ennemi et enleva le poste russe de la digue entre St.-Albrecht et la Mottlau. L'ennemi eut près de huit cents hommes hors de combat, et trois cent cinquante prisonniers.

Le 20 avril, le général Lewis, qui commandait le siége de Dantzig, fut remplacé par le duc Alexandre de Wurtemberg. Le 27, le général Rapp fit une sortie sur la Nehrung (presqu'île formée par l'embouchure de la Vistule.) L'ennemi, forcé à Heubude et Neufehr, fut chassé de la Nehrung avec perte de deux cent soixante prisonuiers. Le général Rapp resta maître de la presqu'île pendant quatre jours, qu'il employa à faire entrer dans la place des vivres et une grande quantité de bestiaux. Il replia ensuite ses troupes.

Le 9 juin, le général Rapp, ayant appris que l'armée ennemie avait été renforcée par des troupes russes venues de l'intérieur et par des levées faites dans la vieille Prusse, résolut de faire encore une sortie pour éloigner l'ennemi et fourager. Il déploya en conséquence ses troupes devant la place. La division Grandjean fut placée, avec cinq bouches à feu, entre Langefuhr et Schidlitz; la division Heudelet, couverte par trente-cinq bouches à feu, prit position devant Schellenberg et Alt Schottland; la division Franceschi fut placée au centre vers Dreylinden. La canonnade s'engagea vers midi. Les Russes tentèrent plusieurs attaques sans succès contre la division Heudelet; un mou-

vement qu'ils firent, vers quatre heures, sur la division Grandjean fut également repoussé. La division Heudelet gagna cependant du terrain vers Wonneberg, et à sept heures du soir l'ennemi retira ses masses et le combat cessa. Le lendemain l'armistice fut annoncé.

Après la rupture de l'armistice il n'y eut point de combat important jusqu'au 2 septembre, où l'ennemi, ayant réuni toutes ses forces, se rendit maître du village de Langefuhr. Enfin, l'armée ennemie ayant été portée à environ trente mille hommes, et l'artillerie de siége étant arrivée, le duc de Wurtemberg se décida à ouvrir la tranchée. Le 10 octobre, il forma son attaque principale sur le faubourg avancé, appelé Schottenhauser et les trois redoutes qui le couvraient, en même temps qu'une fausse attaque se dirigeait de Langefuhr sur la porte d'Oliva. Le feu commença vers le soir, par un bombardement violent. Le combat fut très-vif à Schottenhauser, mais enfin dans la nuit, l'ennemi, après avoir été culbuté plusieurs fois, parvint à s'y loger; sa perte fut d'environ mille hommes et la nôtre de trois cent cinquante. Dans la ville, le bombardement brûla vingt-huit maisons, un magasin et un hôpital. Les batteries que l'ennemi établit dans le faubourg dont il s'était rendu maître et sur les hauteurs voisines, continuèrent le bombardement. Dans la nuit du 2 novembre, les magasins de Dantzig, qui étaient malheureusement réunis dans une île au centre de la ville, furent incendiés; la plus grande partie des vivres de la garnison fut détruite.

Le 3 novembre, la première parallèle fut ouverte et le siége régulier commença. Enfin, le 30 novembre, les ouvrages extérieurs ayant été emportés l'un après l'autre, le général Rapp se vit forcé de capituler. Il obtint la libre rentrée en France de sa garnison, sous la condition de ne pas servir jusqu'à l'échange. Cette garnison était alors composée ainsi qu'il suit : huit mille cinq cents Français; trois mille trois cents Polonais ; deux mille Italiens ; huit cents Allemands et cent Saxons ; environ quinze mille hommes : il y avait près de dix mille hommes dans les hôpitaux. La capitulation fut violée de la même manière que celle de Dresde, et le général Rapp forcé de se rendre en Russie avec les troupes françaises.

A la fin de la campagne, il ne resta à la France, au delà du Rhin, que les places de Hambourg, Magdebourg, Wittenberg, Custrin, Glogau et les citadelles de Wurtzbourg et d'Erfurt. La ville d'Erfurt avait été bloquée, ainsi que nous l'avons vu, par le général Kleist. Le général Dalton qui y commandait, ne se trouvant pas en état de soutenir un siége, conclut, le 20 décembre, une convention d'après laquelle il se retira dans la citadelle de Pétersberg avec sa garnison; la ville fut rendue aux Prussiens le 6 janvier suivant.

PIÈCES JUSTIFICATIVES.

N° I. Page 28.

ÉDIT DU ROI DE PRUSSE.

Nous Frédéric Guillaume, par la grâce de Dieu, Roi de Prusse, etc.

Au milieu des fidèles sentimens de nos sujets, et du sublime dévouement universel pour la Patrie, afin de noter et punir les exemples particuliers, quoique bien rares, de mauvaises intentions, faiblesse et manque d'esprit public, et de les mettre hors d'état de nuire, et afin de donner à la grande majorité des hommes courageux et bien intentionnés les preuves que la patrie sait estimer et récompenser leurs efforts, avons cru devoir ordonner ce qui suit :

1°. Toutes cessions ou transports de propriétés foncières conven us entre père et fils, depuis notre édit du 9 de ce mois, sont de nulle valeur, si les pères sont bien portans et au-dessous de cinquante ans d'âge, et si les fils bien constitués ont moins de vingt-quatre ans.

2°. Tous ceux desquels il pourra être prouvé qu'ils se sont soustraits au service militaire sous un prétexte non valable, comme par exemple d'un âge trop jeune ou trop avancé, de mauvaise santé etc, doivent, s'ils sont déjà bourgeois et qu'ils exercent une profession, être privés du droit de bourgeoisie et de la patente ; et s'ils ne sont pas établis, privés pour la vie du droit de bourgeoisie; ils doivent être mis en tutèle, et s'ils achètent des biens fonds, les titres en doivent être passés au nom de leurs tuteurs et non sous le leur. Enfin, ils sont exclus de l'honneur de porter la cocarde nationale et ne pourront occuper aucun emploi soit communal, soit du gouvernement.

3°. La privation du droit de bourgeoisie, des emplois, s'ils en possèdent, et l'exclusion du droit de la cocarde nationale, frapperont les pères ou tuteurs qui auront sciemment mis obstacle à l'entrée au service militaire de leurs fils ou pupilles, ou leur auront refusé, s'ils sont volontaires, l'équipement proportionné à leurs moyens.

Les baillis, magistrats et autorités judiciaires seront responsables de la stricte exécution du présent.

Donné à Breslau, le 22 février 1813.

Signé, FRÉDÉRIC GUILLAUME.

Et plus bas,

HARDENBERG.

N° II. Page 39.

MANIFESTE DE LA PRUSSE.

Paris, 27 Mars 1813.

Monsieur le Duc,

Je viens de recevoir l'ordre du Roi, mon souverain, d'exposer ce qui suit à votre excellence.

Les propositions que j'ai eu l'honneur de lui soumettre antérieurement étaient de nature à mériter une réponse aussi prompte que décisive. Les progrès des armées russes dans le centre de la monarchie, et la retraite des armées françaises, ne permettent plus à la Prusse de prolonger l'état d'incertitude dans lequel elle se trouve. D'un côté, l'empereur de Russie, uni au roi par les liens d'une amitié personnelle offre à la Prusse, dans ce moment décisif, l'appui de sa puissance et les bienfaits de son amitié. De l'autre S. M. l'empereur des Français persiste à repousser un allié qui s'est sacrifié pour sa cause, et dédaigne même de s'expliquer sur les motifs de son silence.

Depuis long-temps la France avait violé, dans tous les points, les traités qui l'unissaient à la Prusse. Elle l'avait par-là même, libérée de ses engagemens. Non contente de lui avoir dicté à Tilsit une paix aussi dure qu'humiliante, elle ne lui a pas même permis de jouir des faibles avantages que ce traité semblait lui promettre.

Elle s'est servie d'odieux prétextes pour ébranler dans leurs fondemens la fortune de l'Etat et celle des particuliers. Depuis cette époque on traita la Prusse comme un pays conquis, et on fit peser sur elle un joug de fer. Les armées françaises y restèrent contre les termes du traité et y vécurent à discrétion pendant dix-huit mois; on lui imposa des contributions exorbitantes; on ruina son commerce, en la forçant d'adopter le système continental; on plaça des garnisons françaises dans les trois forteresses de l'Oder, et le pays fut obligé de pourvoir aux frais de leurs approvisionnemens; enfin, on disposa, par le traité de Bayonne, de la propriété des veuves et des orphelins, encore en contradiction manifeste avec les stipulations du traité de paix. Tout annonçait que l'on ne voulait plus garder aucune espèce de ménagemens avec un Etat malheureux et opprimé. Dans cet état de choses, la paix devenait un bienfait illusoire: le roi gémissait du poids énorme qui accablait ses sujets. Il se flattait de vaincre à force de condescendance et de sacrifices, une animosité dont il connaissait les effets, mais dont il ignorait le principe. Il s'abandonnait à l'espoir d'épargner à ses peuples de plus grands malheurs, en remplissant avec scrupule ses engagemens envers la France, et en évitant avec soin tout ce qui pourrait lui donner de l'ombrage. Par des efforts extraor-

dinaires et inouis, la Prusse était parvenue à acquitter les deux tiers de la contribution; elle se disposait à payer le reste, lorsque des nuages se formèrent entre la Russie et la France, et que les immenses préparatifs des deux puissances ne lui permirent plus de douter de la guerre qui allait embraser le Nord. Le roi, fidèle à son principe de sauver à tout prix l'existence nationale, jugeant de l'avenir par le passé, sentit qu'il devait tout craindre de la France. Il sacrifia ses affections, et conclut avec elle un traité d'alliance. A l'époque de la conclusion du traité, avant que la nouvelle pût en être portée à Berlin, les troupes françaises s'avancèrent dans la Poméranie et la Marche électorale. Le roi vit avec douleur qu'on ne voulait lui tenir aucun compte de ses intentions franches et loyales. On voulait obtenir par la force, ce qu'il paraissait impossible d'obtenir par des négociations. Les agens de la Prusse, effrayés par l'attitude menaçante de la France, avaient signé, à Paris, des conventions séparées qui renfermaient des conditions extrêmement onéreuses, et relatives à l'approvisionnement et au besoin de la grande armée. Le gouvernement français éclairé sur la modicité de nos ressources, prévoyait un refus; il se préparait à emporter le consentement du roi par l'appareil de la force: il se trompait. Sa majesté ratifia ces conventions, quoiqu'elle sentît la difficulté de les remplir; elle comptait sur le dévouement des Prussiens, et elle espérait qu'en établissant les bornes de nos sacrifices, elle préserverait ses peuples des réquisitions arbitraires et de leurs suites funestes. L'expérience n'a point justifié cette espérance. Tandis que la Prusse épuisait tous ses moyens pour verser dans les magasins, les denrées stipulées, les armées françaises vivaient à la charge des particuliers; on exigea à la fois et l'accomplissement du traité et la consommation journalière des troupes. On enleva de vive force la propriété sacrée des habitans, sans vouloir en tenir le moindre compte, et la Prusse perdit par ces actes de violence, au delà de soixante-dix mille chevaux et vingt mille voitures.

Cependant malgré toutes ces entraves, le roi, fidèle à son système, remplissait avec une foi religieuse tous les engagemens qu'il avait pris. Les fournitures se réalisaient avec succès; le contingent stipulé se portait en avant; enfin rien n'était oublié pour mettre en évidence toute la loyauté de notre conduite. La France ne répondit à ce dévouement que par des prétentions toujours nouvelles, et crut pouvoir se dispenser de remplir de son côté les stipulations du traité qui tombaient à sa charge. Elle refusa constamment de vérifier la comptabilité des fournitures, quoiqu'elle eût pris l'engagement formel d'arrêter les comptes chaque trimestre.

La convention militaire assurait à l'empereur, jusqu'à un nouvel arrangement avec la Prusse, la possession des forteresses de Glogau, de Stettin et de Custrin; mais l'approvisionnement de la première de

ces places, devait, à dater du jour de la signature de cette convention, se faire aux dépens de la France, et pour les autres, du jour où le roi aurait rempli ses nouveaux engagemens sur l'acquittement de la contribution. Le roi en acquiesçant à cet article, avait déjà donné à la France une grande preuve de sa condescendance, en renonçant aux stipulations de 1808, d'après lesquelles Glogau devait être remis à la Prusse dès que la moitié des contributions aurait été acquittée. Le nouveau traité ne fut pas mieux observé par la France que celui qui l'avait précédé. L'approvisionnement de Glogau et celui des autres forteresses, malgré les représentations les plus pressantes, motivées par la convention et l'acquittement des contributions déjà réalisées au mois de mai de l'année dernière, est resté à la charge de la Prusse jusqu'à ce jour. La convention ne stipulait rien sur les forteresses de Pillau et de Spandau; elles devaient en conséquence rester occupées par les troupes prussiennes; les troupes françaises y entrèrent néanmoins par une espèce de surprise militaire et s'y maintinrent. Pendant qu'on augmentait à l'indéfini le poids des dépenses de la Prusse, pendant qu'elle prouvait, qu'après avoir acquitté sa contribution, ses avances montaient déjà à des sommes énormes, on persistait à lui refuser toute espèce de secours; on répondait à toutes ses réclamations par un silence méprisant; et demandant sans cesse de nouveaux sacrifices, on semblait ne compter pour rien les efforts inconcevables d'une nation accablée.

A la fin de l'année précédente, les avances de la Prusse montaient à 94 millions de francs. Les comptes étaient en règle autant qu'ils pouvaient l'être, vu le refus constant des autorités françaises de les vérifier d'après le traité. S. M. n'avait cessé de faire représenter par ses agens qu'il devenait urgent de faire justice à ses réclamations; que ses États épuisés ne pouvaient plus suffire à l'entretien des armées françaises. Le roi se bornait à demander, pour le moment, un à-compte sur ses avances, et déclarait avec franchise ne pouvoir répondre des événemens dans le cas d'un refus. Ce langage, aussi juste que clair, ces réclamations fondées sur les titres les plus sacrés, sont restées sans réponse et n'ont produit que des assurances vagues et des promesses éloignées. Il y a plus; comme si ce n'était pas assez de violer les traités les plus positifs, de nouveaux procédés sont venus éclairer la Prusse sur les intentions de l'empereur et sur ce qu'elle peut en attendre. Le roi voyant une partie de ses provinces envahies, et l'autre menacée, sans pouvoir compter sur les secours des armées françaises, devait renforcer la sienne, et les moyens ordinaires étant longs et insuffisans, S. M. a adressé un appel aux jeunes Prussiens qui voudraient se ranger sous ses drapeaux. Cet appel a réveillé dans tous les cœurs le vif désir de servir la patrie. Un grand nombre de volontaires se préparaient à quitter Berlin pour se rendre à Breslau, lorsqu'il a plu au

vice-roi d'Italie d'interdire tout recrutement et le départ des volontaires dans les provinces occupées par les troupes françaises. Cette défense s'est faite dans les termes les plus péremptoires et sans en prévenir le roi. Une atteinte aussi directe portée aux droits de la souveraineté a excité dans l'âme de S. M. et de ses fidèles sujets une juste indignation.

Dans le même temps, et tandis que les places de l'Oder auraient dû être approvisionnées depuis long-temps aux frais de la France, après que l'empereur avait formellement déclaré, dans une audience accordée au prince de Hatzfeldt, qu'il avait interdit aux autorités françaises toute espèce de réquisition dans les états du roi, les gouverneurs de ces forteresses reçurent l'ordre de prendre de vive force, dans un rayon de dix lieues, tout ce qui était nécessaire à leur défense et à leur approvisionnement. Cet ordre arbitraire et injuste, dont non plus, on n'a pas pris la peine d'avertir le roi, a été exécuté dans toute son étendue, au mépris du titre sacré des propriétés et avec des détails de violence qu'il serait difficile de dépeindre. Malgré toutes les raisons qu'il avait de rompre avec la France, le roi voulait encore essayer la voie des négociations. Il avertit l'empereur Napoléon qu'il enverrait un homme de confiance à l'empereur de Russie, afin de l'engager à reconnaître la neutralité de la partie de la Silésie que la France avait reconnue. C'était le seul moyen qui restait au roi abandonné, au moins pour le moment, par la France, pour avoir un asile sûr et ne pas se trouver dans la cruelle nécessité de quitter ses Etats. L'empereur se prononça hautement contre cette démarche et ne daigna pas même s'expliquer sur les propositions qui accompagnèrent cette ouverture.

Dans un pareil état de choses, le parti du roi ne pouvait rester long-temps douteux. Il avait tout sacrifié depuis des années à la conservation de son existence politique; aujourd'hui la France compromet elle-même cette existence et ne fait rien pour la protéger. La Russie peut agraver ses malheurs, et offre généreusement de la défendre. Le roi ne saurait balancer. Fidèle à ses principes et à ses devoirs, il joint ses armes à celles de l'empereur Alexandre, changeant de système, sans changer de but. Il espère, en rompant avec la France et en s'attachant à la Russie, obtenir, par une paix honorable, ou par la force des armes, l'unique objet de ses vœux, l'indépendance de ses peuples, les bienfaits qui en dérivent, et l'héritage de ses pères dont on lui avait ravi la moitié. Le roi adhérera de tout son pouvoir à toutes les propositions conformes à l'intérêt commun des souverains de l'Europe. Il désire vivement qu'elles puissent amener un état de choses où les traités ne soient plus de simples trèves, où la puissance devienne la garantie de la justice, et où chacun, rentrant dans ses droits naturels, ne soit plus tourmenté dans tous les points de son existence, par l'abus de la force.

Voilà, Monsieur le Duc, ce que je suis chargé de porter à la connaissance de V. E. Veuillez en rendre compte à S. M. l'empereur. L'Europe a vu avec étonnement la patience et la longue résignation d'une nation qui s'était distinguée dans les fastes de l'histoire par son courage brillant et sa noble persévérance.

Guidés aujourd'hui par les motifs les plus sacrés, il n'est personne au milieu de nous qui ne soit décidé de sacrifier toute espèce de considération aux grands intérêts du trône, de la patrie et de l'indépendance de l'Europe; personne qui ne se félicite de périr pour ce noble but, et en défendant ses foyers.

J'ai ordre de me rendre incessamment auprès du roi mon auguste maître, avec le prince de Hatzfeldt, le conseiller intime d'Etat de Beguelin et les personnes attachées à ces différentes missions. J'ai l'honneur de prier V. E. de vouloir bien me faire tenir les passe-ports nécessaires à cet effet.

Je m'empresse de lui renouveler, en même temps, l'assurance de ma haute considération,

Signé, Krusemarck.

N° III. Page 43.

LETTRE DU ROI DE PRUSSE A SON MINISTRE A PARIS.

14 mai 1811.

La manière dont l'empereur a bien voulu accueillir, suivant votre dépêche du 16 avril, les explications provisoires dans lesquelles j'ai chargé mon chancelier d'Etat d'entrer, avec M. de Saint-Marsan, pour le cas d'une rupture entre la France et la Russie, m'a offert un témoignage précieux des dispositions amicales et bienveillantes de ce monarque à mon égard : vivement touché de celles-ci, je n'en ai pas été moins charmé de me convaincre par sa réponse, dont le duc de Bassano a été rendu l'organe, que les appréhensions d'une guerre entre la France et la Russie, toutes généralement répandues qu'elles étaient, sont destituées de fondement, et je ne puis que former les vœux les plus sincères pour la durée non interrompue des rapports de bonne harmonie encore subsistans entre ces puissances. Me jugeant même intéressé de très-près à travailler au maintien d'aussi heureuses relations, à proportion des moyens que semblait m'en fournir l'amitié personnelle qui règne entre moi et l'empereur de Russie, j'ai constamment tenu, à Pétersbourg, le langage de la modération et de la conciliation. Souvent déjà j'y ai conseillé une accession plus illimitée au

système continental; et ce même conseil, je le renouvelle encore dans une lettre autographe que je viens d'adresser à l'empereur Alexandre, et dont je m'empresse de vous communiquer ci-joint copie, pour la porter, par l'entremise de M. le duc de Bassano, à la connaissance de S. M. l'empereur des Français.

Quel que soit l'effet de cette lettre et le parti auquel la cour de Russie se décide, je n'ai pas besoin de le connaître pour arrêter le mien. Invariablement attaché au système de la France, je me flatte d'avoir fait mes preuves à cet égard. S'il était possible qu'il fût resté encore quelques doutes à l'empereur Napoléon sur mon intention sérieuse de concourir en tout au grand but qu'il se propose, il m'eût suffi, sans contredit, pour les faire évanouir, des ordres rigoureux, par lesquels je viens de renouveler la prohibition absolue de tout commerce et de toute communication avec l'Angleterre, et des mesures énergiques que j'ai spontanément prises pour la défense de mes côtes contre les tentatives éventuelles de l'ennemi commun; mesures dont l'exécution dispendieuse exige l'emploi des deux tiers de mon armée. Après avoir ainsi satifait sur ce point à tous les désirs de l'empereur, même avant de les connaître, et me voyant d'ailleurs rassuré par une déclaration officielle sur la crainte de l'explosion prochaine d'une guerre entre la France et la Russie, je me sentirais peut-être embarrassé de donner, dans le moment présent, plus de suite aux premières ouvertures confidentielles faites ici au comte de Saint-Marsan, s'il ne m'importait pas de préciser davantage mes idées sur les moyens de resserrer à jamais, et abstraction faite des conjonctures politiques actuelles, les liens d'amitié et d'union qui, à ma grande satisfaction, existent déjà entre la France et moi.

Je profite donc avec plaisir de l'interpellation de S. M. l'empereur des Français pour lui proposer, à cette fin et pour tous les cas, une alliance offensive et défensive, en vertu de laquelle, dans toutes les guerres qui ne seraient pas étrangères aux intérêts de ma monarchie et où la France se trouverait engagée, soit en Allemagne, soit sur les confins de la Prusse, celle-ci mettrait à la disposition de la France un corps de troupes auxiliaires proportionné à ses facultés, et de la force duquel on conviendrait encore plus particulièrement. De son côté, S. M. I. garantirait l'indépendance et l'intégrité de l'état actuel des possessions prussiennes, et m'assurerait sa puissante assistance et les secours nécessaires, toutes les fois que je me verrais dans le cas de les réclamer. Elle ferait de plus, par sa haute intervention, entrer dans cette alliance les membres de la confédération du Rhin et le duché de Varsovie.

Les troupes auxiliaires prussiennes n'agiraient que réunies dans un seul corps, conduit par un officier supérieur de leur nation et dépendant de ses ordres spéciaux. Ce corps serait employé de préférence à

la défense de la Prusse et de ses frontières ; mais il concourrait à l'exécution du plan général d'opération, et sous ce rapport, il serait, ou sous les ordres immédiats de S. M. l'empereur et roi, ou sous ceux du commandant en chef que S. M. I. préposerait à l'armée entière.

Le cas d'une guerre échéant, on conviendrait de ce qui concerne la marche et le passage des troupes, d'après le besoin et les circonstances du moment; mais en attendant, les troupes françaises qui entreraient dans mes Etats ou les traverseraient, n'y pourraient marcher que par les routes militaires stipulées et conformément aux conventions subsistantes.

L'épuisement des ressources de la Prusse me mettant dans l'impossibilité de suffire aux frais que me causeraient mes nouveaux engagemens, à moins qu'il ne plût à l'empereur de me faciliter les moyens de les remplir, et ces engagemens ne pouvant d'ailleurs être regardés comme solides qu'en tant qu'ils seront fondés sur une confiance entière et mutuelle, à laquelle je crois avoir acquis tous les droits, par ma constante déférence pour S. M. I., par mon invariable attachement à son système politique, et surtout par l'offre de mon alliance, qui, faite dans les conjonctures présentes, ne saurait plus laisser subsister aucun des motifs d'ombrage qui ont dicté quelques-uns des articles de la convention du 8 septembre 1808, je compte ne point me livrer à un vain espoir en me flattant :

1°. Que S. M. I. aura égard à la juste réclamation de la restitution de Glogau, dont, aux termes des traités, l'évacuation doit avoir lieu, maintenant que la première moitié de la contribution se trouve complétement acquittée. Ce n'est pas faute de confiance que je fais cette demande dans l'instant même où des liaisons plus étroites vont unir, j'espère, plus particulièrement mes intérêts à ceux de l'empereur. Elle est motivée par les frais énormes que m'occasionne l'entretien et l'approvisionnement des forteresses sur l'Oder et des garnisons étrangères qui les occupent. Cette charge est tellement au-dessus des forces de la Prusse, elle est si incompatible avec la dépense qui résultera de ses nouveaux engagemens, que S. M. I. ne saurait me donner une preuve plus signalée de ses dispositions bienveillantes et de sa confiance, qu'en trouvant moyen de soulager ma monarchie de ce fardeau.

2°. Que, pour le cas où le corps auxiliaire dût être mis sur pied, l'empereur voudra bien m'accorder une remise proportionnée, de la contribution et sa cessation entière, dès que la guerre éclatera en effet, la Prusse étant absolument hors d'état d'en faire les frais et de payer en même temps une contribution aussi onéreuse.

3°. Enfin, que S. M. I. n'insistera plus sur l'article de la convention du 8 septembre 1808, qui empêche l'augmentation de l'armée prussienne, augmentation évidemment indispensable à mesure du besoin

que j'aurai de plus de troupes pour le but convenu et pour la défense de mes Etats.

Quant aux avantages que la Prusse, en cas de succès auxquels elle aurait contribué par l'emploi de ses forces et de ses ressources, pourrait se promettre, soit en fait d'acquisition territoriale, soit en indemnités d'un autre genre, je m'en remets avec confiance à la justice et à l'amitié de mon auguste allié. Mais il est un autre point dont j'aurais à cœur de convenir d'avance avec lui. La situation géographique de la Prusse étant telle, qu'une partie de son territoire doit nécessairement être exposé, sinon à devenir le théâtre de la guerre, du moins à en éprouver tous les embarras; je désirerais assurer à ma famille un asile où elle fût à l'abri des inconvéniens qui en résulteraient. Je me flatte donc que l'empereur voudra bien, non-seulement consentir lui-même, mais aussi s'employer partout où il sera besoin, à ce qu'une partie de la Silésie avoisinante aux Etats autrichiens, soit déclarée neutre pour cet effet, afin qu'en cas de nécessité, je puisse, avec les miens, y fixer mon séjour pendant la durée de la guerre.

Telles sont en résumé les propositions que l'invitation de S. M. I. m'engage à lui faire, ensuite des explications préalables qui ont eu lieu ici envers son ministre, de la part de mon chancelier d'Etat et de mon ministre des affaires étrangères. Un précis en a été communiqué au comte de Saint-Marsan, ce qui n'empêche pas que de votre côté, vous ne les preniez pour texte d'un entretien confidentiel que vous aurez à demander à M. le duc de Bassano, auquel je vous laisse le maître de faire lecture de la présente dépêche. J'espère qu'informée par lui de son contenu, S. M. I. ne verra, dans la franchise avec laquelle je m'explique sur ce que je souhaite, ou plutôt sur ce que me dictent ma position et mes besoins, qu'une preuve incontestable de ma confiance sans bornes et de mon ardent désir d'établir mes liaisons avec S. M. I. sur des bases sûres et durables. Il ne me reste qu'à souhaiter que, leur accordant sa haute approbation, elle daigne autoriser son ministre à ma cour à les admettre dans la négociation ici ouverte, que les miens s'appliqueront dès lors à poursuivre et à terminer promptement avec lui.

A Berlin, le 14 mai 1811.

Signé, FREDERIC GUILLAUME.

Et plus bas,

HARDENBERG, GOLTZ.

Au major général de KRUSEMARCK, à Paris.

N° IV. Page 43.

TRAITÉ D'ALLIANCE

DU 24 FÉVRIER 1812, ENTRE S. M. L'EMPEREUR ET ROI ET S. M. LE ROI DE PRUSSE.

Sa majesté l'empereur des Français, roi d'Italie, etc., et S. M. le roi de Prusse, voulant resserer plus étroitement les liens qui les unissent, ont nommé pour leurs plénipotentiaires, S. M. l'empereur des Français, M. Hugues-Bernard comte Maret, duc de Bassano, etc.; et S. M. le roi de Prusse, M. Frédéric-Guillaume-Louis, baron de Krusemarck, etc.

Lesquels, après s'être communiqué leurs pleins pouvoirs, sont convenus des articles suivans :

Art. Ier. Il y aura alliance défensive entre S. M. l'empereur des Français, roi d'Italie, etc., et S. M. le roi de Prusse, leurs héritiers et successeurs, contre toutes puissances de l'Europe avec lesquelles l'une et l'autre des parties contractantes sont ou viendraient à entrer en état de guerre.

II. Les deux hautes parties contractantes se garantissent réciproquement l'intégrité de leur territoire actuel.

III. Le cas d'alliance survenant et chaque fois qu'il surviendra, les dispositions à prendre en conséquence par lesdites parties contractantes seront réglées par une convention spéciale.

IV. Toutefois que l'Angleterre attentera aux droits du commerce, soit par la déclaration en état de blocus des côtes de l'une ou de l'autre des parties contractantes, soit par toute autre disposition contraire au droit maritime consacré par le traité d'Utrecht, tous les ports et les côtes desdites puissances seront également interdits aux bâtimens des nations neutres qui laisseraient violer l'indépendance de leur pavillon.

V. Le présent traité sera ratifié et les ratifications seront échangées à Berlin dans l'espace de dix jours, ou plutôt si faire se peut.

Fait et signé à Paris, le 24 février 1812.

Signé, H. B., Duc de Bassano.

Le baron de Krusemarck.

Ratifié à Berlin, le 4 mars 1812.

N° V. Page 47.

EXTRAIT D'UNE NOTE DE M. DE HARDENBERG, DU 16 FÉVRIER 1813.

Il est venu au roi l'idée que rien n'avancerait plus le grand œuvre qu'une trêve, d'après laquelle les armées russes et françaises se retireraient à certaine distance et établiraient des lignes de démarcation, en laissant un pays intermédiaire entre elles. S. M. I. serait-elle portée à entrer dans un arrangement pareil? Consentirait-elle à remettre la garde des forteresses de l'Oder, de Pillau et de la place de Dantzig (pour celle-ci, conjointement avec des troupes saxonnes, en conformité du traité de Tilsit) aux troupes du roi, et de retirer son armée derrière l'Elbe, moyennant que l'empereur Alexandre retirât toutes ses troupes derrière la Vistule? Le roi ordonne au général de Krusemarck et au prince de Hatzfeldt, de demander là-dessus les intentions de S. M. I. Il fait sonder également l'empereur Alexandre, comme sur une idée venant absolument de lui seul, et qui ne peut compromettre en rien les résolutions que S. M. l'empereur, votre souverain, M. le comte, pourrait prendre à cet égard. S. M. réglera, d'après celle-ci, ses démarches ultérieures.

Agréez, etc. Signé, HARDENBERG.

N° VI. Page 48.

RÉPONSE A LA NOTE DE M. LE BARON DE KRUSEMARCK.

Paris, le 1er avril 1813.

M. LE BARON,

J'AI mis sous les yeux de S. M. I. et R. la note que vous m'avez fait l'honneur de m'adresser le 27 mars.

Ce qu'elle contient de plus digne d'une sérieuse considération, se réduit à ceci.

La Prusse a sollicité et conclu une alliance avec la France en 1812, parce que les armées françaises étaient plus rapprochées des Etats prussiens que les armées russes.

La Prusse déclare en 1813 qu'elle viole ses traités, parce que les armées russes sont plus rapprochées de ses Etats que les armées françaises.

La postérité jugera si une pareille conduite est loyale, digne d'un grand prince et conforme à l'équité et à la saine politique. Toutefois

elle rendra justice à la persévérance de votre cabinet dans ses principes.

En 1792, la France agitée au dedans par une révolution, attaquée au dehors par un ennemi redoutable, semblait prête à succomber. La Prusse lui fit la guerre.

Trois ans après, et au moment où la France triomphait des coalisés, la Prusse abandonna ses alliés, elle passa du côté de la Convention avec la fortune, et le roi de Prusse fut le premier des souverains armés contre la France qui reconnut la République.

Quatre années à peine écoulées (en 1799), la France éprouva les vicissitudes de la guerre. Des batailles avaient été perdues en Suisse et en Italie; le duc d'York avait débarqué en Hollande, et la république était menacée au nord et au midi. La fortune avait changé; la Prusse changea comme elle.

Mais les Anglais furent chassés de la Hollande; les Russes furent battus à Zurich; la victoire revint sous nos drapeaux en Italie, et la Prusse redevint amie de la France.

En 1805, l'Autriche arma. Elle porta ses armées sur le Danube; elle envahit la Bavière, tandis que les troupes russes passaient le Niémen et s'avançaient sur la Vistule. La réunion de trois grandes puissances et leurs immenses préparatifs, ne semblaient présager à la France que des défaites. La Prusse ne put hésiter un instant; elle arma; elle signa le traité de Berlin, et les mânes de Frédéric II furent pris à témoin de la haine éternelle qu'elle vouait à la France.

Lorsque son ministre, envoyé auprès de S. M. pour dicter la loi, arriva en Moravie, les Russes venaient de perdre la bataille d'Austerlitz; ils devaient à la générosité des Français de pouvoir retourner dans leur patrie. La Prusse déchira aussitôt le traité de Berlin, conclu six semaines auparavant, abjura le célèbre serment de Postdam, trahit la Russie, comme elle avait trahi la France, et prit avec nous de nouveaux engagemens.

Mais de ces éternelles fluctuations de la politique, naquit dans l'opinion publique en Prusse une véritable anarchie; l'exaltation s'empara des esprits que le gouvernement prussien ne fut pas le maître de diriger. Ils l'entraînèrent, et en 1806, il déclara la guerre à la France, dans le moment où il avait le plus d'intérêt à se maintenir en bonne intelligence avec elle. La Prusse entièrement conquise, se vit, contre toute espérance, admise à signer à Tilsit une paix où elle recevait tout et ne donnait rien.

En 1809, la guerre d'Autriche éclata; la Prusse allait encore changer de système; mais les premiers événemens militaires ne laissant aucun doute sur les résultats définitifs de la campagne, la Prusse prit conseil de la prudence, et n'osa pas se déclarer.

33.

En 1811, les préparatifs de la Russie menaçant l'Europe d'une nouvelle guerre, la position géographique de la Prusse ne lui permettait pas de rester spectatrice indifférente des événemens qui se préparaient; vous fûtes chargé, M. le Baron, dès le mois de mars de la même année, de solliciter l'alliance de la France, et il est inutile que je retrace à votre mémoire ce qui se passa à cette époque. Il est inutile que je vous rappelle et vos instances réitérées, et vos vives sollicitudes.

S. M. se souvenant du passé, hésita d'abord sur le parti qu'elle avait à prendre. Mais elle pensa que le roi de Prusse, éclairé par l'expérience, était enfin désabusé de la politique versatile de votre cabinet. Elle lui savait gré des démarches qu'il avait faites à Pétersbourg pour prévenir la rupture. Il répugnait d'ailleurs à sa justice et à son cœur de déclarer la guerre par des considérations de convenance politique. Elle se livra à ses sentimens personnels pour votre souverain, et elle consentit à s'allier avec lui.

Tant que les chances de la guerre nous furent favorables, votre cour se montra fidèle; mais à peine les rigueurs prématurées de l'hiver eurent ramené nos armées sur le Niémen, que la défection du général d'York réveilla des défiances trop légitimes; la conduite équivoque de votre cour dans une circonstance si grave, le départ du roi pour Breslau, la trahison du général Bülow, qui ouvrit à l'ennemi les passages du Bas-Oder, les ordonnances publiées, pour exciter aux armes une jeunesse turbulente et factieuse, la réunion à Breslau des hommes signalés comme les chefs des sectes perturbatrices et comme les principaux instigateurs de la guerre de 1806, les communications journalières établies entre votre cour et le quartier général de l'ennemi, ne permettaient plus dès long-temps, de douter des résolutions de votre cabinet, lorsque j'ai reçu, M. le Baron, votre note du 27 mars. Elle n'a donc causé aucune surprise.

La Prusse veut, dit-elle, recouvrer les héritages de ses ancêtres. Mais nous pourrions lui demander si, lorsqu'elle parle des pertes que sa fausse politique lui a fait éprouver, elle n'a point aussi des acquisitions à mettre dans la balance; si parmi ces acquisitions il n'en est pas qu'elle doive à sa politique infidèle? C'est ainsi qu'elle a dû la Silésie à l'abandon d'une armée française dans les murs de Prague, et toutes ses acquisitions en Allemagne, à la violation des lois et des intérêts du corps germanique.

La Prusse parle de son désir de parvenir à une paix établie sur des bases solides. Mais comment compter sur une paix solide, avec une puissance qui se croit justifiée lorsqu'elle rompt ses engagemens selon les caprices de la fortune?

S. M. préfère un ennemi déclaré, à un ami toujours prêt à l'abandonner.

Je ne porterai pas ces observations plus loin. Je me bornerai à demander ce qu'eût fait un homme d'État éclairé et ami de son pays, qui, se plaçant par la pensée au timon des affaires de la Prusse, depuis le jour où la révolution française éclata, aurait voulu se conduire d'après les principes d'une politique saine et morale.

Aurait-il engagé la Prusse en 1792 dans une guerre dont elle pouvait laisser les chances à des États plus puissans qu'elle...? S'il l'eût fait, aurait-il conseillé de poser les armes avant que la révolution fût finie?

Si cependant, il avait été conduit à reconnaître la république, n'aurait-il pas persisté dans son système, n'aurait-il pas cherché à en recueillir les avantages, à profiter des sentimens qu'aurait inspiré à la France un prince bravant pour elle les préjugés de son temps; il aurait établi l'influence de la Prusse, sur le Nord, par des alliances; la monarchie de Frédéric se serait affermie, et la Prusse aurait fondé son bonheur intérieur et sa considération au dehors sur une étroite union avec la France.

Il ne se serait pas laissé éblouir en 1799 par les succès passagers de nos ennemis.

Il aurait repoussé en 1805, et par politique et par dignité, l'alliance à laquelle l'Angleterre, la Russie et l'Autriche unies, avaient pris l'engagement réciproque de contraindre la Prusse.

Si cependant, entraîné par des circonstances imprévues, il avait prêté un serment sur la tombe de Frédéric, il ne l'aurait pas violé après la bataille d'Austerlitz; il aurait tiré, d'une fausse détermination, le parti seul honorable, en restant fidèle à des alliés maltraités par la fortune.

En 1812, s'il avait cru pouvoir oublier qu'à Tilsit la Russie avait fait en faveur de la Prusse tout ce que permettaient les circonstances, et s'il avait signé l'alliance avec la France, il y aurait été fidèle. Il aurait trouvé, dans des événemens inattendus, l'occasion de faire jouer un beau rôle à la Prusse, malgré sa faiblesse, et de manifester des sentimens non douteux, et dont il aurait pu, dans le temps, invoquer l'honorable souvenir. Cette résolution loyale eût concilié à la Prusse l'estime même de ses ennemis. Elle aurait servi, non leur haine, mais leurs véritables intérêts; car le général d'York n'aurait pas trahi, et les Russes n'auraient pas passé le Niémen; le général Bülow n'aurait pas trahi, et les Russes n'auraient pas passé l'Oder, et ne se seraient point exposés à la catastrophe qui les menace; enfin, la France sentant le besoin d'un intermédiaire entre elle et la Russie, l'aurait trouvé dans la Prusse fidèle, et aurait consenti à agrandir, pour l'intérêt de

son système, pour la paix et le repos du monde, qui en est l'unique but, une puissance dont la sincérité aurait été mise à l'épreuve.

Aujourd'hui, M. le Baron, que reste-t-il à la Prusse? Elle n'a rien fait pour l'Europe; elle n'a rien fait pour son ancien allié; elle ne fera rien pour la paix. Une puissance dont les traités ne sont que conditionnels, ne saurait être un intermédiaire utile; elle ne garantit rien; elle n'est qu'un sujet de discussions; elle n'est point une barrière.

Le doigt de la Providence est empreint dans les événemens de cet hiver; elle les a produits pour démasquer les faux amis et signaler les amis fidèles, et elle a donné à S. M. assez de puissance pour assurer le triomphe des uns et le châtiment des autres.

En terminant mes rapports avec vous, M. le Baron, je me félicite d'avoir à vous faire connaître la satisfaction de S. M. pour votre conduite, pendant le temps où vous avez résidé près d'elle. Elle vous plaint, et comme militaire et comme homme d'honneur, de vous être trouvé obligé de signer une pareille déclaration.

J'ai l'honneur de vous envoyer les passe-ports que vous m'avez demandés.

Agréez, je vous prie, M. le Baron, l'assurance de ma haute considération.

Signé, Le Duc de Bassano.

N° VII. Page 48.

PUBLICATION FAITE PAR ORDRE DU GOUVERNEMENT PRUSSIEN.

Berlin, le 19 janvier 1813.

Le lieutenant général d'York, commandant, sous les ordres du maréchal duc de Tarente, les troupes auxiliaires prussiennes, a fait le 30 décembre dernier, étant en retraite de la Courlande, une capitulation avec M. de Diebitsch, général major au service de S. M. l'empereur de Russie.

Dans son rapport adressé à S. M. le roi de Prusse, le lieutenant général d'York donne pour motifs de cette mesure le mauvais état des routes, l'intensité du froid, l'épuisement des forces de ses troupes, son dénûment de cavalerie, qui ensemble, avec une partie de son infanterie, se trouvait à l'avant-garde, sous les ordres du maréchal duc de Tarente, et éloignée de lui, d'une marche et demie, mais surtout la circonstance qu'il se voyait cerné par trois corps ennemis très-supérieurs à lui en force; il ajoute que par conséquent, il s'était vu dans la nécessité de saisir ce moyen pour sauver au roi le corps qu'il commandait. S. M. toujours fidèle à son alliance avec la France, ayant reçu, avec la plus grande indignation, une nouvelle aussi inat-

tendue, non-seulement elle a refusé sa ratification à la capitulation susdite, mais elle a en outre ordonné :

1°. Que le commandement du corps auxiliaire prussien, ci-devant confié au lieutenant général d'York, serait donné au général Kleist.

2°. Que le lieutenant général d'York serait tout de suite arrêté et traduit devant un conseil de guerre.

3°. Que le général Massembach, qui a reconnu et accepté la susdite capitulation, serait également suspendu de ses fonctions et mis en jugement. Enfin :

4°. Que conformément au texte du traité conclu avec la France, les troupes resteraient à la disposition seule et particulière de S. M. l'empereur Napoléon, ou de son lieutenant S. M. le roi de Naples.

M. de Natzmer, aide de camp de S. M. le Roi, porteur de ces ordres est déjà parti pour l'armée.

S. M. a été très-douloureusement affectée, en voyant devenu inactif, dans un moment aussi critique, un corps d'armée, qui précédemment, durant toute la campagne, avait donné tant de preuves de sa fidélité et de sa bravoure.

S. M. a envoyé le prince de Hatzfeldt à Paris, afin de donner à son auguste allié les renseignemens nécessaires sur un événement aussi inattendu que désagréable.

N° VII bis. Page 48.

ORDONNANCE QUI ACQUITTE LE GÉNÉRAL D'YORK.

ORDRE DU JOUR (du 22 mars, 1813).

La justification que nous a fait parvenir le général d'York, au sujet de la convention par lui conclue à Tauroggen avec M. Diebitsch, général major au service de S. M. l'empereur de Russie, ayant mis au jour la parfaite innocence du susdit général d'York et la commission établie pour examiner cette affaire et composée de MM. de Dierecke lieutenant général, de Schoeler, et de Sanitz, généraux majors, ayant également jugé le général d'York tout-à-fait exempt de reproche à cet égard, en ce qu'il n'avait été déterminé à accepter la susdite convention que par les circonstances qui avaient occasionné le retard du 10e corps d'armée dans ses positions devant Riga, et sa séparation du reste de ce corps, ainsi que par les conditions favorables qui lui furent offertes, dans une situation aussi critique, nous faisons connaître ce résultat à toute notre armée, en ajoutant qu'en considération de toutes ces circonstances, non-seulement nous confirmons le susdit lieutenant général d'York dans le commandement du corps d'armée qui était venu sous ses ordres, mais qu'en outre, pour lui donner une

preuve de notre satisfaction et de notre confiance illimitée, nous lui confions encore le commandement en chef des troupes du général-major de Bülow.

Breslau, le 11 mars, 1813.

Signé, FRÉDÉRIC GUILLAUME.

N° VIII. Page 49.

FORMATION ET FORCE DE L'ARMÉE PRUSSIENNE, TELLE QU'ELLE A ÉTÉ DÉCRÉTÉE AU MOIS DE FÉVRIER, 1813, Y COMPRIS LES CORPS DES GÉNÉRAUX YORK ET BULOW ET LES GARNISONS DE COLBERG ET DE GRAUDENTZ.

INFANTERIE.

N. B. On n'a point augmenté le nombre des corps, l'infanterie se composait de 10 régimens à 3 bataillons de 4 compagnies chacun et de deux compagnies de grenadiers, outre un bataillon ou forte compagnie de dépôt, chaque bataillon de 500 hommes chacun. On a porté le nombre des bataillons à 9 par chaque régiment, outre un détachement ou compagnie de 200 chasseurs attachés à chaque bataillon de service.

FORMATION ET FORCE D'UN RÉGIMENT D'INFANTERIE.

	Bataillons.	Compagnies.	Force.
Grenadiers	1	4	800
Mousquetaires	4	16	3,200
Légers ou Fusiliers	2	8	1,600
Réserve, Dépôt	1	4	800
Dépôt	1	4	800
Chasseurs	2	6	1,200
	9	40	8,400

FORMATION DE L'INFANTERIE DE LA GARDE.

	Bataillons.	Compagnies.	Force.
Grenadiers	4	16	3,200
Légers ou Fusiliers	1	4	800
Chasseurs	2	8	1,600
Normal	1	4	800
Détachement de Chasseurs	2	8	1,600
Réserve	1	4	800
Dépôt	1	4	800
	10	48	9,600

LES DIX RÉGIMENS D'INFANTERIE SONT,

1er, 2e, 3e, 4e } Prusse orientale.

1er, 2e, 3e, 4e } Prusse occidentale.

1 Régiment de Colberg.

1 Régiment du Corps.

Ce qui donne un total en force de 84,000 hommes.

La garde...................... 9,600

Total de l'infanterie...... 93,600 hommes.

Compris les garnisons et 22 bataillons de réserve et dépôt, formant une force de 17,600 hommes.

CAVALERIE.

N. B. On n'a augmenté jusqu'ici le nombre des corps que par un corps franc; il n'y a point encore de dispositions pour des remontes à l'extérieur, et l'on ne sait pas comment on fournira à l'augmentation qui est de 60 hommes par escadrons, qui doivent être portés, de 90 qu'ils étaient à 150, outre 200 chasseurs à cheval par chaque régiment de 4 escadrons. Ces chasseurs se montent à leurs frais et ont de très-mauvais chevaux.

FORMATION ET FORCE D'UN RÉGIMENT DE CAVALERIE.

	Escadrons.	Force.
Cuirassiers, Hussards, Dragons ou Lanciers..........	4	600
Chevau-Légers....................................	1	200
	5	800

IL Y A 20 RÉGIMENS DE CAVALERIE, SAVOIR:

1ers Gardes du Corps.
2e Cuirassiers de Poméranie.
3e « de Brandebourg.
4e « de Silésie.
5e Dragons de la Reine.
6e « de Brandebourg.
7e « de Poméranie.
8e « de la Nouvelle Marche.
9e « de Prusse.
10e « de Lithuanie.
11e 1er Hussards du Corps.
12e 2e «
13e Hussards de Brandebourg.
14e 1er « de Silésie.
15e 2e « id.
16e Hussards de Poméranie.
17e Lanciers de Brandebourg.
18e « de Silésie.
19e Corps Normat, composé d'un escadron de Lanciers,
d'un de Dragons,
d'un de Cosaques,
d'un de Chasseurs.
20e Corps francs, noirs.

Ce qui donne un total de 16,000 chevaux.
Infanterie.... 93,000 hommes.

Force totale, infanterie et cavalerie........ 109,000

N. B. Sur cette force, en décomptant les garnisons de Colberg et de Graudentz et places de la Silésie, et les dépôts, dont une partie sera employée dans ces garnisons, on peut calculer que l'armée de ligne prussienne en campagne pourra être forte de 60 à 70 mille hommes.

Sur ces 109 mille hommes susdits, plus de 60,000 sont des recrues, dont on n'a ordonné la levée que depuis le commencement de février; il y a parmi ces recrues quel-

34

ques anciens soldats, et un quart, peut-être, ont été, à diverses époques, exercés quelques jours des deux dernières années aux différens dépôts. Les armes des troupes de ligne sont des manufactures royales et bonnes. Celles des chasseurs sont fournies par les particuliers ou par les Juifs; ce sont des carabines toutes de calibres différens. Il en est de même pour les pistolets des chasseurs à cheval.

N° IX. Page 52.

PROCLAMATION DU ROI DE PRUSSE A SES ARMÉES.

Bien souvent vous avez exprimé le désir de conquérir la liberté et l'indépendance de votre patrie. Le moment en est arrivé! Il n'est aucun membre de la nation qui ne doive le sentir. De tous côtés des jeunes gens et des hommes faits courent volontairement aux armes: ce qui chez eux est un acte de leur libre volonté est un devoir pour vous qui appartenez à l'armée. A vous, consacrés à la défense de la patrie, il appartient de demander ce que les autres ne peuvent qu'offrir. Voyez combien abandonnent ce qu'ils ont de plus cher pour sacrifier, dans vos rangs, leur vie à la patrie. Pénétrez-vous donc doublement de votre devoir le plus sacré! Ayez le présent à la mémoire le jour du combat, au milieu des fatigues et des privations et dans les devoirs de la discipline! Que l'ambition de l'individu, qu'il soit le premier ou le dernier de l'armée, se fonde et disparaisse dans la masse; celui qui a le sentiment de la patrie, n'a plus de sentiment personnel. Que le mépris atteigne l'égoïsme. Dans ce moment où il s'agit de l'intérêt général, que tout cède actuellement à ce mobile. La victoire vient de Dieu! montrez-vous donc dignes de sa puissante protection, par l'obéissance et l'accomplissement de tous vos devoirs. Que le courage, la constance, la fidélité et la plus sévère discipline soient votre gloire! Suivez l'exemple de vos ancêtres: soyez dignes d'eux et pensez à la postérité: une récompense certaine sera le partage de celui qui se distinguera; l'infamie et une punition sévère atteindront celui qui oubliera ses devoirs. Votre roi sera toujours au milieu de vous; avec lui seront le prince royal, et les princes de la maison. Ils combattront avec vous; eux et toute la nation combattront avec vous. A nos côtés sera un peuple vaillant venu à notre secours et au secours de l'Allemagne, et qui par de hauts faits a su conquérir son indépendance. Il se confia à son souverain, à ses chefs, à ses forces, et Dieu fut avec lui, et il sera aussi avec vous, car nous combattons pour la grande cause de l'indépendance de la patrie. Confiance en Dieu, courage et constance soit notre devise.

Breslau, le 17 mars 1813.

N° X. PAGE 56.

LETTRE DU GÉNÉRAL DOERNBERG

AUX GÉNÉRAUX FRANÇAIS.

J'AI appris par la correspondance des généraux Morand et Carra St.-Cyr, qu'on est dans l'intention de prendre des mesures sévères contre les habitans du Hanovre, qui, délivrés par les armes victorieuses de S. M. l'empereur de Russie, ont reçu en *son nom* l'ordre de se considérer comme sujets de leur légitime souverain (1), et qui ont reçu du *commandant des troupes russes* l'ordre positif de prendre les armes, pour se défendre eux et leurs foyers.

Il n'était pas en leur pouvoir de se soustraire à l'exécution de cet ordre. *Un juste et sévère châtiment aurait été la conséquence immédiate de l'oubli de leurs devoirs envers leur souverain.* Il est donc évident qu'on ne pourrait traiter un seul Hanovrien comme rebelle, sans violer le droit des gens, reconnu par tous les peuples civilisés. Je ne crois pas, Messieurs, que vous vous permettrez une mesure aussi atroce. Mais je déclare que je suis, dans tous les cas, décidé à user de représailles, et que tous les prisonniers que j'ai en mon pouvoir, depuis le premier jusqu'au dernier, ainsi que tous ceux que je ferai à l'avenir, seront traités avec la même sévérité que les habitans du Hanovre, et qu'ils répondront, corps pour corps, de la vie des individus qui, en prenant les armes à l'ordre exprès du commandant des troupes russes, ont rempli leurs devoirs envers leur roi et leur patrie.

Boitzenburg, le 5 avril 1813.

---

(1) Le royaume de Westphalie avait été formellement reconnu par l'empereur de Russie au traité de Tilsit. Le souverain légitime du Hanovre, pour l'empereur Alexandre, était donc le roi de Westphalie, auquel il faisait la guerre. Comment le général Doernberg, qui lui même avait quitté le service de Westphalie d'une manière si peu honorable, pouvait-il ici invoquer le droit des nations qu'il violait? Le gouvernement anglais seul, pouvait avec justice appeler les Hanovriens sous ses drapeaux, puisqu'il n'avait jamais consenti à la cession de cette province.

Plus tard, quelques généraux alliés, en faisant égorger des paysans français armés pour défendre leur patrie, ont invoqué un droit tout contraire, en prétendant que les troupes de ligne seules doivent se battre. (Ils oublient la Landwehr et le Landsturm.) Que penser de ces actes opposés. La justice et le droit des nations ne seraient-ils donc que l'intérêt personnel?

N° XI. Page 56.

PROCLAMATION DU ROI DE PRUSSE

AUX HABITANS DES PROVINCES CÉDÉES PAR LE TRAITÉ DE TILSIT.

Ce n'est ni ma propre volonté, ni votre faute qui vous ont arraché de mon cœur paternel, de vous qui avez été mes sujets chéris et fidèles. Le pouvoir de la Providence amena la paix de Tilsit, qui nous sépara violemment. Mais ce traité même, ainsi que toutes les conventions conclues avec la France, ont été rompues par un ennemi. Eux-mêmes par leur perfidie (1) nous ont délivrés de notre union forcée avec eux, et Dieu a préparé la délivrance de l'Allemagne par les victoires de notre puissant allié. Et vous aussi, dès l'instant où mon peuple fidèle a pris les armes pour moi, pour lui même et pour vous, vous n'êtes plus obligés à tenir le serment forcé qui vous a liés à votre nouveau souverain (2). Je vous adresse donc les mêmes paroles que j'ai adressées à mon peuple bien aimé, sur les causes et le but de la présente guerre. Vous avez actuellement à mon amour les mêmes droits que j'ai à votre obéissance. De nouveau unis à mon peuple, vous partagerez les mêmes dangers, mais aussi les mêmes récompenses, et la même gloire. Joignez votre jeunesse à mes guerriers qui viennent de reconquérir la gloire des armes prussiennes. Prenez le glaive, formez votre *Landwehr* et votre *Landsturm* (3), à l'exemple de vos vaillans frères, que je nomme avec orgueil mes sujets. Obéissez sans restriction aux agens que je vous adresserai pour vous faire connaître mes ordres et guider vos forces; ce sont des hommes qui, déjà avec con-

---

(1) Ainsi, ce serait par la perfidie du gouvernement français que le général d'York a passé à l'ennemi et que le général Bülow s'est joint aux Russes, de ce que nous avons cessé d'être vainqueurs! Dira-t-on aussi que c'est la perfidie du gouvernement français qui, sous le règne de Louis XV, obligea Frédéric II à acquérir la Silésie en abandonnant l'armée française, dans Prague, à une perte qu'elle n'aurait pu éviter sans le courage et les talens du maréchal de Bellisle, qui la sauva par une retraite plus glorieuse, peut-être, que celle des dix mille?

(2) On demande encore, si les traités conclus avec une puissance dans des circonstances pénibles et périlleuses, cessent d'être obligatoires lorsque les chances lui deviennent favorables. Dans ce cas la proclamation que nous rapportons pourrait servir de modèle à plus d'un peuple. Mais il est probable qu'on y opposerait alors une logique tout-à-fait contraire. L'intérêt serait d'accord avec la foi publique.

(3) La *Landwehr* est une garde nationale mobile, comme le premier ban organisé en 1812 en France, et dont l'institution et le service sont pareils à celui de l'armée de réserve qui vient de s'organiser chez nous. Le *Landsturm*, est la levée en masse.

fiance et utilité, ont vécu et agi au milieu de vous; et lorsque vous aurez combattu avec nous pour la patrie commune, lorsque par nos efforts, vous aurez concouru à fonder notre indépendance et que vous aurez prouvé que vous êtes dignes de vos ancêtres et du nom *Prussien*, alors l'avenir cicatrisera les plaies du passé, et nous retrouverons dans le sentiment d'un attachement sincère et mutuel, et dans la paisible jouissance de la liberté et de la paix, le bonheur que nous avions perdu.

Donné à Berlin, le 6 avril 1813.

N° XII. Page 71.

Dès le commencement de la campagne, l'empereur Napoléon avait ordonné la formation de quatre corps d'armée, chacun de quatre divisions. Ces seize divisions; les trois qui se trouvaient sous les ordres du prince vice-roi; trois qui se réunirent plus tard sous les ordres du général Vandamme; une hessoise et badoise; une wurtembergeoise et une bavaroise composèrent la grande armée, telle que nous en avons donné le tableau. Nous allons présenter au lecteur l'état de la première formation ordonnée, en indiquant l'époque et le lieu de la formation des divisions, et les corps d'armée où elles ont été employées.

CORPS D'OBSERVATION DE L'ELBE.

LE GÉNÉRAL LAURISTON.

1re Division,	MAISON....	151e de ligne. 152e id. 153e id.	Magdebourg, 10 février.	passée au 5e corps.
2e —	PUTHOD...	146e id. 147e id. 148e id.	Munster, 10 février.	Idem.
3e —	LAGRANGE..	134e id. 154e id. 155e id. 3e étranger,	Osnabruck, 10 février.	Idem, et ensuite au 1er corps.
4e —	ROCHAMBEAU.	135e de ligne. 149e id. 150e id.	Francfort, 15 février.	passée au 5e corps.

CORPS D'OBSERVATION D'ITALIE.

LE GÉNÉRAL BERTRAND.

1re Division	PACTHOD, puis MORAND.	1er régiment Croate. 13e de ligne. 23e id. 3e provisoire.	Bassano, 1er mars.	au 4e corps.
2e —	....	1er léger. 7e de ligne. 101e id. 12e provisoire. 23e id.	Véronne, 1er mars.	au 12e corps, sous les ordres des généraux Pacthod et Lorencez.
3e —	....	52e de ligne. 137e id. 156e id. 5e provisoire.	Mantoue, 1er mars.	au 12e corps, sous les ordres des généraux Pacthod et Lorencez.
4e. —	PERY......	1er de ligne italien. 4e id. id. 6e id. id. 7e id. id. 4e léger id. Régiment Dalmate. 1er de ligne napolitain. 1er escadron chasseurs. 1er id. dragons Napoléon. 4e id. chasseurs napolitains.	Vicence, 1er mars.	au 4e corps.

1er CORPS D'OBSERVATION DU RHIN.

LE DUC DE VALMY, provisoirement.

1re Division, SOUHAM...	23e de ligne. 6e provisoire. 10e id. 14e id. 21e id. 24e id.	Francfort, 17 février.	au 3e corps.

2° Division, GIRARD....	9° léger. 44° de ligne. 55° id. 121° id. 2° provisoire. 18° id. 19° id.	Francfort, 1er mars.	au 3° corps.
3° — BRENIER......	29° léger. 136° de ligne. 138° id. 145° id.	Francfort, 5 mars.	Idem.
4° — DUBRETON, puis RICARD.......	36° de ligne. 51° id. 113° id. 139° id. 140° id.	Francfort, 15 mars.	Idem.

2° CORPS D'OBSERVATION DU RHIN.

1re Division..........	23° léger. 4° provisoire. 11° id. 13° id. 16° id. 17° id.	Mayence, 20 mars.	au 2° corps.
2° —	141° de ligne. 142° id. 144° id.	Mayence, 1er avril.	Idem.
3° — COMPANS.....	32° léger. 15° de ligne. 70° id. 20° provisoire. 25° id. 27° id. 28° id.	Mayence, en avril.	au 6° corps.
4° — BONNET......	20 Bataillons d'artillerie de marine.	Mayence, en avril.	Idem.

N° XIII. Page 109.

COPIE DE L'ARMISTICE

CONCLU LE 4 JUIN 1813.

Cejourd'hui, 4 juin, les plénipotentiaires nommés par les puissances belligérantes, le duc de Viceuce, grand écuyer de France, général de division, etc., plénipotentiaire nommé par S. M. l'empereur des Fran-

çais, roi d'Italie, etc., muni des pleins pouvoirs de S. A. S. le prince de Neufchâtel, vice-connétable, etc.; le comte de Schonvaloff, lieutenant-général, aide-de-camp, etc. de S. M. l'empereur de toutes les Russies, etc., etc.

Et M. de Kleist, lieutenant-général au service de S. M. le roi de Prusse, etc., etc., muni des pleins pouvoirs de S. E. le général Barcklay de Tolly, général en chef des armées combinées, après avoir échangé leurs pleins pouvoirs à Goebersdorf, le 20 mai, et signé une suspension d'armes de trente-six heures, s'étant réunis au village de Reiswitz, neutralisé à cet effet, entre les avant-postes des armées respectives, pour continuer les négociations d'un armistice propre à suspendre les hostilités entre toutes les troupes belligérantes, n'importe sur quel point elles se trouvent,

Sont convenus des articles suivans :

Art. Ier. Les hostilités cesseront sur tous les points à la notification du présent armistice.

II. L'armistice durera jusqu'au 20 juillet inclus; plus, six jours pour le dénoncer à son expiration.

III. Les hostilités ne pourront, en conséquence, recommencer que six jours après la dénonciation de l'armistice aux quartiers généraux respectifs.

IV. La ligne de démarcation, entre les armées belligérantes, est fixée ainsi qu'il suit :

En Silésie.

La ligne de l'armée française, partant de la frontière qui touche à la Bohême, passera par Seiffersau, Alt Ramnitz, suivra le cours de la petite rivière qui se jette dans le Bober, pas loin de Bertelsdorf, ensuite le Bober jusqu'à Lahn, de là à Neukirch sur la Katzbach, par la ligne la plus directe, d'où elle suivra le cours de cette rivière jusqu'à l'Oder.

Les villes de Parchwitz, Liegnitz, Goldberg et Lahn, quelle que soit la rive sur laquelle elles sont situées, pourront, ainsi que les faubourgs, être occupées par les troupes françaises.

La ligne de démarcation de l'armée combinée, partant aussi des frontières de la Bohême, passera par Ditterbach, Pfaffendorf, Landshut, suivra le Bober jusqu'à Rudelstadt, passera de là par Bolkenhayn, Striegau, suivra le Striegauwasser jusqu'à Canth, et joindra l'Oder, en passant par Bettlern, Oltaschin et Althoff.

L'armée combinée pourra occuper les villes de Landshut, Rudelstadt, Bolkenhayn, Striegau et Canth, ainsi que leurs faubourgs.

Tout le territoire, entre la ligne de démarcation des armées fran-

çaises et combinées, sera neutre, et ne pourra être occupé par aucunes troupes, même par le Landsturm; cette disposition s'applique par conséquent à la ville de Breslau.

Depuis l'embouchure de la Katzbach, la ligne de démarcation suivra le cours de l'Oder jusqu'à la frontière de Saxe, longera la frontière de Saxe et de Prusse, et joindra l'Elbe en partant de l'Oder, pas loin de Müllrose et suivant la frontière de Prusse, de manière que toute la Saxe, le pays de Dessau, et les petits états environnans des princes de la confédération du Rhin, appartiendront à l'armée française et à ses alliés, et toute la Prusse à l'armée combinée.

Les enclaves prussiens, dans la Saxe, seront considérés comme neutres, et ne pourront être occupés par aucunes troupes.

L'Elbe, jusqu'à son embouchure, fixe et termine la ligne de démarcation entre les armées belligérantes, à l'exception des points indiqués ci-après.

L'armée française gardera les îles et tout ce qu'elle occupera dans la 32e division militaire, le 8 juin (27 mai), à minuit.

Si Hambourg n'est qu'assiégé, cette ville sera traitée comme les autres villes assiégées. Tous les articles du présent armistice qui leur seront relatifs, lui sont applicables.

La ligne des avant-postes des armées belligérantes, à l'époque du 8 juin, à minuit, formera, pour la 32e division militaire, celle de démarcation de l'armistice, sauf les rectifications militaires que les commandans respectifs pourront juger nécessaires. Ces rectifications seront faites de concert par un officier d'état major de chaque armée, d'après le principe d'une parfaite réciprocité.

V. Les places de Dantzig, Modlin, Zamosz, Stettin et Custrin, seront ravitaillées, tous les cinq jours, suivant la force de leur garnison, par les soins des commandans des troupes du blocus.

Un commissaire, nommé par le commandant de chaque place, sera près de celui des troupes assiégeantes, pour veiller à ce qu'on fournisse exactement les vivres stipulés.

VI. Pendant la durée de l'armistice, chaque place aura, au delà de son enceinte, un rayon d'une lieue de France; ce terrain sera neutre. Magdebourg aura, par conséquent sa frontière, ou une lieue sur la rive droite de l'Elbe.

VII. Un officier français sera envoyé dans chaque place assiégée pour prévenir le commandant de la conclusion de l'armistice et de son ravitaillement. Un officier russe ou prussien pourra l'accompagner pendant la route, soit en allant, soit en revenant.

VIII. Des commissaires nommés de part et d'autre, dans chaque place, régleront le prix des vivres qui seront fournis. Le compte ar-

rêté, à la fin de chaque mois, par les commissaires chargés de veiller au maintien de l'armistice, sera soldé, au quartier général, par le payeur de l'armée.

IX. Des officiers d'état major seront nommés, de part et d'autre, pour rectifier de concert la ligne générale de démarcation, sur les points qui ne seraient pas déterminés par un courant d'eau, et sur lesquels il pourrait y avoir quelques difficultés.

X. Tous les mouvemens de troupes seront réglés de manière à ce que chaque armée occupe sa nouvelle ligne le 12 juin. Tous les corps ou partis de l'armée combinée qui peuvent être au delà de l'Elbe ou en Saxe, rentreront en Prusse.

XI. Des officiers de l'armée française et de l'armée combinée seront expédiés conjointement, pour faire cesser les hostilités sur tous les points, en faisant connaître l'armistice. Les commandans en chefs respectifs les muniront de pouvoirs nécessaires.

XII. On nommera, de part et d'autre, deux commissaires officiers généraux, pour veiller à l'exécution des stipulations du présent armistice. Ils se tiendront dans la ligne de neutralité à Neumarkt, pour prononcer sur les différends qui pourraient survenir.

Les commissaires devront s'y rendre dans les vingt-quatre heures, afin d'expédier les officiers et les ordres qui doivent être envoyés en vertu du présent armistice.

Fait et arrêté le présent acte en douze articles, et en double expédition, les jour, mois et an que dessus.

Signé, Caulaincourt, duc de Vicence.
le comte de Schouwaloff.
de Kleist.

Vu et approuvé, *signé*, Barcklay de Tolly, etc.

N° XIV. Page 122.

TRAITÉ ENTRE LA FRANCE ET LE DANEMARCK.

10 juillet 1813.

S. M. l'empereur des Français, roi d'Italie, etc., et S. M. le roi de Danemarck et de Norwège, etc. voulant resserrer plus étroitement les nœuds de l'alliance qui subsiste heureusement entre eux, et jugeant nécessaire de s'entendre sur ce qu'exige, dans les circonstances actuelles, l'intérêt de la cause commune, ont nommé pour leurs plénipotentiaires, savoir :

S. M. l'empereur des Français, etc., le sieur baron Alquier, son envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire à la cour de Copenhague.

Et S. M. le roi de Danemarck, le sieur Niels Rosenkrans, etc., son ministre intime et chef du département des affaires étrangères;

Lesquels, après s'être communiqué leurs pleins pouvoirs respectifs, sont convenus des articles suivans:

Art. Ier. Les deux hautes parties contractantes se garantissent réciproquement l'intégrité de leurs possessions, tant européennes que coloniales.

II. La Russie, d'accord avec l'Angleterre, s'étant engagée à appuyer les vues d'envahissement de la Suède sur la Norwège; la Prusse ayant, de son côté, adhéré à ces engagemens, qui, par leur nature, constituent la Suède, la Russie et la Prusse en état d'hostilité contre le Danemarck;

Et la Suède s'étant portée à ces projets d'envahissement contre une puissance alliée de la France, quoiqu'elle eût connaissance de la garantie des Etats danois, stipulée le 31 octobre 1807, par le traité de Fontainebleau; mais ayant en outre pris, de concert avec l'Angleterre, la Russie et la Prusse, l'engagement de contraindre le Danemarck à réunir ses forces à celles des ennemis de la France, à l'effet de conquérir une indemnité pour la Norwège sur le territoire de l'empire français,

Les deux hautes parties contractantes déclareront la guerre, savoir: la France à la Suède, et le Danemarck, à la Russie, à la Suède et à la Prusse.

Les déclarations de guerre auront lieu, de part et d'autre, dans les vingt-quatre heures qui suivront la notification de la rupture de l'armistice actuellement existant entre la France et la Russie, et leurs alliés respectifs.

III. Les deux hautes parties contractantes s'engagent à s'aider mutuellement de tous leurs moyens pour la défense de la cause commune.

IV. Elles s'engagent également à ne traiter de la paix avec leurs ennemis communs que de concert.

V. Les traités antérieurs existans entre les deux puissances, sont maintenus et confirmés dans toutes les dispositions auxquelles il n'est point dérogé par le présent traité.

VI. Le présent traité sera ratifié, et les ratifications en seront échan-

gées à Dresde dans le délai de quinze jours ou plus tôt si faire se peut.

En foi de quoi, nous soussignés, en vertu de nos pleins pouvoirs, les avons signés et y avons apposé les cachets de nos armes.

Signé, le baron ALQUIER.
NIELS ROSENKRANS.

N° XV. PAGE 123.

TRAITÉ D'ALLIANCE ENTRE LA FRANCE ET L'AUTRICHE.

14 mars 1812.

S. M. l'empereur des Français, roi d'Italie, etc., etc., et S. M. l'empereur d'Autriche, roi de Hongrie, etc., ayant à cœur de perpétuer l'amitié et la bonne intelligence qui existent entre elles, et de concourir par l'intimité et la force de leur union, soit au maintien de la paix du continent, soit au rétablissement de la paix maritime; considérant que rien ne serait plus propre à produire ces heureux résultats, que la conclusion d'un traité d'alliance, qui aurait pour but la sûreté de leurs Etats et possessions, et la garantie des principaux intérêts de leur politique respective, ont, à cet effet, nommé pour leurs plénipotentiaires, savoir;

S. M. l'empereur des Français, etc., M. Hugues-Bernard comte Maret, duc de Bassano, etc.; et S. M. l'empereur d'Autriche, etc., le prince Charles de Schwartzenberg, etc.;

Lesquels, après avoir échangé leurs pleins pouvoirs respectifs, sont convenus des articles suivans :

Art. Ier. Il y aura, à perpétuité, amitié, union et alliance entre S. M. l'empereur des Français, etc., et S. M. l'empereur d'Autriche, etc.; en conséquence, les hautes parties contractantes apporteront la plus grande attention à maintenir la bonne intelligence si heureusement établie entre elles, leurs Etats et sujets respectifs, à éviter tout ce qui pourrait l'altérer, et à se procurer en toute occasion leur utilité, honneur et avantages mutuels.

II. Les deux parties contractantes se garantissent réciproquement l'intégrité de leurs territoires actuels.

III. Par une suite de cette garantie réciproque, les deux hautes parties contractantes travailleront toujours, de concert, aux mesures qui leur paraîtront les plus propres au maintien de la paix; et dans le cas où les Etats de l'un ou de l'autre seraient menacés d'une invasion,

elles emploieraient leurs bons offices les plus efficaces pour la prévenir.

Mais comme ces bons offices pourraient ne point avoir l'effet désiré, elles s'obligent à se secourir mutuellement, dans le cas où l'une ou l'autre viendrait à être attaquée ou menacée.

IV. Le secours stipulé par l'article précédent sera composé de trente mille hommes, dont vingt-quatre mille d'infanterie et six mille de cavalerie, constamment entretenus au grand complet de guerre, et d'un attirail de soixante pièces de canon.

V. Ce secours sera fourni à la première réquisition de la partie attaquée ou menacée. Il se mettra en marche dans le plus court délai possible, et au plus tard, avant l'expiration des deux mois qui suivront la demande qui en aura été faite.

VI. Les deux hautes parties contractantes garantissent l'intégrité du territoire de la Porte-Ottomane en Europe.

VII. Elles reconnaissent et garantissent également les principes de la navigation des neutres, tels qu'ils ont été reconnus et consacrés par le traité d'Utrecht.

S. M. l'empereur d'Autriche renouvelle, autant que besoin est, l'engagement d'adhérer au système prohibitif contre l'Angleterre pendant la présente guerre maritime.

VIII. Le présent traité d'alliance ne pourra être rendu public, ni communiqué à aucun cabinet, que de concert entre les deux hautes parties.

IX. Il sera ratifié, et les ratifications en seront échangées à Vienne, dans un délai de quinze jours, ou plus tôt si faire se peut.

Fait et signé à Paris, le 14 mars 1812.

Articles séparés et secrets.

Art. Ier. L'Autriche ne sera point tenue de fournir le secours stipulé par l'article IV du traité ci-dessus dans les guerres que la France soutiendrait, ou contre l'Angleterre, ou au delà des Pyrénées.

II. Si la guerre vient à éclater entre la France et la Russie, l'Autriche fournira ledit secours stipulé par les articles IV et V du traité de ce jour.

Les régimens qui doivent le former seront, dès à présent, mis en marche et cantonnés, de manière qu'à dater du 1er mai, ils puissent, en moins de quinze jours, être réunis sur Lemberg.

Ledit corps de troupes sera pourvu d'un double approvisionnement de munitions d'artillerie, ainsi que des équipages militaires nécessaires au transport de vingt jours de vivres.

III. De son côté, S. M. l'empereur des Français fera toutes ses dispositions pour pouvoir opérer contre la Russie, à la même époque, avec toutes les forces disponibles.

IV. Le corps de troupes, fourni par S. M. l'empereur d'Autriche, sera formé en trois divisions d'infanterie et une division de cavalerie, commandé par un général autrichien au choix de S. M. l'empereur d'Autriche.

Il agira sur la ligne qui lui sera prescrite par S. M. l'empereur des Français, et d'après ses ordres immédiats.

Il ne pourra toutefois être divisé; il formera toujours un corps distinct et séparé.

Il sera pourvu à sa subsistance, en pays ennemi, suivant le même mode qui sera établi pour le corps de l'armée française, sans rien changer toutefois au régime et aux usages de détails établis par les réglemens militaires de l'Autriche, pour la nourriture des troupes.

Les trophées et le butin qu'il aura fait sur l'ennemi lui appartiendront.

V. Dans le cas où, par suite de la guerre entre la France et la Russie, le royaume de Pologne viendrait à être rétabli, S. M. l'empereur des Français garantira spécialement, comme elle garantit dès à présent à l'Autriche la possession de la Gallicie.

VI. Si le cas arrivant, il entre dans les convenances de l'empereur d'Autriche de céder, pour être réunie au royaume de Pologne, une partie de la Gallicie en échange des provinces Illyriennes, S. M. l'empereur des Français s'engage, dès à présent, à consentir à cet échange. La partie de la Gallicie à céder sera déterminée d'après la base combinée de la population, de l'étendue, des revenus, de sorte que l'estimation des deux objets de l'échange ne soit pas réglée par l'étendue du territoire seulement, mais par sa valeur réelle.

VII. Dans le cas d'une heureuse issue de la guerre, S. M. l'empereur des Français s'engage à procurer à S. M. l'empereur d'Autriche des indemnités et agrandissemens de territoire qui, non-seulement compensent les sacrifices et charges de la coopération de sadite majesté dans la guerre, mais qui soient un monument de l'union intime et durable qui existe entre les deux souverains.

VIII. Si, en haine des liens et engagemens contractés par l'Autriche envers la France, l'Autriche était menacée par la Russie, S. M. l'empereur des Français regardera cette attaque comme dirigée contre lui-même, et commencera immédiatement les hostilités.

IX. La Porte-Ottomane sera invitée à accéder au traité d'alliance de ce jour.

X. Les articles ci-dessus resteront secrets entre les deux puissances.

XI. Ils auront la même force que s'ils étaient insérés dans le traité d'alliance, et ils seront ratifiés, et les ratifications échangées dans le même lieu et à la même époque que celles dudit traité.

Fait et signé à Paris, le 14 mars 1812.

N° XVI. Page 124.

NOTE DE M. DE NARBONNE.

7 avril.

Après avoir mis en opposition avec les intentions pacifiques de la France les apparences de sentimens très-différens de la part de la Russie, S. E. M. l'ambassadeur dit :

« Dans cette circonstance, l'Autriche qui s'est mise en avant pour « la paix et qui la désire si vivement, doit prendre, pour tendre à ce « but une couleur prononcée, insister sur l'ouverture immédiate d'une « négociation, et entrer dans la lutte comme partie principale. Dans « les premiers jours de mai, lorsque l'empereur des Français sera de « sa personne sur la rive droite de l'Elbe avec trois cent mille hommes, « l'Autriche pourrait renforcer l'armée de Cracovie, et la porter, avec les « troupes du prince Poniatowsky, à plus de cent cinquante mille hom- « mes; ces mouvemens ayant lieu en avril, l'armée se concentrant, se « mettrait sur une position défensive, mais serait prête à reprendre l'of- « fensive. Un corps de trente à quarante mille hommes se rassemble- « rait en Bohême, et le jour où l'empereur arriverait à la tête de « l'armée du Mein sur l'Elbe, le ministre de l'Autriche ferait sa dé- « claration à l'empereur Alexandre; l'armée de Cracovie dénonce- « rait son armistice, et les troupes de la Bohême sortiraient de leurs « cantonnemens, etc. : les moyens militaires de l'Autriche devraient « s'élever à cent mille hommes pour l'armée de Silésie, trente à « cinquante mille hommes pour celle de Cracovie, le reste à la dis- « position de la France, dans la Bukowine et dans la Gallicie. »

N° XVII. Page 125.

POUVOIRS DONNÉS A M. LE DUC DE VICENCE.

M. le duc de Vicence, étant résolu d'aviser à tous les moyens de rétablir la paix ou générale ou continentale, nous avons proposé la réunion d'un congrès, soit à Prague, soit en tout autre lieu intermé-

diaire au séjour des puissances belligérantes. Nous espérons que ce congrès conduira promptement au rétablissement de la paix, dont taut de peuples éprouvent le besoin. Nous nous sommes, en conséquence, déterminés à conclure un armistice ou suspension d'armes avec les armées russes et prussiennes pour tout le temps que durera le congrès. Voulant prévenir la bataille qui, par la position qu'a prise l'ennemi, paraît imminente, et éviter à l'humanité une effusion de sang inutile, notre intention est que vous vous rendiez aux avant-postes, où vous demanderez à être admis auprès de l'empereur Alexandre, pour lui faire cette proposition et négocier, conclure et signer toute convention militaire ayant pour but de suspendre les hostilités. C'est à cet effet que nous vous écrivons la présente lettre close pour en faire usage, si elle vous est demandée, et en forme de pleins pouvoirs. Sur ce, je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte garde.

Dresde, le 18 mai 1813.

Signé, NAPOLÉON.

N° XVIII. Page 125.

PLEINS POUVOIRS DES COMMISSAIRES ENNEMIS

POUR LA CONCLUSION DE L'ARMISTICE.

S. M. l'empereur de toutes les Russies et S. M. le roi de Prusse s'étant décidés à conclure, entre leurs armées et celles de S. M. l'empereur Napoléon, un armistice pendant lequel la puissance qui s'est chargée de la médiation de la paix, fera entendre les propositions qui doivent servir de base à cette œuvre salutaire; nous avons, en conséquence, chargé et autorisé, comme nous chargeons et autorisons par les présentes, LL. Ex. MM. les généraux, comte de Schouwaloff et de Kleist, au nom de leurs majestés, et en notre qualité de commandant en chef des armées combinées, à négocier, arrêter, conclure et signer, avec celui ou ceux qui seront nommés, pour cet effet, de la part de S. M. l'empereur Napoléon, et munis de pouvoirs, l'armistice en question. Promettons sur notre parole, et en notre qualité de commandant en chef, d'accomplir et de faire exécuter tous les articles d'armistice qui, d'un commun accord, auront été signés entre lesdits plénipotentiaires. En foi de quoi, nous avons signé les présens pleins pouvoirs, et y avons apposé le cachet de nos armes.

En notre quartier général, 16 mai, 1813.

Signé, BARCKLAY DE TOLLY,

Général commandant en chef des armées combinées.

N° XIX. Page 126.

CONVENTION POUR LA MÉDIATION AVEC L'AUTRICHE.

S. M. l'empereur des Français, etc., etc., et S. M. l'empereur d'Autriche, etc., etc., animées d'un égal désir de parvenir au rétablissement de la paix, et ayant à cet effet, sadite majesté l'empereur d'Autriche, offert sa médiation pour la paix générale, et, à son défaut, pour la paix continentale; et S. M. l'empereur des Français ayant manifesté l'intention d'accepter ladite médiation; ont jugé à propos de constater ladite offre et ladite acceptation par une convention; en conséquence, leurs dites majestés ont nommé pour leurs plénipotentiaires, savoir: S. M. l'empereur des Français, M. H. B. comte Maret, duc de Bassano, etc.; et S. M. l'empereur d'Autriche, le comte Wenceslas de Metternich, etc., son ministre des affaires étrangères; lesquels, après avoir échangé leurs pleins pouvoirs respectifs, sont convenus des articles suivans :

Art. Ier. S. M. l'empereur d'Autriche offre sa médiation pour la paix générale ou continentale.

II. S. M. l'empereur des Français accepte ladite médiation.

III. Les plénipotentiaires français, russes et prussiens se réuniront, avant le 5 juillet, dans la ville de Prague.

IV. Vu l'insuffisance du temps qui reste à courir jusqu'au 20 juillet, terme fixé pour l'expiration de l'armistice par la convention signée à Pleiswitz le 4 juin, S. M. l'empereur des Français s'engage à ne pas dénoncer ledit armistice avant le 10 août, et S. M. l'empereur d'Autriche se réserve de faire agréer le même engagement à la Russie et à la Prusse.

V. La présente convention ne sera pas rendue publique.

Elle sera ratifiée, et les ratifications en seront échangées à Dresde dans le terme de quatre jours.

Fait et signé à Dresde, le 30 juin, 1813.

Signé, le duc DE BASSANO.

le comte DE METTERNICH.

N° XX, Page 126.

PROLONGATION DE L'ARMISTICE

CONCLU LE 4 JUIN.

Les puissances belligérantes ayant jugé nécessaire de prolonger l'armistice conclu à Pleiswitz le 4 juin dernier, ont nommé à cette fin, pour leurs plénipotentiaires,

Le baron Dumoustier, général de division, colonel en second du corps des chasseurs à pied de la garde impériale, chambellan de S. M. l'empereur et roi, etc.

Et le baron de Flahault, aide de camp de S. M. l'empereur et roi, général de brigade, etc., munis de pleins pouvoirs de S. A. le prince de Neufchâtel, vice-connétable, major général de l'armée.

Le comte de Schouwaloff, lieutenant-général, aide de camp de l'empereur de toutes les Russies, etc.

Et le baron de Krusemark, général-major au service de S. M. le roi de Prusse, etc., etc., munis de pleins pouvoirs de S. E. le général en chef, Barcklay de Tolly, général en chef des armées combinées.

Lesquels, après avoir échangé leurs pleins pouvoirs à Neumarkt, en Silésie, le 14 juillet 1813, sont convenus des articles suivans :

Art. 1er. L'armistice, signé à Pleiswitz, est prolongé jusqu'au 29 juillet.

II. Aucune des parties contractantes ne pourra dénoncer l'armistice avant ladite époque.

III. Si ce terme expiré, l'armistice est dénoncé par l'une d'elles, elle en fera six jours d'avance la notification au quartier général de l'autre partie.

IV. Les hostilités ne pourront, en conséquence, recommencer que six jours après la dénonciation de l'armistice aux quartiers généraux respectifs.

V. Ladite convention sera envoyée, par des officiers français, à Stettin et à Custrin, et quant aux places de Dantzig, Modlin et Zamosz, les dépêches cachetées du major général de l'armée française et le traité pour la prolongation de l'armistice seront portés par un officier russe aux gouverneurs de Dantzig, Modlin et Zamosz qui en rapportera les réponses cachetées dans huit jours.

VI. Quant aux difficultés survenues sur la quotité des subsistances à fournir aux garnisons des places pendant la durée de la prolongation de l'armistice, on convient de s'en référer, de part et d'autre, aux plénipotentiaires des puissances belligérantes à Prague, sous la médiation de l'Autriche, et en prenant pour base ce qui est pratiqué en pareille occasion.

VII. Toutes les clauses et conditions de la convention de Pleiswitz seront exécutées pendant la prolongation de l'armistice, telle qu'elle est réglée ci-dessus.

Fait et arrêté le présent acte en VII articles et en double expédition, les jour, mois et an que dessus.

(Suivent les signatures.)

N° XXI, Page 127.

MANIFESTE DE L'AUTRICHE.

Le soussigné ministre d'état et des affaires étrangères est chargé, par un ordre exprès de son auguste maître, de faire la déclaration suivante à S. E. M. le comte de Narbonne, ambassadeur de S. M. l'empereur des Français, roi d'Italie.

Depuis la dernière paix signée avec la France, en octobre 1809, S. M. I. et R. apostolique, a voué toute sa sollicitude, non-seulement à établir avec cette puissance des relations d'amitié et de confiance dont elle avait fait la base de son système politique, mais à faire servir ces relations au maintien de la paix et de l'ordre en Europe. Elle s'était flattée que ce rapprochement intime cimenté par une alliance de famille contractée avec S. M. l'empereur des Français contribuerait à lui donner, sur sa marche politique, la seule influence qu'elle soit jalouse d'acquérir, celle qui tend à communiquer aux cabinets de l'Europe l'esprit de modération, le respect pour les droits et les possessions des Etats indépendans, qui l'animent elle-même. S. M. I. n'a pu se livrer long-temps à de si belles espérances; un an était à peine écoulé depuis l'époque qui semblait mettre le comble à la gloire militaire du souverain de la France, et rien ne paraissait plus manquer à sa prospérité, pour autant qu'elle dépendait de son attitude et de son influence au dehors, quand de nouvelles réunions au territoire français, d'Etats jusqu'alors indépendans, de nouveaux morcellemens et déchiremens de l'empire d'Allemagne, vinrent réveiller les inquiétudes des puissances, et préparer, par leur funeste réaction sur le nord de l'Europe, la guerre qui devait s'allumer, en 1812, entre la France et la Russie.

Le cabinet français sait mieux qu'aucun autre, combien S. M. l'empereur d'Autriche a eu à cœur d'en prévenir l'éclat par toutes les voies que lui dictait son intérêt pour les deux puissances et pour celles qui devaient se trouver entraînées dans la grande lutte qui se préparait. Ce n'est pas elle que l'Europe accusera jamais des maux incalculables qui en ont été la suite.

Dans cet état de chose, S. M. l'empereur ne pouvant conserver à ses peuples le bienfait de la paix et maintenir une heureuse neutralité au milieu du vaste champ de bataille qui, de tous côtés, environnait ses Etats, ne consulta, dans le parti qu'elle adopta, que sa fidélité à des relations si récemment établies, et l'espoir qu'elle aimait à nourrir encore que son alliance avec la France, en lui offrant des moyens plus sûrs de faire écouter les conseils de la sagesse, mettrait des bornes à des maux inévitables et servirait la cause du retour de la paix en Europe.

36.

Il n'en a malheureusement pas été ainsi; ni les succès brillans de la campagne de 1812, ni les désastres sans exemple qui en ont marqué la fin, n'ont pu ramener, dans les conseils du gouvernement français, l'esprit de modération qui aurait mis à profit les uns et diminué l'effet des autres.

S. M. n'en saisit pas moins le moment où l'épuisement réciproque avait ralenti les opérations actives de la guerre, pour porter aux puissances belligérantes des paroles de paix, qu'elle espérait encore voir accueillir, de part et d'autre, avec la sincérité qui les avait dictées.

Persuadée toutefois qu'elle ne pourrait les faire écouter qu'en les soutenant des forces qui promettaient au parti avec lequel elle s'accorderait de vues et de principes, l'appui de sa coopération active, pour terminer la grande lutte; en offrant sa médiation aux puissances, elle se décida à l'effort pénible pour son cœur, d'un appel au courage et au patriotisme de ses peuples. Le congrès proposé par elle et accepté par les deux partis, s'assembla au milieu des préparatifs militaires que le succès des négociations devait rendre inutiles, si les vœux de l'empereur se réalisaient; mais qui devaient, dans le cas contraire, conduire par de nouveaux efforts au résultat pacifique que S. M. eût préféré d'atteindre sans effusion de sang.

En obtenant de la confiance qu'elles avaient vouée à S. M. I. le consentement des puissances à la prolongation de l'armistice que la France jugeait nécessaire pour les négociations, l'empereur acquit avec cette preuve de leurs vues pacifiques celle de la modération de leurs principes et de leurs intentions.

Il y reconnut les siens, et se persuada, de ce moment, que ce serait de leur côté qu'il rencontrerait des dispositions sincères à concourir au rétablissement d'une paix solide et durable. La France, loin de manifester des intentions analogues, n'avait donné que des assurances générales trop souvent démenties par des déclarations publiques qui ne fondaient aucunement l'espoir qu'elle porterait à la paix les sacrifices qui pourraient la ramener en Europe.

La marche du congrès ne pouvait laisser de doute à cet égard; le retard de l'arrivée de MM. les plénipotentiaires français, sous des prétextes que le grand but de sa réunion aurait dû faire écarter;

L'insuffisance de leurs instructions sur les objets de forme qui faisaient perdre un temps irréparable, lorsqu'il ne restait plus que peu de jours pour la plus importante des négociations; toutes ces circonstances réunies ne démontraient que trop que la paix, telle que la désiraient l'Autriche et les souverains alliés, était étrangère aux vœux de la France; et qu'ayant accepté, pour la forme, et pour ne pas s'exposer au reproche de la prolongation de la guerre, sa proposition d'une

négociation, elle voulait en éluder l'effet, ou s'en prévaloir peut-être uniquement pour séparer l'Autriche des puissances qui s'étaient déjà réunies avec elle de principes, avant même que les traités eussent consacré leur union pour la cause de la paix et du bonheur du monde.

L'Autriche sort de cette négociation, dont le résultat a trompé ses vœux les plus chers, avec la confiance de la bonne foi qu'elle y a portée. Plus zélée que jamais pour le noble but qu'elle s'était proposé, elle ne prend les armes que pour l'atteindre de concert avec les puissances animées des mêmes sentimens. Toujours également disposée à prêter la main au rétablissement d'un ordre de choses, qui, par une sage répartition de forces, place la garantie de la paix, sous l'égide d'une association d'Etats indépendans, elle ne négligera aucune occasion de parvenir à ce résultat; et la connaissance qu'elle a acquise des dispositions des cours devenues désormais ses alliées, lui donne la certitude qu'elles coopéreront avec sincérité à un but aussi salutaire.

En déclarant, d'ordre de l'empereur, à M. le comte de Narbonne, que ses fonctions d'ambassadeur viennent à cesser de ce moment, le soussigné met à la disposition de S. E. les passe-ports dont elle aura besoin pour elle et pour sa suite.

Les mêmes passe-ports seront remis à M. A. de la Blanche, chargé d'affaires de France à Vienne, ainsi qu'aux autres individus de l'ambassade.

Il a l'honneur d'offrir, etc.

Prague, le 12 août, 1813.

Signé, METTERNICH.

N° XXII, PAGE 127.

RÉPONSE DE LA FRANCE.

Le soussigné, ministre des relations extérieures, a mis sous les yeux de S. M. l'empereur et roi, la déclaration du 12 août, par laquelle l'Autriche dépose le rôle de médiateur dont elle avait couvert ses desseins.

Depuis le mois de février, les dispositions hostiles du cabinet de Vienne envers la France étaient connues de toute l'Europe. Le Danemark, la Saxe, la Bavière, le Wurtemberg, Naples et la Westphalie ont dans leurs archives des pièces qui prouvent combien l'Autriche, sous les fausses apparences de l'intérêt qu'elle prenait à son allié et de

l'amour de la paix, nourrissait de jalousie contre la France. Le soussigné se refuse à retracer le système de protestations prodiguées d'un côté et d'insinuations répandues de l'autre, par lequel le cabinet de Vienne compromettait la dignité de son souverain, et qui, dans son développement, a prostitué ce qu'il y a de plus sacré parmi les hommes, un médiateur, un congrès et le nom de la paix.

Si l'Autriche voulait faire la guerre, qu'avait-elle besoin de se parer d'un faux langage et d'entourer la France de piéges mal tissus qui frappaient tous les regards?

Si le médiateur voulait la paix, aurait-il prétendu que des transactions si compliquées s'accomplissent en quinze ou vingt jours? Etait-ce une volonté pacifique que celle qui consistait à dicter la paix à la France en moins de temps qu'il n'en faut pour conclure la capitulation d'une place assiégée? La paix de Teschen exigea plus de quatre mois de négociations. Plus de six semaines furent employées à Sistow avant que la discussion même sur les formes, fût terminée. La négociation de la paix de Vienne, en 1809, lorsque la plus grande partie de la monarchie autrichienne était entre les mains de la France, a duré deux mois.

Dans les diverses transactions, les intérêts et le nombre des parties étaient circonscrits, et lorsqu'il s'agissait à Prague de poser dans un congrès les bases de la pacification générale, de concilier les intérêts de la France, de l'Autriche, de la Russie, de la Prusse, du Danemarck, de la Saxe et de tant d'autres puissances; lorsqu'aux complications qui naissent de la multiplicité et de la diversité des intérêts, se joignirent les difficultés résultant des prétentions ouvertes et cachées du médiateur, il était dérisoire de prétendre que tout fût terminé, montre en main, en quinze jours. Sans la funeste intervention de l'Autriche, la paix entre la Russie, la France et la Prusse, serait faite aujourd'hui.

L'Autriche, ennemie de la France, et couvrant son ambition du masque de médiatrice, compliquait tout et rendait toute conciliation impossible. Mais l'Autriche s'étant déclarée en état de guerre, est dans une position plus vraie et toute simple. L'Europe est ainsi plus près de la paix; il y a une complication de moins.

Le soussigné a donc reçu l'ordre de proposer à l'Autriche de préparer dès aujourd'hui les moyens de parvenir à la paix, d'ouvrir un congrès où toutes les puissances, grandes et petites, seront appelées, où toutes les questions seront solennellement posées, où l'on n'exigera point que cette œuvre, aussi difficile que salutaire, soit terminée ni dans une semaine, ni dans un mois; où l'on procédera avec la lenteur inséparable de toute opération de cette nature; avec la gravité qui appartient à un si grand but et à de si grands intérêts. Les négociations

pourront être longues : elles doivent l'être. Est-ce en peu de jours que les traités d'Utrecht, de Nimègue, de Ryswick, d'Aix-la-Chapelle ont été conclus ?

Dans la plupart des discussions mémorables, la question de la paix fut toujours indépendante de celle de la guerre ; on négociait sans savoir si l'on se battait ou non ; et puisque les alliés foudent tant d'espérance sur les chances du combat, rien n'empêche de négocier, aujourd'hui comme alors, en se battant.

Le soussigné propose de neutraliser un point sur la frontière, pour le lieu des conférences ; de réunir les plénipotentiaires de la France, de l'Autriche, de la Russie, de la Prusse, de la Saxe ; de convoquer tous ceux des puissances belligérantes, et de commencer, dans cette auguste assemblée, l'œuvre de la paix si vivement désirée par toute l'Europe. Les peuples éprouveront une consolation véritable en voyant les souverains s'occuper à mettre un terme aux calamités de la guerre, et confier à des hommes éclairés et sincères le soin de concilier les intérêts, de compenser les sacrifices, et de rendre la paix avantageuse et honorable à toutes les nations.

Le soussigné ne s'attache point à répondre au manifeste de l'Autriche et au seul grief sur lequel il repose. Sa réponse serait complète en un seul mot. Il citerait la date du traité d'alliance, conclu le 14 mars 1812, entre les deux puissances, et la garantie stipulée par le traité, du territoire de l'empire tel qu'il était le 14 mars 1812.

Le soussigné, etc.

Dresde, le 18 août 1813.

Signé, le duc de Bassano.

N° XXIII, Page 191.

DISCOURS DE L'IMPÉRATRICE.

« Les principales puissances de l'Europe révoltées des prétentions « de l'Angleterre, avaient, l'année dernière, réuni leurs armées aux « nôtres pour obtenir la paix du monde et le rétablissement des droits « de tous les peuples. Aux premières chances de la guerre, des passions « assoupies se réveillèrent. L'Angleterre et la Russie ont entraîné la « Prusse et l'Autriche dans leur cause. Nos ennemis veulent détruire « nos alliés pour les punir de leur fidélité. Ils veulent porter la guerre « au sein de notre belle patrie, pour se venger des triomphes qui ont « conduit nos aigles victorieuses au milieu de leurs Etats. Je connais, « mieux que personne, ce que nos peuples auraient à redouter, s'ils

« se laissaient jamais vaincre. Avant de monter sur le trône où m'ont « appelée le choix de mon auguste époux et la volonté de mon père, « j'avais la plus grande opinion du courage et de l'énergie de ce « grand peuple. Cette opinion s'est accrue tous les jours par tout ce « que j'ai vu se passer sous mes yeux. Associée depuis quatre ans aux « pensées les plus intimes de mon époux, je sais de quels sentimens il « serait agité sur un trône flétri et sous une couronne sans gloire.

« Français, votre empereur, la patrie et l'honneur vous appellent. »

N° XXIV, Page 244.

PROCLAMATION DE PLATOW.

Le 25 janvier, le chef des Cosaques, Platow, écrivit au sénat de Dantzig, pour le prévenir que l'armée de Wittgenstein et les corps de Steinheil, Kutusow et Lewis, allaient assiéger leur ville et que l'artillerie de siége était arrivée. Mais que, connaissant le cœur généreux de son souverain, et son désir d'épargner à la ville un siége ruineux, il invitait le sénat à lui indiquer les moyens de se rendre maître de Dantzig sans l'assiéger. Comme le gouverneur français devait être persuadé que toute défense serait inutile, lui, Platow, ordonnait sévèrement au sénat de Dantzig, par amour pour la conservation des habitans, d'engager le gouverneur français à rendre la place, soit par persuasion, soit par *les moyens de force qui seraient jugés les plus efficaces*.

A cette lettre vraiment cosaque, était jointe la proclamation suivante :

Le temps du siége est arrivé; je suis devant vos murs avec mon corps, avec l'armée du général Wittgenstein et les corps des généraux Steinheil, Lewis et Kutusow. Les restes de l'armée française, qui se cachent derrière vos remparts, et qui ne peuvent s'attendre à aucun secours, sont trop faibles pour résister à moi, ainsi qu'à vous, si vous le voulez. Si vous aimez vos femmes et vos enfans, forcez l'ennemi commun à capituler, avant que je ne sois obligé de bombarder Dantzig et de le prendre de force. Du courage et de la fermeté peuvent vous délivrer d'une affligeante tyrannie, et ramener dans vos murs, la liberté (!) le commerce et le bien-être.

TABLE DES MATIÈRES.

HISTOIRE DE LA CAMPAGNE DE 1813.

PREMIÈRE ÉPOQUE.

DEUXIÈME ÉPOQUE.

TROISIÈME ÉPOQUE.

QUATRIÈME ÉPOQUE.

PIÈCES JUSTIFICATIVES.

FIN.

